

ÉDITH MADORE

CONSTITUTION DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE POUR LA JEUNESSE  
(1920-1995)

Thèse présentée  
à la Faculté des études supérieures  
de l'Université Laval  
pour l'obtention  
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

Département des littératures  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

5 mars 1996



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Acquisitions and  
Bibliographic Services

Acquisitions et  
services bibliographiques

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-26077-1

**Canada**

Résumé de 150 mots (10 à 12 lignes)

Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse  
(1920-1995)

par Édith Madore

30 septembre 1995

Pour tenter de comprendre le succès de la littérature québécoise pour la jeunesse des années 1990, les questions qu'il faut se poser sont les suivantes: qu'est-ce qui a facilité les conditions d'existence d'une littérature jeunesse au Québec? Quels sont ceux et celles qui ont bâti notre littérature, pourquoi et comment?

Nous nous proposons de répondre à ces questions en étudiant la constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse de 1920 à 1995.

Pour atteindre notre but, nous nous sommes inspirée des travaux de Pierre Bourdieu sur la sociologie des champs. La thèse aborde la formation des publics, le champ en voie de constitution, la quête de l'autonomie, les instances de consécration et les trajectoires d'écrivains pour la jeunesse.

Résumé de 350 mots (une page à un interligne et demi)

Constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse  
(1920-1995)

par Édith Madore

30 septembre 1995

But

Qu'est-ce qui a facilité les conditions d'existence d'une littérature jeunesse au Québec? Quels sont ceux et celles qui ont bâti notre littérature, pourquoi et comment? Nous nous proposons de répondre à ces questions en étudiant la constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse de 1920 à 1995.

Méthode de recherche

Pour atteindre notre but, nous nous sommes inspirée des travaux de Pierre Bourdieu sur la sociologie des champs.

Outre Bourdieu, d'autres spécialistes de la sociologie de la littérature et des champs ont retenu notre attention. À un degré variable, nous nous sommes inspirée des travaux de Denis Saint-Jacques et Marie-Andrée Beaudet sur la question des champs nationaux; des travaux d'Alain Viala sur la formation des publics; des travaux de Rémy Ponton, Pierre Bourdieu et Robert Yergeau sur la constitution du champ et les instances de consécration; des travaux d'Anne-Marie Thiesse, Alain Viala et Anna Boschetti sur les trajectoires d'écrivains et les mouvements littéraires; des travaux de Christophe Charle et Anne Boschetti sur les positions dans le champ des revues; ainsi que des travaux de Lucie Robert sur l'institution littéraire et les premières femmes écrivaines.

Résultats

Quel est le fondement du champ littéraire québécois pour la jeunesse? Quel est son fonctionnement?

Même si nous avons situé le fondement du sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse dans les années 1920, à cause d'un premier regroupement de la littérature



intentionnelle autour de la presse enfantine, plus particulièrement L'Oiseau bleu (1921), des livres ont été écrits spécifiquement pour les jeunes lecteurs avant cette période, comme en témoignent les ouvrages William ou l'imprudent corrigé (1840, anonyme), ou les Contes et légendes (dédié aux enfants) (1915) d'Adèle Bourgeois Lacerte. La rareté de ces oeuvres destinées à la jeunesse n'a pas permis la constitution immédiate d'un champ littéraire spécifique.

L'étude des différentes étapes que le champ jeunesse a suivies nous permettent d'évaluer son fonctionnement. Après le fondement du <sup>95</sup> sous-champ (années 1920) et la tentative d'autonomisation (années 1940-1950) suivent la phase critique de l'émergence du champ (années 1960-1970), la restructuration (années 1970) et la conquête de l'autonomie (années 1980).

### Conclusions

Au début du vingtième siècle, le sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse est nettement dominé par une élite cléricale. L'histoire, la biographie, le conte exercent un attrait renforcé par les exigences morales et passéistes de l'époque. La révolution de la société québécoise, dans les années 1960, amène les écrivains pour la jeunesse à explorer d'autres genres littéraires ou catégories de livres, tournés vers le présent et l'avenir, tels la science-fiction et le roman de moeurs. Le livre d'images aux structures éclatées épouse les valeurs des années 1970 sur la redéfinition des stéréotypes sexuels et l'éclatement des nouvelles valeurs de la société. Les années 1970 sont une période de restructuration du sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse. La transition est telle que ce sous-champ échappe à la domination de l'ensemble du champ littéraire pour accéder à un champ propre. On peut maintenant le qualifier de "champ" littéraire québécois pour la jeunesse à partir des années 1980, parce que la littérature pour la jeunesse s'est vraiment constituée en champ, au Québec, à partir de cette période capitale pour son évolution.

## AVANT-PROPOS

J'aimerais dédier des remerciements à mon directeur de recherche, Denis Saint-Jacques, enthousiaste, disponible, rapide à commenter mes travaux et habile à les diriger, ainsi qu'à mon co-directeur, Aurélien Boivin, aussi enthousiaste et minutieux dans la correction, qui m'a grandement aidé à constituer le corpus.

Je remercie le Fonds de Soutien de l'Université Laval, organisme qui m'a soutenue financièrement au cours de mes études.

## TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	I
TABLE DES MATIÈRES.....	II
LISTE DES TABLEAUX.....	V
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE I: LA FORMATION DES PUBLICS.....	12
1.1 La presse enfantine.....	13
1.1.1 Fondation d'une première revue québécoise pour les jeunes.....	15
1.1.2 Le "fléau" des illustrés.....	17
1.1.3 Les feuilletons pour la jeunesse.....	20
1.1.4 Analyse de contenu des périodiques.....	23
1.1.5 Disparition des périodiques pour la jeunesse dans les années 1960.....	37
1.2 L'école: lieu de légitimation de la littérature.....	39
1.2.1 Les prix de récompense (1876-1965).....	41
1.2.1.1 Tarissement de la mine d'or.....	44
1.3 Le développement des bibliothèques.....	47
1.3.1 La bibliothèque scolaire.....	49
1.3.2 La bibliothèque publique pour enfants.....	52
1.3.3 La bibliothèque: un lieu de médiation.....	54
1.4 La perception du public.....	55
1.4.1 Définition de la littérature jeunesse.....	57
1.4.2 Qu'est-ce qu'un bon livre pour la jeunesse?.....	62
1.5 Le rôle des médiateurs.....	67
1.6 Le jeune public.....	75
CHAPITRE II: UN CHAMP EN VOIE DE CONSTITUTION.....	79
2.1 Le fondement du champ.....	79
2.1.1 Du XIXe siècle aux années 1920.....	79
2.1.2 L'état du champ dans sa phase de constitution..	85
2.1.3 Un sous-champ littéraire pour la jeunesse.....	93
2.1.4 Contraintes du sous-champ.....	94
2.1.5 Caractéristiques du sous-champ.....	96
2.2 Tentative d'autonomisation du sous-champ.....	98
2.2.1 La Deuxième Guerre mondiale.....	99
2.2.2 Effondrement du sous-champ ou l'après-guerre...	106
2.2.3 L'Association des écrivains pour la jeunesse...	107

2.3	La pré-Révolution tranquille.....	122
2.3.1	La situation critique du livre.....	124
2.3.2	L'expansion du marché européen.....	126
	CHAPITRE III: LA QUÊTE DE L'AUTONOMIE.....	135
3.1	La phase critique de l'émergence du champ.....	135
3.1.1	La crise du livre.....	135
3.1.2	La perte du public captif des prix scolaires...	141
3.1.3	Le champ national.....	144
3.2	Restructuration du sous-champ de production culturelle	150
3.2.1	Politiques et subsides gouvernementaux.....	150
3.2.2	Mobilisation du milieu jeunesse.....	157
3.2.3	Effets de champ.....	164
3.2.4	Le livre d'images et l'expérimentation.....	165
3.2.5	Le roman et la tradition.....	168
3.3	La conquête de l'autonomie.....	170
3.3.1	Facteurs de développement.....	171
3.3.2	Tendances ou caractéristiques des années 1980..	173
3.3.3	La reconnaissance.....	179
3.3.4	Source et nature des conflits principaux.....	185
3.3.4.1	Positions des associations.....	185
3.3.4.2	Le socio-réalisme et l'imaginaire.....	190
3.3.5	Le degré d'autonomie du champ.....	191
	CHAPITRE IV: LES INSTANCES DE CONSÉCRATION.....	198
4.1	Les prix littéraires pour la jeunesse au Québec.....	200
4.1.1	Les jurys.....	215
4.1.2	Effets de champ et effets de prix.....	218
4.2	Légitimation par l'enseignement: reconnaissance scolaire et censure.....	219
4.3	Pouvoir de consécration des éditeurs.....	226
	CHAPITRE V: LES TRAJECTOIRES D'ÉCRIVAINS POUR LA JEUNESSE.....	228
5.1	Le statut de l'écrivain pour la jeunesse et les classes de trajectoires.....	229
5.1.1	Association des écrivains pour la jeunesse.....	230
5.1.2	Communication Jeunesse.....	231
5.2	Les trajectoires spéciales.....	236
5.3	Les trajectoires exemplaires.....	254
5.4	L'avant-garde non stricte.....	266

5.5 "Mouvements littéraires".....	271
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	274
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	279

## LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU I. QUELQUES PÉRIODIQUES POUR LA JEUNESSE  
(1921-1965), p. 24-31.

TABLEAU II. LES PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE AU QUÉBEC  
(1954-1974). p. 203.

TABLEAU III. LES PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE AU QUÉBEC  
(1975-1994), p. 209-213.

TABLEAU IV. PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE. LAURÉATS ET  
OEUVRES PRIMÉES (1954-1974), p. 242-246.

TABLEAU V. PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE, LAURÉATS ET  
OEUVRES PRIMÉES (1975-1994). p. 247-253.

Comment faire une histoire véritable de la littérature si on néglige cette référence fondamentale... pour l'étude de tout écrivain, de tout lecteur, donc de nous tous", qu'est "la constellation des livres de notre enfance?

Michel Butor<sup>1</sup>

J'écris pour tout le monde, mais je n'y parviens pas toujours. Quand je suis au meilleur de ma forme, plein de talent et d'allant, ce que j'écris est si bon, si limpide, si bref que tout le monde peut me lire, même les enfants. Alors, je me rapproche de mes modèles qui s'appellent La Fontaine, Perrault, Andersen, Kipling ou Saint-Exupéry. Quand je réussis moins bien, seuls des adultes, ou même certains adultes (des intellectuels) peuvent me lire.

Michel Tournier<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> cité par Denise Escarpit, La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe: panorama historique, Paris: Presses universitaires de France, 1981, p. 3. (Que sais-je? no 1881).

<sup>2</sup> cité par Cécile Gagnon dans l'article "Pourquoi écrire?" Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 8.

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

La littérature québécoise contemporaine pour la jeunesse jouit d'une grande popularité au Québec. Hors de tout doute, la réputation de la littérature québécoise pour la jeunesse n'est plus à faire. Depuis les années 1970, les jeunes connaissent un intérêt croissant pour elle. En effet, quel jeune lecteur ne connaît pas les éditions La courte échelle? Et quel autre ne peut citer un auteur reconnu, comme Denis Côté ou Raymond Plante, par exemple? Les nombreux Salons du livre au Québec ménagent une place de plus en plus grande à l'animation et aux livres pour les jeunes. Les enquêtes de lecture du ministère de l'Éducation du Québec (MEQ, 1994) démontrent que les jeunes lisent des auteurs québécois dans une proportion de 80% alors que 20% lisent des auteurs étrangers; en 1980, c'était plutôt le contraire. Les exemples pourraient se multiplier, comme celui des tirages supérieurs qu'atteignent généralement les livres jeunesse, qui se vendent mieux que les livres pour adultes.

Mais sur quoi donc s'appuie cette notoriété? Sûrement pas sur les oeuvres passées. Car, si l'existence de la littérature jeunesse ne se conteste plus, le grand public en général ignore les oeuvres pour la jeunesse ayant précédé les années 1970. La cause de cette soudaine popularité, que peu de gens expliquent autrement que par la vogue des romans jeunesse,



n'est certainement pas non plus le fait unique d'une poignée d'éditeurs dynamiques, puisqu'il y a déjà eu des éditeurs de cette trempe auparavant, lors de la Deuxième Guerre mondiale, même si leur pratique n'a pas été facilitée.

Pour tenter de comprendre le succès de la littérature québécoise pour la jeunesse des années 1990, les questions qu'il faut se poser sont les suivantes: qu'est-ce qui a facilité les conditions d'existence d'une littérature jeunesse au Québec? Quels sont ceux et celles qui ont bâti notre littérature, pourquoi et comment?

Nous nous proposons de répondre à ces questions en étudiant la constitution de la littérature québécoise pour la jeunesse de 1920 à 1995. Nous tenons cependant à préciser les limites de l'entreprise: plusieurs livres pour jeunes ont été publiés avant 1920 (le premier remonterait à 1840, selon Claude Potvin), ce dont il sera peu fait mention dans notre recherche. Comme nous étudions la constitution d'un champ littéraire et que des phénomènes isolés n'en constituent pas la marque, nous nous sommes concentrée sur les premiers efforts faits pour délimiter un champ littéraire pour la jeunesse en voie d'autonomie.

#### Approche méthodologique

Pour atteindre notre but, nous nous sommes inspirée des travaux de Pierre Bourdieu sur la sociologie des champs. D'après la théorie de Bourdieu, les champs, qu'ils soient littéraires, artistiques ou intellectuels sont

les espaces sociaux dans lesquels se trouvent situés les agents qui contribuent à produire les oeuvres culturelles. (...) Le champ littéraire est un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent (...), en même temps qu'un champ de luttes de concurrence qui tendent à conserver ou à transformer ce champ de forces<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup>Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire", Actes de la recherche en sciences sociales, Paris, no 89, septembre 1991, p. 4-5.

La sociologie du champ littéraire repose sur la reconnaissance d'un espace social relativement autonome. Le "champ" représente cet espace dans lequel s'exercent les diverses pratiques reliées à la littérature. Dans ce concept de champ, deux types de travaux nous intéressent particulièrement: celui qui analyse l'histoire et la position actuelle du champ littéraire dans l'ensemble du champ intellectuel, et celui qui analyse la structure interne du champ littéraire, c'est-à-dire l'ensemble des positions conflictuelles qui le constituent de même que ses lois propres de fonctionnement.

Par le biais de cette approche théorique, nous voulons remonter aux sources de notre littérature jeunesse pour tenter de tracer la genèse et la structure du champ. Nous désirons analyser la mise en place d'un champ de la littérature jeunesse, c'est-à-dire les conditions de formation et la progression d'un champ littéraire, sa structuration et son processus d'autonomisation. Au-delà d'un panorama historique brossant un tableau de l'évolution de la littérature jeunesse, la présente recherche fournira l'explication de tout un système littéraire mettant en place des agents et des producteurs, et fonctionnant selon ses propres règles:

Si l'on sait que chaque champ (...) a son histoire autonome, qui détermine ses règles et ses enjeux spécifiques, on voit que l'interprétation par référence à l'histoire propre du champ (...) est le préalable de l'interprétation par rapport au contexte contemporain, qu'il s'agisse des autres champs de production culturelle ou du champ politique et économique<sup>2</sup>.

Outre Pierre Bourdieu, d'autres spécialistes de la sociologie de la littérature et des champs ont retenu notre attention. "Ce qu'on appelle "sociologie de la littérature" désigne en fait un ensemble hétérogène de pratiques d'analyse

---

<sup>2</sup>Ibid., p. 18.

qui ont pour objet l'univers social où est produite l'oeuvre littéraire, c'est-à-dire non seulement le milieu où elle est écrite, mais aussi celui où elle est lue et où sa valeur esthétique est reconnue<sup>3</sup>". À un degré variable, nous nous sommes inspirée des travaux de Denis Saint-Jacques et Marie-Andrée Beaudet sur la question des champs nationaux; des travaux d'Alain Viala sur la formation des publics; des travaux de Rémy Ponton, Pierre Bourdieu et Robert Yergeau sur la constitution du champ et les instances de consécration; des travaux d'Anne-Marie Thiesse, Alain Viala et Anna Boschetti sur les trajectoires d'écrivains et les mouvements littéraires; des travaux de Christophe Charle et Anna Boschetti sur les positions dans le champ des revues; ainsi que des travaux de Lucie Robert sur l'institution littéraire et les premières femmes écrivaines.

Précisons brièvement ce que recouvrent ces termes. D'après Denis Saint-Jacques, quand les pratiques intellectuelles du Québec, d'abord en continuité avec celles de la France, se façonnent progressivement en littérature, "le même mouvement qui les autonomise en un champ propre pose ce champ comme national<sup>4</sup>". Socialement la littérature existe et elle est nationale.

La formation et la configuration des publics réfèrent à l'expansion du nombre de lecteurs. Selon Alain Viala, il faut se défaire,

"non seulement de l'idée d'un public homogène, mais aussi de l'idée d'un public "préexistant": le public littéraire a pris corps et forme en même temps que prenait forme et

---

<sup>3</sup>Lucie Robert, "L'institution, c'est la littérature", La littérature comme objet social, colloque international tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non paginé.

<sup>4</sup>Denis Saint-Jacques, "Nationalisation et autonomisation", L'histoire littéraire, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, p. 243.

consistance le champ littéraire. Cet échange, où les écrivains éduquaient leurs destinataires autant qu'ils en subissaient l'influence, s'accomplissait à travers plusieurs instances: la presse, les salons, l'enseignement<sup>5</sup>.

Les instances de consécration sont les mécanismes qui s'exercent sur les oeuvres et les auteurs: les prix littéraires, la sanction exercée par les meilleurs éditeurs, la réception du public et de la critique, la légitimation accordée par les Français, la confirmation de la valeur de l'oeuvre, qui sera perpétuée par le biais du système scolaire, etc.

Une trajectoire d'écrivain est une suite de positions déterminées dans l'ensemble du champ littéraire. Les "positions dans le champ des revues" se réfèrent aux positions qu'occupent respectivement les revues littéraires entre elles.

Enfin, Lucie Robert établit la distinction entre l'analyse institutionnelle (l'institution littéraire ou le lien entre l'institution et la littérature) et la sociologie du champ littéraire:

Le champ permet l'analyse du social, c'est-à-dire des rapports sociaux, des conflits qui le traversent, jusqu'à l'émergence d'une forme instituée qui constitue l'unité du champ et qui, à rebours, exerce un caractère normatif. C'est ce caractère normatif que l'idée d'"institution" met le mieux en évidence et c'est en tout premier lieu ce qui distingue l'analyse institutionnelle de la sociologie du champ littéraire<sup>6</sup>.

L'étude et l'analyse d'autres travaux littéraires d'importance ont complété nos recherches en vue d'y retrouver le contenu sur la situation du livre au Québec, de 1920 à

---

<sup>5</sup>Alain Viala, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris: Les Éditions de Minuit, 1985 (Le Sens commun), p. 123-124.

<sup>6</sup>Lucie Robert, op. cit., p. 12.

1995, et de retracer les institutions, les oeuvres et les auteurs jeunesse importants. Ce sont les ouvrages publiés par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ), sous la direction de Jacques Michon, et portant sur l'édition littéraire des années 1940 à 1960 - nous nous sommes particulièrement intéressée à l'historique des maisons d'édition et aux publications pour les jeunes durant et après la Deuxième Guerre -, les thèses et mémoires en littérature jeunesse publiés dans les universités canadiennes concernant les oeuvres, les auteurs et la thématique des livres jeunesse, des études et rapports sur la situation du livre au Québec - tels le Rapport d'enquête de Maurice Bouchard, des enquêtes de lecture faites auprès des jeunes et des mémoires sur la littérature jeunesse envoyés aux différents paliers de gouvernement - et des informations pertinentes sur les programmes gouvernementaux mis en place afin d'aider financièrement les éditeurs et les auteurs comme le projet de loi 51.

Après des lectures méthodologiques et des lectures d'oeuvres jeunesse publiées de 1920 à 1995, nous avons scruté les textes critiques sur les oeuvres pour la jeunesse et les écrits qui ont accompagné la création de groupes ou d'institutions à caractère littéraire, dans les fonds d'archives d'auteurs et d'organismes. Nous avons dépouillé la presse enfantine (1920-1995) dans le but de connaître les feuilletonistes des années 1920 à 1965 et le contenu des revues. Des revues et journaux pour adultes de la même époque ont également été dépouillés, ceux-là qui ont pu nous renseigner sur le système des prix de récompense scolaires, sur la nature de ces prix, sur la situation des bibliothèques scolaires, publiques et paroissiales, de même que sur la diffusion des livres québécois pour la jeunesse alors en circulation.

Nous avons rencontré les problèmes typiques à l'étude de l'histoire littéraire. Premièrement, le problème des instruments de travail se pose puisqu'il n'existe pas d'éditions critiques et le caractère limité des histoires de la littérature restreint encore notre marge de manoeuvre.

Deuxièmement, les bibliographies de Louise Lemieux (1972) et de Claude Potvin (1981) sont incomplètes, en 1995, et il existe peu d'études des oeuvres pour jeunes. La dispersion des fonds d'archives et l'accès difficile à une source exhaustive des oeuvres viennent compliquer la tâche. Les sources que nous avons utilisées se retrouvent dans un fonds d'archives unique (sources imprimées): la Bibliothèque centrale de la ville de Montréal, aux archives du secteur des enfants, regroupe tous les livres québécois pour la jeunesse publiés depuis les débuts. Cette source s'avère donc précieuse. La Bibliothèque Nationale du Québec possède, elle aussi, un fonds riche, même s'il n'est pas totalement exhaustif.

Troisièmement, il a fallu envisager un problème de périodisation littéraire. Quelles sont les périodes littéraires à retenir? Quelles sont les principales divisions chronologiques du vingtième siècle? Même si elle est susceptible d'être contestée, une périodisation s'avère importante, sinon nécessaire, pour cerner les grandes étapes de la constitution du champ. Nous avons donc délimité la succession de ces états du champ, c'est-à-dire les différentes phases de mutations que connaît le champ. Cinq périodes ont été identifiées qui permettent de délimiter les frontières du champ: la presse enfantine (années 1920), la Deuxième Guerre mondiale (années 1940), la crise du livre et l'abolition des prix scolaires en livres (années 1960), la restructuration de l'édition jeunesse (années 1970) et sa consolidation (années 1980). Nous nous sommes basée sur un critère quantitatif, c'est-à-dire les périodes de publication plus intenses, afin de caractériser les divisions.

Les trois premiers chapitres de notre recherche suivent d'ailleurs cet ordre. Le premier relate la formation des publics, alors que la presse enfantine a joué un rôle de premier plan. Le second s'attarde au champ, alors que la Deuxième Guerre mondiale a permis une expansion éditoriale sans précédent. Le troisième chapitre aborde la difficile quête d'autonomie du champ, la phase critique de son émergence, que la crise du livre et l'abolition des prix scolaires ont engendrée, jusqu'à la restructuration de l'édition jeunesse et puis sa consolidation.

Quant aux deux derniers chapitres, ils réfèrent à un ensemble de textes et de pratiques singulières qui se structurent en un champ. Le quatrième s'attarde aux instances de consécration, c'est-à-dire au système complet de reconnaissance mis en place pour valoriser la profession d'écrivain pour la jeunesse: la critique, les prix littéraires, etc. Enfin, le cinquième chapitre suit les trajectoires d'écrivains par le biais des lauréats et des oeuvres primées. Ces trajectoires spéciales empruntées par les écrivains jeunesse qui ont laissé leur marque distinctive sans pour autant avoir remporté de prix littéraires canadiens français - ils n'existaient pas avant 1954 - feront l'objet d'une attention particulière.

### Problématiques

Nous avons dû aussi nous intéresser, tout au long de notre recherche, à diverses problématiques inhérentes à la littérature jeunesse. Les plus courantes sont le jeune public - par exemple, c'est à cause de son public que la littérature jeunesse est exclue des ouvrages d'histoire générale -, et le lien qu'entretiennent *didactisme* et *littérature jeunesse*.

### Le jeune public

Le champ littéraire jeunesse, défini par ses institutions, ses prix littéraires propres, ses oeuvres, ses auteurs, mais surtout par l'âge de son public, se situe à l'intérieur d'un champ plus vaste que celui de la littérature générale, devenant ainsi un sous-champ. Car, en quoi ce sous-champ jeunesse se distingue-t-il de la littérature en général, puisqu'il comprend exactement tous les genres de la littérature dite pour adultes, si ce n'est par l'âge? Ce sont les publics (0-17 ans) qui permettent de situer les frontières de ce sous-champ: l'âge le définit. La différence entre la littérature jeunesse et la littérature générale n'est qu'une question de public, non de genres littéraires.

### Didactisme et littérature jeunesse

C'est le pédagogue Comenius (1592-1670) qui découvre la spécificité de l'enfance et reconnaît l'enfant en tant qu'individu. Dans la même foulée, John Locke (1632-1704) affirme que l'enseignement doit tenir compte des intérêts de l'enfant. Mais c'est Rousseau, avec Émile ou De l'éducation (1762), qui trouve "des principes d'éducation qui tiennent compte de la nature particulière de l'enfant"<sup>7</sup>. Même si les lectures divertissantes existent aussi à cette époque, l'acquisition de connaissances par les enfants et les adolescents prime. Car, tout est prétexte à la démonstration pédagogique. "Tout commence en effet avec la pédagogie, c'est-à-dire la prise en compte de ce nouveau continent à explorer et à développer, l'enfance"<sup>8</sup>. Depuis ses débuts, la littérature jeunesse entretient un lien complexe avec le

---

<sup>7</sup>Denise Escarpit, La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe: panorama historique, Paris: Presses universitaires de France, 1981 (Que sais-je? no 1881), p. 5.

<sup>8</sup>Isabelle Jan, La littérature enfantine, Paris: Les Éditions Ouvrières, 1984 (c 1969), (Enfance heureuse), p. 23.



didactisme. "La littérature didactique est, dans tous les pays, la première étape de la littérature d'enfance et de jeunesse<sup>9</sup>". Un détonateur pédagogique et non esthétique a donc fait naître la littérature enfantine. Françoise Lepage emprunte à René Dionne la définition de la "littérature didactique": "celle dont l'action se mêle ou se subordonne plus ou moins à un enseignement pratique<sup>10</sup>". Selon Denise Escarpit, les qualités esthétiques et littéraires sont subordonnées à leur contenu: des problèmes moraux au lieu de questions littéraires. Cette chercheuse distingue trois formes de littérature didactique: la littérature pédagogique directement utilitaire (livres de classe); la littérature morale (enseignement de la bonne conduite par le biais de genres populaires, pas nécessairement destinés aux enfants, comme la fable, le conte et le bestiaire) ou religieuse (Bible, ouvrages d'édification, vies de saints ou exempla, qui sont des contes, fables et récits accompagnés d'une morale religieuse)<sup>11</sup>. Même si la littérature enfantine est "trop intimement dépendante des mouvements pédagogiques, idéologiques et religieux<sup>12</sup>", le didactisme n'exclut pas le divertissement: on les retrouve souvent étroitement liés avec, en guise d'exemple, l'ajout d'illustrations dans les livres pour enfants. Écriture et image, associées aux livres pour enfants, constituent cependant deux langages qu'il importe de séparer. Nous aborderons peu l'illustration pour nous concentrer sur la littérature.

---

<sup>9</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 7.

<sup>10</sup>Françoise Deguy Lepage, "Les débuts de la presse enfantine au Québec: "L'Oiseau bleu" (1921-1940)", mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, Université de Montréal, mai 1977, f. 55.

<sup>11</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 4

<sup>12</sup>Isabelle Jan, op. cit., p. 16.

Jusqu'à présent, le lien est demeuré très fort entre didactisme et littérature:

... ce sont d'abord les pédagogues, puis, à un moindre titre, les sociologues qui, selon leurs préoccupations et dans leur langage propre, ont enquêté, ont mis à jour certaines des composantes de cette littérature et tenté d'en proposer des analyses et d'en vérifier la place et la signification dans la vie actuelle des enfants<sup>13</sup>.

La littérature jeunesse a surtout été enseignée dans les écoles de Bibliothéconomie, notamment à l'Université de Montréal, depuis 1961, et aux sciences de l'éducation pour la formation des maîtres dans les universités québécoises. Les ouvrages de référence disponibles témoignent d'ailleurs de cet état de la main-mise du didactisme sur la littérature jeunesse: Louise Lemieux et Claude Potvin exercent tous deux la profession de bibliothécaire et plusieurs articles scientifiques ou de vulgarisation publiés dans les revues sont écrits, notamment, par des pédagogues et professeurs issus des sciences de l'éducation.

Cependant, l'Université du Québec offre un programme de certificat en littérature jeunesse intégré à son département de français depuis 1985 (Montréal, 1985; Trois-Rivières, 1994). La littérature jeunesse étudiée en tant "qu'objet littéraire" et non plus uniquement didactique s'avère donc chose nouvelle. Nos travaux s'inscrivent dans cette perspective littéraire.

Les résultats escomptés répondent aux questions suivantes: quel est le fondement du champ littéraire québécois pour la jeunesse? Quel est son fonctionnement? C'est ce que nous nous proposons d'étudier.

---

<sup>13</sup>Ibid., p. 11.

## CHAPITRE I

### LA FORMATION DES PUBLICS

Dans son livre Naissance de l'écrivain, Alain Viala soutient que, au dix-septième siècle, "le public littéraire a pris corps et forme en même temps que prenait forme et consistance le champ littéraire. Cet échange, où les écrivains éduquaient leurs destinataires autant qu'ils en subissaient l'influence, s'accomplissait à travers plusieurs instances: la presse, les salons, l'enseignement<sup>1</sup>". Nous tenterons d'identifier les moments clés de la formation des publics en reprenant trois des instances de formation des publics que décrit Viala. La presse enfantine, l'éducation obligatoire et gratuite, et la fondation de bibliothèques ont permis de constituer, dans les années 1920 à 1940, un public large et accessible. Comme instance de formation des publics au vingtième siècle, les bibliothèques se substituent aux salons littéraires; celles-ci peuvent être reconnues au même titre que les salons comme des lieux valables de médiation en ce qui concerne la littérature jeunesse.

La presse enfantine, l'école et la bibliothèque ont permis la découverte et la formation du jeune lecteur. Mais

---

<sup>1</sup>Alain Viala, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris: Les Éditions de Minuit, 1985 (Le Sens commun), p. 124.

comme l'enfant et l'adolescent composent l'enjeu fondamental du champ, ce public est redéfini d'une décennie à une autre, tant par son âge que par ses habiletés de lecture prétendues, selon les standards sociaux alors en vigueur. Le public acquiert tant d'importance que le contenu du livre pour la jeunesse l'emporte le plus souvent sur la forme. Les écrivains pour la jeunesse des années 1950 n'ont-ils pas écrit en toutes lettres dans les journaux et les revues du temps que "le fonds d'un livre vaut mieux que la forme?"<sup>2</sup>

Il faut alors pousser plus loin la réflexion, au-delà des instances de formation des publics car, quel est-il, ce jeune public? Ou plutôt, quelle image les producteurs se façonnent-ils de lui? Pour eux, qu'est-ce qu'un bon livre pour les jeunes et que représente la littérature jeunesse? Les réponses diffèrent ostensiblement de 1920 à 1995.

Comment le public est-il perçu, des années 1920 à 1995, et comment les intermédiaires du livre se chargent-ils de répondre aux besoins de ce public particulier? Perception du public et rôle tenu par les médiateurs compléteront le portrait des instances de formation des publics du présent chapitre.

### 1.1 La presse enfantine

Il existe une forme primitive à la presse enfantine: les feuilles volantes. Plusieurs pays d'Europe, au moment où naissait le livre illustré pour enfants, connaissaient la vogue des feuilles volantes. Les imageries d'Épinal existaient déjà au XVII<sup>e</sup> siècle. Au Québec, avant la fondation de la revue L'Oiseau bleu (1920), la Société Saint-Jean-Baptiste publiait ses Contes historiques depuis 1919. Il s'agissait de

---

<sup>2</sup>À la réunion de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954) du 6 septembre 1950, il a été décidé que des articles commentant que "le fonds d'un livre vaut mieux que la forme" seront écrits par des membres du Comité exécutif pour publication dans les journaux et revues au cours de la Semaine du Livre.

"petits feuillets libres, où, sous des gravures en quatre couleurs du type images d'Épinal, sont racontés les hauts faits de l'histoire du Canada<sup>3</sup>". Ces contes ont connu un grand succès: de nombreuses maisons d'enseignement les ont utilisés et des journaux, reproduits pendant vingt ans. Victor Morin démontre le succès des Contes historiques par leurs tirages impressionnants: la première série atteint 200 000 exemplaires, et les deuxième et troisième, chacune 400 000 exemplaires<sup>4</sup>. Quelques-uns de ces contes furent publiés ultérieurement dans les pages de L'Oiseau bleu. Le conte, oral et écrit, a servi de porte d'entrée à la littérature québécoise pour la jeunesse.

"Au moment où la loi de censure (1871) entraîne la lente disparition des images d'Épinal en France, où le développement de la librairie relègue au second rang toutes les feuilles volantes, l'histoire en images entre dans le circuit des journaux pour enfants<sup>5</sup>". Denise Escarpit soutient que même si la presse pour enfants est apparue à la fin du dix-huitième siècle, dans certains pays d'Europe (Angleterre, Espagne..), on considère cependant que ses débuts remontent aux années 1820 et que c'est dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle qu'elle s'est affirmée dans tous les pays:

Cette naissance d'une presse destinée à la jeunesse correspond à la fois au développement dans l'Europe entière d'un public lisant (...), mais aussi à l'idée que la presse, moyen d'expression d'une classe, peut jouer un rôle d'éducatrice auprès de la jeunesse, éducation morale et

---

<sup>3</sup>Françoise Deguy Lepage, "Les débuts de la presse enfantine au Québec: "L'Oiseau bleu" (1921-1940)", mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, Université de Montréal, mai 1977, f. 8.

<sup>4</sup>Ibid., p. 9.

<sup>5</sup>Denise Escarpit, La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe: panorama historique, Paris: Presses universitaires de France, 1981 (Que sais-je? no 1881), p. 110.

religieuse surtout, mais aussi éducation civique et politique. (...)

Les progrès techniques d'impression par rotative, la venue d'un vaste public alphabétisé abaissent les coûts de production et expliquent la multiplication des journaux pour la jeunesse et leurs tirages importants: Le Petit Illustré (1901), La Semaine de Suzette (1904), L'Épatant (1907) qui tira jusqu'à 450 000 exemplaires, Fillette (1908), L'intrépide (1909). En 1905, La Semaine de Suzette présentait aux petites filles de la bourgeoisie Bécassine de J.-P. Pinchon<sup>6</sup>.

Quant à elle, la presse enfantine québécoise s'est développée un peu plus tard au début du vingtième siècle.

#### 1.1.1 Fondation d'une première revue québécoise pour les jeunes

La presse enfantine n'a pas constitué le premier lieu de formation d'un public de jeunes lecteurs québécois, car les livres comme prix de récompense scolaire existaient dès 1876. Les périodiques à l'intention des enfants représentaient donc une forme nouvelle destinée à former un public:

La publication collective et périodique établit avec les lecteurs une relation qui offre pour les auteurs un double avantage: elle qualifie comme écrivain celui qui publie ainsi, en lui donnant une place dans un volume où figurent des écrits de ses pairs reconnus: elle permet d'autre part que se forme un public d'habitues<sup>7</sup>.

L'apparition et le développement de la littérature québécoise pour la jeunesse sont associés à l'apparition et au développement de la presse enfantine, distribuée dans le réseau scolaire. Comme les instituteurs se voyaient octroyer la permission de faire la promotion de certaines revues encouragées par l'Église, la presse enfantine a donc développé

---

<sup>6</sup>Ibid., p. 112-113.

<sup>7</sup>Alain Viala, op. cit., p. 124.

un sous-champ permettant la mise en circulation de textes s'adressant à ce nouveau public, c'est-à-dire les enfants.

Rappelons les circonstances de création de la revue L'Oiseau bleu. La Société Saint-Jean-Baptiste publiait alors La Revue nationale. Arthur Saint-Pierre, voyant s'accroître le nombre de lecteurs de la "Page des enfants" de La Revue nationale, pensa qu'il y aurait place au Québec pour une revue consacrée à la jeunesse<sup>8</sup>. Il fut convenu qu'Arthur Saint-Pierre, s'occupant déjà de cette publication, prendrait en main la direction de L'Oiseau bleu, une revue fondée en novembre 1920. Le premier numéro paraît en février 1921. Il s'agit du premier périodique destiné explicitement aux jeunes lecteurs québécois.

Bien ancrée dans son époque, L'Oiseau bleu, publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal jusqu'en 1940, a pour mission de former le sentiment national et religieux. On y trouve des contes, des fables, des poèmes, des feuilletons, des biographies de saints, des chansons folkloriques, les matières enseignées à l'école, mais aussi des articles sur les traditions populaires, la géographie, l'histoire et la littérature<sup>9</sup>. L'Oiseau bleu, selon le bibliothécaire et chroniqueur Joseph Brunet, "cherchait à faire de nos enfants des patriotes éclairés et convaincus"<sup>10</sup>. La revue illustrée se proposait ambitieusement d'atteindre un public de jeunes âgés de 3 à 18 ans, mais son contenu visait davantage les adolescents.

---

<sup>8</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., f. 25-31.

<sup>9</sup>Loc. cit.

<sup>10</sup>Joseph Brunet, "L'enfant et la lecture. VIII.-Les revues et les journaux de l'enfance (suite)", L'École canadienne, no 8, avril 1947, p. 480-483.

### 1.1.2 Le "fléau" des illustrés

La presse infantine des débuts s'est cherchée un public, certes, mais pas seulement pour faire triompher la littérature s'adressant à la jeunesse; on voulait un public scolaire pour promouvoir l'illustration, de façon à détourner les jeunes de certaines lectures jugées mauvaises, comme les illustrés américains, car ceux-ci envahissaient la presse canadienne-française par le biais de l'hebdomadaire pour enfants. Dans le but d'entraver l'expansion de l'illustré américain, la SSJB publie L'Oiseau bleu avec, pour sous-titre, "Revue illustrée pour la jeunesse": "Elle (L'Oiseau bleu) doit remplacer chez nous le "Magazine" américain aux couleurs criardes et aux vilaines images grotesques. Préférez-la aussi aux histoires de héros de vues animées et d'aventures plus ou moins brutales<sup>11</sup>". Tarzan, par exemple, représente le héros type de ces vues animées et d'aventures.

Le magazine Hérauts, un "livre d'images" fondé en 1944, reprend le combat de L'Oiseau bleu en prônant la "saine" illustration. C'est là le principal but de cet "illustré mensuel, qui voudrait faire oublier toutes les vilaines histoires des "comics" que l'on trouve un peu partout<sup>12</sup>". Car, selon l'élite du temps, les "funny papers" introduisaient un péril nouveau en la demeure, qu'il fallait combattre. Joseph Brunet décrit très bien l'attrait "funeste" qu'exerçaient les illustrés américains sur les jeunes et pourquoi ils rencontraient tant de succès; il met les jeunes en garde de lire ces histoires jugées violentes. Premièrement, elles offrent aux jeunes, sous une forme séduisante, les sujets qu'ils préfèrent: aventures fantastiques, combats, scènes sentimentales... Les héros sont doués de qualités surhumaines, les récits remplis d'humour et le texte brille par sa quasi-

---

<sup>11</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., f. 10 (L'Oiseau bleu, I/3/10).

<sup>12</sup>Hérauts, Montréal: Fides, vol. 1, no 2, mai 1944.



absence. Brunet croit que la lecture assidue de ces "histoires de crimes" étouffe les bons sentiments des jeunes et sape l'autorité:

L'enfant ne se rend pas compte de l'influence pernicieuse que les "comics" exercent sur sa vie. Il n'y voit que l'intérêt de l'intrigue, le charme des aventures, le caractère amusant des épisodes, des dialogues et des personnages<sup>13</sup>.

Pour remédier à cette situation critique, Brunet propose aux éditeurs, qui doivent instruire, édifier et récréer, de mettre en scène l'histoire de chaque pays, la Bible, la vie des saints, la littérature sacrée et profane... Il souligne l'initiative des catholiques qui ont su adopter cette tactique: plusieurs illustrés font connaître à leurs lecteurs les vertus des saints et les hauts faits des héros chrétiens, entre autres la revue Hérauts. Après l'initiative de Hérauts (1944-1965), des bandes illustrées apparaissent dans plusieurs autres revues, telles François, La Ruche écolière, Sais-tu?. L'unique solution pour contrer l'effet jugé désastreux des illustrés américains, parmi la jeunesse québécoise, est d'incliner la mode à l'avantage de la saine moralité alors prêchée:

Aux "comics" détestables, opposons les publications en images de bon goût, honnêtes, saines et vraiment attrayantes. La tâche est d'autant plus facile que les bons périodiques illustrés sont de plus en plus nombreux et l'emportent ordinairement par ailleurs, en qualités techniques elles-mêmes, sur tout ce que nous offre un mercantilisme éhonté. (...)

Oui, qu'on mette entre les mains des enfants et des moins jeunes des publications canadiennes comme François et Hérauts, et tant d'autres qui nous arrivent aujourd'hui de France et de Belgique, et il deviendra facile d'évincer les sales papiers coloriés et les tristes suppléments qui ont

---

<sup>13</sup> Joseph Brunet, op. cit., p. 480-483.

pour principal résultat de détraquer l'imagination et la sensibilité<sup>14</sup>.

Guy Boulizon, dans Livres roses et séries noires (1957), mentionne lui aussi les "deux meilleurs journaux de jeunes qui soient: François (J.E.C.) et Hérauts (Fides)<sup>15</sup>". Il cite également des périodiques français pouvant enrayer la vente des "comics": Semaine de Suzette, Tintin, Spirou, Fripounet... Selon cet auteur, les illustrés américains se vendent hebdomadairement à des millions d'exemplaires. Épousant la position adoptée par Brunet sur le sujet, il explique le succès des "comics" parce qu'ils apportent à l'enfant exactement ce qu'il recherche: de l'action, du mystère, de l'aventure, avec des procédés de répétition qui suppriment chez lui tout effort, en plus de l'image, la base des "comics"<sup>16</sup>". Boulizon reproche aux "comics", sur le plan artistique, la vulgarité des couleurs et de la mise en page et, sur le plan intellectuel, la "valeur puérile de l'histoire", le "texte insuffisant ou réduit", le "style élémentaire", le "vocabulaire restreint". Car, pour lui, si le mot s'adresse à la pensée, l'image ne s'adresse qu'à l'imagination. Et il déplore surtout l'"amoralisme complet" dont font preuve ces "comics": les honnêtes gens ont toujours tort et les bandits triomphent.

Spécialiste des médias, Marshall McLuhan, ainsi que le rapporte Henriette Major<sup>17</sup>, avait déjà pressenti l'originalité

---

<sup>14</sup>(Anonyme), "Quelles lectures offrir à la jeunesse?", L'École canadienne, no 2, octobre 1951, p. 142.

<sup>15</sup>Guy Boulizon, Livres roses et séries noires, Montréal: Beauchemin, 1957, p. 37.

<sup>16</sup>Ibid., p. 35.

<sup>17</sup>Henriette Major, "Avec des yeux d'enfants", La Barre du jour, automne 1972, p. 77. Elle cite McLuhan, Pour comprendre les médias, HMH.

et la nouveauté qu'ont insufflé les illustrés, ce que les "anciens" n'ont pas su reconnaître. Il prétend que les adultes, qui n'ont rien saisi de la forme ni du contenu, n'y ont vu que violence et brutalité, et ont attribué aux "comics books" la criminalité déjà existante. C'est tout à fait ce que l'on reprochait aux illustrés!

### 1.1.3 Les feuillets pour la jeunesse

Les années 1920 ont marqué le début de la littérature intentionnelle pour la jeunesse au Québec. La plupart des chercheurs s'entendent pour situer en 1923 le premier roman québécois écrit à l'intention des jeunes avec Les aventures de Perrine et de Charlot de Marie-Claire Daveluy, même si d'autres romans pour jeunes ont été publiés avant cette date. Le texte a d'abord paru sous forme de feuilleton dans les pages de L'Oiseau bleu. Il s'agissait en fait d'une commande, puisque le directeur de la revue, Arthur Saint-Pierre, avait demandé à Marie-Claire Daveluy "d'écrire un roman dont les principaux personnages seraient des enfants<sup>18</sup>". "Ainsi, par un jeu double, l'enfant est-il peu à peu devenu à la fois sujet et objet de la littérature de jeunesse<sup>19</sup>". Le mouvement amorcé, les collaborateurs des revues se sont découvert des talents d'auteurs, reprenant la méthode de Daveluy en mettant en vedette des héros enfants.

Si l'on peut parler de la formation d'un public, c'est que ces feuilletonistes ont pour la plupart publié leurs récits en volume. Le nouveau bassin d'écrivains a engendré un nouveau public: les jeunes ont suivi l'évolution de leurs auteurs favoris. C'est d'ailleurs dans la presse enfantine qu'Eugène Achard, un autre pionnier de la littérature jeunesse

---

<sup>18</sup>Louise Lemieux, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal: Leméac, 1972, p. 25. Extrait d'un article de la bibliothécaire Jeanne Saint-Pierre.

<sup>19</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 62.

au Québec, investit ses efforts. Tout comme lui, les écrivains pour les jeunes qui feront carrière dans la décennie suivante ont écrit dans les revues. Le même phénomène s'est produit dans d'autres pays. Par exemple, en France, Les aventures de Pinocchio (1883) ont d'abord paru en feuilleton sous le titre "Histoire d'un pantin" dans le Journal des enfants fondé en 1881<sup>20</sup>.

Dès le début de sa publication, L'Oiseau bleu compte de nombreux feuilletons alimentés de façon régulière. De 1921 à 1940, Marie-Louise d'Auteuil y publie cinq feuilletons, Miette (pseud. de Mme Conrad Bastien), deux, Marie-Claire Daveluy, quatorze à elle seule, Juliette Lavergne (pseud. de Laetitia Desaulniers Saint-Pierre), trois. Michelle Le Normand (Marie-Antoinette Desrosiers), Hortense Dulac (Blanche Lamontagne-Beauregard), Marie-Rose Turcot, Marcelle Gauvreau et Clément Marchand figurent également au nombre des feuilletonistes de L'Oiseau bleu<sup>21</sup>.

Tous sont devenus des écrivains pour la jeunesse connus, Marie-Claire Daveluy en tête. L'Oiseau bleu a été l'une des plus importantes à révéler des auteurs pour la jeunesse alors que les autres revues proposaient plus rarement et plus sporadiquement des feuilletons.

La Ruche écolière<sup>22</sup> a fait paraître, à la fin des années 1920, des feuilletons de Maxine ("Fées de la terre canadienne" et "L'ogre de Niagara"), d'Eugène Achard ("Sur le double ruban d'acier", sous son pseudonyme Lucien Rivereine), de Claude Melançon et de Marie-Claire Daveluy ("Dans la forêt

---

<sup>20</sup>Ibid., p. 99.

<sup>21</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., f. 113-115.

<sup>22</sup>La Ruche écolière, "revue illustrée pour la jeunesse" (1927-1934, fondée par Eugène Achard, propriétaire de la Librairie générale canadienne, publiée sous le patronage de l'Alliance catholique des Professeurs de Montréal, rebaptisée La Ruche littéraire (1934-1945).

canadienne", la suite des aventures de Perrine et de Charlot). Les feuilletons apparaissant dans la revue Stella Maris, en 1938, sont des romans missionnaires sans signataires. Pour sa part, le journal François propose un feuilleton de Maxine ("La fée des castors") en 1944<sup>23</sup>. Hérauts, Claire et L'Abeille en proposent aussi quelques-uns. Même si Ma paroisse (1909-1959) est un bulletin religieux destiné aux adultes, on lui doit les contes de Tante Lucille dans les années 1950.

Les feuilletons ont longtemps servi de locomotive pour faire connaître et apprécier nos auteurs, sans qu'aucune - ou de très rares - critique n'en soit faite.

Alain Viala définit les séries et collections comme des "structures qui jouent aujourd'hui un rôle déterminant dans la formation de l'image de l'auteur comme dans celle des habitudes du lecteur." Selon lui, "l'apparition de la presse périodique apporta les premiers éléments de ce type moderne de relation<sup>24</sup>". Les séries et collections encouragent donc la formation d'un public spécifique de lecteurs.

Les feuilletons de la presse enfantine ont constitué la première forme sérielle de récit pour la jeunesse. C'est d'ailleurs de cette façon que les premiers auteurs pour la jeunesse se sont mieux fait connaître et qu'ils ont poursuivi une carrière littéraire auréolés de ce prestige nouveau: la reconnaissance. Au cours des années 1920 paraissent leurs feuilletons romanesques sous la forme de volumes, dont le rôle a été d'ancrer les habitudes de lecture des jeunes. À cette forme ancienne de série qu'est le feuilleton ont succédé les séries romanesques et les collections.

---

<sup>23</sup>François, "L'illustré des jeunes Canadiens français", no 12, décembre 1944.

<sup>24</sup>Alain Viala, op. cit., p. 124.

#### 1.1.4 Analyse de contenu des périodiques

De nombreuses autres revues destinées aux jeunes ont paru à la suite de L'Oiseau bleu. Si cette dernière veut former de bons patriotes et enrayer la vente des "comics", d'autres se proposent de former la morale chrétienne (L'Abeille), apprendre à la jeunesse canadienne-française à prier la Vierge (Stella Maris)<sup>25</sup> ou encourager l'étude (François).

#### TABLEAU I: QUELQUES PÉRIODIQUES POUR LA JEUNESSE (1921-1965)

Idéalement, le lecteur devrait avoir toutes les données nécessaires pour effectuer une lecture appropriée et comparative des différentes informations contenues dans le tableau. Cependant, plusieurs données restent malheureusement inconnues à propos des tirages. Nous avons indiqué les tirages qui apparaissaient dans les revues consultées, dans les différentes études et recherches sur le sujet, ainsi que dans les rapports d'exercice de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954). Lorsqu'aucune information n'est accessible, le tirage n'apparaît pas dans le tableau.

---

<sup>25</sup>Stella Maris, no 1, 1er septembre 1938.

1. L'Oiseau bleu (1921-1940)

Objectifs	Remplacer l'illustré américain, former le sentiment national et religieux.
Concepteur	Arthur Saint-Pierre
Éditeur	Société Saint-Jean Baptiste de Montréal
Inscription sur page couverture	"Revue mensuelle illustrée pour la jeunesse"
Format	26 cm papier glacé couverture souple
Périodicité	Mensuelle
Public visé	Jeunes de 3 à 18 ans (Il serait plus juste d'identifier un lectorat d'adolescents de 12-15 ans)
Contenu général	Histoire, feuilletons, chroniques (Les Cercles des Jeunes Naturalistes; Les Nôtres sur la scène universelle; Le questionnaire de la jeunesse, Une page d'histoire, etc.), correspondance, blagues, concours.
Tirages (exemplaires)	1922                    6 000 1925                    7 000 1930-1931            13 000 1932                    15 000 1935                    7 000 1936-1938            5 000 <sup>26</sup>

<sup>26</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., annexe III ("Tirages de L'Oiseau bleu"), f. 89.

2. L'Abeille (1925-1947) L'Abeille et Hérauts (1947-1964)

Objectifs	Former la morale chrétienne.
Éditeurs	Frères de l'Instruction chrétienne (Laprairie)
Inscription sur page couverture	"Revue illustrée"
Format	26 cm papier glacé couverture souple
Périodicité	Mensuelle
Public visé	Adolescents
Contenu général	Chroniques catholiques, b.d., reportages, concours, jeux.



3. Stella Maris (1938-1947) Stella Maris et Hérauts (1947-1964)

Objectifs	Apprendre à la jeunesse canadienne-française à prier la Vierge Marie: "Jeunesse canadienne-française, conduire ton âme à Jésus par Marie, tel est le but de Stella Maris <sup>27</sup> ".
Éditeurs	Frères Maristes d'Iberville
Inscription sur page couverture	"Stella Maris, l'Étoile de la mer"
Format	23 cm papier glacé couverture souple
Périodicité	Mensuelle
Public visé	Jeunes, surtout adolescents
Contenu général	Religion, pèlerinages, feuilletons de romans missionnaires (sans signataires), information sur les écoles, botanique, jeux.

---

<sup>27</sup>Stella Maris, no 1, 1er septembre 1938.

4. La Ruche écolière (1927-1934) La Ruche littéraire (1934-1945)

Objectifs	Loisir et enseignement (revue reliée à <u>L'École canadienne</u> )
Concepteur	Eugène Achard (libraire, éditeur, auteur)
Éditeurs	1927-1930: Librairie générale canadienne 1930-1945: CÉCM, publiée sous le patronage de l'Alliance catholique des Professeurs de Montréal
Inscription sur page couverture	"Revue illustrée pour la jeunesse"
Format	24 cm papier glacé couverture souple
Périodicité	Bi-mensuelle
Public visé	Écoliers du primaire
Contenu général	Feuilletons, devinettes, fables, chroniques sciences et voyages, histoire, "ciné-roman", chansons, courrier.
Tirages (exemplaires)	1927            15 000 1928            20 000 1929            22 000 <sup>28</sup> 1930            25 000 <sup>29</sup>

<sup>28</sup>Tirages établis d'après la revue La Ruche écolière.

<sup>29</sup>Manon Poulin, "Eugène Achard, éditeur. L'émergence d'une édition pour la jeunesse canadienne", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, juillet 1994, f. 74.

5. Hérauts (1944-1965)

Objectifs	Remplacer l'illustré américain: "Notre illustré mensuel (...) voudrait faire oublier toutes les vilaines histoires des "comics" que l'on trouve un peu partout <sup>30</sup> ".
Éditeur	Éditions Fides
Inscription sur page couverture	- "Périodique semi-mensuel illustré" - "Illustré mensuel, adaptation française de Timeless Topix (revue catholique américaine) - "Hérauts, Les belles histoires vraies" (1944) - "Hérauts, Le trésor de la jeunesse" (1963), - "Hérauts, Le magazine illustré de la jeunesse française d'Amérique" (1964)  Fusion avec quatre autres revues en 1947: <u>L'Abeille</u> , <u>Ave Maria</u> , <u>L'Éclair</u> et <u>Stella Maris</u> . Les noms apparaissent sur la page couverture: il s'agit du nouveau titre des cinq revues associées.
Format	26 cm papier journal couverture cartonnée
Périodicité	1944-1947: mensuelle 1947-1965: bi-mensuelle
Public visé	Jeunes de tous les âges

<sup>30</sup> Hérauts, vol. 1, no 2, mai 1944.

Contenu général	Bandes dessinées historiques et saintes (Thomas More, La vie de Saint-Christophe, La maison de nos rêves, Le chant de Bernadette, etc.), une page sur les saints.
Tirages	1944 40 000 <sup>31</sup> 1952 12 000 <sup>32</sup> 1964 30 000 abonnés pour l'ensemble des revues associées à <u>Hérauts</u> <sup>33</sup>

---

<sup>31</sup>Tirages établis d'après la revue Hérauts.

<sup>32</sup>Tirages établis d'après le Rapport d'exercice 1952-1953 de l'Association des écrivains pour la jeunesse.

<sup>33</sup>Tirages établis d'après la revue Hérauts.

6. François (1935-1965)

Objectifs	Encourager l'étude: "François vous parle d'histoire, de géographie, de sciences, parce qu'il veut nous aider à étudier". 34
Concepteurs	Alex Leduc et Gérard Pelletier
Éditeur	Les Éditions Fides, puis la Centrale de la Jeunesse étudiante catholique (JEC)
Inscription sur page couverture	"En chantant tout droit son chemin" "L'illustré des jeunes Canadiens français"
Format	38 cm papier journal couverture cartonnée
Périodicité	Bi-mensuelle
Public visé	Pour filles et garçons de moins de 16 ans. Journal des garçons à l'origine.
Contenu général	Reportages, faits vécus et pratiques, interviews de vedettes, cinéma, feuilletons, contes, chansons folkloriques, flore, sculpture, menuiserie, couture, jeux, devinettes, Le Courrier de Paolo.
Tirages (exemplaires)	1951      75 000 <sup>35</sup>

<sup>34</sup>François, no 17, 1er octobre 1947.

<sup>35</sup>Tirage établi d'après d'après l'Association des écrivains  
pour la jeunesse, lors d'une réunion tenue en 1951.

7. Claire (1957-1965)

Objectifs	"Faire un lien entre des étudiantes, parler de leurs problèmes <sup>36</sup> ".
Éditeur	Jeunesse étudiante catholique (JEC)
Inscription sur page couverture	"En chantant tout droit son chemin"
Format	27 cm papier journal couverture cartonnée
Périodicité	Bi-mensuelle
Public visé	Journal des filles, 12-15 ans
Contenu général	Chroniques sur la mode ("Pomponnette et la mode"), sur les métiers (bibliothécaire, animatrice radiophonique, coiffeuse, diététiste, dessinatrice de mode...), informations, b.d., feuilletons, nouvelles, concours, Le Courrier de Paolo...

---

<sup>36</sup>Claire, vol. 1, no 1, septembre 1957.

Qui publie ces revues? Ce sont en bonne partie des associations religieuses défendant les valeurs catholiques: La Jeunesse étudiante catholique (JEC), les éditions Fides, les Frères maristes d'Iberville, les Frères des Écoles chrétiennes (FEC), les Frères de l'Instruction chrétienne (FIC), La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (SSJB), la Communauté des Écoles Catholiques de Montréal (CÉCM), l'Alliance catholique des professeurs de Montréal et Eugène Achard, entre autres. Pourquoi tous ces magazines catholiques? Tout d'abord, la littérature jeunesse est née d'un souci de conservation de la foi et de la langue, qu'on estimait en grave péril au début du siècle. D'ailleurs, les titres des revues le prouvent. Ainsi que veut dire le nom du magazine Claire, publié par les éditions Fides? Claire est la première disciple de François d'Assise; le magazine François réfère évidemment à ce dernier. Stella Maris, "l'étoile de la mer", désigne la Vierge Marie. Quant à L'Abeille, un insecte besogneux qui oeuvre sans répit à sa tâche, elle désigne par extension les vaillants chrétiens.

Les écoles publiques sont d'ailleurs catholiques. En 1926, J.-P. Labarre avance le nombre de 470 404 élèves catholiques dans la province de Québec pour les huit premières années d'études<sup>37</sup>. Des deux cents écoles de la CÉCM, seulement cinquante sont laïques. Dix-huit congrégations religieuses dirigent les cent cinquante écoles. Les deux plus importantes communautés religieuses, les Frères des Écoles chrétiennes (FEC) et les Frères de l'Instruction chrétienne (FIC) dirigent à elles seules vingt-trois écoles à Montréal. Dans toutes ces écoles, dont les trois quarts sont sous la responsabilité des religieux et des religieuses, la moitié du personnel enseignant est laïque.

---

<sup>37</sup>J.-P. Labarre, B.A., "Nos instituteurs, nos institutrices et nos élèves", L'École canadienne, no 11, juin 1926, p. 438.

Une bonne façon de comprendre et d'interpréter le contenu des revues pour la jeunesse est de connaître les matières enseignées à l'école de 1920 à 1950. La revue L'École canadienne (1925-1954) fournit de bons indices à ce sujet. Eugène Achard la dirigea jusqu'en 1930, date où la CÉCM prenait possession de la direction. Cette revue est "destinée à encourager l'étude, à provoquer les travaux personnels et à donner aux opinions pédagogiques, l'occasion de se produire<sup>38</sup>". Elle constitue en fait un genre de manuel pédagogique (dictées, exercice, math, religion, etc.) pour aider les enseignants de la première à la huitième année du primaire à suivre le programme d'enseignement. Par ordre d'importance, les matières qu'on y enseigne sont la religion, la langue maternelle, l'arithmétique et la langue seconde. On peut déduire facilement que la religion imprégnera fortement le contenu des revues pour les jeunes.

On définit clairement les objectifs dans le premier numéro de chacune de ces revues. Des périodiques, tels L'Oiseau bleu et Hérauts, se proposent de remplacer l'illustré américain par des feuillets illustrés ou carrément par des illustrés à teneur historique ou religieuse. L'Abeille et Stella Maris veulent former la morale chrétienne; le but avoué est spécifiquement religieux. Le journal François désire encourager l'étude. Il est intéressant de constater que le journal Claire, l'un des derniers à paraître, veut établir des liens entre des étudiantes et parler de leurs problèmes. Malgré la référence à François d'Assise, ce périodique s'intéresse aux besoins des jeunes de prime abord, sans tenter de leur imposer la religion en premier lieu.

L'inscription sur la page couverture des périodiques nous renseigne aussi sur les buts que poursuivent ces revues: la

---

<sup>38</sup>Eugène Achard, "Notre programme", L'École canadienne, no 1, juin 1925, p. 4-5.



majorité d'entre elles portent le mot "illustré" en première page. Dans le cas de L'Oiseau bleu, cela va encore plus loin: le feuilleton principal, annoncé et illustré sur la page couverture, change donc à chaque parution.

Le format adopté le plus couramment, de 1921 à 1965, est de 26 cm et le papier est glacé. Seuls les journaux de jeunes, tels Claire et François, et les illustrés à proprement parler, tel Hérauts, ne sont pas imprimés sur du papier glacé. Les revues paraissent fréquemment, à un rythme d'un à deux numéros mensuels. Le public visé y est très vaste, mais les contenus s'adressent généralement aux adolescents.

Outre l'attrait des feuilletons, de quelles façons les revues ont-elles trouvé la faveur du public des jeunes lecteurs? Les rédacteurs des revues en soignent la forme, tout comme le contenu; ils les veulent suffisamment attrayantes pour attirer l'attention du jeune lectorat. À côté des matières enseignées à l'école, les revues publient des jeux (mots croisés, devinettes, etc.) et des divertissements, tels des concours, un courrier du lecteur, des chansons, des contes et des fables, des bandes dessinées historiques et religieuses, appelées aussi "ciné-roman" ou "histoires en images"... À cela s'ajoutent divers reportages, comme des interviews de vedettes, dans le journal François, qu'on peut considérer à juste titre comme l'ancêtre de Vidéo-Press (1971-1995), aussi bien que des chroniques sur la flore, la sculpture, les sciences, les voyages, ou des reportages documentaires. François adopte la forme d'un journal. Écrit par des jeunes et pour des jeunes, il n'a pas tardé à gagner leur sympathie et sa rapide diffusion aux quatre coins du Québec nous signale qu'il a su répondre à leurs désirs<sup>39</sup>. La

---

<sup>39</sup>Joseph Brunet, "L'enfant et la lecture. VIII.-Les revues et les journaux de l'enfance (suite)", L'École canadienne, no 8, avril 1947, p. 480-483.

poésie a sa place à côté de l'histoire, grande privilégiée. Même les rubriques "loisirs" des revues traitent surtout de sujets utiles et de conseils pratiques; c'est le cas de Sais-tu?, une revue pour les petits qui s'intéresse aux travaux à l'aiguille, à l'orientation professionnelle, au guidisme, à l'artisanat et aux mystères de la nature. Le sport, la musique, l'art et la littérature y occupent aussi une place<sup>40</sup>. Chaque livraison de La Ruche littéraire "apporte un récit inspiré de l'histoire du Canada, des contes de fées, des saynètes, des poésies, des chants, le courrier de la Reine Abeille et des mots croisés. (...) elle contribue à l'éclosion du patriotisme<sup>41</sup>". L'Abeille est l'oeuvre de communautés enseignantes d'allégeance religieuse. Cette revue renseigne le lecteur sur les faits divers du juvénat et du noviciat; elle présente des articles sur la vocation et sur d'autres sujets édifiants. On y trouve encore des chroniques, des reportages, des romans à épisodes, des historiettes, des chants avec musique, des mots croisés et des documentaires sur les sciences ou sur l'histoire du Canada qui contribuent à accroître les connaissances des jeunes.

Même si le contenu semble très varié, l'absence de chroniques portant sur les livres attire l'attention du lecteur d'aujourd'hui. Ce n'est qu'à partir des années 1960 qu'on commence à rendre compte du livre de fiction québécois pour jeunes, tant dans la presse enfantine que dans les revues pour adultes. De plus, les rares colonnes consacrées au livre vantent les mérites de la littérature française pour la jeunesse même si les publicités internes font par contre la promotion du livre d'ici. Par exemple, les auteurs,

---

<sup>40</sup>Loc. cit.

<sup>41</sup>Loc. cit.

collections et titres suivants sont conseillés. dans la revue François<sup>42</sup>, entre autres: la Comtesse de Ségur, le Père Hublet, la collection Signe de Piste, les romans de la Bibliothèque de Suzette, l'Île au trésor (1882) de Stevenson, Les aventures de M. Pickwick et David Copperfield de Dickens, Ivanhoé de Walter Scott, Le dernier des Mohicans (1826) de Fenimore Cooper, La case de l'Oncle Tom (1851) de Beecher-Stowe, Robinsons suisses (1812) de R. Wyss, Sans famille (1893) d'Hector Malot, et des livres de J. Oliver, Madeleine de Geneston... Pas un seul livre québécois n'est mentionné dans cette chronique dédiée aux "Lectures de vacances". Pourtant, en quatrième de couverture, on peut lire la publicité suivante: "Les livres les plus intéressants pour la jeunesse canadienne". Ces titres, vendus aux éditions Fides, sont québécois: les romans scouts d'Ambroise Lafortune et d'André Rochon, les contes de Cécile Chabot, les albums de Tavi (Mgr Albert Tessier), les livres de Marcelle Gauvreau et de Marie-Antoinette Grégoire-Coupal...

Les articles sociaux prônant l'identification et l'intégration à la société occupent une place valorisée dans ces revues pour jeunes, publiées de 1921 à 1965. Comme la séparation des sexes - dans les lectures comme dans bien d'autres domaines - prévaut toujours à cette époque, on réserve les chroniques de mode et de couture aux jeunes filles, et la construction de cabanes d'oiseaux aux jeunes garçons.

Plus de la moitié des revues contiennent une section "courrier du lecteur", qui donne lieu à un échange entre les lecteurs et les collaborateurs. Le recours aux pseudonymes est une pratique fréquente, et pas seulement dans le courrier. Par exemple, dans La Ruche écolière, on demande le pseudonyme de l'abeille (les abonnés sont appelés ainsi) accompagné de son vrai nom. Autres exemples: les auteurs pour la jeunesse

---

<sup>42</sup>François, no 13, 15 juillet 1947.

utilisent majoritairement un pseudonyme, tout comme les membres des mouvements scouts. Est-ce un effet de mode? Avant 1960, la collectivité l'emporte sur l'individualité.

#### 1.1.5 Disparition des périodiques pour la jeunesse dans les années 1960

Après la Deuxième Guerre mondiale, les revues pour la jeunesse continuent sur leur lancée: Le Petit Héraut (1958-1960; Escholier en 1961), Claire (1957-1965), La Croisade eucharistique (1950-1965), Le Jeune Naturaliste (1950-1962) et Tour d'horizon (1957-1963) en sont quelques-unes. Cependant, ces revues ne dépasseront jamais le cap des années 1960. Quelle est la raison de la disparition de tous ces périodiques au beau milieu des années 1960? La transformation des valeurs explique peut-être la disparition de ces revues. Elles n'ont plus leur raison d'être: propager la foi, la langue, les bonnes lectures, les bons comportements... La mission de préservation des moeurs a été accomplie jusqu'à la Révolution tranquille. Peut-être les revues n'ont-elles pas su s'adapter assez rapidement au changement.

Les revues disparaissent les unes à la suite des autres. Tout en voulant continuer à répondre à la demande du public qu'elles ont rejoint, elles se montrent incapables de s'ajuster aux nouvelles valeurs de la société. Alors que Hérauts pourfendait le groupe des Beatles, en 1963, comme étant une mauvaise source d'inspiration pour les jeunes, une chronique les réhabilite quelque peu en 1965<sup>43</sup>, démontrant tardivement une plus grande ouverture aux goûts des jeunes. Un "coin du livre" est mis en page la même année; Suzanne prône la lecture et recommande même des oeuvres québécoises telles celles de Gilles Vigneault. Cela n'empêchera pas Hérauts de fermer ses portes, en 1965, même si elle comptait sur 30 000

---

<sup>43</sup>(Anonyme), "Les Beatles", Hérauts, vol. XXII, no 14, 1er mai 1965, p. 18-19.

abonnés en 1964. De plus, le contenu des revues se rétrécit de plus en plus, au fil des années: la revue Hérauts contient beaucoup moins d'illustrés en 1963 qu'au départ.

Un chroniqueur se cachant sous le nom d'Adelphe attribue la principale cause de la disparition de Hérauts à l'insuffisance de la publicité:

Malgré l'accroissement continu de la population écolière, le tirage global de votre revue est à la baisse. Elle est menacée d'inanition - faute d'abonnés suffisants - et elle se demande avec angoisse si elle pourra longtemps encore tenir le coup au rythme actuel<sup>44</sup>.

Devant la baisse d'intérêt de leur public, les revues doivent se regrouper si elles veulent survivre. Déjà, en 1947, cinq d'entre elles ont fusionné: Hérauts, L'Abeille, Ave Maria, Stella Maris, L'Éclair, toutes publiées par les Éditions Fides sous ce même titre réunissant leurs noms<sup>45</sup>.

On ne peut pas pour autant parler de la "faillite" des périodiques, puisque certaines revues ont tenu le coup pendant vingt ans et même plus! Aussi, il ne faut pas oublier que la presse enfantine a joué le rôle d'un véritable catalyseur de notre littérature jeunesse par le biais des feuilletons. Le seul échec réside peut-être dans la résistance au changement, accentuée par des comités de rédaction dirigés par des religieux plus conservateurs, ce qui a provoqué une baisse dramatique des abonnements jusqu'à faire mourir les revues. De

---

<sup>44</sup>Adelphe, "Votre revue met cartes sur tables", L'Éclair et Hérauts, vol. XVI, no 16, 1er juin 1963.

<sup>45</sup>L'Abeille et Hérauts (1947-1964), Laprairie: Frères de l'Instruction chrétienne.  
Ave Maria (1940-1947), Montréal: Frères de Saint-Gabriel.  
Ave Maria et Hérauts (1947-1964), Montréal: Frères de Saint-Gabriel.  
Stella Maris et Hérauts (1947-1964), Iberville: Frères maristes.  
L'Éclair et Hérauts (1947-1964), Montréal: Frères du Sacré-Coeur.

la fondation à la fermeture, les revues n'ont pas connu de grands changements à propos de leur contenu.

### 1.2 L'école: lieu de légitimation de la littérature

Au début du siècle, les auteurs enseignés n'écrivent pas pour les jeunes, dont l'apprentissage se borne à l'acquisition de la lecture et de l'écriture. Or, si la littérature jeunesse ne fait pas partie du cursus scolaire, les élèves disposent d'autres moyens pour la connaître: ils lisent les périodiques auxquels leurs instituteurs les abonnent et voient, du même coup, les publicités consacrées aux livres canadiens. Les élèves reçoivent aussi des prix d'excellence: l'institution légitime ces livres.

Ce ne sont pas tant les oeuvres et les auteurs enseignés qui ont de l'importance pendant la première moitié du siècle, mais le bassin de population à rejoindre. La loi de l'instruction obligatoire, conjuguée à la mise sur pied du système d'éducation, ouvre la voie à un immense réservoir pour la diffusion des livres: on assiste à la formation d'un public lecteur.

La fréquentation scolaire est rendue obligatoire dans la plupart des pays d'Europe lors de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Le Danemark se pose en précurseur de l'obligation de fréquenter l'école (1739), suivi de la Suède (1852), de l'Italie (1859), de la France (1881), de la Norvège (1889), du Portugal (1890), de l'Espagne (1904), de la Belgique (1914) et de la Hollande (1920)<sup>46</sup>. Au Québec, l'instruction obligatoire date de 1942.

L.-A. Desrosiers<sup>47</sup> note que 94% des inscrits à l'école primaire, en 1926, abandonnent après la sixième année. La

---

<sup>46</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 96.

<sup>47</sup>L. A. Desrosiers, ptre, "Chronique de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal", L'École canadienne, juin 1946, p. 22-23.

scolarité obligatoire provoque une augmentation de la population scolaire et garantit un *bassin de lecteurs permanent*. L'augmentation des élèves inscrits dans les écoles du Québec contribue à la création d'un public élargi. "Désormais, la littérature d'enfance et de jeunesse non seulement s'adressait à un énorme public, mais la nature de ce public était différente: les masses, tant rurales qu'urbaines, entraient dans le circuit du livre<sup>48</sup>".

Depuis 1961, les livres pour la jeunesse entrent à l'école par le biais de cours de maîtrise en bibliothéconomie, qui se donnent à l'Université de Montréal depuis cette date, et sur une base régulière à partir de 1963. Au milieu des années 1970, les universités québécoises créent les programmes de perfectionnement des maîtres en français (PPMF) dans les Facultés des sciences de l'éducation, cours de perfectionnement destinés précisément aux maîtres en exercice. Entre autres, l'Université Laval offre ces cours depuis 1977 et, depuis 1973, elle dispense un cours dans le cadre du Baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire (BEPP). Les études de 2e et 3e cycles en didactique de la littérature d'enfance et de jeunesse complètent ces types de cours.

L'utilisation d'oeuvres jeunesse dans les classes primaire et secondaire sera encore plus vivement encouragée à partir de 1979, date d'entrée en vigueur du nouveau programme de français du ministère de l'Éducation favorisant l'enseignement de la littérature jeunesse. Les professionnels du monde de l'éducation veulent donner le goût et des habitudes durables de lecture aux jeunes. C'est à partir de cette décennie que la littérature jeunesse acquiert son autonomie et une plus grande légitimation sociale:

---

<sup>48</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 97.

L'inscription en discipline d'enseignement est la plus efficace légitimation sociale d'une activité intellectuelle. Sa diffusion et sa reproduction sont alors déclarées aux yeux de chacun non seulement possibles, mais nécessaires et obligatoires. Érigée en modèle et moyen de formation des habitus élaborés à l'école, elle participe directement à l'éducation de son futur public<sup>49</sup>.

### 1.2.1 Les prix de récompense (1876-1965)

De 1876 à 1965, des prix de récompense sont distribués dans les écoles du Québec. Les jeunes se créent une bibliothèque familiale par ces primes de fin d'année, qui vont souvent à tous. De 1876 à 1886, le nombre d'exemplaires distribués est estimé, d'après Réjean Robidoux, à plus de 175 000<sup>50</sup>, un chiffre qui semble très élevé pour l'époque. On y trouve de très rares ouvrages canadiens: surtout de l'importation française.

A quoi ressemblent les prix de récompense? Dans la revue L'Action canadienne-française, les prix se regroupent selon les catégories suivantes: apologétique (religion), histoire religieuse, spiritualité, philosophie (thomiste), sociologie, critique littéraire, histoire et géographie, beaux-arts, sciences, économie politique et biographies. On constate que ces livres tiennent plus du manuel scolaire que de tout autre chose et qu'ils s'adressent aux élèves du secondaire, surtout.

En 1928, l'éditeur Albert Lévesque propose comme livres de prix canadiens des vies de saints, de l'histoire, de la religion, des biographies et des livres traduits de l'étranger. Il publie dans la revue L'Action canadienne-française une liste des nombreux catalogues de livres de prix

---

<sup>49</sup>Alain Viala, op. cit., p. 137.

<sup>50</sup>Réjean Robidoux, o.m.i., "Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain", Archives des lettres canadiennes, tome 1, Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961, p. 213 et 215-216. Cité par Louise Lemieux, op. cit., p. 89-90.



en vente à la Librairie d'Action canadienne-française. En voici un aperçu (1926-1927): Laure Conan (La sève immortelle, roman), Blanche Lamontagne (La moisson nouvelle, poésie), Marie-Claire Daveluy (Le filleul du roi Grolo, contes de fées), Eugène Achard (La fin d'un traître, nouvelle), Henri d'Arles (Estampes, critique littéraire), Harry Bernard (La maison vide, roman), abbé Lionel Groulx (Dix ans d'action française, doctrines), Arthur Saint-Pierre (Le problème social, sociologie), Georges Landreau (La phonétique française, linguistique), Henry Laureys (La conquête des marchés extérieurs, économie politique), Frère mariste (Histoires canadiennes pour catéchisme, spiritualité), Marie-Claire Daveluy (Aux feux de la rampe, théâtre), l'Action française (Canadiens français et Confédération, histoire), Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve (L'un des vôtres, biographie) Harry Bernard (La Dame blanche, nouvelles), Antonio Dragon, s.j. (Toujours plus haut, biographie)...

En 1928, la revue L'Action canadienne-française publie une chronique intitulée: "L'âme des livres", une revue critique et bibliographique sous la responsabilité d'Albert Lévesque, qui suggère, avec une équipe de collaborateurs, des nouveautés canadiennes et françaises. Toutefois, la quantité des livres français dépasse largement celle des livres canadiens, qui y font figure de parent pauvre<sup>51</sup>.

Les publicités insérées dans les périodiques pour jeunes renseignent aussi sur la nature des livres de prix canadiens et étrangers. Le journal François annonce les "livres les plus intéressants pour la jeunesse canadienne". Il s'agit des contes de Cécile Chabot, des romans scouts d'Ambroise Lafortune et d'André Rochon, des albums de Tavi (Mgr Albert Tessier), des livres de Marie-Antoinette Grégoire-Coupal et de

---

<sup>51</sup>(Anonyme), "Choix de livres de récompenses à l'usage des préfets et directrices d'études, établi selon les exigences intellectuelles des élèves", L'Action canadienne-française, vol. XIX, no 1, janvier 1928, p. 15-21.

Marcelle Gauvreau<sup>52</sup>. Quant à l'illustré Hérauts, il annonce La famille Grenouille d'Albert Bolduc, Plantes curieuses de mon pays de Marcelle Gauvreau, la série Alfred, des collections de romans missionnaires, des hagiographies, La vengeance des hommes de bonne volonté de Claude Aubry, les contes de Cécile Chabot et des collections d'albums pour petits<sup>53</sup>.

Au cours des années 1940, un chroniqueur rattaché à L'École canadienne prépare une liste de livres à acheter pour garnir les bibliothèques scolaires. Là encore, on peut émettre l'hypothèse que ces livres avaient des chances de se retrouver parmi les prix de récompense québécois.

Le gouvernement achète annuellement des dizaines de milliers d'exemplaires. Ce marché lucratif constitue un débouché important pour les éditeurs, notamment pour Beauchemin, Granger, Eugène Achard (lui-même auteur pour la jeunesse et aussi libraire) et Albert Lévesque. Ce n'est pas en vain que ce dernier, dans L'Action canadienne-française, vante l'utilité des prix de récompense sous le titre "Livres de prix canadiens. Encourageons-nous mutuellement":

C'est avec raison que notre Législature provinciale insiste, par des moyens directs et indirects, à promouvoir l'achat du livre canadien.

Le lecteur canadien-français a non seulement le devoir moral d'encourager les auteurs de sa nationalité, mais ce geste, pourvu qu'il soit régulier et permanent, lui procurera au moins deux avantages indiscutables:

1. L'auteur canadien, mieux encouragé, pourra consacrer plus de travail à ses productions et nous offrir ainsi des oeuvres mieux appropriées aux goûts du lecteur canadien, surtout, aux besoins de notre jeunesse étudiante;
2. En retour, l'éditeur canadien, devant l'accroissement de son débit de volumes, pourra accorder à l'acheteur des prix

---

<sup>52</sup>François, no 17, 1er octobre 1947.

<sup>53</sup>Hérauts, vol. 1, no 2, mai 1944.

convenables à toutes les bourses et aussi minimales que ceux des livres importés<sup>54</sup>.

Pour Albert Lévesque, un bon livre de prix de récompense doit être rédigé dans un langage approprié à la jeunesse, révéler "l'âme et la vie canadienne", être abondamment illustré, et contenir "des récits fictifs, historiques, descriptifs ou scientifiques".

Mais il faut surtout qu'il évite, comme une calamité, de tomber dans les exagérations burlesques de certains livres de prix importés, dont l'embonpoint extravagant, l'éclat des écarlates et des dorures habituent l'enfant (et même ses parents) à attribuer plus d'importance à l'accessoire et à la vanité qu'à l'essentiel, i.e. la réelle valeur littéraire et éducative de son contenu<sup>55</sup>.

Le livre canadien ne péchait certes pas par une présentation matérielle luxueuse; le contenu y est généralement valorisé au détriment de la forme jusqu'aux années 1970.

#### 1.2.1.1 Tarissement de la mine d'or

La machine s'enraye toutefois dans les années 1950. Les bons livres de récompense semblent difficiles à choisir et la structure même de la distribution des prix connaît des ratés; le choix des livres et les malaises financiers sont au coeur du problème. Germaine Bernier affirme que les élèves sont de moins en moins portés vers la lecture et que les prix, reçus en juin, sont remis à la bibliothèque de l'école, la tranche encore intacte. À cette époque pré-télévision, les

---

<sup>54</sup>Albert Lévesque, "Livres de prix canadiens. Encourageons-nous mutuellement", L'Action canadienne-française, 1928.

<sup>55</sup>Manon Poulin, op. cit., f. 145. Elle cite Albert Lévesque: "L'Éducation nationale par le livre", Almanach de la langue française 1934, Éd. A. L., Librairie d'Action canadienne-française ltée, 1934, p. 157.

journalistes, les éducateurs et les bibliothécaires jettent le blâme sur la radio, que les jeunes écoutent trop, semble-t-il. "Mais la principale raison pour laquelle il se donne moins de volumes, c'est que les livres coûtent trop cher". Les sommes dérisoires allouées par la Commission scolaire pour chaque classe ne peuvent suffire à récompenser les trente élèves. Le problème s'aggrave par le peu de choix disponible:

Les vendeurs de récompenses nous arrivent aussi, chaque année, avec les mêmes volumes surtout pour les jeunes. Il se trouve que, dans certaines familles, il y a plus de livres d'un même titre qu'il n'y a d'enfants. Car garçons et filles reçoivent les livres des mêmes libraires. (...) Si les enfants continuent depuis des années à recevoir n'importe quoi, des brochures restées pour compte ou des histoires qui ne leur conviennent pas (...), ce n'est pas surprenant que bien des livres n'aient pas encore été coupés en septembre et aient été envoyés tels quels à la bibliothèque commune.

Les livres sont chers. C'est indiscutable. Ils sont d'inégale valeur, c'est encore vrai. Un choix judicieux s'impose donc. Mais jusqu'où peut-on faire confiance au commis voyageur en récompenses scolaires pour faire ce choix! Il faudrait, de toute évidence, une organisation du choix comme une organisation des finances<sup>56</sup>.

Ces difficultés dénoncées publiquement annoncent déjà le tarissement de la mine d'or que constituent les livres de prix pour les éditeurs et les auteurs. En France, la distribution des prix scolaires prend fin en 1968. En 1965, lorsque cesse cette pratique dans les écoles du Québec le marché s'effondre. Les éditeurs n'ont plus de public:

Depuis 1965, date de la cessation de la politique de prix de fin d'année du ministère de l'éducation, on a souvent parlé de la mort du livre québécois pour la jeunesse. Effectivement, de 1965 à 1970, les statistiques de la production du livre québécois pour la jeunesse nous font voir une baisse dramatique quand on la compare à l'énorme production des vingt-cinq années précédentes. Il faut

---

<sup>56</sup> Germaine Bernier, "Si d'abord on choisissait mieux les récompenses scolaires", Le Devoir, 31 mars 1951, p. 2.

savoir que, jusqu'en 1965, le seul marché du livre pour la jeunesse était le marché scolaire québécois qui disparaissait alors. Face à un public qui n'avait pas l'habitude d'acheter des livres pour la jeunesse, le ministère (*sic*) était apparu comme un fournisseur sans limites; les éditeurs n'osaient pas se lancer dans une entreprise commerciale dont le marché n'était pas constitué<sup>57</sup>.

En 1965, cependant, quelques savants technocrates décrétèrent qu'il était désuet d'offrir des livres en prix aux écoliers (...). Cette avant-gardiste opération devait sonner le glas de notre littérature jeunesse, privant ainsi d'un seul coup les éditeurs du plus important de leur débouché<sup>58</sup>.

Plusieurs critiques ne voient pas dans l'arrêt de cette activité lucrative pour les éditeurs la principale source aux maux de l'édition. Ils s'attaquent plutôt à la "colonisation littéraire" dont le Québec fait, selon eux, l'objet:

On dit que nos auteurs n'écrivent plus pour les jeunes parce que les écoliers ne reçoivent plus de livres à la distribution des prix. Est-ce là la vraie raison? Ne serait-ce pas plutôt que la France et la Belgique nous envoient de merveilleux albums de tout genre, magnifiquement illustrés, où l'on trouve en abondance tous les thèmes habituels de la littérature: contes de fées, histoires d'animaux, d'enfants perdus et retrouvés, de trésors cachés, d'expéditions fantastiques, et tout cela à des prix maintenant abordables?<sup>59</sup>

Il y a quelques années, quand la Province achetait des livres pour distribuer en prix aux enfants de nos écoles, nos éditeurs publiaient et souvent de fort beaux livres. C'est l'idéal démocratique, je suppose, qui a fait comprendre à certains fonctionnaires que les enfants n'avaient plus besoin de livres comme récompenses. La manne a cessé de tomber du jour au lendemain. On voit le résultat

---

<sup>57</sup>Louise Warren, Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1981, p. 213-215.

<sup>58</sup>Hélène Pelletier Baillargeon, "Notre littérature de jeunesse: une colonisée de plus", Maintenant, Montréal: Les Éditions Maintenant, nos 120-121, décembre 1972, p. 8-9.

<sup>59</sup>Odette Leroux, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1966, p. 184.

aujourd'hui. La Province économise chaque année quelques milliers de dollars aux contribuables mais en même temps ces contribuables versent leur argent aux éditeurs français et belges de livres pour la jeunesse. Et c'est ainsi que nous payons le prix pour nous coloniser nous-mêmes. Admirable<sup>60</sup>.

L'identification du problème de la colonisation est valable, mais il ne règle pas celui de l'apparente disparition du public. Où reconstituer un nouveau public? Par le développement du marché individuel. Mais avant d'en arriver là, plusieurs années seront nécessaires aux intervenants du milieu pour mettre en place des structures solides de mise en marché du livre, par la distribution et la promotion. À partir des années 1970, le marché des éditeurs n'est plus uniquement scolaire: il s'agit des bibliothèques et du grand public. Les bibliothèques et les librairies, d'ailleurs aménagées en fonction des jeunes lecteurs, réservent des coins de lecture, signes matériels de la résurgence de la littérature québécoise pour la jeunesse.

### 1.3 Le développement des bibliothèques

Si on consulte les périodiques pour adultes (L'Action canadienne-française, L'Action nationale, etc.) ou la presse enfantine de la première moitié du siècle, on note rapidement qu'il n'y a que de très rares chroniques littéraires, où l'on aborde encore plus rarement la critique des oeuvres pour la jeunesse. L'École canadienne fait exception, quoique avec des chroniques irrégulières; les bibliographies tiennent lieu de section du livre pendant longtemps. De 1935 à 1941, Rex Desmarchais signe la chronique "Livres et éducateurs" (histoire, géographie, religion, biographie, poésie, peinture, livre pratique). De 1942 à 1946, "Livres et revues" est écrite

---

<sup>60</sup>Adrien Thériou, "Littérature de jeunesse et colonisation", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1967, p. 8-10.

par les bibliothécaires Joseph Brunet (aussi directeur des bibliothèques scolaires), Hélène Grenier (bibliothécaire de la Bibliothèque des Instituteurs à Montréal) et René Gauthier. En 1946 et 1947, dans la chronique "L'enfant et la lecture", Joseph Brunet donne des articles étoffés sur la situation de la lecture. En 1949, la chronique "Les livres" aborde une facette nouvelle des oeuvres en les commentant (recensions, bibliographies) et en ajoutant une section sur les publications canadiennes pour les jeunes. En 1953, on crée la chronique "Livres jeunesse" dans le but précis d'aider les intervenants des bibliothèques scolaires à procéder à des choix éclairés. Ce sont surtout des listes d'oeuvres étrangères; moins d'une dizaine d'auteurs québécois y figurent.

L'éducation, le livre et la lecture constituent, en général, les questions centrales débattues dans les pages des revues. Plus spécifiquement, les chroniqueurs s'attardent au soin matériel du livre, à la définition du nouveau jeune public en vantant les qualités d'un livre "sain" pour lui, et au souci de le faire davantage lire et découvrir les caractéristiques d'une bonne bibliothèque.

Ce dernier point situe l'enjeu que représentent les bibliothèques. Si l'on parlait peu des livres pour la jeunesse, c'est qu'il s'en publiait peu, mais c'est surtout qu'un problème beaucoup plus important assaillait les esprits des années 1920 à 1940: celui de la mise sur pied d'un réseau de bibliothèques efficace. Cette nouvelle préoccupation se reflète au sein des journaux et des revues où de nombreux chroniqueurs réclament l'ouverture de bibliothèques pour jeunes et plaident en faveur d'une réorganisation et du développement des bibliothèques pour tout public qui existent déjà. En comparaison avec celles du reste du Canada et des autres pays, les nôtres semblent bien pauvres, à en juger par les statistiques. "Pour que les jeunes lisent" est le nouveau slogan des années 1940. Le développement des bibliothèques

devrait contribuer, du moins l'espère-t-on, à créer un bassin de jeunes lecteurs "pour la vie". Il est plus urgent de trouver des lecteurs qui liront encore à l'âge adulte que de faire connaître nos auteurs. De nombreux articles en témoignent. Il n'est pas surprenant de constater que la majorité des collaborateurs de journaux et de revues sont des bibliothécaires! De concert avec les pédagogues, ce sont eux qui ont développé le goût de la lecture au Québec: ils ont été impliqués dans la fondation des différents mouvements consacrés à la littérature jeunesse (l'Association des écrivains pour la jeunesse, 1948-1954, Communication Jeunesse, 1971-...), dans la création des prix littéraires, dans l'animation en bibliothèques, etc.

Avec les artisans de la presse enfantine et les éducateurs, les bibliothécaires sont directement responsables de la formation du jeune public lecteur parce qu'ils ont développé son goût de la lecture et du livre. La plus grande auteure des années 1920 à 1940 est d'ailleurs une bibliothécaire reconnue: Marie-Claire Daveluy. En 1942, Léo-Paul Desrosiers est directeur de l'École des Bibliothécaires (110 études faites, fondée en 1937), et Marie-Claire Daveluy, directrice adjointe.

### 1.3.1 La bibliothèque scolaire

La nécessité de compléter un enseignement rudimentaire et de faire lire les citoyens devenus adultes s'appuie sur l'impérieux besoin d'intégrer les bibliothèques dans le nouveau système d'éducation, c'est-à-dire d'implanter des bibliothèques en milieu scolaire et d'entretenir des relations plus étroites entre les bibliothèques publiques et les écoles. Le livre scolaire doit désormais se combiner au "livre de lecture" pour un apprentissage plus efficace, comme l'avance Paul Guin:



Le complément idéal, le complément nécessaire du manuel scolaire, un peu aride parfois, avouons-le, c'est le livre de lecture qui humanise, qui "romance", si je puis dire, la géographie ou l'histoire, la botanique ou la grammaire. (...) Il faut (...) qu'il y ait équilibre entre ce travail et ce délassement<sup>61</sup>.

Réunir l'école et la bibliothèque, que ce soit par la création de bibliothèques en milieu scolaire ou par des liens plus étroits entretenus entre la bibliothèque publique et l'école, représente une idée nouvelle au début des années 1930. Léo-Paul Desrosiers avance l'idée que les bibliothèques "sont une façon de compléter les études et de se tenir dans le courant des connaissances. (...) avec l'école seule, on ne peut atteindre au même succès qu'avec l'école et la bibliothèque combinées<sup>62</sup>". La bibliothécaire Hélène Grenier souligne le début d'un fructueux partenariat entre les bibliothèques publiques et le système scolaire:

On a longtemps cru que l'École et la Bibliothèque n'avaient aucun rapport dans leur organisation et dans leur but. La Bibliothèque, généreuse et passive, se contentait d'abriter des volumes et de les mettre au service de ceux qui la fréquentaient, les laissant libres de choisir ce qui leur convenait sans se soucier de les guider par des suggestions utiles. L'École avait la charge d'instruire les enfants. Pour y enseigner, on croyait qu'il était suffisant d'avoir un diplôme de pédagogie, de connaître le programme du cours d'étude et de travailler à le faire apprendre aux élèves suivant les méthodes établies.

Peu à peu la Bibliothèque a élargi son champ d'action en changeant certaines façons de procéder, en organisant son service suivant des principes nouveaux, permettant d'atteindre le plus grand nombre possible de lecteurs et de placer le livre qu'il lui faut dans les mains de celui qui en a besoin, au moment où il en a besoin.

---

<sup>61</sup>Paul Gouin, "La littérature enfantine, école de patriotisme", Relations, no 162, juin 1954, p. 167.

<sup>62</sup>Léo-Paul Desrosiers, "Recourir aux bibliothèques", L'École canadienne, no 8, avril 1942, p. 318. (Article paru dans le journal Le Devoir, 7 mars 1942, p. 38).

De son côté, l'instituteur s'est aperçu que la connaissance des méthodes pédagogiques et du programme d'étude ne suffisait plus à faire de son enseignement un enseignement vivant, actuel, efficace. Il lui fallait se tenir au courant des mouvements nouveaux, scientifiques, littéraires ou autres, cela en lisant et en lisant non seulement des livres mais aussi des revues. Ces livres et revues coûtent cher et il est difficile, avec des moyens restreints, de se les procurer<sup>63</sup>.

Pour combler le besoin de ressourcement des enseignants, les autorités de la Commission des Écoles catholiques de Montréal fondent la Bibliothèque des Instituteurs en octobre 1932. Le livre scolaire remplit ses tablettes; seul le roman en est exclu. Les livres didactiques l'emportent sur ce genre littéraire encore mal vu. Dotés d'une grande bibliothèque, les éducateurs peuvent ainsi mettre à jour leur enseignement en baignant dans les nouveaux courants et ainsi améliorer leurs connaissances pédagogiques et générales<sup>64</sup>.

De plus en plus d'élèves du niveau primaire possèdent, eux aussi, leurs propres bibliothèques scolaires. Il s'agit en fait d'armoires fermant à clé, installées dans chaque classe. Le nombre de livres est limité et, de plus, la circulation s'opère difficilement. Paul Hubert déplore que des milliers de livres de prix "vont dormir dans les familles et ne circulent pas au-dehors: ils servent une fois tout au plus", tandis que les bibliothèques ont un urgent besoin d'être remplies. Il propose d'alimenter les bibliothèques scolaires en livres nouveaux et nombreux et de permettre l'évasion des livres hors de la petite armoire fermée à clé, c'est-à-dire d'instaurer un système de prêt. Désormais, la bibliothèque, moyen de culture à l'école primaire, y est devenue indispensable. À partir des

---

<sup>63</sup>Hélène Grenier, "La Bibliothèque des instituteurs de la Commission des Écoles catholiques", L'École canadienne, no 1, septembre 1934, p. 38-39.

<sup>64</sup>R. G., "Une heure à la bibliothèque", L'École canadienne, no 4, décembre 1933, p. 191.

années 1930, la bibliothèque scolaire connaîtra une évolution croissante.

### 1.3.2 La bibliothèque publique pour enfants

En 1860, on compte sur le territoire du Québec une centaine de bibliothèques qui disposent d'environ 100 000 volumes. De 1900 à 1925, 143 nouvelles bibliothèques paroissiales voient le jour, ce qui défavorise la création de bibliothèques publiques, jugées plus dangereuses au plan de la morale. Tandis que des religieux s'occupent ordinairement de l'organisation des bibliothèques paroissiales qui, comme leur nom l'indique, ressortissent des paroisses, les bibliothèques publiques, elles, relèvent de l'administration municipale.

De 1926 à 1938, 116 nouvelles bibliothèques paroissiales apparaissent. Les minces collections possèdent environ 1 000 titres chacune, ce qui est considéré comme une bibliothèque moyenne à l'époque. Yvan Lamonde contredit ces chiffres avancés par Antonio Drolet; il soutient que chaque bibliothèque paroissiale ne contient guère plus de 300 volumes, et non pas 1000<sup>65</sup>. Il y a peu d'abonnés parce qu'il n'y a pas encore de tradition de lecture. En 1902, il existe pourtant une bibliothèque publique (municipale) importante à Montréal. Cependant, l'archevêque de Montréal harcèle constamment ses employés, vérifiant si la bibliothèque ne compte que de "bons livres". Des succursales ne s'ouvrent qu'à partir de 1946.

Les nombreux types de bibliothèques laissent une impression de dispersion: bibliothèques publiques, paroissiales, scolaires, pour les instituteurs... Mais ce n'en est pas la fin; d'autres types s'ajoutent. Ainsi, en réaction à la révolution industrielle, les bibliothèques pour enfants

---

<sup>65</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, en collaboration avec Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II: 1900-1939, Montréal: Fides, 1980, p. LXI.

se développent à travers le monde; l'Angleterre a la sienne en 1880, Paris, en 1924. Le Québec ne fera pas exception à la règle: des pionnières fondent la première bibliothèque francophone pour enfants, en 1937, dans le quartier Hochelaga à Montréal. (France Machet et Lucie Lafortune soutiennent cependant qu'"avant même l'ouverture de la première bibliothèque municipale pour enfants, existent à Montréal des bibliothèques enfantines privées. Depuis 1911, Westmount possède sa bibliothèque enfantine et, en 1929, la Montreal Children's Library est la première à rejoindre spécifiquement les enfants de la métropole<sup>66</sup>.) On dispose alors, dès l'ouverture, de 600 volumes. Parmi les livres les plus populaires, on retrouve les titres de la Comtesse de Ségur, de la Bibliothèque de Suzette, les albums du Père Castor, de Bécassine, de la Bibliothèque Rose. Après quelques années, une seule bibliothèque francophone ne peut plus suffire à la demande. D'autres succursales sont alors implantées dans la région métropolitaine, mais comme les quartiers plus éloignés de la ville sont laissés pour compte, on pallie ce manque en instituant un service de "caisses ambulantes" dès le début des années 1940. C'est dans ce contexte que la Ville de Montréal crée la première bibliothèque pour jeunes, le 15 novembre 1941: la "Salle des enfants de la bibliothèque Centrale". En 1947, deux nouvelles bibliothèques et plusieurs autres succursales augmentent les effectifs, en plus du grand nombre d'abonnés allant s'accroissant. En 1950, la directrice des bibliothèques pour enfants, Jeanne Saint-Pierre, se réjouit de ce succès. Elle écrit dans les Cahiers d'Action catholique:

---

<sup>66</sup>Lucie Lafortune et France Machet, "Petite histoire d'une grande bibliothèque", dans "1942-1992 Bibliothèque Municipale de Montréal, 50 ans de services aux jeunes", publi-reportage, Le Devoir, 7 novembre 1992, p. D-13.

Il y a une quinzaine d'années, quand on parlait d'organiser au moins une bibliothèque pour enfants à Montréal, la majorité des personnes à qui l'on s'adressait répondait: "C'est impossible, les Canadiens-français (*sic*) n'aiment pas à lire. Les enfants ne lisent pas. Pourquoi ouvrir des bibliothèques, les jeunes ne s'y rendront pas..."<sup>67</sup>

### 1.3.3 La bibliothèque: un lieu de médiation

Milieu effervescent, les bibliothèques n'offrent pas qu'un service de prêt de livres. Dès 1937, malgré un climat socio-économique difficile, les bibliothèques "offrent de nombreuses activités culturelles et récréatives: l'Heure du conte, l'Heure du chant, des ateliers de dessin, des concours littéraires, des fêtes, des expositions et, dès que l'acquisition d'un projecteur et d'un écran le permettent, des projections de diapositives, de films muets et parlants"<sup>68</sup>. C'est à la bibliothèque qu'ils fréquentent que les jeunes ont l'occasion de participer à des animations en lecture et d'entretenir des échanges avec les bibliothécaires sur les nouveautés. Les années 1940 ont été riches de ces animations. En plus des programmes d'activités culturelles, les locaux sont attrayants. Il n'est donc pas faux de prétendre que la bibliothèque pour enfants remplace les salons littéraires d'autrefois et autres réunions comme lieu de médiation, comme lieu de partage.

Par quels moyens développer le goût et l'habitude de la lecture chez les jeunes? De 1920 à 1950, on multiplie les efforts pour développer des habitudes de lecture chez les jeunes, les lecteurs de demain. Voilà le mérite, et il est grand, des éducateurs et des bibliothécaires de la première moitié du siècle.

---

<sup>67</sup>Loc. cit.

<sup>68</sup>Loc. cit.

Les relations multiformes tissées entre les écrivains et les lecteurs par l'école, les bibliothèques et la presse enfantine ont assuré la légitimation de la littérature québécoise pour la jeunesse.

#### 1.4 La perception du public

Au début du siècle, et même avant, le public des jeunes lecteurs demeure une silhouette aux contours flous. Pour tenter de se faire une idée exacte du public concerné, nous pouvons nous poser les questions suivantes: quelle image les producteurs se font-ils du public? Qu'est-ce que la littérature jeunesse? Quel livre est perçu comme bon pour la jeunesse? Depuis le début du siècle jusqu'aux années 1960, les revues traitant d'éducation et de courants sociaux, comme L'Action canadienne-française, L'Action nationale, Ma paroisse, Relations, Collège et famille, Lectures, L'École canadienne et de nombreuses autres, se sont révélées des tribunes de choix pour répondre à ces questions. De 1960 à 1995, plusieurs revues, telles Livres et Auteurs canadiens, Lurelu, Des livres et des jeunes, Vie pédagogique, Québec français, Canadian Children's literature et de nombreuses autres ainsi que des journaux, comme Le Devoir et La Presse, par exemple, ont aussi répondu à ces questions, qui semblaient toutefois beaucoup moins importantes pour diverses raisons. Parmi celles-ci, les animations en lecture et les rencontres d'auteurs dans les Salons du livre et dans les écoles rejoignent un public d'acheteurs fidèle aux écrivains québécois pour la jeunesse. Le public ne constitue plus un défi à conquérir, la production étant très bien amorcée; le champ conquiert son autonomie au cours des années 1970-1980.

La notion de public en littérature jeunesse paraît souvent problématique, d'une part, parce qu'elle engendre des définitions mouvantes de l'enfance et de l'adolescence et, d'autre part, parce qu'elle prend des proportions énormes: la

notion de public devient indissociable de celle d'un champ littéraire pour la jeunesse.

Quelle image les producteurs se font-ils de leur public? Se définissent-ils un Lecteur Modèle, au sens où l'entend Umberto Éco?

Pour organiser sa stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences (...) qui confèrent un contenu aux expressions qu'il emploie. Il doit assumer que l'ensemble des compétences auquel il se réfère est le même que celui auquel se réfère son lecteur. C'est pourquoi il prévoira un Lecteur Modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement.

Il a de nombreux moyens à sa disposition: le choix d'une langue (...), le choix d'un type d'encyclopédie (...), le choix d'un patrimoine lexical et stylistique donné... Je peux aussi fournir des signaux de genre qui sélectionneront mon audience: Mes chers enfants, il était une fois dans un pays lointain...; je peux restreindre le champ géographique: Amis, Romains, concitoyens! Beaucoup de textes révèlent immédiatement leur Lecteur Modèle en présupposant (...) une compétence encyclopédique spécifique<sup>69</sup>.

Éco soutient que "prévoir son Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement "espérer" qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire." Pourtant, jusqu'aux années 1950, on peut dire que le Lecteur Modèle qu'ont imaginé, en général, les auteurs pour la jeunesse, ne colle pas véritablement au jeune lecteur; les récits se contentent d'assener à ce dernier des vérités toutes faites, auxquelles l'auteur espère que le jeune lecteur adhérera. D'ailleurs, c'est d'après cette image idéale déformée du jeune lecteur que les livres sont d'abord écrits. Analysant la production de la revue L'Oiseau bleu (1920-1940), Françoise Lepage souligne la conception qu'on avait de l'enfant:

---

<sup>69</sup>Umberto Éco, Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs, Paris: Grasset, 1985 (c1979), (Figures), p. 67-69.

"un petit adulte que l'on avait hâte de voir grandir, qui devait mettre toutes ses énergies à faire disparaître ses caractéristiques d'enfant. On vit s'épanouir dans la littérature de jeunesse qui naissait alors une cohorte de petits enfants-modèles, bons, travailleurs, pieux, acceptant les sacrifices que le destin semblait leur imposer<sup>70</sup>."

Par l'imposition d'un cadre défini à l'avance, processus d'où les jeunes sont exclus, les producteurs déterminent le public auquel ils s'adressent avant même de le connaître. Voilà un public muet plus que difficile à rejoindre et à intéresser! Cependant, il ne faudrait pas croire que tous les auteurs, avant 1950, se détournent totalement des intérêts des jeunes. Même si, selon Carmel Brouillard, les auteurs Harry Bernard et Maxine "travaillent au développement intellectuel de l'âme enfantine (...), n'oublions pas que ce livre (Le vendeur de paniers, de Maxine) est destiné à l'enfance et qu'il remplit sa mission, dès qu'il l'intéresse et la comble de bonnes pensées<sup>71</sup>".

De 1920 à 1995, que représente la littérature jeunesse et qu'est-ce qu'un bon livre pour les jeunes? Les réponses à ces questions permettront d'éclaircir la définition du jeune public et l'image que les producteurs s'en font.

#### 1.4.1 Définition de la littérature jeunesse

Avant 1970, la littérature pour la jeunesse n'est perçue que comme une oeuvre d'éducation ou son complément; la bibliothèque doit remplacer l'école pour instruire les jeunes âmes. Lorsque Carmel Brouillard écrit, en 1936, que "Mlle Daveluy poursuit une oeuvre d'éducation vraie par ses contes

---

<sup>70</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., f. 87.

<sup>71</sup>Carmel Brouillard, o.f.m., "Littérature enfantine", L'Action nationale, décembre 1936, p. 273-274.



enfantins<sup>72</sup>», il lui adresse l'ultime compliment. En 1942, Léo-Paul Desrosiers dit, à propos du système d'éducation durement critiqué, que "les connaissances de l'école ne se sont pas amplifiées ou complétées dans les lectures<sup>73</sup>". Il donne presque une définition - à son insu - de la littérature pour la jeunesse: elle est alors perçue comme un complément nécessaire à l'instruction pour accroître le bagage des connaissances. Bon nombre de chroniqueurs ont repris ses paroles, comme Louise Marchand: "Il faut aider les Écrivains pour la Jeunesse (l'Association). Il faut leur (*sic*) aider pourquoi? Parce qu'ils font oeuvre éducative, sociale, nationale. Leurs livres constituent le complément nécessaire à l'instruction indispensable<sup>74</sup>". L'idée est reprise en 1965 alors que Jean-Marie Beauchemin affirme que "le jeune puise dans le livre un complément à ses études<sup>75</sup>". La complémentarité éducative recèle aussi l'idée de *défendre le beau sentiment de patriotisme, un noble idéal*.

Même si la littérature jeunesse ne prend un sens nouveau que dans les années 1970-1980, où les producteurs la conçoivent soit comme une distraction, soit comme une oeuvre artistique avant qu'elle ne soit le complément terne de l'éducation, il ne faut pas oublier que, dès 1948, les Écrivains pour la jeunesse commencent à prôner l'utilité du livre de loisir. En 1980, lorsqu'il définit sa politique éditoriale, l'éditeur Bertrand Gauthier donne du même coup sa

---

<sup>72</sup>Ibid., p. 272.

<sup>73</sup>Léo-Paul Desrosiers, "Recourir aux bibliothèques", L'École canadienne, no 8, avril 1942, p. 318.

<sup>74</sup>Louise Marchand, "Éditions Jeunesse", Bulletin des Instituteurs de langue française, Winnipeg, automne 1950, p. 246-251.

<sup>75</sup>Jean-Marie Beauchemin, "La lecture et les jeunes", La revue Imperial oil, février 1965, p. 21-22.

définition personnelle de ce que doit être la littérature jeunesse:

Il me semble important de refléter la complexité et la multiciplicité du réel afin de permettre à l'enfant de sortir au plus vite de la problématique bien-mal, noir-blanc. Il faut développer l'esprit critique des enfants, leur fournir les outils qui leur permettront progressivement d'objectiver le réel. L'humour est un outil essentiel à cette démarche<sup>76</sup>.

Contrairement aux années précédentes où il occupait une grande place, le matériel didactique se trouve maintenant exclu de la notion de "littérature jeunesse":

Par littérature de jeunesse, on entendra "livres pour enfants et pour les jeunes". Tout imprimé, relié, à l'exclusion du matériel didactique comme tel (soit les manuels scolaires et les cahiers d'exercices) sera considéré comme littérature de jeunesse<sup>77</sup>.

Pour la chercheure française Denise Escarpit, il est clair que "les livres destinés aux enfants appartiennent à la littérature et non à la pédagogie". Non seulement la forme purement didactique est-elle désormais exclue de la notion de "littérature jeunesse", mais cette chercheure ne nous la signale pas différente des autres littératures: "elle nous renvoie l'image d'un peuple et d'un pays<sup>78</sup>".

En 1990, la littérature jeunesse est une littérature spécifiquement destinée aux bébés, aux enfants et aux

---

<sup>76</sup>Bertrand Gauthier, "L'édition québécoise: un défi collectif", Des livres et des jeunes, no 6, juin 1980, p. 15-17.

<sup>77</sup>Michelle Provost, "Littérature québécoise pour la jeunesse: de solides acquis et un avenir prometteur", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, nos 18-19, 1980, p. 72-94.

<sup>78</sup>Denise Escarpit, op. cit., p. 32.

adolescents (9 mois-15 ans), dont les livres sont présentés dans des collections pour jeunes par des éditeurs spécialisés dans le domaine ou, à défaut, dans une section jeunesse chez un éditeur général. Les genres littéraires en sont aussi diversifiés que ceux qui appartiennent à la littérature générale. Cependant, le roman Les filles de Caleb, malgré sa popularité auprès des adolescents - il a figuré au palmarès de Communication Jeunesse parmi les titres préférés des jeunes - ne saurait être taxé de littérature jeunesse. Pourquoi? Parce que les oeuvres destinées spécifiquement aux jeunes sont étiquetées "littérature jeunesse"; leur label (maison d'édition, collection jeunesse, indice d'âge) les désigne comme telles. L'institutionnalisation de la littérature jeunesse l'a conduite à des normes qui la distinguent physiquement des littératures adressées à des publics plus vastes.

Outre la présentation matérielle, le contenu vise à rejoindre tout d'abord l'enfant dans ses intérêts en abordant les réalités de sa vie - les héros-personnages ont souvent le même âge que lui -, sans mettre de côté l'invention de mondes fantaisistes.

La présentation matérielle et le contenu sont fort importants tous deux, mais la fragmentation du champ s'accomplit par l'âge. En 1948, les membres de l'Association des écrivains pour la jeunesse écrivent pour les 6-20 ans; en 1990, les auteurs écrivent pour les 9 mois-15 ans et quelques éditeurs ont mis sur pied des collections pour "jeunes adultes". Cette tendance vient rejoindre celle de la première moitié du vingtième siècle.

Les catalogues des éditeurs comme ceux de l'organisme de promotion de la littérature québécoise pour la jeunesse, Communication Jeunesse, ainsi que les critiques fragmentent le

champ en divisant les livres de deux façons: par tranches d'âges et par genres littéraires.

Quelles sont ces tranches d'âge? Généralement, s'offrent les catégories suivantes: le bébé-livre cartonné ou l'imagier (9 mois-2 ans), le livre d'images (2-8 ans), le mini-roman (7-10 ans), le roman jeunesse pour pré-adolescents (9-12 ans et parfois 10-14 ans), le roman pour adolescents (12-15 ans) et le roman pour jeunes adultes (16 ans et plus). On accole également un âge à d'autres genres littéraires ou catégories de livres, tels le livre pratique (collection **Savoir Faire**, éditions Héritage, 8-12 ans), le théâtre (VLB éditeur; Leméac; Alliage, pour les enfants ou pour les adolescents), l'ouvrage documentaire (collection **David Suzuki**, éditions Héritage, 8-12 ans; collection **A propos**, éditions HMH, à partir de 12 ans), le périodique (Vidéo-Presse s'adresse aux 9-16 ans, éditions MediasPaul, Coulicou s'adresse aux 5-8 ans, éditions Héritage), etc. L'école accentue les divisions entre les classes d'âge en les rendant homogènes. Par exemple, tel roman visant les 7-9 ans sera lu par les enfants de cet âge dans les classes du premier cycle de l'école primaire.

Ce procédé est souvent contesté pour deux raisons. La première est d'ordre économique. Car la frontière s'avère mince, tout dépendant de l'habileté des lecteurs: doit-on recommander tel livre jusqu'à l'âge de onze ou treize ans? Le volume risque-t-il de moins bien se vendre auprès des plus jeunes ou des plus âgés? La deuxième raison manifeste un souci d'ouverture à la "grande littérature": on dit qu'un bon livre doit pouvoir s'adresser à tous les publics. Ceci illustre un problème complexe, celui des relations tortueuses qu'entretiennent la littérature pour la jeunesse et la littérature dite pour adultes.

Même si cette façon de fragmenter le champ est contestable, il faut avouer qu'elle est fort utile tout bonnement parce que sa clientèle particulière appelle une telle classification. Les acheteurs de livres, le plus souvent

des adultes, savent alors à quoi s'en tenir. Alors qu'il serait ridicule d'inscrire: "40 à 52 ans" en quatrième de couverture d'un roman destiné à des adultes, cela revêt un tout autre sens lorsqu'un roman pour jeunes contient l'information suivante: "9 à 12 ans". De plus, certains genres littéraires possèdent leur propre fragmentation par âge. Par exemple, il est évident qu'un roman volumineux ne s'adresse pas à un enfant de cinq ans, pas plus qu'un conte illustré ne s'adresse à un adolescent de treize ans.

#### 1.4.2 Qu'est-ce qu'un bon livre pour la jeunesse?

Dans les années 1920, on juge la valeur morale, le développement du sens national et de l'amour des choses du terroir comme nécessaires au bon livre pour enfants. Respectant toutes ces caractéristiques, Marie-Louise d'Auteuil loue le recueil de légendes Fées de la terre canadienne, de Maxine: s'y "dégagent de salutaires leçons de patriotisme, de générosité, de bravoure et de piété filiale"<sup>79</sup>. De plus, les récits de Maxine sont qualifiés d'"émouvants" et de "captivants", autres valeurs essentielles au bon livre pour enfants.

Vingt ans plus tard, les critères d'excellence d'un bon livre pour enfants n'ont guère changé. Ainsi, pour satisfaire sa jeune clientèle, "le livre doit être tout rempli de péripéties et d'aventures, teinté de féerie et de merveilleux, et riche en détails et explications de toutes sortes. Mais les aventures seront passionnantes et vraisemblables, les explications brèves, les détails exacts et précis"<sup>80</sup>. On retrouve ces traits essentiels dans tous les livres qui

---

<sup>79</sup>Marie-Louise d'Auteuil, "Pour notre jeunesse", L'Action canadienne-française, vol. XX, no 5, novembre 1928, p. 315-316.

<sup>80</sup>Joseph Brunet, "L'enfant et la lecture. III.-Les caractères généraux du livre d'enfants", L'École canadienne, no 3, novembre 1946, p. 161.

captivent la jeunesse, selon Joseph Brunet, qui ajoute que les leçons de morale et de vertu sont bien acceptées des enfants lorsqu'elles sont "enveloppées dans des récits agréables et proportionnés à leur âge." La langue doit être correcte et Brunet insiste sur le soin à apporter à la présentation matérielle.

Avant les années 1970, un bon livre pour la jeunesse doit être "beau ET bon", mais il doit avant tout être "honnête". Ce sont les propos que tient Louise Marchand lorsqu'elle soutient que les membres de l'Association des Écrivains pour la Jeunesse veulent donner aux enfants et aux adolescents "des livres qui plairont et qui éduqueront parce qu'ils seront à la fois heureux et bons". Selon elle, un bon livre pour enfants est aussi celui qui correspond à son groupe d'âge. Elle demande ainsi pour les tout-petits "des albums d'images", "pour les moins de 15 ans, des contes, des aventures, des biographies, du théâtre, des récits religieux, des travaux sur l'histoire, la géographie, les sciences appliquées". Elle réclame enfin pour les adolescents des "romans passionnants" à l'"intrigue savamment conduite", aux "caractères forts (qui) leur serviront, avec un petit air de ne rien dire, les principes immuables d'une morale toujours jeune". Elle demande à ce que soit dressée "une table honnête où ils viendront se rassasier sans trouver de poison. Hâtons-nous de créer pour eux des nouvelles "Brigitte" canadiennes<sup>81</sup>".

C'est un fait que dans les années 1950, le livre pour la jeunesse perd un peu de son austérité sur le plan du contenu; on s'intéresse à l'enfant et on veut l'intéresser aussi aux livres écrits pour lui. La littérature jeunesse s'attire un public de plus en plus favorable mais, sous des dehors plus aimables, elle n'en tente pas moins de poursuivre son but

---

<sup>81</sup>Louise Marchand, "Éditions Jeunesse", Bulletin des instituteurs de langue française, Winnipeg, automne 1950, p. 246-252.

premier: faire oeuvre d'éducation et de morale. Seul l'enrobage change; il ne faut pas s'y tromper. Avec beaucoup d'à-propos, Louise Marchand intitule d'ailleurs un de ses articles: "Littérature au goût de miel". Car, que doit-on trouver dans un livre pour enfants, outre le merveilleux, la beauté et les éclats de rire? Marchand souligne qu'"(o)n doit y voir fleurir la poésie, le sacrifice, la vertu. (...) Et tout ça doit couler facilement pour pénétrer sans forcer la porte jusqu'à la sensibilité émotive des petits êtres en formation<sup>82</sup>". Elle affirme que l'époque où les livres s'intitulaient: "Zoé ou la désobéissance punie" ou bien "Henri ou la charité récompensée" est bien terminée, mais qu'"une morale saine, vivifiante, consolante" doit se dégager des récits, loin de l'ancienne "morale amère à la voix grondeuse". Il s'agit tout de même d'une morale...

En 1949, la bibliothécaire Jeanne Saint-Pierre se révèle avant-gardiste lorsqu'elle soutient qu'"un écrivain réussira à écrire pour les enfants s'il aime les jeunes, s'il redevient enfant lui-même et qu'il lit les meilleurs contes d'enfants<sup>83</sup>". Les membres de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954) ont d'ailleurs avancé l'idée, nouvelle à l'époque, qu'un bon livre pour enfants pouvait distraire et non seulement éduquer. Guy Boulizon reprend cette idée du livre de loisir pour les jeunes. Selon lui, si "un bon livre d'enfant" ne doit pas être vulgaire, amoral ou négligé, il doit avant tout être distrayant: "Une distraction qui pourra prendre la forme de l'enchantement, de l'évasion lointaine, de l'aventure, de la découverte de la Nature, au besoin de

---

<sup>82</sup>Louise Marchand, "La semaine du livre pour enfants. Littérature au goût de miel", Notre Temps, vol. VII, no 3, 10 novembre 1951, p. 1.

<sup>83</sup>(Anonyme), "Qualités et défauts de livres pour jeunes", La Presse, 7 novembre 1949, p. 14.

l'émotion forte, du goût du risque, du besoin de jeu, du goût naissant pour l'action".

Autre fait relativement nouveau pour les années 1950: l'art se joint maintenant au loisir<sup>84</sup>. Boulizon ajoute qu'"un livre de jeunesse doit posséder cette qualité indéfinissable (...) qui donne à un ouvrage sa qualité et sa distinction et qui en fait une véritable oeuvre d'art"<sup>85</sup>. Enfin, dans le roman pour adolescents, l'intrigue "doit être originale et bien construite, les situations vraisemblables et logiquement développées, les caractères vivants et naturels."

Au début des années 1970, Alvine Bélisle qualifie de "bon livre pour enfant" celui qui plaît aux jeunes, qui est rédigé dans une langue correcte, et qui est "écrit intentionnellement pour eux en tenant compte de leur âge, de leurs goûts et de leurs capacités intellectuelles." La bibliothécaire fait remarquer que, si la plupart des personnages qui évoluent dans ces récits sont des enfants, on trouve également des livres dont tous les personnages sont des adultes, mais dont l'intrigue intéresse les jeunes lecteurs. Elle précise que "le contenu ne doit renfermer aucun élément qui puisse blesser ou traumatiser le lecteur. Au contraire, le livre de qualité doit enrichir sur le plan culturel et affectif"<sup>86</sup>.

En 1980, à la question "Qu'est-ce qu'un bon livre pour jeunes?", Michelle Provost répond que le livre pour enfants "ne diffère pas du livre pour adultes au niveau des exigences

---

<sup>84</sup>En 1945, l'éditeur Lucien Parizeau a publié l'un des premiers livres d'art pour les jeunes en éditant l'album Ristontac, d'Andrée Maillet et illustré par La Palme.

<sup>85</sup>Guy Boulizon, op. cit., p. 13-15.

<sup>86</sup>Alvine Bélisle, "Littérature d'imagination pour la jeunesse au Canada français", Documentation et bibliothèques, vol. XIX, no 3, septembre 1973, p. 127-129.



textuelles minimales". Ces critères de qualité sont une écriture claire, un récit captivant et l'efficacité des techniques de narration. Tous ces facteurs déterminent globalement la qualité et le succès d'un livre, un des premiers atouts demeurant le récit. "Mais d'autres critères, ceux-là tout aussi importants, concernent plus directement le contenu, le sens, le message et les valeurs des livres. Pour rejoindre l'intérêt de l'enfant, il faut que les auteurs connaissent leur public<sup>87</sup>".

Or Michelle Provost insiste, et c'est là un élément nouveau, sur le développement de l'esprit critique de l'enfant: voilà ce que doit véhiculer un bon livre, en 1980. Les médiateurs doivent se faire un devoir de développer le sens critique des jeunes lecteurs alors qu'autrefois ils devaient faire exactement l'inverse en écartant avec zèle toutes les lectures potentiellement nuisibles:

C'est à partir de notre point de vue sur le monde, de notre conception de l'enfance, de notre conception littéraire et culturelle, qu'on analyse et critique les différentes visions du monde données à lire dans les textes et les illustrations. Mais finalement, n'est-ce pas ce même sens critique, cette même connaissance consciente de leurs intérêts qu'il nous faut à tout prix développer chez l'enfant? (...) L'esprit critique c'est cesser de tout gober ou tout rejeter, c'est dans la lecture active que le plaisir de lire s'acquiert<sup>88</sup>.

Qu'est-ce qu'un bon livre pour jeunes en 1995? Les jeunes personnages exemplaires et vertueux ont disparu pour faire place aux petites pestes. Il ne faut pourtant pas se leurrer: à la morale ont succédé de nouveaux comportements qui tiennent lieu de nouveau credo à la société. Un bon livre pour jeunes doit toujours correspondre à leurs goûts, être bien écrit, et les mener au-delà des expériences déjà vécues, pouvant leur

---

<sup>87</sup>Michelle Provost, op. cit., p. 72-94.

<sup>88</sup>Ibid., p. 84.

ouvrir de nouveaux horizons et développer leur sens critique, tout en leur ménageant un endroit confortable et distrayant où ils se reconnaîtront sans peine. Les personnages, le style, le ton, l'intrigue, le cadre du récit, les thèmes, le point de vue et le traitement du sujet doivent être originaux. Devant l'abondance de la production, depuis quelques années, on ne peut plus se contenter d'idées reçues, d'un style relâché, de personnages banals qui revivent sans cesse les mêmes situations, etc. Il faut des idées fortes et originales, des personnages bien campés, une écriture personnelle véhiculant un monde personnel, une langue toujours correcte.

De 1990 à 1995, les gagnants de prix littéraires prestigieux, tels le prix du Gouverneur général, le prix Brive-Montréal et le prix M. Christie: Michèle Marineau, Christiane Duchesne, Denis Côté, François Gravel, Raymond Plante, Daniel Sernine, Dominique Demers... affichent ces caractéristiques. Les succès publics, tels les votes des jeunes au palmarès de Communication Jeunesse, les ventes en librairie, etc., ne démentent pas les distinctions. Le défi de l'avenir sera de maintenir le cap sur la voix des jeunes. Les écrivains abordent-ils véritablement les préoccupations de leur lectorat ou trahissent-ils leur âge par des discours que seuls des adultes pourraient tenir?

### 1.5 Le rôle des médiateurs

L'adulte constitue un "problème" sur tous les plans. Il écrit des livres pour un public d'un autre âge que le sien et il sert d'intermédiaire entre l'éditeur et le lecteur car c'est lui, le plus souvent, qui achète les livres pour les jeunes. Le tableau d'un public déjà difficile à cerner se complexifie avec la série des médiateurs qui assurent le lien entre le livre et l'enfant: les enseignants, les bibliothécaires, les parents... Comme on le constate, le public grossit, car le premier concerné, l'enfant, n'est souvent pas le premier intervenant de cette chaîne du livre où

les maillons se multiplient. Les médiateurs jouent donc un rôle capital dans la diffusion de la littérature jeunesse. Quelle image du jeune public producteurs et médiateurs renvoient-ils?

Dans L'Oiseau bleu, comme dans les autres revues de l'époque, on parle de l'âme de l'enfant comme d'une "cire molle" à former sur laquelle s'imprègnent les impressions. L'âme des enfants innocents peut être souillée par les "mauvaises lectures", comme celle des adolescents d'ailleurs. Ces idées conduisent tout naturellement les éducateurs à penser que les enfants ne savent pas choisir seuls leurs lectures. Si le jeune lecteur se voit écarté du choix de ses lectures, c'est qu'il s'en montrerait incapable selon les éducateurs des années 1920 à 1950. Perçu comme un être malléable et influençable, il doit s'en remettre obligatoirement aux parents et aux éducateurs, définis comme des "guides" de lecture. C'est ce qu'affirment bon nombre de chroniqueurs, dévoilant par là-même leur conception de la jeunesse:

On ne saurait trop se féliciter du fait que les lectures des enfants et des adolescents retiennent aujourd'hui l'attention et la sollicitude non seulement des spécialistes, mais encore d'une élite de plus en plus nombreuse. C'est, en effet, à l'âge le plus tendre, au moment où les facultés s'éveillent vraiment au spectacle des êtres et des choses, que se gravent les impressions de toutes sortes, que se prennent et se développent facilement les bonnes ou les mauvaises habitudes, que les imprimés peuvent exercer une influence aux répercussions incalculables. L'adolescence garde cette plasticité, alors que les esprits et les coeurs s'ouvrent peu à peu à tous les problèmes de la vie et les abordent avec ferveur et enthousiasme. C'est davantage même à cette époque, entre la bienheureuse insouciance de l'enfance et les responsabilités à venir de l'âge mûr, que les lectures nous semblent prendre une importance capitale. L'imagination et la sensibilité sont alors dans toute leur vigueur (...); l'adulte de demain émerge peu à peu des misères et des joies, des crises et des espoirs de ces heures de transition. Qui appréciera justement l'influence décisive

alors de lectures sagement choisies par des éducateurs avertis<sup>89</sup>?

Les "éducateurs avertis", comme tous les autres médiateurs mentionnés précédemment, doivent éviter l'enracinement des mauvaises habitudes chez les enfants et veiller à décourager celles-ci à tout jamais. Pour ce faire, ils doivent sélectionner avec vigilance tous les livres qui s'adressent à eux. Plus les jeunes lecteurs se fient à leurs "guides", plus leurs lectures ont des chances de s'améliorer, car elles se haussent jusqu'aux valeurs les plus pures. On entend le même discours dans les années 1950. Le conseiller en lectures joue un rôle important, peut-être en raison de la croissance de la production dont le contrôle lui échappe de plus en plus:

Depuis quelques années, on a pu constater que nos enfants ont de plus en plus acquis le goût de la lecture. Guidés par les parents et par les éducateurs, ils ont fait, parmi la production littéraire qui leur est offerte, un choix plus judicieux. Nous devons nous réjouir de ce progrès. Laissés à eux-mêmes, ils eussent trouvé plus vite, chez le libraire et le marchand de journaux, leurs amis Tarzan et Jacques le Matamore. N'allons pas naïvement croire qu'ils y ont renoncé. La formidable et "stupide" rivalité de ces "surhommes" s'opposera longtemps encore aux textes, plus vraisemblables, plus sensés, qu'ils daignent du moins regarder, enfin, d'un meilleur oeil. Ce commencement de victoire n'est pas venu tout seul. Il marque un effort précis: redonner aux jeunes le goût des lectures saines<sup>90</sup>.

L'effort méritoire des médiateurs, tel que le souligne Miriam, réfère à la difficulté d'orienter ou de contrer les goûts littéraires d'un enfant. La propagation de valeurs

---

<sup>89</sup>Théophile Bertrand, "Les jeunes et la lecture", Lectures, tome VI, no 4, décembre 1949, p. 198.

<sup>90</sup>Miriam, "Lectures pour "nos bons enfants", Collège et famille, vol. VII, no 4, octobre 1950, p. 187-191.

morales pourrait justifier à elle seule tous les efforts déployés par les médiateurs pour orienter le goût littéraire de la jeunesse. Sur les "saines lectures", Louise Marchand émet l'opinion suivante:

Sous la forme plaisante du conte, dans un dialogue, une conversation animée, les jeunes lecteurs découvrent à leur insu la leçon de morale, l'exemple vertueux, l'attrait de la culture. Les beaux récits, les aventures merveilleuses, les biographies édifiantes, tant par la sainteté que par le génie de leur héros, sont autant de facteurs heureux qui combattent sans brutalité, mais avec une victoire assurée, cette curiosité malsaine, cette faim inassouissable pour les honteuses publications païennes qui encombrant notre marché<sup>91</sup>.

Le rôle de la médiation se renforce par la transmission de valeurs patriotiques. Ainsi, en 1928, se référant aux revues exemplaires L'Oiseau bleu et La Ruche écolière, Marie-Louise D'Auteuil soutient que les "éducateurs et éducatrices font (...) oeuvre utile et patriotique" en propageant "la lecture parmi le petit monde de nos jeunes"<sup>92</sup>. La première moitié du siècle valorise les valeurs collectives, le peuple, la nation, alors que la seconde met l'accent sur les valeurs individuelles. C'est pourquoi, selon Françoise Lepage, l'objectif de l'instruction, tel qu'il se manifeste dans L'Oiseau bleu, est exclusivement social:

Le développement des individus n'est guère pris en considération. La liberté n'étant pas une valeur sur le plan individuel, on ne pouvait avoir l'idée d'aider l'enfant à développer ce qu'il y a d'unique en lui. Ce que l'on veut avant tout, c'est former les citoyens de l'avenir. Dans ces conditions, la fonction essentielle de l'enseignement est de transmettre les valeurs du passé, les

---

<sup>91</sup>Louise Marchand, "Éditions Jeunesse", Bulletin des Instituteurs de langue française, Winnipeg, automne 1950, p. 246-252.

<sup>92</sup>Marie-Louise d'Auteuil, op. cit., p. 314-315.

seules d'ailleurs que l'on considère comme réellement authentiques<sup>93</sup>.

Toutefois, L'Oiseau bleu ne se borne pas uniquement à perpétuer les valeurs du passé: les collaborateurs de la revue veulent que la génération montante prenne en main le destin de la nation en lui donnant les outils nécessaires à sa formation.

Dès les années 1960, la plupart des chroniques littéraires pour la jeunesse émergent. Les critiques commencent à se préoccuper davantage des véritables goûts de l'enfant<sup>94</sup>. Les auteurs pour la jeunesse poursuivant leur carrière depuis longtemps deviennent notamment la cible de critiques négatives, comme l'ont été Michelle Le Normand et Béatrice Clément, entre autres, en raison de leur rupture avec le public "réel": "S'il est une préoccupation qui doit rester constante chez un écrivain pour enfants, c'est la juste appréciation du public auquel il s'adresse. Il semble que Béatrice Clément ait oublié ce qu'est un enfant de dix ans<sup>95</sup>. Dans les années 1960, le jeune public est nouvellement redéfini. À cette époque, le discours à l'enfance (à partir de la perception des enfants, Tante Lucille l'a bien rendu, dès 1944) devance le discours sur l'enfance (à partir du concept d'enfance)<sup>96</sup>.

---

<sup>93</sup>Françoise Deguy Lepage, op. cit., f. 41.

<sup>94</sup>Nicolas Champroux, "Malmenoir le Mauvais de Béatrice Clément", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1964, p. 140-141.

<sup>95</sup>Nicolas Champroux, "Malmenoir le Mauvais de Béatrice Clément", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1964, p. 140-141.

<sup>96</sup>Dominique Demers, "Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, décembre 1993, f. 18.

Cette récente préoccupation pour un public qu'on veut désormais s'efforcer de (re)connaître n'élimine pas pour autant les médiateurs, toujours aussi nombreux. Françoise Lepage qualifie même les médiateurs que sont "les parents, les éducateurs, les libraires et les bibliothécaires" d'"utilisateurs potentiels"<sup>97</sup>. Elle veut signifier par là que ces personnes ne se désintéressent pas du sort du livre pour la jeunesse, étant susceptibles de l'utiliser à leurs propres fins, à l'intérieur de leurs fonctions professionnelles. Ainsi un libraire promeut-il la vente de ses livres, un bibliothécaire active-t-il le prêt dans sa bibliothèque, etc. Auparavant, les médiateurs n'étaient pas nécessairement des "utilisateurs potentiels".

Au cours des années 1970, le rôle du médiateur se transforme radicalement. De guide directif des années 1920, l'intermédiaire occupe peu à peu un rôle qui semble plus effacé, que l'on qualifie de "soutien" dans les années 1980:

Quant à nous, bibliothécaires, enseignants, parents, notre rôle en est un essentiellement de soutien et d'éducation. Soutien financier bien sûr, acheter et encourager l'acquisition de bons livres auprès des organismes publics; soutien d'information et d'animation auprès des enfants et des adultes, mais aussi et surtout un travail d'éducation pour le développement du sens critique<sup>98</sup>.

Mais attention, nous affirmons seulement que le rôle du médiateur "semble" plus effacé car, même si la problématique se trouve complètement inversée - les médiateurs ne doivent plus brider les goûts naturels des jeunes en leur interdisant certaines lectures jugées néfastes, mais les aider à

---

<sup>97</sup>Françoise Lepage, "La littérature de jeunesse au Québec. Un bilan des douze derniers mois", Le Droit, 29 octobre 1977 (3 pages).

<sup>98</sup>Michelle Provost, op. cit., p. 86.

développer leur sens critique face à leurs lectures - ce nouveau cadre de la médiation cache une grande effervescence: les animateurs et les enseignants font la lecture et se livrent à d'autres activités se rattachant au livre en classe et en bibliothèque. On séduit ainsi en promouvant les livres québécois pour la jeunesse. Dans un sens, ces médiateurs prennent de plus en plus d'importance au fil des années, mais ils se font plutôt accompagnateurs que prescripteurs. La censure tombe et les éditeurs tiennent à s'assurer que les livres pour la jeunesse qu'ils produisent se rendent directement à leur premier public. Comme le confirme l'éditeur Bertrand Gauthier: "Il faut s'assurer que le message pourra rejoindre d'autres enfants et que l'adulte qui sert d'intermédiaire entre l'éditeur et les enfants n'aura pas de réticence à cause du contenu"<sup>99</sup>.

Le rôle du médiateur ne doit plus être un rôle de contrôle, mais il doit maintenant servir à bien assurer la diffusion des livres pour que ceux-ci arrivent à bon port. Le transfert, de médiateur prescripteur à médiateur accompagnateur, s'est opéré graduellement par une profonde transformation de l'image que les producteurs se faisaient du public, mais aussi par une profonde transformation de la société.

En 1979, Pierre Monette pose le problème du médiateur sous un autre angle; le parent sert maintenant de paravent, et non plus de guide, entre le livre et son enfant, ce qui n'est pas particulièrement souhaitable:

La littérature de jeunesse est un paradoxe. C'est, dans la majorité des cas un adulte qui écrit le livre, c'est forcément un adulte qui sélectionne les manuscrits et les édite et ce sont les parents qui achètent les livres que les enfants vont lire. La communication entre un écrivain qui destine son travail à un public enfantin et l'enfant

---

<sup>99</sup>Bertrand Gauthier, op. cit., p. 15-17.



lecteur se trouve médiatisée par tout un appareil de production et de sélection contrôlé strictement par des adultes. De plus, il faut constater que, selon cet ordre des choses, le consommateur de livres pour enfants n'en est pas l'acheteur<sup>100</sup>.

Pierre Monette souligne que pour pallier cet écart entre le consommateur (l'enfant lecteur) et le pourvoyeur de livres (le parent acheteur), les éditeurs présentent leurs livres pour enfants avec la mention d'une catégorie d'âge à laquelle le livre est destiné. Mais les éditeurs publient des livres qui correspondent plus aux attentes des parents qu'à celles des enfants, la littérature jeunesse devenant truffée, selon lui, "de clichés et d'idées qui ne peuvent dérouter le parent acheteur moyen. Mais, et c'est là la source de tous les problèmes, ces évidences culturelles sont celles des parents et non pas celles des enfants". Ces problèmes causés par les médiateurs sont encore plus criants lorsqu'il s'agit du livre d'images destiné aux jeunes enfants, mais acheté par les parents alors que le roman pour adolescents règle en partie cette difficulté; les adolescents publicisent eux-mêmes ces nouveaux livres qu'ils achètent au premier chef.

En 1995, les jeunes restent les meilleurs médiateurs, suivis de près par les auteurs. En rencontrant les élèves dans les écoles, les Salons du livre et les bibliothèques, les auteurs sont devenus les médiateurs les plus couronnés de succès. Lecteurs et auteurs forment maintenant un cercle plus restreint de médiateurs, même s'il n'est pas à prévoir que les bibliothécaires, libraires, éducateurs, animateurs en lecture et autres seront un jour exclus de leur relation privilégiée.

Cela ne veut pas dire que les enfants sont désormais aptes à décider de leurs lectures alors qu'ils ne l'étaient pas dans les années passées; les jeunes continuent de subir un lot

---

<sup>100</sup>Pierre Monette, "La question de la littérature de jeunesse... les moyens de lire", Le Devoir, 24 avril 1979, p. X-XI.

d'influences qui orientent leurs lectures. Si l'enfant est devenu son propre médiateur en matière de lecture, c'est que le rôle du médiateur est passé de contrôleur à celui de diffuseur; on veut que les jeunes prennent en main leurs lectures et on leur donne les moyens de le faire.

### 1.6 Le jeune public

Si, dans les années 1920 à 1960, on imaginait les enfants et les adolescents comme des êtres malléables dont on devait encadrer les lectures pour les pousser dans le droit chemin, sans se demander ce qui leur plaisait vraiment, il en va tout autrement depuis les années 1970, où le jeune public prend vraiment tout son sens, tout son essor. Non seulement lui reconnaît-on des préférences et des goûts particuliers, mais on s'applique à les lui combler.

La télévision est un bon exemple. Même si le petit écran est entré dans les foyers québécois depuis 1952, ce n'est que vers la fin des années 1960<sup>101</sup> que l'on commence à se préoccuper de son impact sur les jeunes: aimeront-ils autant lire? Faudra-t-il tenir compte de cette "nouvelle" réalité et modifier la façon d'écrire des oeuvres pour la jeunesse? C'est ce sur quoi s'interroge l'auteur et éditeur Robert Soulières:

Par ailleurs, il faut toujours se rappeler lorsque l'on veut présenter un contenu un tant soit peu original et valable, que l'adolescent a énormément regardé la télévision. (...) Pour charmer son auditoire, il faut faire preuve d'imagination, il faut oser et prendre pour acquis que le jeune lecteur en a vu d'autres<sup>102</sup>.

---

<sup>101</sup>Fondées en 1968, les éditions Héritage ont pour but premier d'éditer du livre à colorier et des bandes dessinées adaptées d'émissions télévisées connues, telles *Nic et Pic* et *Bobino*.

<sup>102</sup>Robert Soulières, "Porte ouverte. Les descendants de la Comtesse de Ségur", Lettres québécoises, no 11, septembre 1978, p. 71-72.

"Le jeune lecteur en a vu d'autres"... Voilà une pensée qui diffère totalement de l'idée du jeune lecteur soi-disant impressionnable à qui il faut dévoiler graduellement les choses de la vie. Pour gagner un public, il faut maintenant miser sur ses intérêts et sur son expérience personnelle. Si les producteurs se sont préoccupés récemment des goûts du jeune public, c'est qu'ils ont compris que le goût et l'habitude de lire s'acquièrent par une expérience positive de la lecture. A l'instar de l'éditeur Bertrand Gauthier, certains sont même convaincus que la nouvelle génération, à cause de la télévision, est "une génération de l'image alors que nous sommes d'une génération du mot"<sup>103</sup>.

La réflexion des producteurs sur les récentes techniques audiovisuelles représente un phénomène normal d'ajustement à la société, mais elle illustre aussi que les producteurs sont désormais plus sensibles à la réalité des jeunes. Cette attitude a permis de rejoindre un vaste public (plus d'un million de jeunes de moins de seize ans), un bassin important exploité au début des années 1980.

Paradoxalement, cette évolution de la notion de "jeune public" a conduit à son éclatement dans les décennies 1970 et 1980. Car, la notion de "jeune public" s'étire jusqu'à l'extrême, un bon livre pour les jeunes devant non seulement les rejoindre, mais aussi satisfaire les adultes. Bref, un bon livre pour enfants est devenu un bon livre pour tous les publics, comme Denise Escarpit et Louise Warren tendent à le penser:

La seule différence, finalement, entre la littérature jeunesse et les autres littératures tient au fait qu'elle est destinée à des lecteurs qui ont moins de savoir et moins de pratique de la lecture comme du langage. Mais de plus en plus, cette spécificité tend à disparaître. C'est

---

<sup>103</sup>Bertrand Gauthier, op. cit., p. 15-17.

la grande révolution de la littérature jeunesse! Les livres ne s'adressent plus spécifiquement aux enfants. Un bon livre pour enfants, en 1985, c'est un livre qu'un adulte peut lire avec autant de plaisir qu'un enfant<sup>104</sup>.

Commencent à paraître, de plus en plus souvent, des livres qui satisfont les attentes et les aspirations des enfants comme des adultes. Ce phénomène ne fait que reproduire le chevauchement de publics qui tient depuis les Contes de Perrault, ceux de Grimm, Robinson Crusoé, Le Petit Prince, etc. Il faut citer, dans cette optique, pour cette année (1980), Hébert Luée de Bertrand Gauthier et L'Enfant de la maison folle de Christiane Duchesne. Ces écrivains refusent de poser des différences plus grandes qu'elles ne le sont en réalité entre les publics lecteurs enfant et adulte<sup>105</sup>.

En se référant au chevauchement des publics des grandes oeuvres classiques adoptées par la littérature enfantine, Louise Warren touche un point important. Car, nuancions: le phénomène d'éclatement des publics n'est pas si nouveau puisque des oeuvres classiques pour adultes ont toujours fasciné les jeunes qui les ont adoptées par la suite.

Michelle Provost croit pour sa part que les multiples expérimentations à propos de l'illustration, de la forme et du contenu du texte doivent servir en premier lieu la cause du jeune lecteur:

Dans les livres pour la jeunesse il existe une tendance qu'on pourrait nommer "esthétisante" et qui tient compte d'abord du plaisir de l'adulte et relègue au second plan l'accessibilité et l'intérêt des textes pour les enfants eux-mêmes. En ce domaine, les recherches formelles doivent être adaptées au monde de l'enfance<sup>106</sup>.

---

<sup>104</sup>Dominique Demers, "Denise Escarpit. L'enfant qui deviendra un lecteur adulte", Le Devoir, 24 août 1985, p. 32.

<sup>105</sup>Louise Warren, op. cit., "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs québécois, p. 213-215.

<sup>106</sup>Michelle Provost, op. cit., p. 83.

La fin des années 1980 nous ramène à l'enfance avec des catégories d'âge qui se resserrent de plus en plus étroitement: 7-9 ans, 9-12 ans, etc. L'ouverture - c'est-à-dire des textes pour tout publics - et l'enfermement - c'est-à-dire des catégories d'âge qui ensèrent l'enfant dans son propre monde - qu'on fait connaître aux jeunes publics semblent suivre un cycle, même si les tendances coexistent toujours.

## CHAPITRE II

### UN CHAMP EN VOIE DE CONSTITUTION

Le champ jeunesse en voie de constitution comporte deux phases importantes: le fondement du champ (années 1920 et 1930) et sa tentative d'autonomisation (années 1940 et 1950).

#### 2.1 Le fondement du champ

##### 2.1.1 Du dix-neuvième siècle aux années 1920

Au dix-neuvième siècle et jusque vers 1920, on propose aux jeunes lecteurs québécois, outre une littérature française d'origine imposante par son nombre de volumes et de périodiques, non pas des oeuvres créées à leur intention, mais une littérature québécoise "spontanée", c'est-à-dire qu'on choisit des ouvrages écrits au départ pour des adultes mais susceptibles de plaire à un jeune public<sup>1</sup>. La chercheuse Denise Escarpit<sup>2</sup>, qui a étudié l'histoire de la littérature jeunesse en Europe, divise cette littérature "spontanée" en deux catégories: la littérature "confisquée" (c'est-à-dire écrite pour les adultes, mais lue par un jeune public qui

---

<sup>1</sup>Marc Soriano, Guide de la littérature enfantine, Paris: Flammarion, 1959.

<sup>2</sup>Denise Escarpit, Nicole Du Roy, Bernard Épin et Odile Limousin, Guide des auteurs du livre de jeunesse français, Salon du Livre de Jeunesse, Paris: Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, p. 16.

manque de livres à son intention; les jeunes Québécois ne manquaient pas réellement de livres puisqu'ils lisaient des livres français) et la littérature "récupérée" (c'est-à-dire écrite pour les adultes, mais récupérée par l'édition pour la jeunesse, comme par exemple La terre paternelle de Joseph-Patrice Lacombe, Belle aux cheveux blonds de Faucher de Saint-Maurice, Les Rapailages de Lionel Groulx, ainsi que L'appel de la race et Notre maître le passé du même auteur, et Restons chez nous! de Damase Potvin). Dans les années 1950, ces ouvrages ont été insérés dans des collections pour la jeunesse, dans leur version intégrale ou après avoir subi une adaptation, chez Granger Frères, par exemple. Très peu d'ouvrages rejoignent intentionnellement les jeunes lecteurs - ce que Denise Escarpit qualifie de littérature "spécifique", écrite pour les enfants et les jeunes - tels William ou l'imprudent corrigé. Petite histoire dédiée à l'enfance. Suivi de La mendicante (1840), Contes et légendes (dédié aux enfants) (1915) d'Emma-Adèle Bourgeois-Lacerte, Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse (1921) et Comment ils ont grandi. Épopée des petits Canadiens (1922) d'Ernestine Pineault-Léveillé.

L'équipe des chercheurs de l'Histoire littéraire du Québec (HILIQ)<sup>3</sup> divise celle-ci en cinq périodes. Lors des deux premières périodes (1764-1805 et 1806-1839), des infrastructures telles l'imprimerie, la presse, les librairies et les bibliothèques apparaissent. Mais ce n'est qu'avec la troisième période (1840-1869) que le champ littéraire québécois commence à se structurer de manière autonome, que des oeuvres fondatrices émergent enfin. L'enjeu central est la conquête de l'opinion publique. À cette même période, il

---

<sup>3</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, La vie littéraire au Québec, tome I: 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1991. Tome II: 1806-1839. Le projet national des Canadiens.

existe très peu d'ouvrages susceptibles d'être lus par la jeunesse. Dans sa bibliographie des oeuvres canadiennes-françaises pour la jeunesse, Claude Potvin<sup>4</sup> n'en dénombre que quatre, parues avant 1870. Il s'agit de William ou l'imprudent corrigé. Petite histoire dédiée à l'enfance, suivi de La Mendiante (1840), de Jacques et Marie (1866) de Napoléon Bourassa, de "Charles et Éva" de Joseph Marmette (1866-1867) et de Contes populaires (1867) de Paul Stevens.

Mais il se produit un événement important au cours de la quatrième période (1870-1894): l'abbé Casgrain profite de la montée du conservatisme pour "affermer son pouvoir de régenter les lettres en organisant l'édition des livres de prix scolaires<sup>5</sup>". De 1876 à 1886, il sélectionne les livres de récompense destinés à être distribués dans les écoles. Il s'agit alors d'un premier marché, planifié et organisé, propre à offrir un débouché à la littérature jeunesse au Québec. À cette époque, même si on récompense encore par des manuels d'histoire, de géographie, de religion, etc., il s'est néanmoins publié plus de livres considérés comme pouvant plaire à la jeunesse que pendant la période précédente: dix-sept titres<sup>6</sup>. Si, en ce qui concerne la périodisation, "la

---

<sup>4</sup>Claude Potvin, Le Canada français et sa littérature de jeunesse, Moncton: Éditions du CRP, 1981, p. 89.

<sup>5</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., La vie littéraire au Québec, p. XIV.

<sup>6</sup>Claude Potvin, op. cit., p. 89-91. Voici les autres titres complétant les dix-sept annoncés:

- Napoléon Legendre, A mes enfants (1875);
- Hubert Larue, Histoire populaire du Canada ou Entretiens de Mme Genest à ses petits-enfants (1875, 3e édition);
- Joseph-Charles Taché, Trois légendes de mon pays ou l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté (1876).
- Joseph Marmette, Le tomahawk et l'épée (1877);
- Jean-Baptiste Proulx, Édouard le confesseur, roi d'Angleterre. Tragédie en cinq actes (1880);
- Jean-Baptiste Proulx, L'hôte à Valiquet ou le Fricot sinistre. Tragi-comédie en trois actes (1881);



résistance à l'épreuve du temps semble la meilleure consécration<sup>7</sup>, parmi les plus populaires, mentionnons Une de perdue, deux de trouvées (1874) de Pierre-Georges Boucher de Boucherville, Stanislas de Kostka (1878) d'Hospice-Anthelme Verreau et L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet (1887) de Jean-Baptiste Proulx qui ont fait les beaux jours des prix de récompense jusqu'à la première moitié du vingtième siècle.

Par ailleurs, même si les femmes commencent à faire entendre leurs voix, le temps n'est pas encore venu où celles-ci écriront pour la jeunesse. Parmi les quelque vingt et un titres pour enfants déjà publiés, on en note seulement un d'une femme, soit Contes de Noël (1889) de Josette, qui a rapidement sombré dans l'oubli.

Mentionnons toutefois, au chapitre de la voix des femmes, que L'Oublié (1900) de Laure Conan a été "oublié" dans la bibliographie de Potvin, même si les jeunes le recevaient en prix scolaire au début du siècle. Cette omission soulève d'ailleurs un problème typique aux bibliographies de livres québécois pour la jeunesse du début du siècle: sur quelle base les chercheurs se fondent-ils pour inclure des oeuvres pour adultes distribuées en prix de récompense alors qu'ils en excluent d'autres? Sur les romans édités dans des collections jeunesse? Mais les prix de récompense n'étaient pas nécessairement édités dans des collections destinées à la jeunesse, même si un éditeur comme Beauchemin en a créé dès

- 
- Jean-Baptiste Proulx, Le mal du jour de l'an ou Scènes de la vie écolière (1882);
  - Alphonse Gagnon, Nouvelles et récits (1885);
  - Joseph-Charles Taché, Les Sablons (1885);
  - Paul Dupuy, Les illustrations canadiennes (1887);
  - Ernest Myrand, Une fête de Noël sous Jacques Cartier (1888);
  - Georges Dugas, Légendes du Nord-Ouest, 2e série et Un voyageur des pays d'en haut (1890);

<sup>7</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., La vie littéraire au Québec, p. XII.

1912. Les classements de ces bibliographies de livres québécois pour la jeunesse ne sont ni exhaustifs ni motivés. La fiabilité des outils laisse donc à désirer, car aucune étude n'a encore été consacrée aux prix de récompense au Québec (1876 à 1965) où l'on verrait alors apparaître la ligne de partage entre les romans pour adultes, intégrés à la liste des prix scolaires, et les livres pour jeunes. Cela permettrait du même souffle de clarifier le statut ambigu de la littérature pour la jeunesse en établissant la différence entre sa vocation intentionnelle (livre écrit spécifiquement pour la jeunesse), non intentionnelle (littérature écrite au départ pour des adultes, spontanée, récupérée ou confisquée), et intentionnelle mixte (littérature pour tout public).

Pendant la cinquième période de cette histoire (1895-1914), "l'institutionnalisation du champ prend une configuration moderne avec une avant-garde organisée au sein de l'École littéraire de Montréal et un circuit légitime représenté notamment par la Société du parler français au Canada<sup>8</sup>". Deux tendances s'opposent à l'intérieur de ce réseau: les "régionalistes" prônent l'inspiration nationale, tandis que les "exotiques" ou "parisianistes" veulent s'adapter à l'évolution du monde littéraire actuel, dont la littérature française contemporaine leur paraît le plus près. Lors de cette période, Claude Potvin répertorie dix titres, dans sa bibliographie, qui ont pu être offerts aux enfants. Il s'agit de drames historiques ou religieux<sup>9</sup> ou de romans

---

<sup>8</sup>Ibid., p. XIV.

<sup>9</sup>Stanislas Brault, Le triomphe de deux vocations. Drame en cinq actes (1898).  
Sylvio Corbeil, abbé, Chomedey de Maisonneuve: drame chrétien en trois actes. Samuel de Champlain: pages oratoires. Trois auréoles (1899).

historiques<sup>10</sup>. Les légendes et les "romans de la terre" font déjà partie du corpus des livres jeunesse, mais nous accueillons toutefois ces titres avec réserve: les Joseph-Patrice Lacombe (La terre paternelle, 1871), Édouard-Zotique Massicotte (Anecdotes canadiennes suivi de moeurs, coutumes et industries d'autrefois. Mots historiques, 1913) et Charles-Edmond Rouleau (Légendes canadiennes, 1901) n'ayant pas spécifiquement écrit pour la jeunesse, ils se sont retrouvés malgré eux dans ce corpus gonflé par les besoins pressants de trouver une littérature à distribuer en prix aux élèves. "L'époque 1895-1914 coïncide avec la montée d'une véritable critique littéraire<sup>11</sup>" tandis que Camille Roy "consacre de façon officielle la valeur de la littérature canadienne<sup>12</sup>". Mais les auteurs jeunesse consacrés ne le sont qu'au sein de la littérature pour adultes, à laquelle ils vouent d'ailleurs une part de leur oeuvre.

En fait, avant 1920, il se trouve bien peu d'oeuvres qui ont été considérées pour la jeunesse, en incluant même les auteurs dits pour adultes. Avant 1923, Claude Potvin répertorie soixante titres pour les jeunes. Cela veut dire qu'il reste un maigre vingt-neuf titres jeunesse de 1915 à 1922. Parmi ceux-ci, on trouve les Contes historiques de la Saint-Jean-Baptiste (1919-1920) et les concours littéraires institués par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (La croix du chemin, La corvée, Fleur de Lys, Au pays de

---

<sup>10</sup>Jean-Baptiste Caouette, Le vieux muet ou Un héros de Chateauguay (1901).  
P. Chollence (Père Pierre Choleneq, 1641-1723), Catherine Tegahkouita, la sainte Sauvagesse (1914).

<sup>11</sup>Marie-Andrée Beaudet, Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation des champs littéraires, Montréal: l'Hexagone, 1991 (Essais littéraires), p. 13.

<sup>12</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., La vie littéraire au Québec, p. XIV.

l'érable), des causeries édifiantes (Au foyer. Causeries historiques pour les petites de chez nous, En veillant avec les petits de chez nous. Causeries historiques, Les choses qui s'en vont. Causettes historiques, Aux enfants des écoles pour qu'on aime l'hygiène), des légendes et des contes (Trois légendes franciscaines de l'an 1629, Contes d'hier, Contes et légendes (dédié aux enfants), Récits et légendes), quelques romans (Autour de la maison, Couleur du temps), les premiers travaux d'histoire naturelle du Frère Marie-Victorin (Récits laurentiens, Croquis laurentiens), des comptines (Morceaux à dire), des romans historiques (Aux quatre coins des routes canadiennes, Comment ils ont grandi. Épopée des petits Canadiens, Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse) et de l'hagiographie (S. Jean Berchmans, Figures angéliques).

Même si la littérature intentionnelle ou spécifique existe avant les années 1920, on ne peut conclure à l'existence d'un sous-champ littéraire devant des titres épars ou plus ou moins adaptés à leur jeune clientèle<sup>13</sup>.

### 2.1.2 L'état du champ dans sa phase de constitution

À quel moment peut-on parler de l'existence d'un champ littéraire pour la jeunesse au Québec? À la fin du dix-neuvième siècle, époque des premiers livres de contes québécois susceptibles de s'adresser aux enfants, ou en 1923, date à laquelle Marie-Claire Daveluy fait paraître son roman pour enfants: Les aventures de Perrine et de Charlot? Ne serait-ce pas plutôt au cours de la Deuxième Guerre mondiale, alors que l'édition connaît une large expansion au Québec? À moins que ce ne soit au cours des années 1970, avec la mise en place de structures efficaces assurant la production, la diffusion et la réception d'oeuvres pour la jeunesse? Quoi

---

<sup>13</sup>Claude Potvin, op. cit., p. 89-93.

qu'il en soit, ces périodes illustrent les étapes clés de cette jeune littérature.

Que dit-on de la littérature jeunesse dans les revues et les journaux des années 1920 et 1930? Peu de choses, mais elles sont révélatrices. Quelques collaborateurs de revues, tels Marie-Louise d'Auteuil, à L'Action canadienne-française<sup>14</sup>, et le frère Carmel Brouillard, à L'Action nationale<sup>15</sup>, critiquent les auteurs et les livres pour la jeunesse, identifiant les figures de proue du champ jeunesse. On y parle de la littérature jeunesse comme d'un phénomène fort récent ("ces dernières années") et les auteurs naissants les plus en vue sont nommés par ordre de préférence. Des auteurs se voient donc déjà assigner des positions précises dans le champ; une reconnaissance leur est imposée. Ces réactions initiales revêtent une grande importance, car il s'agit de la première tentative d'identification de la constitution d'un champ propre à la littérature jeunesse.

La presse enfantine, premier lieu d'une véritable parole pour les jeunes et creuset de la littérature québécoise pour la jeunesse, occupe dans les années 1920 presque toute la place. Après avoir vanté les mérites de la revue L'Oiseau bleu, à cause de son rôle "essentiellement éducatif et patriotique", et de la revue La Ruche écolière, qui développe elle aussi chez les enfants "le sens national et l'amour des choses de chez nous", Marie-Louise d'Auteuil souligne à juste titre qu'"en marge de la revue, il y a le livre". Cette phrase, toute simple en soi, rend compte d'un phénomène important: en 1928, la littérature intentionnelle pour la

---

<sup>14</sup>Marie-Louise d'Auteuil, "Pour notre jeunesse", L'Action canadienne-française, vol. XX, no 5, novembre 1928, p. 314-317.

<sup>15</sup>Carmel Brouillard, o.f.m., "Littérature enfantine", L'Action nationale, tome VIII, décembre 1936, p. 270-278.

jeunesse existe déjà à l'extérieur des revues et on revendique son existence récente. "Au cours de ces dernières années, quelques-uns de nos écrivains, se spécialisant dans la littérature enfantine, ont produit des oeuvres appréciables". Toujours dans le même article, Marie-Louise d'Auteuil pointe quatre auteurs jeunesse de talent: Marie-Claire Daveluy, Marraine Odile (pseud. de Laetitia Desaulniers Saint-Pierre), Joyberte Soulanges (pseud. d'Ernestine Pineault-Léveillé) et Maxine (pseud. de Caroline Alexandra Bouchette). Marie-Claire Daveluy, dont le "remarquable talent de narratrice" a été découvert dans les pages de L'Oiseau bleu, occupe certes le premier rang. Viennent ensuite Marraine Odile, qui a édifié la jeunesse avec des "biographies enfantines pleines de fraîcheur et de précieuses leçons", et Joyberte Soulanges, "un nom cher à tous les petits Canadiens". Selon Marie-Louise D'Auteuil, les auteurs les plus en vue ont signé les Contes historiques édités par la Société Saint-Jean-Baptiste. Imitant leur exemple, la nouvelle venue, Maxine, écrit des légendes qui exploitent les valeurs de l'époque, tels les bons sentiments, le patriotisme, la générosité, la bravoure et la piété filiale<sup>16</sup>.

Se référant au livre Sur les ailes de l'Oiseau bleu, Carmel Brouillard s'enthousiasme lui aussi du talent de Marie-Claire Daveluy, même si "sa phrase a le vilain défaut de devenir parfois oratoire" et si "ses dialogues manquent d'aisance et de simplicité":

Il faut assister au développement de cette affabulation surnaturelle. Mlle Daveluy s'adresse réellement aux petits; son langage s'adapte à leur intelligence et ses images vont rejoindre en eux les impressions sensorielles dont ils vivent presque exclusivement. (...) Notons l'heureuse inspiration d'avoir situé en Canada le théâtre de sa révolte. C'est en peuplant notre terre de merveilleux, d'extraordinaire, de magie qu'on éveillera chez l'enfant

---

<sup>16</sup>Marie-Louise d'Auteuil, op. cit., p. 314-317.

les sentiments d'un régionalisme qui dépassera les pagées de clôture<sup>17</sup>.

Carmel Brouillard reconnaît, lui aussi, Marie-Claire Daveluy comme meilleure auteure pour les jeunes, faisant passer au second rang Maxine. Le "numéro deux" ne lui va pas si mal puisqu'elle reçoit des deux côtés une critique fort élogieuse:

Maxine (Le vendeur de paniers) nous transporte dans un monde plus proche, bien qu'on y sente quand même des courants d'air de fantaisie. (...) Avec ce style facile et de belle allure qui fleurit dans ses nombreux ouvrages, Maxine narre l'aventure providentielle de Ripaul qui, boîteux et pauvre, s'élève à la perfection physique et intellectuelle<sup>18</sup>.

Le critique note que les épisodes du roman sont peu compliqués, "mais n'oublions pas que ce livre est destiné à l'enfance et qu'il remplit sa mission, dès qu'il l'intéresse et la comble de bonnes pensées." Il remarque cependant ce qui lui semble être un défaut, car même si Maxine anime ses personnages d'une vie réelle, "ils causent comme du monde qu'on a entendu":

Le dithyrambe de Ripaul sur les avantages et les honneurs de l'agriculture est exceptionnel et fracasse un peu cette belle réalité. Il rappelle vaguement le déplaisant monologue de Maria Chapdelaine qui trahit le réalisme véridique de cette glorieuse histoire. Mais ce qui semble péché grave chez un artiste comme Louis Hémon, devient faute vénielle chez Maxine qui moralise avant tout. Le Vendeur de paniers est un exemple et une leçon<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> Carmel Brouillard, op. cit., p. 270-278.

<sup>18</sup> Loc. cit.

<sup>19</sup> Loc. cit.

Ainsi donc, les "péchés graves" commis par des auteurs pour adultes seraient inexcusables alors que ceux qui sont commis par des auteurs pour les jeunes seraient tout simplement... "véniels" parce qu'ils moralisent! L'introduction de critères et d'impératifs éthiques sont des traits qui ont d'ailleurs peu progressé avant la Révolution tranquille, le contenu l'emportant sur la forme. À preuve, Carmel Brouillard louange l'écrivain Harry Bernard parce qu'il apporte une science du monde externe à l'enfant en voulant l'initier à la faune et à la flore au lieu de lui fournir "les produits capricieux de la "folle du logis". Un savoir rationnel rencontre moins de suspiscion que le réseau d'impressions typique au roman.

À l'instar de Marie-Louise d'Auteuil, qui souligne que des écrivains "ne craignent pas de mettre leur talent littéraire au service de notre jeunesse", Carmel Brouillard reprend la même hantise de la "compromission" du statut de l'écrivain pour adultes qui écrit aussi pour les jeunes. Il précise que Marie-Claire Daveluy "ne croit pas compromettre son érudition à fréquenter Polichinelle, Don Quichotte et la fée Rageuse." La littérature pour jeunes exigerait-elle moins d'efforts de la part de l'écrivain? On semble alors le percevoir ainsi.

À quel moment a-t-on pu dire qu'il existait une littérature pour la jeunesse au Québec? Déjà on célèbre sa naissance au cours des années 1920, dont ces chroniqueurs témoignent. L'émergence d'un ensemble de pratiques d'écriture et de discours se produit au début des années 1920; la littérature jeunesse devient spécifique ou intentionnelle. La reconnaissance de certaines de ces pratiques comme littéraires prend naissance au cours des années 1920 et 1930, où, progressivement, la critique littéraire salue les nouvelles oeuvres pour la jeunesse en reconnaissant les fondateurs de cette littérature qu'ils jugent de création "récente". Selon



Jules Fournier, une des conditions essentielles à l'existence d'une littérature est la critique littéraire. Au vingtième siècle, le phénomène est nouveau; un discours critique s'ébauche au Québec:

La critique reflète toutefois la situation d'une littérature encore à ses débuts: elle oscille entre l'indulgence et la sévérité. Les uns soutiennent qu'il faut encourager toutes les bonnes volontés, les autres prônent d'autant plus de rigidité que les standards de qualité sont plus bas. Bien que cette critique ait une certaine allure professionnelle, elle ne s'est pas encore dégagée du journalisme et la plupart de ses adeptes sont des chroniqueurs dans certains journaux ou revues<sup>20</sup>.

Avant les années 1960, un discours critique existe, mais la critique jeunesse est espacée et irrégulière. Dans les années 1920 et 1930, cette dernière reflète pourtant la même situation que celle qui prévaut dans le champ de la critique générale: les collaborateurs félicitent et encouragent les nouveaux venus; les rares critiques sévères sont dosées de jugements plus positifs.

Au sein de ce sous-champ formé principalement par les collaborateurs de la presse enfantine, on peut identifier Marie-Claire Daveluy comme la fondatrice, d'ailleurs désignée comme la "première" et la plus grande par les producteurs de l'époque. Maxine vient en deuxième dans le temps: elle publie son premier livre en 1926, en anglais, et en 1928, en français, mais elle n'est pas moins honorée.

Mais pourquoi le roman de Marie-Claire Daveluy est-il considéré comme le texte fondateur de la littérature québécoise pour la jeunesse? N'est-ce pas qu'une question de temps? Pourquoi alors ne parle-t-on presque pas des textes de ses prédécesseurs, comme celui de Michelle Le Normand, par

---

<sup>20</sup> Sous la direction de Maurice Lemire, en collaboration avec Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II: 1900-1939, Montréal: Fides, 1980, p. XLVI.

exemple (Autour de la maison, 1916)? Probablement parce que Marie-Claire Daveluy a ouvert la voie à une tradition d'écrivains pour la jeunesse, par le biais de la presse enfantine. Cette pionnière a été imitée par d'autres écrivains, qui ont d'abord fait paraître en feuilleton de futurs romans destinés aux jeunes. C'est pourquoi l'on parle de période fondatrice.

Mais ce n'est pas l'unique raison. Il faut tenir compte d'un autre facteur tout aussi valable de ce champ en plein développement: la venue de l'enfant, personnage de roman. Même si on retrouvait déjà l'enfant-personnage dans le roman anglais du dix-neuvième siècle, avec le romancier Charles Dickens, par exemple, au Québec, c'est Marie-Claire Daveluy qui lui a donné tout son poids avec sa série se déroulant en Nouvelle-France et dont les personnages principaux ont initialement six et huit ans. Au début du siècle et avant, les rares récits pour enfants s'appuient sur des héros-modèles adultes, tels des religieuses, des saints, des parents, etc. sans faire de place à l'enfant. La seule qu'on lui accordait parfois était celle d'auditeur privilégié comme en témoignent ces recueils de contes et légendes adressés à des enfants, dont le titre laisse entendre que la veillée au coin du feu doit se dérouler spécialement en leur présence. D'autres récits communiquent un savoir initiatique sous le couvert d'une histoire plaisante. Hormis quelques exceptions (L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet, 1887), l'enfant ne tient aucun rôle, sinon un rôle secondaire. L'effort de créer des personnages enfants, en 1923, équivalait à créer une littérature intentionnelle, qui marque la délimitation d'un champ littéraire jeunesse.

Marie-Claire Daveluy a donc réussi à réunir deux éléments indispensables à la fondation du champ littéraire pour la jeunesse: celui d'écrire un feuilleton pour les enfants, publié par la suite en roman, un geste fécond qui a été imité; puis celui de créer des enfants-personnages auxquels

s'identifient les jeunes lecteurs. L'état du champ dans la phase de constitution est une "période héroïque où les principes d'autonomie (qui) se convertiront en mécanismes objectifs, immanents à la logique du champ, résident encore, pour une grande part, dans les dispositions et les actions des agents<sup>21</sup>".

Le succès de Marie-Claire Daveluy n'a pas été un effet de mode; les nombreuses rééditions de son oeuvre se sont succédé jusque dans les années 1950, l'apogée de son succès éditorial. Les aventures de Perrine et de Charlot, rééditées par Granger Frères, en 1939, furent réimprimées en 1940, en 1945, en 1947, et encore rééditées en 1950 et en 1957:

Chaque réédition est d'au moins 3000 exemplaires. En 1950, l'ouvrage franchit son 23e mille; en 1957, on en réimprime 10 000 exemplaires. Sur les douze titres attribués à Marie-Claire Daveluy dans notre catalogue Granger, huit sont des inédits. Les quatre autres ont d'abord vu le jour à L'Action française ou chez Albert Lévesque. Le tirage de la plupart des livres de Marie-Claire Daveluy ont ainsi dépassé les 15 000 exemplaires<sup>22</sup>.

On ne peut parler du développement d'une production culturelle en littérature jeunesse qu'à partir des années 1920. Pourquoi pas avant? Parce que les phénomènes isolés n'indiquent pas la constitution d'une littérature.

---

<sup>21</sup>Pierre Bourdieu, Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire, Paris: Éditions du Seuil, 1992 (Libre examen), p. 165.

<sup>22</sup>Dominique Garand, "La librairie et la distribution: Granger frères", L'édition du livre populaire, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988 (Études sur l'édition), p. 171-172.

### 2.1.3 Un sous-champ littéraire pour la jeunesse

L'idée de "champ littéraire" implique une lecture du social qui rende compte d'un tissu conflictuel et qui situe chaque position au coeur d'un ensemble de relations<sup>23</sup>. Nous considérons la littérature jeunesse comme un sous-champ placé en interaction avec les autres acteurs et instances de l'ensemble de ce champ littéraire. Le terme "sous-champ" n'a donc rien à voir avec un rôle inférieur, mais il indique un champ dans le champ. Le champ est régi par ses lois propres comme ce sous-champ obéit lui aussi à ses lois propres.

Ce sous-champ littéraire naissant pour la jeunesse, dont rien ne permettait encore de prévoir la viabilité, est largement tributaire du "grand champ" littéraire: par ses prix, par ses thèmes, par ses genres, par ses éditeurs, enfin par tout ce qui le compose. Des prix littéraires pour adultes sont accordés à des oeuvres jeunesse, mais jamais l'inverse ne se produit. Ce sous-champ littéraire jeunesse reproduit tous les genres littéraires du "grand champ" (roman policier, historique, religieux...) avec peu d'exceptions pour le genre enfantin (récit bref, comptine...). Un champ littéraire proprement dit fonctionne avec ses prix, avec ses institutions. La littérature jeunesse ne bénéficie pas alors d'une autonomie suffisante. "Tant que la littérature reste en voie de constitution, elle se contente d'un rôle ancillaire dans un champ dominé par d'autres forces<sup>24</sup>".

En fait, seule la presse enfantine échappe au système littéraire destiné aux adultes. La presse se développe d'ailleurs dans le champ adulte et permet des tirages plus nombreux et moins coûteux; l'évolution de la littérature

---

<sup>23</sup>Lucie Robert, "L'institution, c'est la littérature", La littérature comme objet social, colloque tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non paginé.

<sup>24</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., La vie littéraire au Québec, p. XII.

jeunesse suit celle de ses aînés. Avec ces moyens de diffusion plus sophistiqués, la prise de conscience de l'existence d'un public est le facteur le plus déterminant du début du siècle. Les moyens de production sont là, mais il manque la main-d'oeuvre, c'est-à-dire les écrivains. La presse enfantine va servir d'incubateur pour former une génération d'auteurs jeunesse. L'apparition et le développement de la littérature québécoise pour la jeunesse sont d'ailleurs associés à l'apparition et au développement de la presse enfantine. Les écrivains pour la jeunesse qui feront carrière dans la décennie suivante écrivent dans les périodiques.

#### 2.1.4 Contraintes du sous-champ

Dans les années 1920 et 1930, on voit peu de débouchés réels pour le livre. Son réseau était "peu développé, déjà contrôlé et malmené par les éditeurs scolaires, qui exploitaient les seules véritables avenues commerciales et rentables dans le domaine du livre produit au Québec, celles du livre de récompense et du manuel didactique<sup>25</sup>". Les libraires-éditeurs orientent massivement leur production vers le manuel scolaire, tout comme les communautés religieuses et les autres libraires. Comme il n'existe pas d'agences de distribution, les éditeurs écoulent leurs livres par le biais de la souscription ou des commandes postales. Les livres se vendent difficilement parce que, premièrement, les librairies sont peu nombreuses; deuxièmement, elles s'orientent vers une tendance particulière mais surtout, elles ne vendent pas les livres d'autres libraires-éditeurs concurrents. Jacques Michon définit ainsi le métier d'éditeur au Québec:

---

<sup>25</sup>François Landry, "Les Éditions Édouard Garand et les années 20", L'édition du livre populaire, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988 (Études sur l'édition), p. 55.

L'éditeur au Québec n'existe véritablement à l'époque (fin XIXe) que dans le domaine scolaire, dominé par l'idéologie conservatrice des pouvoirs publics et du clergé. Ce n'est en fait qu'à partir des années vingt qu'on peut parler de l'émergence de l'éditeur littéraire indépendant avec les maisons d'Édouard Garand (1923-1945) et d'Albert Lévesque (1926-1938) dont le rayonnement est cependant limité, surtout à cause de la domination du livre importé. (...) Au Québec, les progrès techniques et économiques vont se combiner à la montée du nationalisme et permettre à certaines entreprises d'édition de s'avérer rentables, tout en préservant "l'âme canadienne-française contre les menaces extérieures"<sup>26</sup>.

Le circuit scolaire pallie les carences des réseaux de distribution inexistantes dans les années 1920 et 1930. Les institutions sont de loin les clients les plus rentables. Tout gravite d'ailleurs autour du circuit scolaire. Le livre jeunesse québécois se vend presque uniquement en prix, avec le livre français. L'état est un pourvoyeur énorme de prix de récompense. La littérature pour jeunes est soigneusement contrôlée (dominée) par le champ du pouvoir que représente le système scolaire québécois. Car, pendant près d'un siècle, de 1876 à 1965, le réseau des écoles détient le monopole de la diffusion du livre jeunesse, ce qui équivaut alors au pouvoir.

Malgré des débuts prometteurs, la production de livres jeunesse demeure assez faible, au début des années 1920. On se rend vite compte qu'il faut protéger le livre québécois de la trop forte concurrence étrangère. Car, même si les écoles achètent des livres pour les distributions de prix de fin d'année scolaire, depuis 1876, ces ouvrages sont pour la plupart européens. En 1925, la loi Choquette entre en vigueur, voulant que la moitié du montant affecté aux prix scolaires le soit pour l'achat de livres canadiens. Cependant, les

---

<sup>26</sup>Jacques Michon, "Introduction", L'édition du livre populaire, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988 (Études sur l'édition), p. 18.

librairies Granger et de l'Action canadienne-française, les éditeurs Beauchemin, Achard, Albert Lévesque ont beau intensifier leur production, le livre pour la jeunesse demeure rare et rend la loi difficile à respecter. De 1930 à 1939, un total de 125 ouvrages sont publiés. Ce n'est nettement pas suffisant pour alimenter les écoles en prix canadiens.

#### 2.1.5 Caractéristiques du sous-champ

Une caractéristique majeure marque le sous-champ littéraire jeunesse: la contribution des femmes. Les Eugène Achard et frère Marie-Victorin ne sont pas légion. Lucie Robert identifie trois conditions fondamentales qui amènent les femmes à écrire et qui déterminent leur type d'écriture:

Ce sont l'industrialisation des journaux qui, pour accroître leur diffusion, créent des pages féminines, la naissance d'un projet de société de type nationaliste et conservateur et l'émergence de ce qu'on allait appeler plus tard les "industries culturelles". Ce n'est donc pas un hasard si, entre 1895 et 1935 au Québec, une écrivaine sur trois est journaliste de profession, responsable ou rédactrice de cette page féminine dans les grands quotidiens<sup>27</sup>.

Les écrivaines pour la jeunesse se recrutent surtout parmi les bibliothécaires et les éducatrices, mais elles sont aussi critiques, chroniqueuses et journalistes, telles Michelle Le Normand, responsable de la page féminine du journal Le Devoir, en 1918, Béatrice Clément, dans les années 1940, Justa Leclerc et de nombreuses autres.

L'effort des femmes dans leurs démarches d'écriture s'appuie sur leur rôle traditionnel au sein de la famille et de la société (éducatrices, gardiennes des valeurs traditionnelles, compagnes...); elles poursuivent leur mission

---

<sup>27</sup>Lucie Robert, "La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise", Études littéraires, Québec: Presses de l'Université Laval, vol. 20, no 1: "L'autonomisation de la littérature québécoise", printemps-été 1987, p. 100.

éducative. Ce qui fait dire à Lucie Robert que l'écriture des femmes est "coincée dans des pratiques d'écriture conventionnelles et scolaires, faute d'une expérience esthétique, d'une tradition qui lui serait spécifique, d'une écriture qui serait normée, mais aussi normative<sup>28</sup>". Est-ce pour cette raison que la littérature jeunesse ne peut accéder à un statut de "grande littérature"?

Après la Première Guerre mondiale, les femmes occupent une place de plus en plus importante dans la sphère publique. Lucie Robert situe l'émergence d'une écriture féminine autonome à cette époque. En même temps, paraissent les oeuvres jeunesse d'une nouvelle génération d'écrivaines; ces oeuvres représentent une des formes particulières par lesquelles s'affirme l'écriture féminine<sup>29</sup>.

La critique littéraire reconnaît d'ailleurs l'importance de l'écriture des femmes; les Jovette Bernier, Éva Sénécal et Simone Routier remportent alors des prix littéraires prestigieux, tel le prix David. Les écrivaines pour la jeunesse ne sont pas en reste: Marie-Claire Daveluy a obtenu cette distinction en 1924 et Joyberte Soulanges a, pour sa part, mérité le prix d'Action intellectuelle en 1921.

En conclusion, le sous-champ jeunesse se fonde sur la demande provenant des écoles, depuis 1876. Il est donc élargi. La nécessaire dichotomie entre "champ restreint" et "champ large" pour provoquer la naissance d'un champ spécifique ne semble pas s'appliquer ici. Car, le sous-champ fonctionne grâce à un groupe particulier, les jeunes, qui constituent le public sans lequel il n'existerait pas. Le sous-champ jeunesse est né d'un public captif et ce lien l'empêche de fonctionner comme d'autres champs artistiques.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 104.



## 2.2 Tentative d'autonomisation du sous-champ

Le sous-champ mis en place au cours des années 1920 repose sur la presse enfantine et sur l'école. Les publics se forment comme les moyens de diffusion. Alors que les années 1920 ont permis la prise de conscience d'un public, les années 1940 favorisent une autre prise de conscience, celle d'un champ à structurer, à créer. En plus de la production accrue des éditeurs, des institutions destinées à soutenir la littérature jeunesse se structurent pour la première fois. Jusque-là, les efforts étaient déployés dans les revues enfantines distribuées dans le réseau scolaire. C'est encore le cas au cours de cette décennie, mais il se produit une émergence de nouvelles institutions qui ne sont pas issues directement du système scolaire: voilà la nouveauté. La création de prix littéraires pour la jeunesse (un prix anglophone est décerné à partir de 1947, le premier prix francophone apparaît en 1954) et de nombreux périodiques, la mise sur pied de bibliothèques publiques importantes, la fondation d'une maison d'édition consacrée exclusivement aux livres pour les jeunes (Éditions Jeunesse, 1949) et la fondation de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948) figurent parmi les initiatives nouvelles. Ce premier regroupement d'écrivains pour la jeunesse organise une vaste campagne de presse pour faire connaître les livres québécois destinés à la jeunesse. Tous les moyens sont bons pour sauvegarder, conserver et faire fructifier une production nationale fragile et récente.

Dans les années 1920 et 1930, collections et nouveaux auteurs se multiplient; cependant la production demeure plutôt stable (une dizaine de nouveaux titres par année) et peu encadrée. Les prix littéraires pour adultes récompensent des oeuvres pour la jeunesse - celles de Marie-Claire Daveluy et de Joyberte Soulanges -, mais cela reste exceptionnel. Les années 1940 innovent en offrant un encadrement progressif et

en garantissant une certaine reconnaissance du statut d'écrivain pour la jeunesse.

Les efforts tendent vers l'autonomie du sous-champ mais celui-ci, qui a profité largement de l'intensification de la publication en raison de la Deuxième guerre, a toutefois presque complètement disparu à la fin de la guerre.

### 2.2.1 La Deuxième Guerre mondiale

De façon accidentelle, la Deuxième Guerre mondiale n'est pas étrangère au développement subit de la littérature pour la jeunesse au Québec. Puisque les relations sont coupées entre la France et le Canada, l'approvisionnement en livres européens est difficile. Il faut donc produire plus de livres ici. C'est en fait pendant la Deuxième Guerre que l'on voit se manifester une première vague d'éditeurs pour grand public, des éditeurs qui, profitant de nouveaux marchés, vont jouir d'une prospérité spectaculaire.

En 1939, le premier ministre du Canada, Mackenzie King, accorde aux éditeurs canadiens-français les licences de reproduction des oeuvres françaises. C'est donc dire que les Canadiens peuvent éditer des ouvrages français. Cette intervention du pouvoir fédéral, la guerre, la chute de l'édition française et l'ouverture des marchés étrangers ont permis l'essor de l'édition québécoise. L'industrie du livre connaît la prospérité; la production se révèle abondante. Montréal devient, pendant toute la durée de ce long conflit, un grand centre d'édition. Les éditeurs se sentent plus libres de publier des nouveautés d'ici ou des réimpressions de la France, alors à l'index. Dans les années 1940, en plus de combler tous les besoins du Québec en matière de livres, "la littérature québécoise trouve enfin un public pour elle-même

sans avoir besoin du soutien du nationalisme et de la religion<sup>30</sup>.

Avant cette date (1940), le marché du livre au Québec est dominé par les éditeurs scolaires et le livre littéraire d'importation. Il est vrai qu'avant la guerre, quelques éditeurs indépendants, comme Édouard Garand (1923-1945) et Albert Lévesque (1926-1938), se donnent pour mission de publier des titres canadiens-français, mais leur pouvoir de consécration et de diffusion est extrêmement limité et ne dépasse pas la fraction intellectuelle de la petite bourgeoisie nationaliste<sup>31</sup>.

Plusieurs éditeurs qui existent déjà ajoutent un secteur jeunesse à leur production: Variétés, Fides, de l'Arbre... Les éditions de l'Arbre font paraître une quinzaine de romans jeunesse; des titres paraissent aussi chez Granger frères, surtout des traductions. Les éditeurs des années 1940 ne réussissent pas à fournir suffisamment de récompenses scolaires canadiennes parce qu'ils réimpriment des oeuvres françaises. L'essor de l'édition québécoise est fondé en partie sur ces réimpressions d'oeuvres étrangères. Par exemple, les éditions Variétés ont publié des livres jeunesse dans les répertoires américains et français: surtout Disney et Ségur. Des quelques centaines de titres publiés pour la jeunesse, une seule des douze collections aux éditions Variétés est entièrement québécoise: L'âge d'or, alors que Récits et légendes est majoritairement québécoise. Les collections rééditées par Variétés sont les suivantes: Bibliothèque de ma fille (romans), Rouge et or (contes), Des

---

<sup>30</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, en collaboration avec Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome III: 1940-1959, Montréal: Fides, 1982, p. XI.

<sup>31</sup>Jacques Michon, "L'édition littéraire au Québec, 1940-1960", L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, p. 5.

belles histoires, Bibliothèque de Suzette (romans), Jean-François (romans), Silly symphonies (histoires célèbres), Signe de piste (romans), Les albums merveilleux (jeunes enfants), Albums roses (jeunes enfants) et Albums Mickey<sup>32</sup>. Seulement 7% de la totalité de la production de livres jeunesse sont québécois<sup>33</sup>. Parmi les auteurs jeunesse maison, on retrouve Ambroise Lafortune, Guy Boulizon, Tante Lucille... Les Éditions Variétés entendent publier des ouvrages français en temps de guerre; n'est-ce pas pour cette raison qu'elles ont été fondées? Mais, après la guerre, elles doivent procéder à une réorientation de leur production: moins de réimpressions et plus de livres d'ici.

Pour leur part, les éditions Granger frères (1920-1961) privilégient, pour le livre jeunesse, la réimpression d'ouvrages d'auteurs français déjà connus, tels Jules Verne et Albert Hublet<sup>34</sup>. Granger frères publie sa plus grande quantité de volumes entre 1930 et 1950 (73 livres jeunesse)<sup>35</sup>.

D'après les études du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ), la Deuxième Guerre mondiale n'a pas facilité la production de livres québécois, comme on aurait tendance à le croire; notre production jeunesse est demeurée faible. C'est plutôt la fin de la guerre qui a réorienté les éditeurs québécois, ceux qui le pouvaient, dans cette voie.

Malgré cela, il serait tout de même faux de prétendre que la production n'a pas augmenté: quelque 200 livres pour les

---

<sup>32</sup>Sylvie Bernier, "Variétés, premier éditeur québécois des années quarante", L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, GRELQ, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, p. 39.

<sup>33</sup>Loc. cit.

<sup>34</sup>Ibid., p. 51.

<sup>35</sup>Dominique Garand, op. cit., p. 172.

jeunes ont paru, dans les années 1920 et 1930 alors que, dans les années 1940, le chiffre atteint plus de 300 titres. En croissant, la production se diversifie. Les biographies atteignent une certaine popularité grâce aux séries Les Gloires nationales de Guy Laviolette (Henri Gingras) et à la collection d'Histoire du Canada pour les tout-petits, pour laquelle Maxine produit des textes qui tracent le portrait des personnages marquants de notre histoire. Béatrice Clément se spécialise dans l'hagiographie. La publication d'ouvrages de vulgarisation scientifique se poursuit, comme celle de romans d'aventures. Eugène Achard publie à lui seul près d'une soixantaine de romans historiques, contes, légendes et adaptations.

Le conte n'a jamais été aussi populaire, grâce à la presse périodique et à des émissions radiophoniques. Les journaux et les revues proposent des concours de contes et de nouvelles. Le Département de l'Instruction publique lance, en 1942, un concours portant sur le sujet des contes de Noël. Cécile Chabot (Paysannerie) et Claude Aubry (La vengeance des hommes de bonne volonté) remportent les premiers prix ex-aequo. Maxine termine au second rang. Les concours de nouvelles donnent les résultats espérés: la découverte de nouveaux auteurs talentueux. Tante Lucille (pseud. de Lucille Desparois) anime, avec sa verve légendaire, une émission hebdomadaire à Radio-Canada, de 1948 à 1971, où elle lit ses contes.

Cette auteure ne représente pas qu'une évolution vers l'autonomisation du champ: elle en est le pivot, par son insistance à écrire des livres à l'enfance et non plus sur l'enfance<sup>36</sup>. Jeanne Daigle, Andrée Maillet, Cécile Lagacé, Marguerite Gauvreau, Justa Leclerc, Félix Leclerc, Claude

---

<sup>36</sup>Anne Carrier, "Tante Lucille racontée", Cap-aux-Diamants, Québec: Société historique de Québec, no 32: "Regards sur l'enfance", hiver 1993, p. 36-39.

Aubry, Guy Boulizon et Cécile Chabot exploitent aussi la veine du conte littéraire. Ambroise Lafortune et Marius Barbeau puisent leurs contes aux sources de la tradition orale que les premiers colons français avaient rapportée d'Europe.

Depuis 1930, le livre d'images se développe partout en Europe; les albums du Père Castor paraissent pendant ce temps. Le livre d'images québécois fait son apparition sur le marché à partir du début des années 1940. Tandis que les filles lisent les romans français de la collection Bibliothèque de Suzette et que les garçons lisent les romans de la collection Signe de piste, les enfants ont droit à une production québécoise totalement nouvelle d'albums.

L'un des premiers et des plus remarquables est Ristontac<sup>37</sup>, un conte de Noël mettant en vedette un jeune Iroquois du même nom. À l'époque de la colonie, le petit croyant veut aller à Hochelaga admirer la naissance de Jésus dont le père à la robe noire, tué par sa tribu, lui a parlé avant de mourir. Ristontac meurt dans la neige après avoir assisté miraculeusement à la scène de la naissance du Christ. Malgré sa forme très innovatrice, l'album reprend les thèmes conventionnels du temps: la Nouvelle-France, les Indiens, la religion et la patrie. Mais avec cet album, le prestige n'est désormais plus strictement économique, comme ce fut le cas pour les rentables collections scolaires. Véritable livre d'art, d'une facture aussi nouvelle que personnelle, Ristontac est illustré de façon stylisée par les gouaches en couleurs de La Palme, à l'intérieur d'un format immense (34,2 cm x 24,9 cm). La collection dans laquelle l'album s'insère s'intitule d'ailleurs "Albums de Grand Luxe". Selon l'éditeur, apparemment, le livre d'enfants a une valeur artistique aussi importante que les autres productions livresques. Il s'agit là

---

<sup>37</sup>Andrée Maillet, Ristontac, ill. La Palme, Montréal: Éditions Lucien Parizeau, 1945, 36 p. (Albums de Grand Luxe).

d'une position nouvelle dans le sous-champ littéraire pour la jeunesse.

S'ajoutent à Ristontac, La Famille Grenouille d'Albert Bolduc (1944), les séries Albums de Claude de Robin (pseud. de Claude Robillard, 1945-1946), Beaux Albums Tavi de Mgr Albert Tessier (1942-1945), et la collection d'Histoire du Canada pour les tout-petits de Maxine (1946) qui marquent le début de l'album au Québec. Voici un aperçu de la forme et du contenu de ces albums.

Les Albums de Claude (Jeannot la Flèche, Mimi la fourmi, Mirabelle au long cou, L'ours Grichou), à la couverture solidement cartonnée et illustrés en couleur par Laure, sont des historiettes sur les animaux qui, malgré un ton moralisateur, illustrent des faits non dépourvus d'intérêt de la vie quotidienne des jeunes enfants. Robin avertit d'ailleurs le lecteur, en début d'histoire: "Cette histoire sera celle de ces petits garçons et de ces petites filles, avec leurs qualités et leurs défauts" (Mimi la fourmi). Ainsi Jeannot est-il un lapin peureux qui rend fière sa mère en devenant brave; les parents de la girafe Mirabelle cherchent à corriger leur fille du vilain défaut de la timidité et Mimi la fourmi est sauvée de la noyade par la cigale Lili. La fable de Lafontaine privilégiait pourtant la fourmi travailleuse et non la cigale, qui n'était bonne qu'à chanter... Robin inverse la fable en donnant une leçon de modestie à la fourmi trop parfaite.

Tout comme Robin, Odette Vincent Fumet met en scène un héros animal. Elle épargne cependant à ses jeunes lecteurs une certaine morale au profit des moeurs des animaux eux-mêmes avec Flic le pingouin (1944), comme elle le fait plus tard avec Cric l'écureuil (1963).

Voilà presque tout pour le divertissement enfantin. Maxine oeuvre dans la fiction historique à saveur didactique avec sa collection Histoire du Canada pour les tout-petits, par exemple: Le fondateur de Ville-Marie. Maisonneuve; Le héros du

Long-Sault. Dollard; Le marin de Saint-Malo. Jacques Cartier; Le père de la Nouvelle-France. Champlain. Elle tente d'attirer l'attention sur les illustres voyageurs en interpellant incessamment le jeune lecteur ("Voyez sur l'illustration tel personnage") pour lui rappeler leurs actes héroïques. Chaque page de texte se jumelle à une illustration.

Quoique les albums demeurent très rares avant les années 1940, il convient de souligner que Maxine avait déjà publié un album, en 1933: ABC des petits Canadiens. L'abécédaire porte sur les thèmes de prédilection de Maxine: la géographie et les grands faits de notre histoire.

Pour leur part, les Beaux albums Tavi témoignent d'un style, rehaussé par les photos alternant avec chaque page de texte, qui en font des ouvrages documentaires plus que des récits pour enfants. La religion catholique et le patriotisme sont les thèmes principaux de ces titres: Femmes de maisons dépareillées, Notre mère la terre, La patrie, c'est ça, C'est l'aviron qui nous mène...

Contrairement à la littérature jeunesse, la littérature pour adultes du temps n'a plus pour thème unique l'histoire; elle place la nouvelle vie citadine au coeur du roman. "Le roman de moeurs urbaines inspiré de la crise économique apparaît comme la grande nouveauté des années 1940, d'abord parce que le narrateur se situe maintenant à l'intérieur de la ville<sup>38</sup>". Réaliste, empreint d'auto-analyse, le roman Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy révèle au grand jour ce qui était tenu caché depuis longtemps avec cette histoire de citadins exploités, d'un prolétariat qui n'était pas préparé à vivre en ville. Les romans du terroir et historique pour adultes s'opposent maintenant au discours traditionnel<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome III, p. XIX.

<sup>39</sup>Ibid., p. XXIII.



Dans la littérature jeunesse, on ne retrouve pas une telle opposition avant les années 1950. Ces thèmes nouveaux (ville, réalisme, critique de la société...) ne sont repris que vers 1958 avec L'été enchanté de Paule Daveluy, que l'on pourrait comparer avantageusement au roman de Gabrielle Roy sur le plan des thèmes et du désenchantement (malgré le titre trompeur!). Une jeune fille pauvre, dont la mère vit péniblement de son métier de couturière à la ville, passe des vacances de rêve à la campagne où le médecin adulé du village la courtise. Mais le désenchantement succède vite à l'euphorie lorsque son amie est, elle aussi, courtisée... L'été s'est révélé en quelque sorte un bonheur d'occasion!

#### 2.2.2 Effondrement du sous-champ ou l'après-guerre

Les licences du gouvernement canadien, accordées de 1939 à 1945, pour la réimpression de livres français permettent à la profession d'éditeur de prendre de l'expansion. Cependant, cet essor est de courte durée. Car, lorsque la guerre prend fin et que la France retrouve sa place dans l'édition - elle reprend le compte de ses droits d'auteurs - "il n'existe aucune structure globale capable de promouvoir ou de soutenir l'édition littéraire"<sup>40</sup>.

Devant le retour de la concurrence, des éditeurs québécois cessent leurs activités ou les réduisent de façon sensible. Il s'agit d'une "période noire" dans le monde du livre. Plus de douze maisons cessent de publier entre 1946 et 1949. Seuls les anciens éditeurs scolaires réussissent à survivre, comme Beauchemin, Fides, Granger et La Librairie générale canadienne<sup>41</sup>. Les éditeurs d'ici peuvent

---

<sup>40</sup>Sylvie Faure, "Les éditions Leméac (1957-1988). Une illustration du rapport entre l'État et l'édition", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, juin 1992, f. 25.

<sup>41</sup>Ignace Cau, L'édition au Québec de 1960 à 1977, Québec: Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1981 (Civilisation du Québec), p. 19-20.

difficilement contrer le *dumping* américain et français, des livres offerts à coût inférieur: leur production est faible, quantitativement, en raison d'un bassin de lecteurs très restreint:

Or voilà que, non seulement les maisons françaises reprennent leurs activités, ce qui met un terme aux réimpressions "made in Canada", mais elles commencent à envahir progressivement le marché intérieur du Québec en ouvrant de nouveaux comptoirs: Flammarion et Hachette inaugurent leur première librairie à Montréal en 1950<sup>42</sup>.

L'ajustement aux nouvelles conditions du marché se révèle insuffisant pour améliorer la situation critique des éditeurs littéraires: l'État doit intervenir rapidement. La reprise des activités des maisons françaises, dès 1946, leur positionnement sur le marché intérieur et l'augmentation de la demande de livres scolaires provoquée par l'obligation de fréquentation scolaire, en 1942, en sont autant de raisons.

On assiste alors à l'échec du développement d'un champ relativement autonome. Parmi les différents moments d'autonomisation, alors que la Deuxième Guerre mondiale fait vivre un temps fort à la littérature québécoise pour la jeunesse, les années 1940 de l'après-guerre marquent une forme de recul.

### 2.2.3 L'Association des écrivains pour la jeunesse

C'est dans ce contexte que Béatrice Clément, en 1948, fonde l'Association des écrivains pour enfants dans le but de pallier la pénurie de livres jeunesse, améliorer leur qualité et briser l'isolement des écrivains pour enfants. Jusqu'en 1954, les membres de l'Association ont mis sur pied de nombreux projets: conférences, expositions, concours dans les

---

<sup>42</sup>Jacques Michon, "L'édition littéraire au Québec, 1940-1960", op. cit., p. 16.

journaux, production d'un catalogue des oeuvres des membres... En 1949, ce groupe a de plus créé la coopérative Les Éditions Jeunesse, une première du genre, ainsi que l'Institut Culturel Jeunesse, qui lui a survécu.

Le "Cahier des Minutes"<sup>43</sup> indique la tenue de la première réunion le 14 juin 1948. Le "But du mouvement est de développer, par tous les moyens possibles, le goût de la lecture parmi nos enfants, puis, de faire connaître les auteurs canadiens, ou du moins, ceux qui ont écrit pour notre jeunesse... et ce, en vue d'une plus grande et plus efficace diffusion".

Au comité exécutif, Béatrice Clément est la présidente, secondée à la vice-présidence par Jeanne-Grisé Allard. Philippe Laframboise - Christian de Vincy est son nom de plume - tient le poste de secrétaire-trésorier. Les conseillers sont Marie-Claire Daveluy, Marcelle Gauvreau, Cécile Lagacé et Claude Aubry. Vingt-six membres actifs ont été recrutés en plus de membres dits "sympathisants", tels les éditions Beauchemin et Granger; seize mouvements sociaux catholiques complètent le tableau.

La réunion de fondation s'effectue le 17 septembre 1948. Les réactions sont positives à la réception du nouvel organisme. La presse, où s'amorce une campagne de publicité sur les livres jeunesse, félicite et encourage les nouveaux venus. Tous semblent se réjouir à l'exception du président de la Société des Écrivains canadiens, Jean Bruchési, qui réagit négativement à la fondation de l'Association des Écrivains pour Enfants, dans une lettre datée du 6 novembre 1948 et adressée à Jeanne-Grisé Allard, dont nous reproduisons ici une partie:

---

<sup>43</sup>"Cahier des Minutes", fonds d'archives des écrivains pour la jeunesse (1948-1954), MSS-062, Bibliothèque nationale du Québec, pavillon Marie-Claire Daveluy, Montréal.

Et voici quelle a été, je vous le dis en toute franchise, ma première réaction.

Encore une association! Les Canadiens fondent à tour de bras, mais que de vies éphémères! Il existe une Société des Écrivains canadiens dont vous faites partie, si je ne me trompe. Qu'on écrive pour des enfants ou pour des grandes personnes, on peut être admis dans cette Société qui a un assez vaste rayonnement, dispose de certains moyens de publicité, a son pied-à-terre et son secrétariat organisé. Que des membres de notre Société, écrivant pour les enfants, croient nécessaire de fonder une association du genre de celle qui vient de naître, c'est excellent en principe. Mais pourquoi ne pas former cette association dans les cadres de la Société des Écrivains canadiens? Cette dernière en profiterait, mais l'autre aussi. Est-ce qu'un groupement d'écrivains pour enfants, dans les cadres de la Société des Écrivains canadiens, n'atteindrait pas son but à moins de frais et avec une moins grande dépense d'énergie?

(...) Et puis, n'oubliez pas que si je n'ai pas encore écrit pour les tout petits enfants, j'ai tout de même Épopée canadienne (19 000 exemplaires) qui s'adresse particulièrement à la jeunesse, de neuf à dix ans en montant!<sup>44</sup>

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette vive réaction. Premièrement, la nouvelle association est fondée par une majorité de femmes. Deuxièmement, celles-ci tentent d'échapper au contrôle de la Société des Écrivains canadiens, dirigée par Jean Bruchési. Des propositions d'entente ont déjà été conclues, vers 1952-1953, pour inviter les membres de l'Association à joindre les rangs de la Société des Écrivains canadiens, mais il ne semble pas y avoir eu de suivi. L'Association craignait de perdre son statut particulier et l'Institut culturel, une école pour les écrivains pour la jeunesse. L'Association s'est dissoute peu après, en 1954. Cette union l'aurait-elle sauvée? Il est tentant d'établir un parallèle avec Communication Jeunesse (1971-...) et l'Union

---

<sup>44</sup>Fonds d'archives Les écrivains pour la jeunesse, op. cit., chemise étiquetée "Correspondance d'affaires 1948", lettre de Jean Bruchési (Société des Écrivains canadiens) adressée à Jeanne Grisé Allard, Québec, le 6 novembre 1948.

des Écrivains québécois (UNEQ) qui entretiennent les mêmes types de rapports problématiques entre 1970 et 1990... Dans le même ordre d'idée, la récente Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ, 1992-...) étudiait, en 1992, la proposition de faire partie de l'Union des Écrivains, tout en préservant son statut particulier.

Jean Bruchési marque une double opposition à l'Association des Écrivains pour Enfants: voici un homme écrivant des manuels d'histoire, en opposition avec un groupe de femmes écrivant des livres de loisir. Sortir des sentiers battus du manuel didactique (qu'il soit roman historique, géographique, etc.) pour aller vers la fiction et le plaisir de lire des jeunes lecteurs n'était pas une mince tâche à l'époque. Cette volonté nouvelle a été soutenue activement par les membres de l'Association, même si la bonne morale demeurait à l'ordre du jour.

Cette lettre est intéressante à plusieurs égards; elle fait ressortir au moins un autre élément capital. En effet, Jean Bruchési mentionne que son Épopée canadienne. Pour la jeunesse (1934) s'adresse à la jeunesse, alors que ce manuel d'histoire n'est plus reconnu comme étant de la littérature jeunesse à la fin des années 1940. Dans un catalogue des éditions Fides (1948), qui a servi de modèle pour la production de Livres canadiens pour la jeunesse de l'Association, l'Épopée de Bruchési est rayée de la liste, ainsi que tous les autres titres de la littérature spontanée, comme, par exemple, Jacques et Marie de Napoléon Bourassa<sup>45</sup>. Seuls demeurent les titres créés spécifiquement pour la jeunesse. A notre connaissance, c'est la première fois que se

---

<sup>45</sup>Fonds d'archives Les écrivains pour la jeunesse, op. cit., chemise étiquetée "Catalogues (1948 à 1951)". Bibliothèque des moins de 20 ans. Catalogue classé de 1 000 titres choisis, Montréal: Fides, Service des bibliothèques, janvier 1948. On s'est inspiré manifestement de ce catalogue pour produire Livres canadiens pour la jeunesse. Catalogue, AÉJ.

produit une telle division entre les livres intentionnels pour la jeunesse et ceux de la littérature spontanée. Car, à l'intérieur de toutes les autres sélections - bibliographies et recensions publiées dans les périodiques pour la jeunesse et dans les revues et journaux pour adultes - les livres intentionnels et spontanés se sont toujours côtoyés, même après les années 1940. Cette association d'écrivains pour les jeunes a vraiment tenté de fixer les balises d'un champ en train de se constituer.

Car, l'Association des écrivains pour enfants représente une fracture dans l'évolution de la littérature jeunesse au Québec. Son influence apparaît décisive sur plusieurs plans: à la promotion du livre de loisir, assurée par un groupe de femmes, s'ajoutent des structures de formation spécialement conçues pour la littérature jeunesse, ce qui ne s'est encore jamais vu. Ainsi, l'Institut culturel (1949) que dirige Richard Bergeron, se proclame une école pour les écrivains jeunesse en dispensant des cours de psychologie de l'enfant, des cours de stylistique, de syntaxe, de culture personnelle et de poésie. Dans les années 1950, quand les cours de littérature se sont développés au sein des universités québécoises, l'Institut a fait face à une plus rude concurrence.

La fondation de la coopérative Les Éditions Jeunesse (1949) symbolise, elle aussi, une structure de fonctionnement totalement nouvelle puisqu'il s'agit, au Québec, de la première maison d'édition publiant exclusivement des livres jeunesse. Avant d'être acceptés, tous les manuscrits sont jugés selon des critères de qualité correspondant à un bon livre jeunesse par un comité d'experts dont on préserve l'anonymat. Même si seulement sept titres ont été publiés et que la maison a cessé ses activités en 1954 (le fonds a été

racheté en 1962 par Réal D'Anjou<sup>46</sup>), l'effort n'a pas été vain et les répercussions ont été considérables, notamment sur la nouvelle façon de voir la profession, maintenant établie, de l'écrivain pour la jeunesse. Tous ces faits nouveaux occasionnent des bouleversements irréversibles, tels le discours à l'enfance dans la littérature jeunesse, l'avènement du livre de loisirs et de bibliographies réservées exclusivement aux jeunes. L'Association des Écrivains pour les Enfants participe activement au renouvellement des valeurs.

Un autre fait, mineur celui-là mais important, marque le caractère novateur de l'Association. La première année, la formation porte le nom d'"Association des écrivains pour enfants". A partir de 1949, elle troque son nom contre celui des "Écrivains pour la jeunesse". Déjà, on ne pouvait plus parler de la stricte littérature enfantine; il fallait y inclure celle qui est écrite à l'intention des adolescents. Cette initiative se révèle avant-gardiste; en effet, ce n'est qu'à partir des années 1960 que l'on parle explicitement de littérature "d'enfance et de jeunesse" ou de "littérature jeunesse" pour englober le public des enfants et des adolescents.

Parmi les activités mises de l'avant par l'Association des écrivains pour la jeunesse, la campagne de publicité menée dans les journaux, dans les bibliothèques publiques, dans les écoles et à la radio a recueilli un écho favorable au sein du milieu du livre. C'est ce que nous constatons en regroupant les cinq spicilèges (1948-1954) contenus dans le Fonds d'archives, qui ne sont identifiés que par la date de parution des coupures de presse relatives à l'Association. Ces coupures

---

<sup>46</sup>Liette Petit, "Réal d'Anjou. Un pionnier de l'édition en littérature de jeunesse", Des livres et des jeunes, no 26, automne 1986, p. 18-20.

proviennent de près d'une quarantaine de journaux, revues et bulletins différents:

L'Action catholique  
Bulletin des agriculteurs (Le courrier d'Alice Ber)  
Bulletin de l'Association canadienne des bibliothèques (Ottawa)  
Bulletin des Instituteurs de langue française (Winnipeg)  
Le Canada  
Le Canada-français  
Le Clairon de Saint-Hyacinthe  
Collège et Famille  
Courrier Saint-Hyacinthe  
Le Devoir  
L'École canadienne  
L'Enseignement  
The Ensign  
la Famille  
Le Front ouvrier (chronique "Le coin des enfants")  
The Gazette  
Ma Paroisse  
Mieux  
Mont-Matin  
Montréal-Matin  
Le Nord  
Notre-Temps  
Le Nouvelliste  
L'Oeil  
La Patrie  
Petit Journal  
La Petite Revue  
Photo-Journal  
La Presse  
Le Progrès du Saguenay  
Le Progrès de Villeray  
Relations  
La Revue moderne  
Vie des communautés religieuses  
Villeray  
Vivre

Cette campagne de presse, tenue de 1948 à 1954, représente l'activité de sensibilisation majeure qu'a accomplie l'Association, les médias de l'époque accordant généralement peu d'importance à la littérature jeunesse; surtout, ces articles préconisent l'importance de se procurer des livres canadiens pour les enfants. Chaque membre devait rédiger des articles. Dans les règlements, les membres actifs sont des écrivains pour la jeunesse, tandis que les membres



adhérents sont des bibliothécaires, des professeurs, des illustrateurs, des éditeurs, des libraires, etc. En général, ces articles présentent tout simplement les buts de l'association: mieux faire connaître les auteurs canadiens de livres pour enfants; donner le goût de la lecture aux enfants; élever le niveau de la production de la littérature enfantine. Aux yeux de Béatrice Clément, une campagne pour mieux faire connaître les livres pour jeunes n'était pas suffisante:

J'ai pensé qu'il fallait établir quelque chose de durable, comme une association qui pourrait poser les bases d'une production meilleure et plus abondante. Mais la publicité et la production ne sont pas tout: nous voulons créer un climat favorable à nos écrivains<sup>47</sup>.

Le "climat favorable" qu'elle évoque, et qui consiste à regrouper les écrivains pour la jeunesse afin de mieux les faire connaître, signifie le début de la structuration d'un champ autonome.

La chronique "Le coin des enfants" du journal Le Front ouvrier est celle qui fait la plus large place à la littérature jeunesse en présentant hebdomadairement un auteur, des extraits des oeuvres de ces auteurs et un concours. En 1951, la revue François, qui atteint alors un tirage de 75 000 exemplaires, accepte de lancer un concours identique pour faire connaître les Écrivains pour la Jeunesse. Les membres se réjouissent de la participation de François à leurs projets, car il s'agit d'une revue pour les jeunes et non d'un journal pour adultes, comme Le Front ouvrier. D'autres journaux se chargent aussi de présenter des livres canadiens à offrir aux enfants. Aussi un collaborateur suggère-t-il "De la lecture

---

<sup>47</sup>(Anonyme), "Fondation d'une Association des Écrivains pour enfants", La Patrie, 17 octobre 1948, sans numéro de page.

pour les petits Canadiens<sup>48</sup>. Le journaliste dit trouver, à côté des importations de France et des réimpressions canadiennes d'ouvrages français, "une production canadienne de plus en plus considérable et de plus en plus intéressante", dont l'essor est favorisé par la Deuxième Guerre mondiale. Il appuie son affirmation en donnant une liste de l'Association des écrivains pour la jeunesse qui regroupe soixante titres et pas moins de douze auteurs jeunesse différents: Eugène Achard, Claude Aubry, Marie-Louise d'Auteuil, Guy Boulizon, Béatrice Clément, Marcelle Gauvreau, Cécile Lagacé, Daniel Lareau, Louise Marchand, Christian de Vincy, Maman Toinette et Tante Lucille. "Liste impressionnante, et où ne figurent pas, pourtant, des noms aussi populaires dans le domaine de la littérature enfantine que ceux de Maxine et de Marie-Claire Daveluy". Cet article est significatif en ce sens qu'il relègue Maxine et Marie-Claire Daveluy à une fonction antérieure de précurseurs (une littérature plus ancienne) pour faire place aux nouveaux auteurs de la littérature jeunesse. Jusque dans les années 1940, les oeuvres de ces deux auteures sont massivement réimprimées; peu de nouveaux venus retiennent l'attention.

C'est l'opinion que défend Germaine Bernier<sup>49</sup> en soulignant la pauvreté de la littérature enfantine canadienne "jusqu'à ces dernières années", ne fournissant que de "rares auteurs dont quelques-uns avaient surtout l'intention d'écrire pour les jeunes mais n'en avaient pas le talent". Décrivant la présentation matérielle pitoyable des livres destinés autrefois aux enfants, elle constate avec bonheur les progrès accomplis: les auteurs sont plus nombreux, les récits, mieux

---

<sup>48</sup>Ch. H., "De la lecture pour les petits Canadiens", Le Canada, 11 décembre 1948, p. 26.

<sup>49</sup>Germaine Bernier, "Jeune mais déjà en force", Le Devoir, 11 décembre 1948, p. 5.

écrits, la présentation, plus soignée et mieux appropriée, les illustrations, créées par des artistes du pays, etc.

Cette campagne est excellente pour diffuser les livres québécois pour la jeunesse et les buts de la nouvelle association, mais aussi pour nous renseigner sur l'état du marché et sur la réflexion de la société au sujet de la littérature jeunesse. À lui seul, le titre "On pense aux moins de vingt ans" nous donne déjà un argument probant sur l'âge du public cible. Bon nombre d'articles nous informent de la rareté de la littérature jeunesse, de nos livres introuvables en librairie, et de leur insuffisance à répondre complètement à la demande constamment en hausse à cause de la scolarisation.

Mais, le problème que l'on identifie le plus souvent est que les livres pour jeunes ne sont pas faits pour eux. Les livres, ternes, sont d'abord écrits à l'intention des enfants, mais toujours en fonction des adultes. Pourtant, la littérature intentionnelle pour la jeunesse, et son public, existent depuis les années 1920. Dans les années 1940, on prend plus nettement conscience des goûts du public enfantin et les journalistes réclament une littérature appropriée aux jeunes, insistant sur l'amélioration de la forme, du contenu et de la présentation matérielle des livres. Le grand besoin d'une littérature enfantine est le cri de ralliement, l'écho du temps. C'est d'ailleurs le titre d'une causerie de Cécile Cantin<sup>50</sup>, qui affirme que "les livres actuellement sur le marché ne sont pas assez adaptés à la nature des petits". Elle a constaté que les jeunes refusent de finir leur bouquin, mais qu'ils peuvent écouter longtemps la même histoire "à la condition qu'on se serve de leur langage et qu'on se mette à leur portée". À sa suite, un journaliste réclame, pour les

---

<sup>50</sup>(Anonyme), "Le grand besoin d'une littérature enfantine", La Presse, 31 janvier 1950, p. 6.

enfants, "des livres faits pour eux, mais avec goût, mais intéressants, qui ne ressemblent pas aux sinistres "galettes" des prix scolaires d'autrefois ou qui, sous prétexte de moraliser, racontent des histoires dont les enfants sont les premiers à rigoler<sup>51</sup>". Les livres d'images ont comblé les tout-petits pendant la guerre, toutefois comme les livres pour adolescents manquent, ces derniers se rabattent sur les irremplaçables oeuvres françaises de la Comtesse de Ségur et de Jules Verne.

Depuis toujours, les jeunes lisent les livres français, bien acceptés par la population canadienne mais, en 1950, survient un malaise, qui devient de plus en plus persistant envers "notre mère la France". Ce terme est d'ailleurs remplacé, à partir de cette époque, par un lien de parenté plus éloigné: le "cousin de Paris". Déplorant que les livres pour enfants en librairie ne soient toujours que des livres français, Louise Marchand cite les ouvrages et les auteurs les plus lus par les jeunes: Charles Perrault, la Comtesse de Ségur, Jules Verne, la Semaine de Suzette, le père Hublet avec ses aventures scoutes et ses "collégiens au coeur d'or" et la Brigitte de Berthe Bernage pour les adolescentes. Les éditeurs européens les plus populaires au Québec sont Mame, Hachette, Desclée de Brouwer, la Bonne Presse. "Tout cela, c'est merveilleux, mais cela reste quand même "le cousin de Paris" pas encore acclimaté aux exigences de notre pittoresque Canada<sup>52</sup>". Dans un autre article, Louise Marchand refuse la comparaison odieuse avec la France, qui possède une tradition

---

<sup>51</sup>(Anonyme), "On pense aux moins de vingt ans", Le Devoir, 19 février 1949, p. 10.

<sup>52</sup>Louise Marchand, "Éditions Jeunesse", Bulletin des Instituteurs de langue française, Winnipeg, automne 1950, p. 246-252.

beaucoup plus longue que la nôtre dans le domaine<sup>53</sup>. Il faut donc accroître la production d'oeuvres canadiennes pour les jeunes. La même critique avoue, en 1954, que la littérature jeunesse n'est pas parvenue à maturité, qu'elle se développe encore:

Notre littérature actuelle pour la jeunesse n'a pas encore atteint sa complète maturité, mais elle est pleine d'espoir, pleine de promesse et c'est la méconnaître que de la mépriser. La plus forte garantie de son avenir est l'essor prodigieux que prennent les bibliothèques pour enfants<sup>54</sup>.

La meilleure façon de soutenir notre littérature jeunesse est de garnir les rayons de ces bibliothèques de "beaux" livres pour répondre à la demande des jeunes, encourageant les écrivains de chez nous à en produire. Car, Louise Marchand pointe du doigt un "défaut d'origine" qui a nui longtemps au développement de notre littérature jeunesse: celui des auteurs de ne pas avoir su adapter leur style à la mesure des enfants. Quelques livres québécois qu'elle recommande pour les jeunes indiquent d'ailleurs cette fâcheuse tendance à extirper la leçon: le roman d'aventures Par terre et par eau de Claude Melançon "est avant tout un manuel de géographie et d'histoire naturelle, en même temps qu'une leçon de débrouillardise et de courage", tandis que Quel beau pays! de Béatrice Clément se veut un guide touristique du grand Montréal et de la province "où l'enfant peine à finir à cause des pages trop nombreuses, mais il ne regrette pas son effort". D'autres auteurs ont écrit des biographies de jeunes saints, qui n'entrent pas dans la catégorie des ouvrages récréatifs. Jean Vallerand enseigne aux enfants les principes de la théorie musicale, et Claude

---

<sup>53</sup>Louise Marchand, "La littérature pour enfants au Canada français", Bulletin de l'Association canadienne des Bibliothèques à Ottawa, août 1954, p. 21-24.

<sup>54</sup>Loc. cit.

Robillard, la géographie. Seuls quelques rares titres, tels Mimi la fourmi, l'Ours Grichou et Mirabelle au long cou (Albums de Claude, déjà disparus du marché), Prisonniers des cavernes de Guy Boulizon (roman scout) et les romans d'actualités pour les adolescents de Dollard des Ormeaux (frère Clément) permettent une échappée vers l'expérience vécue des enfants. Louise Marchand souligne à juste titre la rareté des romans de moeurs enfantines:

Au début, tout l'effort de nos auteurs canadiens pour enfants s'est concentré sur l'Histoire. Les enfants aiment et admirent ces petites françaises aux corsages lacés qui ont vécu dans la crainte de l'Iroquois (...) mais au XXème (sic) siècle il existe des enfants fort attachants. On aime retrouver entre les pages d'un livre tout neuf ces petites filles, ces petits garçons de notre âge qui ont vécu, qui vivent dans le cadre familial de notre existence quotidienne<sup>55</sup>.

La campagne de presse que mènent les membres de l'Association des écrivains pour la jeunesse ne s'est pas limitée aux journaux et aux revues. Tante Lucille anime le "Coin des jeunes" tous les samedis matins à Radio-Canada à partir de 1948. La même année, Jeanne-Grisé Allard anime "Le Courrier de Jeanne" à CHLP. Les animatrices radiophoniques en profitent, évidemment, pour propager la bonne nouvelle de l'Association (faire connaître les livres et les auteurs canadiens pour la jeunesse), pour lire des contes canadiens sur les ondes et pour offrir des livres canadiens en primes aux auditeurs.

Après deux années d'existence, les Écrivains pour la jeunesse présentent un mémoire<sup>56</sup> à l'Honorable Omer Côté,

---

<sup>55</sup>Loc. cit.

<sup>56</sup>Fonds d'archives Les écrivains pour la jeunesse, op. cit., chemise étiquetée "Historique", 1951.

secrétaire de la Province. On dit que soixante-dix membres forment l'Association, dont la production totale est évaluée à environ 200 livres, "ce qui constitue, à peu près, le répertoire de notre littérature canadienne pour la jeunesse". On y souligne également les réalisations: l'Institut culturel jeunesse (1949), les Éditions Jeunesse (1949), les concours littéraires et concours pour les élèves dans les journaux, une production de quatre catalogues des écrivains, des expositions et des conférences; l'habitude a été prise d'inviter un conférencier lors des réunions de l'Association. Les membres demandent enfin une aide de fonctionnement qu'ils ne semblent pas avoir reçue par la suite.

Même si l'organisme meurt en 1954, il agonise bien avant, alors que les membres se démobilisent les uns à la suite des autres. Seulement quatre membres se présentent à une séance du Comité exécutif en avril 1951. A l'ouverture,

Mlle la présidente fait part de sa résolution, provoquée par l'apathie dont font preuve généralement les membres de notre association, résolution que confirme le petit nombre de membres présents ce soir: abandonner la société pour ne s'occuper que de l'Institut culturel jeunesse et des Éditions Jeunesse.

Les problèmes ne s'arrêtent pas là; il existait déjà un litige entre les Écrivains pour la jeunesse et l'Institut culturel jeunesse: le directeur met sur la table une proposition d'autonomie de l'Institut, car celui-ci éprouve des difficultés financières dues à l'expansion et ne veut désormais plus dépendre des Écrivains pour la jeunesse<sup>57</sup>.  
Devant la désaffection des membres impliqués ou en règle

---

<sup>57</sup>Fonds d'archives Les écrivains pour la jeunesse, *op. cit.*. Chemise étiquetée "Correspondance d'affaires 1951": procès-verbal de la réunion du 18 septembre 1951 et lettre datée du 22 septembre 1951. Chemise étiquetée "Correspondance d'affaires 1952": lettre de Louise Marchand, datée du 25 octobre 1952, adressée à Guy Boulizon.

(trente-six au printemps 1954), la dissolution de l'Association devient imminente: elle a lieu le 15 décembre 1954.

Une lettre de Louise Marchand, non datée, écrite très probablement en 1954, annonce une des raisons de la dissolution de l'Association:

Ce qui disparaîtra avec la dissolution probable de notre association ce sera, non pas l'intérêt que nous portons au développement de la littérature chez les jeunes, mais tout simplement, nos efforts inutiles pour grouper des personnes n'ayant pas des intérêts communs<sup>58</sup>.

Marie-Louise d'Auteuil avalise cette raison, répondant à Louise Marchand dans une lettre:

Je ne vois pas bien quel apport ont été jusqu'ici pour notre association les membres dits "sympathisants". Je suis d'avis que le recrutement ne devrait se faire que parmi les seuls auteurs pour la jeunesse. Le Collège des Médecins, par exemple, n'est formé que de médecins authentiques.

Il est tentant d'établir de nouveau un parallèle avec les organismes actuels pour la jeunesse: la nouvelle Association des écrivaines et des écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), fondée à l'automne 1992, provient d'une scission avec Communication Jeunesse parce que cet organisme ne rejoignait pas les intérêts exclusifs des écrivains (promotion d'eux et de leur oeuvre), mais regroupait des "sympathisants", tels bibliothécaires, libraires, professeurs, animateurs... aux intérêts divergents.

Malgré ce qu'il paraît - faible production, mort de l'Association -, ces efforts n'ont pas été vains. Les

---

<sup>58</sup>Fonds d'archives Les écrivains pour la jeunesse, op. cit.. Chemise étiquetée "Correspondance d'affaires 1954": lettre de Louise Marchand, non datée, adressée à "Cher collègue".



Écrivains pour la jeunesse ont exercé un impact majeur sur la formation d'une littérature québécoise pour les jeunes.

Premièrement, l'Association a resserré l'idée d'un champ jeunesse en créant et en recommandant la création de livres adaptés aux enfants, en sensibilisant la population à la création d'une littérature nationale et en créant un milieu favorable, capable de soutenir les écrivains: voilà les premières véritables structures du sous-champ.

Deuxièmement, si l'Association des écrivains pour la jeunesse fournit le moyen d'établir des comparaisons entre les organismes jeunesse qui existent aujourd'hui - l'histoire se répète -, c'est qu'elle a servi de modèle de base, ouvrant la voie à ceux et celles qui ont tenté de développer, par tous les moyens, une littérature québécoise pour la jeunesse viable. (Paule Daveluy a fondé Communication Jeunesse, en 1971, et est l'une des membres-fondateurs de l'ACALJ, en 1977. Quand on sait qu'elle a écrit son premier roman jeunesse en 1958, à peine quatre ans après la fermeture de l'Association, on peut déduire qu'elle connaissait sûrement cet organisme). Ce sont les subsides gouvernementaux, les revues spécialisées, ou la mise sur pied d'un organisme de promotion, qui vont permettre à la littérature québécoise pour la jeunesse d'accéder à une relative autonomie.

### 2.3 La pré-Révolution tranquille

Que devient la littérature pour la jeunesse après 1954? Les journaux et les revues en parlent très peu, comme si elle n'existait plus après le bref passage des Écrivains pour la jeunesse. Parmi les rares voix à se faire entendre, Joseph d'Anjou continue d'exalter le talent de Béatrice Clément (Prophète du Très-Haut), de Paule Daveluy (L'Été enchanté) et de Monique Corriveau (Le secret de Vanille)<sup>59</sup>. Quelques

---

<sup>59</sup>Joseph d'Anjou, "Trois écrivains pour la jeunesse", Relations, vol. XIX, no 217, janvier 1959, p. 15.

revues, telle Lectures (1946-1966), s'intéressent de près aux livres pour les jeunes en publiant régulièrement des comptes rendus, et la revue de critique annuelle Livres et auteurs canadiens prend la relève en 1961 afin d'assurer la continuité d'une critique en littérature jeunesse.

Pourtant, les années 1940 et 1950 sont les plus productives de toutes depuis les débuts de la littérature jeunesse québécoise, on enregistre une moyenne de 30 à 40 titres par année, au lieu de 10 dans les années 1920 et 1930. Près de 350 titres sont publiés entre 1950 et 1959. Eugène Achard publie à lui seul près de 40 ouvrages au cours de cette période. Au début des années 1950, le roman est privilégié: romans missionnaires, policiers, scouts, fantaisistes, d'aventures, d'anticipation, de science-fiction, d'amour... Le roman côtoie le conte, la poésie (quelques recueils et anthologies), le théâtre (surtout des drames religieux), les oeuvres de vulgarisation, et la biographie qui met en vedette les héros de l'épopée canadienne. Les récits de voyage sont aussi à l'honneur. On a même esquissé une tentative du côté de la bande dessinée pour contrer la concurrence des illustrés américains. Béatrice Clément et Daniel Lareau font paraître l'histoire en bandes dessinées dans quelques journaux (The Ensign, l'Action catholique). Ces bandes dessinées sont ensuite regroupées et éditées en trois volumes sous le titre Parade historique en 1950. La maison Grolier publie Le Livre de l'année, en 1950, un ouvrage de consultation générale sur les lettres, les sciences et les arts, tandis que les Frères des Écoles chrétiennes publient la collection Connaissances usuelles, une soixantaine de brochures traitant de différents domaines. L'apparition de la télévision favorise le conte; on crée des contes basés sur des émissions radiodiffusées ou télévisées. Il existe à cette époque plusieurs collections jeunesse réservées au conte: Le Canoë d'argent, Castor, La Joie de lire, Contes de Pierrot, Albums de l'Érablière.

Louise Lemieux qualifie la période de 1955 à 1964 "d'âge d'or":

En effet, de 1955 à 1964, la qualité des ouvrages pour les jeunes est généralement supérieure à la qualité des ouvrages de ce genre parus jusqu'alors. Et aux auteurs déjà connus viennent se joindre d'autres auteurs d'un talent remarquable (Elle cite, entre autres, Monique Corriveau, Paule Daveluy et Suzanne Martel)<sup>60</sup>.

Ce bilan, même incomplet, des oeuvres de la littérature de jeunesse canadienne-française pour les années 1955 à 1964, justifie l'appellation d'"âge d'or" que l'on veut donner à cette décade<sup>61</sup>.

Si les auteurs jeunesse sont plus nombreux et que leurs oeuvres sont de meilleure qualité, que se passe-t-il à partir de 1955 pour que les collaborateurs de journaux et de revues parlent si peu de littérature jeunesse dans leurs pages? Deux raisons peuvent fournir des éléments de réponse: la situation difficile de l'édition qui conduit à la crise du livre dans les années 1960-1970, et l'expansion du marché européen.

### 2.3.1 La situation critique du livre

En 1949, il n'y a au Québec qu'une douzaine de bibliothèques publiques, dont la moitié seulement de langue française. "Environ 65% de la population urbaine et 95% de la population rurale ne sont pas desservies<sup>62</sup>". De leur côté, les librairies ne se limitent pas à la vente de livres, mais tiennent aussi de la papeterie, des fournitures scolaires et des articles de piété. Le commerce du livre rejoint mal les consommateurs individuels en librairie, car les maisons

---

<sup>60</sup>Louise Lemieux, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal: Leméac, 1972, p. 44.

<sup>61</sup>Ibid., p. 51.

<sup>62</sup>Sylvie Faure, op. cit., f. 113. Elle cite Histoire du Québec contemporain, tome 2: Le Québec depuis 1930, P.-A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert, F. Ricard, p. 402.

d'enseignement achètent directement des éditeurs. "Seulement 30% des ventes se font aux particuliers, qui achètent à 85% du livre importé de France ou de Belgique<sup>63r</sup>."

Comme la librairie reste fermée aux livres québécois et qu'une forte demande de livres scolaires domine la production, ce dernier marché devient plus intéressant pour les éditeurs: "Entre 1952 et 1962, le nombre de maisons spécialisées dans ce type de production s'accroît de 33%<sup>64r</sup>". Les livres de récompense offrent aussi un débouché appréciable en stimulant la production locale. De plus, les stratégies de monopole que développe le Centre de psychologie et de pédagogie (1945) accentuent la concentration de la production scolaire.

Ces facteurs contribuent à marginaliser le commerce du livre pour le grand public. L'enquêteur Maurice Bouchard, dans son rapport sur le commerce du livre au Québec (1963)<sup>65</sup>, souligne que le commerce du livre se développe en fonction du marché des institutions au détriment de celui du grand public, où les demandes sont plus coûteuses à satisfaire. Les maisons d'édition scolaires sont d'ailleurs devenues si importantes à la fin des années 1950 qu'elles développent des circuits parallèles de distribution qui menacent l'existence de la librairie elle-même. Les rares ouvrages littéraires publiés ne peuvent même plus atteindre le grand public.

Cependant, les écrivains et les éditeurs trouvent les moyens d'élargir "l'audience de leurs productions initialement

---

<sup>63</sup>Loc. cit.

<sup>64</sup>Jacques Michon, "Les éditions de l'Arbre 1941-1948", Éditeurs transatlantiques, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris; Montréal: Triptyque, 1991 (Études sur l'édition), p. 17.

<sup>65</sup>Maurice Bouchard, Rapport de la commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec, Québec: Imprimeur de la reine, décembre 1963, 250 p.

réservées à un public restreint<sup>66</sup> avec les séries radiophoniques et télévisuelles des années 1950. Le développement des communications est une des principales transformations que subit la société québécoise de 1940 à 1959. La télévision (1952) engendre une révolution culturelle.

Même si les clubs du livre s'avèrent, eux aussi, un palliatif, l'édition littéraire est rejetée "dans la marginalité des Clubs du livre et de l'édition par souscription, en révélant la double aliénation par le monopole des éditeurs scolaires et par la domination étrangère<sup>67</sup>". L'intervention de l'État devient nécessaire pour réglementer le commerce du livre.

Toutefois, jusqu'à la création du ministère des Affaires culturelles du Québec (1961), le Secrétariat de la Province subventionne d'une certaine façon les auteurs et les éditeurs en achetant des exemplaires de leurs livres pour les écoles et les bibliothèques. L'intervention du gouvernement existe depuis près d'un siècle - la distribution des prix est amorcée en 1876 -, mais celle-ci n'est pas intégrée dans une politique culturelle globale où l'aide à l'édition serait une priorité<sup>68</sup>. Après 1960, les subsides gouvernementaux corrigent la situation en favorisant le développement de l'édition littéraire au Québec vers un marché littéraire plus stable.

### 2.3.2 L'expansion du marché européen

Guy Boulizon, dans Livres roses et séries noires (1957), un "guide psychologique et bibliographique de la littérature de jeunesse", ne fait presque pas de cas de la littérature québécoise pour la jeunesse, s'attardant aux oeuvres étrangères. Il consacre un maigre chapitre de son livre

---

<sup>66</sup>Jacques Michon, op. cit., Éditeurs transatlantiques, p. 22.

<sup>67</sup>Loc. cit.

<sup>68</sup>Sylvie Faure, op. cit., f. 116-117.

(p. 30-34) à la "littérature de jeunesse canadienne-française", observant un curieux silence sur les oeuvres des membres de l'Association des Écrivains pour la Jeunesse dont il a pourtant été membre. Pourquoi ne parle-t-il pas de celles-ci? Sont-elles trop peu nombreuses? L'Association fait état d'un choix de 130 livres dans le catalogue de 1951. Ou sont-elles désormais inaccessibles? Dans le chapitre sur les livres d'images, on ne glisse pas un mot sur les albums québécois, qui ont pourtant été publiés en assez bon nombre dans les années 1940 et 1950.

L'ouvrage de Boulizon (1957)<sup>69</sup> permet de mesurer toute l'ampleur que prend le marché européen. Il indique les livres français que les jeunes de l'époque lisent, car ceux-ci ne sont pas sans lettres. Quelques collections québécoises s'y

---

<sup>69</sup>Parmi les "Quelques collections canadiennes de jeunesse" (une cinquantaine) citées dans son livre, mentionnons:

ABC du jeune naturaliste (Granger)  
 Albums illustrés Dussault (Dussault)  
 Alfred (Fides)  
 Contes et aventures (Fides)  
 Dollard (Beauchemin)  
 L'érable (Apostolat de la Presse)  
 Fleur de Lys (Librairie générale canadienne)  
 Frère Marie-Victorin (Frères des Écoles chrétiennes)  
 Gloires nationales (Apostolat de la Presse)  
 Grande Aventure (Librairie générale canadienne, collection du même nom chez Fides)  
 Joie de lire (Leméac)  
 Livres canadiens pour la jeunesse (Granger)  
 Mon histoire du Canada (Beauchemin)  
 Récits Laurentiens (L'Atelier)  
 Rêve et vie (Fides)  
 Romans historiques (Granger)  
 Tante Lucille (Granger)  
 Terroir (Granger)  
 Beaux récits canadiens (Librairie générale canadienne)  
 Champlain (Beauchemin)  
 Histoire régionale (Bien public)  
 Perrine et Charlot (Granger)  
 Des Veillées (Beauchemin)  
 Contes du Grand'père Sept-Heures (Chanteclerc)  
 Récits et légendes du Canada (Librairie générale canadienne)  
 Nénuphar (Fides).

mêlent parfois, comme dans le roman scout ou missionnaire. En voici un aperçu.

Les livres d'images pour les enfants de 3 à 8 ans se partagent surtout la vedette entre les Albums roses (Hachette), où Disney côtoie Babar et les Benjamin Rabier, les Albums du Père Castor (Flammarion), et les Albums du Gai Moulin, "devenus très populaires au Canada par leur prix bon marché, leurs gravures alertes et leurs textes dont plusieurs ont été réécrits ou créés par des auteurs canadiens tels que Lucille Desparois, Françoise Gravel-Jarosz et Guy Boulizon<sup>70</sup>". Les 6 à 9 ans lisent quant à eux la Collection Farandole (Casterman), les Albums Graham Greene (Desclée de Brouwer) et les Albums Duvoisin (Mame).

Pendant les années 1950, les périodiques français Coeurs vaillants, Pierrot, Tintin, Spirou, Wrill, Fripounet et Hardi partagent la faveur des garçons tandis que les Bayard et Bernadette, Âmes vaillantes, Lisette, Semaine de Suzette, Fillette et Capucine s'adressent aux filles. Les bandes dessinées Albums de Bécassine (Gauthier-Languereau), Tintin (Casterman) et Les Aventures de Jo, Zette et Jocko (Casterman) sont aussi très populaires.

Au-delà de neuf ans, les romans scouts (Signe de piste, Alsatia; Contes et Aventures, Fides; La grande aventure, Fides; Les heures joyeuses scouttes, Amitié-Hatier; Scoutisme, Lanore; Autour du feu, Casterman), d'aventures (Jules Verne, Hachette), missionnaires (L'aventure missionnaire, Bonne Presse; Romans missionnaires, Apostolat de la Presse) ou de science-fiction rallient les garçons. Parmi les romans policiers ou "séries noires", les séries Arsène Lupin et Sherlock Holmes (Hachette) entretiennent la faveur populaire. Notons une profusion de romans européens d'exploration des mers, de la terre, des airs, des pays..., ce qui mène, dans

---

<sup>70</sup>Guy Boulizon, Livres roses et séries noires, Montréal: Beauchemin, 1957, p. 17.

certains cas, tout droit à la science. Les ouvrages de vulgarisation ont toujours fait la force des Européens. Les collections portent sur la nature, le tourisme, les voyages, la musique...

Des "romans roses" pour adolescentes on retient surtout la collection Brigitte (Gauthier-Languereau) de Berthe Bernage, encensée au Québec<sup>71</sup>. Voici quelques titres qui nous renseignent sur le contenu de ces romans: Brigitte jeune fille, Brigitte jeune femme, Brigitte et le cercle de famille. La populaire Berthe Bernage a également écrit la collection Roman d'Élisabeth (Gauthier-Languereau): Liberté chérie, Espérance, etc. D'autres auteurs ont exploité la même veine qu'elle dans la collection Bibliothèque de ma fille (Gauthier-Languereau), avec des titres tels Nadine au coeur éperdu, Il y a promesse de mariage, Bonheur à tous les étages... Myonne écrit, dans la collection Cristal (Presses de la Cité), des romans mettant en vedette le personnage de Menou, identique à celui de Brigitte, les titres le confirment: Menou, jeune fille; Menou, mariée; Menou, maman. Couronnées de célébrité à l'époque, les auteures Delly et Magali publient dans la collection Les heures bleues (Hachette) et sont fort prisées par les petites Québécoises assoiffées d'histoires romantiques. Elles marquent aussi leur préférence pour la série Sylvie (collection Marabout-Mademoiselle).

Tout cela démontre que, même s'il existe une production québécoise littéraire pour les jeunes, la littérature jeunesse française joue un rôle écrasant dans notre marché.

À ce moment, on peut identifier un conflit fondamental propre au sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse. La

---

<sup>71</sup>Guy Boulizon, Livres roses et séries noires, Montréal: Beauchemin, 1957. Plusieurs revues pour la jeunesse, telles Claire, rappellent aussi tout le succès que cette auteure a connu.



submersion des livres québécois par les productions françaises crée des luttes de concurrence:

Ainsi au Québec émergent d'abord des pratiques intellectuelles en continuité avec celles de la France mais, quand ces pratiques se façonnent progressivement en littérature, le même mouvement qui les autonomise en un champ propre pose ce champ comme national<sup>72</sup>.

Jusqu'aux années 1940, le conflit n'est pas évident puisque nous n'avons pratiquement rien produit. Les livres pour enfants proviennent presque tous de la France. Mais à partir de la Deuxième Guerre mondiale, alors que les champs linguistiques et littéraires entrent en conflit, le champ national devient un enjeu crucial de la littérature québécoise pour la jeunesse. Dans le souci de doter les jeunes d'une littérature nationale, les écrivains s'efforcent de retracer la vie des héros dans des biographies, des romans historiques ou des récits fictifs. Les producteurs s'interrogent sur la formation d'une authentique littérature nationale pour les jeunes, fidèle aux moeurs québécoises, une littérature qui leur permettrait de reconnaître les lieux, les coutumes et la langue de leur pays.

Dans l'ensemble du champ littéraire,

Un rapide survol de l'histoire de la littérature au Québec nous met en face de cette évidence qu'à toutes les époques, depuis la publication du premier ouvrage littéraire au Québec, des générations d'écrivains comme de critiques ont abordé la question du devenir littéraire en relation avec la situation nationale du français<sup>73</sup>.

---

<sup>72</sup>Denis Saint-Jacques, "Nationalisation et autonomisation", L'histoire littéraire, théories, méthodes, pratiques, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, p. 243.

<sup>73</sup>Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques, "Émergence et évolution du champ littéraire québécois de 1764 à 1914", Texte, no 12: "Texte et histoire littéraire", Toronto: Les Éditions Trintexte, 1993, p. 145-146.

La littérature québécoise se développe dans un perpétuel conflit entre le national et le littéraire.

Sous l'égide de l'abbé Camille Roy, la Société du parler français entreprend une campagne de nationalisation de la littérature canadienne au début du siècle. La nationalisation de la littérature canadienne que prône Camille Roy, en 1904, établit un lien nécessaire entre littérature et nationalité<sup>74</sup>. Mais la Société se divise rapidement en deux groupes: les régionalistes prônent la thématique du terroir, et les exotiques réagissent contre ces critères de consécration littéraire en provoquant l'apparition d'un champ littéraire restreint tourné vers la France<sup>75</sup>. Tout en suivant avec intérêt le courant régionaliste, les producteurs de la littérature jeunesse ne vont pas jusqu'à provoquer une scission comme les exotiques, tenants de "l'art pour l'art", qui défendent une vision fondée sur des valeurs de liberté et de gratuité. Alors que la "littérature en service national" de Camille Roy paraît irrecevable pour ces avant-gardistes - qui ne représentent pas l'opinion dominante -, les producteurs de la littérature jeunesse ont opté pour le "service national" jusqu'aux années 1960-1970. La littérature pour la jeunesse a été une voie privilégiée pour véhiculer et reproduire les modèles du pouvoir dominant.

Non seulement la littérature jeunesse doit-t-elle entrer en concurrence avec les productions européennes, ce qui est aussi le lot de la littérature générale, mais elle doit également se tailler une place à l'intérieur de son propre champ littéraire, dans lequel elle s'inscrit en sous-champ à

---

<sup>74</sup>Jacques Dubois, L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie, Paris: Fernand Nathan; Bruxelles: éditions Labor, 1978 (Dossiers Media), p. 129.

<sup>75</sup>Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques, op. cit., p. 145.

titre de "littérature minoritaire", selon la définition de Jacques Dubois, pour imposer sa légitimité:

Par littératures minoritaires, nous entendons les productions diverses que l'institution exclut du champ de la légitimité ou qu'elle isole dans des positions marginales à l'intérieur de ce champ. C'est ainsi qu'elles n'apparaîtront pas dans les manuels de littérature ou, si elles y apparaissent, elles se verront reléguées à part<sup>76</sup>.

Guy Boulizon explique son silence entourant la littérature canadienne dans le très court chapitre réservé à celle-ci. Selon lui, un autre facteur révélant le peu d'intérêt accordé à la littérature jeunesse d'ici repose sur le fait qu'elle est encore à sa période d'élaboration:

La littérature canadienne de jeunesse est de création relativement nouvelle. Bien qu'elle n'ait point le merveilleux héritage des vieux pays, elle possède déjà des conteurs fort populaires dont les plus récents lui sont venus par l'intermédiaire de la radio ou du journalisme. L'Association des Écrivains pour la Jeunesse avait groupé les plus fervents de ces auteurs, et leur avait apporté aide et conseil nécessaires dans cette périlleuse mission. (...)

En fait, la littérature canadienne de jeunesse en est presque à ses débuts: certes, il y a eu autrefois Faucher de Saint-Maurice; il y a eu Marie-Claire Daveluy qui a reconstitué pour les jeunes l'atmosphère des temps anciens du Canada français. Il y a eu Maxine dont les éditions se sont multipliées, E. Achard, dont il n'y a pas un foyer canadien qui n'ait tel ou tel ouvrage; il y a, enfin, de nos jours, Tante Lucille, Marius Barbeau, M. A. Grégoire-Coupal, le Fr. Charles-Henri, Paul Leblanc, Madame Lacerte, Cécile Lagacé, Louise Marchand, Jeanne Daigle, Béatrice Clément, Marguerite Gauvreau, Marie-Louise d'Auteuil, le P. Ambroise et beaucoup d'autres. Il y a pour les adolescents et les adolescentes, Michelle Le Normand, Alec Pelletier, Félix Leclerc, A. Thério, C. Mélançon, J. Hébert et quantité d'autres dont les noms apparaissent aux catalogues de nos maisons d'édition.

---

<sup>76</sup>Jacques Dubois, L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie, Paris: Fernand Nathan; Bruxelles: éditions Labor, 1978, (Dossiers Media), p. 129.

Pourtant, il faut reconnaître que la littérature canadienne de jeunesse en est à sa période d'élaboration. Des difficultés de toutes sortes en gênent l'épanouissement. En fait, ce ne sont pas les manuscrits qui manquent (...). Ce ne sont pas non plus les éditeurs qui oublient leur mission; c'est l'ensemble des circonstances qui, en face de la production européenne et américaine, ne permet pas de lutter, ni sur le plan des prix de revient, ni sur le plan des tirages, ni sur celui de la diffusion. Tant qu'il n'y aura pas des "Bourses d'édition" pour favoriser les jeunes auteurs, tant que les livres de jeunesse ne pourront être vraiment vendus en Europe (à condition qu'ils soient de qualité) la situation restera précaire. Déjà, le gouvernement Provincial fait énormément pour aider les auteurs publiés, déjà certaines commissions scolaires (telle celle de Montréal) assurent une diffusion importante. Sont-ce là, les signes matériels avant-coureurs d'une véritable efflorescence de la littérature canadienne de jeunesse?<sup>77</sup>

L'aide à l'édition et une meilleure diffusion représentent non seulement des atouts pour l'expansion de la "littérature canadienne de jeunesse": ils s'avèrent inéluctables. L'étroitesse du marché, la forte concurrence du livre étranger, la domination de l'édition scolaire et la marginalisation du commerce du livre pour grand public entravent l'expansion de la littérature québécoise. À la fin des années 1950, l'État reconnaît l'urgence du problème; il officialise l'aide qu'il apporte au livre et à la culture en mettant sur pied divers programmes pour venir en aide aux éditeurs. Dans une recherche axée sur "l'examen des programmes de subvention à l'édition intégrés dans les politiques culturelles mises en place par les gouvernements canadien et québécois depuis les années soixante", Sylvie Faure fait figurer le Conseil des arts du Canada (1957) comme le pionnier de l'aide à l'édition, fondé à la suite de la Commission

---

<sup>77</sup>Guy Boulizon, op. cit., p. 30-32.

Massey (1951) "chargée d'enquêter sur les arts, les lettres et les sciences au Canada après la Seconde Guerre mondiale"<sup>78</sup>.

Les années 1940 et 1950 ont donné lieu à plusieurs tentatives d'autonomisation du sous-champ jeunesse: intensification de l'édition pendant la Deuxième Guerre mondiale, début des programmes d'aide à l'édition, création de premiers prix littéraires et d'institutions nouvelles servant à protéger les intérêts des écrivains jeunesse... Malgré cela, on ne peut encore prévoir la viabilité de la littérature québécoise pour la jeunesse, car la crise du livre des années 1960, ainsi que l'abolition des prix de récompense, en 1965, parmi d'autres facteurs, remettent en question son existence.

---

<sup>78</sup>Sylvie Faure, op. cit., f. 20.

### CHAPITRE III LA QUÊTE DE L'AUTONOMIE

Les différentes étapes que le sous-champ jeunesse a suivies, après le fondement du champ et la tentative d'autonomisation sont la phase critique de l'émergence du champ (années 1960-1970), la restructuration (années 1970) et la conquête de l'autonomie (années 1980). Ces dernières étapes nous permettent d'évaluer son fonctionnement.

#### 3.1 La phase critique de l'émergence du champ

La phase critique de l'émergence du champ se produit pendant les années soixante. La crise du livre, la perte du public captif des prix scolaires, le changement des valeurs et la nationalisation de notre littérature jeunesse favorisent une totale et bénéfique remise en question.

##### 3.1.1 La crise du livre

Pendant la Révolution tranquille (1960 à 1966), l'école, déjà obligatoire, devient gratuite jusqu'à la fin du cours secondaire ou jusqu'à l'âge de 16 ans. En 1963, le ministère de l'Éducation du Québec est créé - chapeautant du même coup 55 commissions scolaires -, suivi de la création des collèges d'enseignement général et professionnel (CEGEP) en 1968. Progressivement, les congrégations religieuses perdent le pouvoir qu'elles détenaient dans la production du manuel

scolaire. La réforme scolaire met fin au monopole clérical dans l'enseignement. Cet affranchissement des contraintes entraîne un renouvellement des études littéraires: les oeuvres québécoises entrent à l'école, aux ordres d'enseignement secondaire et collégial, et des programmes en littérature québécoise se développent dans les universités. Dans les années 1960, on admet qu'il existe enfin une littérature québécoise; celle-ci est légitimée par l'institution scolaire.

Les réformes ne se font pas sentir que dans l'Éducation; la Révolution tranquille accentue l'évolution de la société québécoise de façon très rapide. Tous ces bouleversements provoquent une crise du livre, tant sur le plan de la diffusion que sur celui de la production, qui se déclare au début des années 1960. Les principales causes de cette crise sont dues à la précarité de la situation financière d'un certain nombre de maisons d'édition québécoises, à la dure concurrence à laquelle elles se heurtent (importation étrangère), à un réseau québécois de distribution insuffisant en raison de la rareté des points de diffusion, au commerce peu rentable de la librairie et à un désordre régnant dans les prix et les remises<sup>1</sup>.

En 1962, le Conseil Supérieur du livre<sup>2</sup> présente un mémoire au ministère des Affaires culturelles demandant, à défaut de la création d'une régie du livre, la tenue d'une enquête sur le commerce du livre au Québec. L'année suivante,

---

<sup>1</sup>(Anonyme), "Notes explicatives à la nouvelle politique du livre du Québec", Vient de paraître, vol. 7, no 2, juin 1971, p. 111.

<sup>2</sup>Sociétés regroupées sous le nom de Conseil Supérieur du livre:

- Association des éditeurs canadiens
- Société des écrivains canadiens
- Société des éditeurs canadiens de manuels scolaires
- Société des libraires canadiens
- Société des librairies grossistes canadiens

(Archives nationales du Québec, E-6, art. 105, MACQ).

la Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec est créée "pour faire enquête sur tous les aspects de la production, de la vente et de la distribution du livre au Québec<sup>3</sup>". Le rapport, communément appelé "rapport Bouchard", du nom de l'enquêteur Maurice Bouchard, se divise en deux grandes parties: l'approbation et l'édition des manuels scolaires et le commerce du livre de langue française au Québec (librairie et édition).

Le rapport Bouchard est publié en 1963 dans une atmosphère de scandale, car il met au jour de nombreux conflits d'intérêt dans le domaine de l'édition scolaire. La Commission recommande que le ministère de l'Éducation du Québec approuve les manuels scolaires afin d'éviter ces conflits. Par exemple, des personnes engagées directement dans la rédaction de manuels scolaires siégeaient auparavant sur des comités d'approbation desdits manuels<sup>4</sup>. Les principales recommandations de ce rapport sont la création par l'État d'une Régie et d'une Centrale du livre. On recommande également que les établissements subventionnés par l'État soient obligés d'acheter les livres dont ils ont besoin aux librairies québécoises "accréditées". Le marché desservi par les librairies, donc de l'acheteur individuel, est alors très peu développé dans la province. L'organisation et la distribution du livre dépendent des demandes des établissements d'enseignement. Cette mesure importante du rapport Bouchard sera adoptée huit ans plus tard (soit en 1971) par le gouvernement.

---

<sup>3</sup>Rapport de la Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec, présenté par Maurice Bouchard au ministre des Affaires culturelles, Georges-Émile Lapalme, Québec: Imprimeur de la reine, décembre 1963, 250 p.

<sup>4</sup>Ignace Cau, L'édition au Québec de 1960 à 1977, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1981 (Civilisation du Québec), p. 35-36.



Recommandations, mémoires, rapports, commissions d'enquête: tout stagne sur les tablettes pendant de longues années avant que ne s'organise et ne se mette en place une réelle politique du livre au Québec. Pourquoi? Malgré une apparente bonne volonté, la culture n'a jamais été une priorité pour les différents gouvernements au pouvoir. Aussi la chute du gouvernement libéral, en 1966, puis celle du gouvernement unioniste, en 1970, viennent sonner le glas des ententes et des projets entrepris. Mais là ne réside pas l'unique raison. Selon le point de vue du gouvernement provincial, les solutions idéales susceptibles de sortir le commerce du livre de son marasme appartiennent au "domaine strictement réservé au Fédéral"; les politiciens du palier provincial ont donc les mains liées. La montée du nationalisme québécois, dont le point culminant est la crise d'octobre (1970), n'a pas favorisé non plus de bonnes relations entre les deux paliers de gouvernements.

En 1967, dans un mémo qu'il adresse au ministre unioniste des Affaires culturelles Jean-Noël Tremblay réclamant une rencontre avec des libraires et des éditeurs, Clément Saint-Germain fait le point sur deux questions névralgiques: l'approvisionnement des livres en Europe et la Régie du livre:

#### 1 - Approvisionnement en Europe

Ce sont les éditeurs et les libraires européens qui ont pourri le marché au Québec. Il leur était possible, sur le prix européen, d'accorder des remises que ne pouvait absolument pas consentir le libraire canadien. Actuellement, il semble bien que les éditeurs interviennent moins sur le marché du Québec, mais restent les commissionnaires que j'appellerais des contrebandiers du livre. Ils sont insaisissables. Il n'y aurait qu'une façon d'arrêter ce commerce depuis l'Europe, ce serait une taxe à l'entrée. Mais c'est là un domaine strictement réservé au Fédéral. Donc, rien à faire de ce côté.

#### 2 - Régie du livre

Nos libraires ne cessent de réclamer une régie du livre avec établissement d'un prix fixe. Le prix fixe va à l'encontre des lois fédérales contre le cartel. C'est du moins ce qu'on nous a dit et répété chez le Procureur géné-

ral. Au Comité consultatif du livre on est d'avis que le gouvernement provincial devrait se foutre du gouvernement central. Je pense que ce serait une erreur. (...)  
 Tout ce qui reste possible au gouvernement du Québec, c'est d'obliger les institutions subventionnées d'acheter aux conditions que déterminerait l'État, puisqu'en définitive c'est lui qui paie les achats de livres faits par ces institutions<sup>5</sup>.

Puisque le gouvernement du Québec ne pouvait intervenir que dans un seul secteur, celui des institutions subventionnées, c'est ce qu'il fit, en 1971, avec la loi sur l'accréditation des libraires. Cette solution n'est satisfaisante qu'en partie, car plusieurs intervenants demeurent convaincus qu'"une Régie gouvernementale du livre demeure toutefois indispensable pour fixer les prix, accréditer les libraires professionnels, mettre de l'ordre dans l'importation du livre et donner naissance à un véritable réseau de librairies à travers toute la Province"<sup>6</sup>.

Autre raison qui a pu retarder la politique du livre: même si une forte proportion des gens du milieu insiste sur l'application d'une réglementation dans le commerce du livre, d'autres professionnels tirent un avantage non négligeable de la situation du moment, tels les grossistes et les importants éditeurs scolaires. Si une loi a mis dix ans à voir le jour, c'est que le milieu est divisé; on exige une action, mais tous ne s'entendent pas.

En 1963, malgré toutes les difficultés et même si les oeuvres sont pour la plupart d'origine européenne, le commerce

---

<sup>5</sup>Clément Saint-Germain, "Mémo à l'Honorable Jean-Noël Tremblay", 17 avril 1967, MACQ, Direction générale des arts et des lettres. Document recueilli aux Archives nationales du Québec (E-6, art. 105).

<sup>6</sup>(Anonyme), "Plus de trois millions de Québécois sont privés de toute librairie", Québec-Presse, vol. 3, no 14, 4 avril 1971, p. 3C.

du livre est presque totalement sous contrôle québécois. Or, l'invasion étrangère dans le domaine de l'édition et de la librairie prend naissance au milieu des années 1960. Les dirigeants des maisons Bordas, Hachette, Encyclopaedia Britannica, entre autres, jugent le marché du livre québécois rentable et commencent à ouvrir des bureaux au Québec. Des maisons françaises se sont installées pour publier des adaptations d'ouvrages de leurs fonds (Dunod, Didier) et de grandes maisons d'édition américaines prennent la décision d'éditer en français (Mc Graw-Hill, Holt & Rinehart, Dent & Sons). L'édition scolaire, demeurée jusqu'alors la propriété des Québécois, car l'Église assurait l'édition des manuels scolaires, est en train de basculer entre des mains étrangères<sup>7</sup>. Un nouveau coup est porté à l'édition québécoise, en juillet 1968, quand la maison américaine Encyclopaedia Britannica achète le Centre de psychologie de Montréal, alors la plus grande maison d'édition et de librairie au Québec. Enfin, au début de 1969, éclate l'affaire Hachette<sup>8</sup>, suivie de la lutte entreprise par le Conseil Supérieur du livre

---

<sup>7</sup>J.-Z. Léon Patenaude, directeur général du Conseil Supérieur du livre, "Le CSL face à la nouvelle politique du livre au Québec", Vient de paraître (organe officiel du CSL), vol. 7, no 2, juin 1971, p. IV.

<sup>8</sup>"Dans un Livre Blanc remis au ministre des Affaires culturelles le 11 avril 1969, le CSL dénonce "l'implantation tentaculaire" de Hachette au Québec. En 1969, Hachette est présent dans tous les secteurs de l'industrie du livre, de l'édition à la librairie générale, de la distribution à la vente de livres par correspondance". De 1955 à 1968, la politique de Hachette ne suscite pas de résistances majeures. Mais en 1968, Hachette se taille la place gagnante dans la distribution du livre au Québec. Le milieu québécois s'inquiète, mais Hachette continue. Avec la Société générale de financement, la maison se porte acquéreur, en 1971, du Centre éducatif et culturel, alors la plus importante maison d'édition de manuels scolaires du Québec et, "sous le couvert du Centre éducatif et culturel dont il contrôle 45% des actions, se porte acquéreur en janvier 1972 de la Librairie Garneau (...), la plus ancienne librairie du Québec".  
Ignace CAU, op. cit., p. 46-47.

contre l'invasion de cette maison<sup>9</sup>. Le milieu local accuse généralement la concurrence étrangère d'être responsable de la crise du livre québécois, mais tous s'entendent surtout pour reprocher au gouvernement québécois son immobilisme et son aide à des éditeurs étrangers implantés au Québec. Plus tard, la Loi 51 sur les entreprises culturelles du Québec (1981) redressera la situation, car elle oblige les éditeurs subventionnés à diriger une entreprise constituée à 100% d'intérêts québécois.

### 3.1.2 La perte du public captif des prix scolaires

Germaine Bernier soulève d'autres problèmes, en 1951<sup>10</sup>, ceux du choix, de la variété, du coût des livres et de l'adaptation à leur jeune clientèle. Adapter la littérature en fonction des goûts du jeune public révèle un phénomène nouveau que l'Association des écrivains jeunesse a contribué à propager. Cette redéfinition de l'enfant, qui a ses goûts propres, entraîne un remaniement en profondeur de la façon d'écrire pour les jeunes et des thèmes abordés. Bref, les livres de récompense québécois, offerts depuis près d'un siècle, répondent de moins en moins aux nouveaux critères établis sur la base des changements vécus dans la société.

Déjà, en 1960, la tradition s'effrite, les éducateurs choisissant aussi bien des livres que des jouets bon marché à offrir en récompenses scolaires<sup>11</sup>.

Outre la crise du livre, qui frappe l'ensemble du champ littéraire, l'édition pour la jeunesse reçoit un coup fatal en

---

<sup>9</sup>Virginie Boulanger, "La nouvelle politique du livre: un geste qui vient très tard", Québec-Presses, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 13.

<sup>10</sup>Germaine Bernier, "Si d'abord on choisissait mieux les récompenses scolaires", Le Devoir, 31 mars 1951, p. 2.

<sup>11</sup>(Anonyme), "Éditorial. Les prix de fin d'année scolaire: hochets ou livres?", Lectures, vol. 6, no 9, mai 1960, p. 258.

1965, année à partir de laquelle on cesse de donner des livres aux distributions de prix de fin d'année scolaire.

Cependant, comme le marché du livre pour la jeunesse était autrefois presque exclusivement scolaire, il se met soudain à péricliter. Les livres pour les jeunes se raréfient et les tirages diminuent. Bon nombre d'éditeurs n'osent pas publier pour un marché qui n'est pas déjà constitué. Il leur faut absolument trouver de nouveaux débouchés, ce qui implique de nouvelles stratégies. Car les éditeurs ne peuvent désormais plus compter sur les seules commissions scolaires, ils doivent s'efforcer de trouver de nouveaux acheteurs. C'est le marché des bibliothèques et du grand public qui deviendra peu à peu un complément au marché scolaire, mais il faudra encore du temps avant que les éditeurs ne se dirigent vers le marché des acheteurs individuels en librairie. Pour le moment, les éditeurs misent sur la prudence en s'orientant davantage vers la production à fort tirage de manuels scolaires. Le circuit scolaire et la littérature populaire garantissent encore la rentabilité. Les éditions MediasPaul (1947-..., nommées Paulines jusqu'en 1994), l'une des seules maisons à avoir surmonté l'épreuve du temps avec la maison Fides (1937-...), offrent un repère significatif. Plaçant dès leurs débuts le secteur jeunesse en priorité, les éditions Paulines ont publié quelque 150 ouvrages pour les jeunes entre 1947 et 1961. Elles cessent pourtant leur production jeunesse entre 1961 et 1971, la période la plus critique, pour cette maison pourtant bien établie.

Le déclin amorcé en 1965 se poursuit jusqu'en 1971. Les unes après les autres, les maisons d'édition abandonnent leurs collections pour la jeunesse, quand ce n'est pas tout simplement leur secteur jeunesse. Même si plusieurs éditeurs poursuivent leurs activités (Éditions Jeunesse, Fides, Beauchemin, L'Atelier, Pélican, CPP) et que les collections jeunesse se développent peu à peu (Le Petit Jaseur, Centre

pédagogique de Québec; Plein feu et Brin d'herbe, Éd. Jeunesse; Les Quatre-Vents, Fides; Lidec-Aventures, et les séries Unipax et Volpek, Lidec), la situation générale reste néanmoins catastrophique. La production annuelle des titres québécois connaît une chute libre du milieu des années 1960 aux années 1970, à un point tel que la littérature québécoise pour les jeunes est alors véritablement menacée de disparition. La production de l'année 1969 s'avère très maigre: six titres seulement<sup>12</sup>. Bref, les années 1960 se terminent sur une note dramatique: la production n'aura jamais été aussi faible.

Nous situons la phase critique de l'émergence du champ pendant les années 1960, car l'affranchissement de la demande des établissements scolaires revêt une importance capitale pour la littérature jeunesse en favorisant le recours à de nouveaux marchés. Le marché individuel facilitera l'accès à l'autonomisation du champ de la littérature québécoise pour la jeunesse. Ainsi la perte du marché scolaire dans les années 1960, qui a anéanti tous les efforts fournis depuis des décennies, a paradoxalement hâté la restructuration du sous-champ dans les années 1960-1970, celui-ci se dirigeant peu à peu vers une relative autonomie. La perte d'un public a donc fortement contribué à structurer ce champ littéraire.

Si nous tentons de situer le champ littéraire jeunesse au sein du champ du pouvoir, nous constatons que le premier occupe une position dominée à l'intérieur du second, son autonomie étant menacée. Avant les années 1960, l'articulation entre les champs se faisait plus visible. Les agents et les institutions possédant le capital nécessaire pour occuper des

---

<sup>12</sup>Odette Leroux, "La littérature de jeunesse en 1969", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1969, p. 61-62.

positions dominantes dans les différents champs de l'époque sont le clergé et le système scolaire. Le sous-champ jeunesse s'est développé principalement à partir de ces deux sphères du pouvoir. Les détenteurs du pouvoir visent à imposer leur vision aux écrivains et à s'appropriier le pouvoir de consécration et de légitimation qu'ils détiennent. Les "filtres" idéologiques du livre jeunesse passent par la religion, ensuite par l'école. On ne peut que constater une imbrication profonde du sous-champ littéraire et des champs scolaires et religieux jusqu'aux années 1970. Dans les années 1980, ce pouvoir ne disparaît toutefois que partiellement. Les livres jeunesse qui ne répondent pas aux critères moraux de l'école sont tout simplement éliminés des classes. Dans le rapport entre les producteurs culturels et les dominants, on voit de cette façon se matérialiser les instances qui exercent une emprise directe sur le sous-champ littéraire jeunesse par les sanctions qui frappent certains livres censurés dans les écoles.

### 3.1.3 Le champ national

Au coeur de ce climat de renouveau, caractérisé par la remise en question des valeurs traditionnelles, de nouvelles pistes de réflexion sont tracées. L'affirmation d'une identité nouvelle est confirmée par le besoin que ressent le Québec d'avoir sa propre littérature nationale. On veut combler une lacune, soit l'inexistence d'une véritable production nationale pour les jeunes. Des articles de journaux de plus en plus nombreux insistent sur le fait que l'enfant a besoin de connaître - à condition qu'elle existe - sa littérature nationale pour pouvoir s'identifier à son peuple:

Mme Daveluy explique que, dans le but de contrer les difficultés sans cesse croissantes de l'édition de la littérature-jeunesse, des spécialistes - auteurs, concepteurs, éditeurs, bibliothécaires, critiques et

autres - se sont récemment regroupés en corporation, tous profondément convaincus de la nécessité d'une littérature authentiquement nationale<sup>13</sup>.

Les critiques soulignent chaque effort des auteurs jeunesse pour s'adapter à la réalité des jeunes d'ici, telle Denise Houle qui critique Le secret de Vanille, de Monique Corriveau: "Dans un cadre bien de chez nous, l'auteur fait évoluer ses petits personnages. Minuscules bonshommes dont la vie, racontée en des mots jolis, colorés, ressemble étrangement à celle des jeunes lecteurs auxquels ce livre est destiné<sup>14</sup>.

Les Éditions Jeunesse présentent, en juin 1963, leur "Mémoire sur la littérature de jeunesse" à la Commission d'enquête sur le commerce du livre. Ce mémoire souligne que nous devons être "maîtres chez nous", tant dans le domaine de la culture que dans celui de l'économie; que les jeunes doivent compter sur une littérature adaptée à leur âge et à leurs besoins et avoir accès à des ouvrages conçus pour eux et qui leur parlent de leur pays. L'une des 17 recommandations demande de privilégier la littérature canadienne-française de jeunesse (publicité, étude, prix littéraires équivalents à ceux de la littérature pour les adultes et au même titre) pour qu'elle occupe la place qui lui revient auprès des jeunes. Les signataires du mémoire soutiennent que, le Québec étant encore bien jeune, "notre littérature pour adultes commence pourtant à s'imposer au dehors. Ce n'est pas encore vrai de notre littérature de jeunesse." Ils dénoncent enfin ce qu'ils considèrent comme une "triple anomalie": premièrement, les enfants lisent massivement les illustrés américains; deuxièmement, ils ne lisent pratiquement que des oeuvres

---

<sup>13</sup>(Anonyme), "Communication Jeunesse. Bienvenue, jeunes écrivains et illustrateurs!", Montréal-Matin, 4 juin 1971, p. 22.

<sup>14</sup>Denise Houle, "Le secret de Vanille (Monique Corriveau)", Lectures, vol. 9, no 5, janvier 1963, p. 129-130.



françaises; et troisièmement, soit qu'on leur soumette des "oeuvres autochtones de mauvaises qualité", soit qu'on néglige de répandre les oeuvres excellentes de nos écrivains.

Notre littérature est-elle compétitive sur le marché international? Pas encore, c'est ce que déplorent les signataires du mémoire qui signalent toutefois que les ouvrages de certains écrivains jeunesse québécois, tels Yves Thériault, Monique Corriveau, Paule Daveluy et Suzanne Martel, "égalent souvent les productions semblables qui nous viennent d'outre-mer; ils les surclassent même par leur adaptation à nos jeunes lecteurs."

Si on la compare toutefois à notre littérature générale, la littérature jeunesse accuse un retard au niveau des thèmes, qui sont moins adaptés à la société en mouvance. En 1960, alors que l'institution de la famille est ouvertement contestée dans la littérature générale, les oeuvres pour les jeunes continuent à reproduire les valeurs préexistantes jusqu'à la fin des années 1970. Le roman pour adultes a délaissé la problématique sociale des années 1940 pour rechercher une problématique plus personnelle. "Il débouche ainsi sur une problématique plus universelle qui décrit le tourment d'être humain au Québec dans la décennie 1960. Voilà pourquoi il commence à intéresser les lecteurs étrangers<sup>15</sup>". Dans la même période, notre littérature jeunesse perce timidement à l'étranger avec les romans de Suzanne Martel (Quatre Montréalais en l'an 3000) et de Paule Daveluy (L'Été enchanté), qui sont traduits en anglais et publiés à New York.

En 1967, Paule Daveluy déplore le sort réservé à la littérature jeunesse au Québec:

---

<sup>15</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, en collaboration avec Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry, Lucie Robert, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome IV: 1960-1969, Montréal: Fides, 1984, p. XXII.

Pourquoi publie-t-on si peu de livres pour la jeunesse, au Canada-français (*sic*) (moins de dix, l'an dernier, selon un libraire-grossiste), quand la production européenne et américaine est considérable, quand de petits pays comme la Pologne et la Belgique en lancent chaque année des quantités effarantes?

Pourquoi a-t-on décidé, en haut lieu, de supprimer le prix de la catégorie "jeunesse", ou, du moins de ne pas l'octroyer tous les ans, aux concours de la province?

Pourquoi si peu d'écrivains se consacrent-ils à ce secteur indigent de notre littérature nationale?

Chercher réponse à ces questions, c'est tourner en rond. Les éditeurs publient peu en ce domaine parce que c'est onéreux et que les livres ne se vendent pas comme ils le souhaiteraient. Les livres ne se vendent pas parce qu'on ne les trouve pas en librairie; on ne les trouve pas en librairie parce que le public ne les demande pas; le public ne les demande pas parce qu'il ne les voit pas à l'étalage et que la publicité n'a pas éveillé sa curiosité; il n'y a pas de publicité parce que l'éditeur n'a pas d'argent pour en faire, et l'éditeur n'a pas d'argent parce que ses livres ne se vendent pas<sup>16</sup>.

Elle identifie à cette carence trois facteurs: le manque d'argent, le manque d'intérêt de la population québécoise envers ses propres productions et elle soulève le problème des intermédiaires comme principales entraves au commerce du livre pour la jeunesse:

Au manque d'argent vient se greffer un manque total d'intérêt populaire envers ce secteur de nos lettres. Si les éditeurs souffrent de cette situation, les auteurs en ressentent le contrecoup. (Les enfants) lisent ce qu'on leur propose, et qui leur proposerait nos livres?

Est-ce qu'on oublie, effectivement, de parler de la littérature pour la jeunesse du Québec? Comparativement à la France et à la Belgique, où les livres jouissent d'une forte couverture médiatique découlant de leur imposante production,

---

<sup>16</sup>Paule Daveluy, "S'il y a des auteurs déçus au Québec, il y a des enfants à émerveiller", Le Devoir, 9 décembre 1967, p. 19.

le Québec occupe une place plus que modeste dans nos périodiques.

Les collaborateurs de la revue Lectures (1946-1966) critiquent surtout les ouvrages européens. Dans la chronique "Littérature de jeunesse", il est rare que l'on s'attarde aux oeuvres québécoises, surtout avant les années 1960, mais les livres d'Eugène Achard, Denise Houle, Monique Corriveau, Béatrice Clément, Jean Miville-Deschesne, Simone Beaulac, Dollard des Ormeaux, Paule Daveluy et Andrée Maillet font l'objet de critiques de 1960 à 1966.

Quant à la revue Livres et auteurs canadiens, devenue Livres et auteurs québécois en 1969, elle s'attarde annuellement aux productions québécoises, même si elles sont peu nombreuses. Dans le numéro Livres et auteurs canadiens, 1967, paraît "Littérature de jeunesse et colonisation"<sup>17</sup>, où l'auteur et rédacteur de la revue, Adrien Thério, déplore la faible quantité de la production. Des 31 titres recensés dans cette publication en 1961 et en 1962, il n'en reste qu'une quinzaine de 1963 à 1966. Et en 1967, les collaborateurs n'ont recensé que six livres qui appartiennent spécifiquement à la section jeunesse. Thério soutient que la distribution massive des livres français a tué notre littérature pour la jeunesse au cours des années 1960. Il ne s'est pas gêné auparavant pour affirmer que celle-ci "est terne, fade, écrite en fonction d'enfants de choeur de moins de dix ans"<sup>18</sup>. Lorsque le critique affirme que notre roman "présente une image toute artificielle de notre âme et de notre paysage", son jugement s'applique tout aussi bien au roman jeunesse. Les collaborateurs de la revue critiquent d'ailleurs sévèrement la

---

<sup>17</sup>Adrien Thério, "Littérature de jeunesse et colonisation", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1967, p. 8-10.

<sup>18</sup>Adrien Thério, "Un mal chronique: la peur de vivre et d'aimer", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1963, p. 3-7.

littérature jeunesse, qu'on dit moralisatrice, mièvre, imprégnée de religiosité et édifiante. Les livres de Michelle Le Normand (La montagne d'hiver), de Geneviève de Francheville (Le mirage), de Béatrice Clément (Élection au terrain de jeu et autres contes), de Pia Roseau (Marraine Mance) et de combien d'autres sont ainsi qualifiés. Les oeuvres des nouveaux auteurs, tels Suzanne Martel, Monique Corriveau, Paule Daveluy, Yves Thériault et Maurice Gagnon, sont louées par la critique pour la qualité de leur écriture et la structure de leurs intrigues.

Les années 1960 marquent un tournant dans la littérature pour la jeunesse. Il se produit une nette coupure avec les auteurs de la période précédente parce que, entre autres raisons, ces derniers abandonnent alors peu à peu l'écriture. Les nouveaux auteurs choisissent surtout le genre littéraire romanesque: roman policier avec Monique Corriveau (Le secret de Vanille), roman d'aventures avec Yves Thériault (série Volpek), Maurice Gagnon (série Unipax) et Henriette Major (Le club des curieux), roman de science-fiction avec Suzanne Martel (Quatre Montréalais en l'an 3000) et Rolande Allard-Lacerte (Le soleil des profondeurs), roman d'amour avec Paule Daveluy (Drôle d'automne), et prose poétique avec Cécile Chabot (Et le cheval vert).

Jusqu'à la fin des années 1970, la question du champ national - le conflit structurel dominant - constitue encore un sujet d'actualité. En 1979, Henriette Major écrit dans la revue Lurelu: "Pourquoi écrire des livres d'ici?"<sup>19</sup> Elle répond tout simplement: "parce que je suis d'ici". Elle ne croit pas que l'écrivain d'aujourd'hui "doive se contraindre à tout prix à traiter de sujets locaux ou à employer des expressions dites "du terroir". C'est malgré lui, sans presque

---

<sup>19</sup>Henriette Major, "Pourquoi écrire des livres d'ici?", Lurelu, vol. 1, no 1, 1978, non paginé.

s'en rendre compte, qu'il emploiera un langage coloré par son environnement, qu'il exprimera des réalités de chez lui."

### 3.2 Restructuration du sous-champ de production culturelle

#### 3.2.1 Politiques et subsides gouvernementaux

Exacerbée par l'installation de maisons étrangères qui font directement concurrence à l'édition québécoise, la crise du livre se définit surtout par l'étroitesse du marché québécois, l'élévation continuelle des coûts de fabrication et la résistance du public à absorber une augmentation de prix. Ces facteurs rendent difficile l'édition d'ouvrages de littérature et d'érudition. À ce problème vient s'ajouter l'insuffisance des subventions du ministère des Affaires culturelles du Québec (MACQ) et du Conseil des arts du Canada (CAC), nouvellement créées, au chapitre de l'aide à l'édition. Le Conseil Supérieur du livre (CSL) demande que la politique gouvernementale de subventions, qu'il juge nettement insuffisante, soit revue et améliorée<sup>20</sup>.

À la suite de toutes ces pressions, le ministre des Affaires culturelles, François Cloutier, annonce, le 3 mai 1971, une nouvelle politique du livre. Deux mesures importantes sont proposées pour venir en aide aux secteurs de l'édition et de la librairie. Dans le premier cas, les maisons d'édition doivent comporter 50% d'intérêts canadiens si elles veulent bénéficier de subventions gouvernementales, alors que le CSL insiste, lui, pour limiter la propriété étrangère à 20%. Il est aussi entendu que les maisons d'enseignement subventionnées par le gouvernement provincial sont tenues

---

<sup>20</sup>J.-Z. Léon Patenaude, "La situation actuelle de l'édition québécoise", Québec-Presse, vol. 3, no 14, 4 avril 1971, p. 27C. (Article paru dans Le Devoir, 14 novembre 1970).

obligatoirement d'acheter leurs livres dans les librairies agréées par le ministère des Affaires culturelles<sup>21</sup>.

Une telle politique du livre provoque la scission des agents: les satisfaits et les mécontents de la loi. Dès lors, on peut mieux analyser les positions et les luttes de pouvoir qui s'exercent dans le secteur du livre.

Les agents satisfaits sont le CSL, les gros libraires (Fides, Dussault, Granger, Leméac...), les éditeurs en général et les grossistes:

Messieurs Patenaude, Tisseyre, Hébert, Dussault, Sasseville et Carignan, notamment (du Conseil Supérieur du Livre, de l'Association des éditeurs canadiens, de la Société des éditeurs de manuels scolaires du Québec, de l'Association des libraires du Québec) qui, depuis dix ans, talonnent le gouvernement pour qu'il s'occupe des graves problèmes des professionnels du livre, se félicitent, pour leur part, "de ce commencement qui nous donne confiance." Leurs entreprises comptant généralement parmi les plus florissantes dans ce domaine au Québec, ils seront certainement très favorisés, de ce fait, par les nouvelles dispositions concernant la vente et la distribution du livre<sup>22</sup>.

Après dix ans de demandes répétées au gouvernement, J.-Z. Léon Patenaude se réjouit des mesures adoptées pour conserver aux libraires la distribution du livre ainsi que la réglementation des prix. (Les bas prix consentis par les libraires les empêchaient de maintenir des services profitables au public)<sup>23</sup>. Par contre, M. Patenaude ne se montre pas entièrement satisfait de la loi car, selon lui, le

---

<sup>21</sup>(Anonyme), "La nouvelle politique du Québec envers le livre canadien-français", Vient de paraître, vol. 7, no 2, juin 1971, p. I-IV.

<sup>22</sup>Virginie Boulanger, "La nouvelle politique du livre favorise les gros", Québec-Pressé, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 13.

<sup>23</sup>(Anonyme), "Merci, monsieur le ministre...", Québec-Pressé, vol. 3, no 41, octobre 1971, p. 20-8S.

gouvernement n'a pas réglé le problème du manuel scolaire en demandant une proportion québécoise de 50% aux maisons d'édition au lieu des 80% exigés. L'invasion étrangère est donc loin d'être enrayée.

La liste des agents mécontents s'allonge. Ce sont les petits libraires, parce que non agréés, le Syndicat des écrivains du Québec, la CÉCM, les associations de bibliothécaires (ACBLF, ABQ et CBPQ) et le consommateur en général (quoique les agents mécontents définissent la position de celui-ci).

Cette législation tant attendue sur le livre est décevante pour l'ensemble des professionnels du livre. Elle ne profite, en fait, qu'à un secteur bien précis: celui du commerce du livre. Le gouvernement a réglé certains problèmes importants et urgents des libraires mais, ce faisant, il a pénalisé les institutions publiques, dont les bibliothécaires et, par conséquent, le consommateur. (...) L'adoption de certaines recommandations dudit rapport (Bouchard) aurait eu l'avantage, au moins, de profiter à tout le monde, aussi bien au consommateur qu'au libraire et qu'à l'éditeur tandis que la loi protectionniste de M. Cloutier favorisera inévitablement les grosses maisons au détriment des petites<sup>24</sup>.

L'écrivain Claude Jasmin, alors président provisoire du Syndicat des écrivains du Québec, dénonce énergiquement "la loi du 3 mai". Il est persuadé que cette loi favorise les gros commerçants du livre:

Une loi qui a d'ailleurs été édictée par le ministère des Affaires culturelles à la suite des pressions du CSL. Et vous savez qui cet organisme représente? Certainement pas les auteurs et les poètes. Le CSL représente les librairies, les éditeurs de manuels scolaires et autres éditeurs. Bref, tous ceux qui ont la part du lion dans cette histoire<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup>Virginie Boulanger, op. cit., "La nouvelle politique du livre favorise les gros", p. 13.

<sup>25</sup>V. S., "Le Syndicat des écrivains du Québec dénonce la loi du 3 mai", Québec-Presse, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 16-4S.

Par la voix de sa présidente, Mme Thérèse Lavoie-Roux, la Commission des écoles catholiques de Montréal conteste aussi la nouvelle politique du livre. Mme Lavoie-Roux s'indigne du fait que le gouvernement n'ait pas cru bon de consulter les commissions scolaires - qui sont les principaux acheteurs de livres - avant de décider d'une politique aussi importante. Elle reçoit l'appui de l'ancien président de la CÉCM, André Gagnon, qui dénonce cette politique parce qu'elle "utilise les structures scolaires pour subventionner les éditeurs québécois"<sup>26</sup>.

Trois associations de bibliothécaires (ACBLF, ABQ et CBPQ) définissent leur position dans un mémoire envoyé au ministre. Les membres déplorent particulièrement l'absence de consultation officielle auprès des principaux intéressés, et craignent que la loi ne vienne freiner une action qu'ils estiment efficace. Ils se demandent en outre si "des relations commerciales forcées vont aider à l'assainissement du climat actuel du monde du livre"<sup>27</sup>.

Petit libraire devenu "non-agréé", Roch Tiberghien soutient pour sa part qu'il perd une grande partie de sa clientèle à la suite de la nouvelle politique du livre, car il se spécialise dans le service aux bibliothèques<sup>28</sup>. Quant au libraire Pierre Lespérance, il "soutient que cette loi est une erreur du gouvernement, qu'elle a été voulue par les

---

<sup>26</sup>(Anonyme), "Les commissions scolaires n'ont pas été consultées", Québec-Presse, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 19-7S.

<sup>27</sup>(Anonyme), "Les bibliothèques publiques ne veulent pas faire les frais de la nouvelle politique du livre", Québec-Presse, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 20-8S.

<sup>28</sup>(Anonyme), "Un gars que la nouvelle politique du livre n'a vraiment pas aidé", Québec-Presse, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 22-10S.



grossistes et qu'elle ne peut pas aider le petit libraire<sup>29</sup>. La législation idéale serait, selon lui, une loi qui laisserait aux grossistes le manuel scolaire et les collectivités, et aux libraires, la vente du livre avec une tablette avantageuse qui leur permettrait de vendre le livre moins cher au consommateur.

La nouvelle politique du livre reçoit donc un accueil mitigé. Modifiée et assouplie, en 1979, elle répondra enfin aux attentes du milieu.

Mais, plus que tout, les subsides gouvernementaux ont contribué à structurer le champ littéraire et à assurer la viabilité de la littérature jeunesse. La prédominance du livre scolaire, qui nuit au marché grand public, et les structures de production et de diffusion fragiles forcent l'État à intervenir.

En étendant son action dans le domaine du livre, l'État s'est donc fait tour à tour arbitre (législation), soutien financier (subventions, bourses, achat de livres) et instance de légitimation (prix, distinctions). En somme, la présence de l'État s'est faite sentir à la fois au niveau de la production, de la distribution et de la promotion du livre<sup>30</sup>.

Au Conseil des arts du Canada (CAC, 1957), on agit plus efficacement à partir des années 1970. Le programme d'assistance à la publication, créé en 1959, "vise à soutenir l'édition de romans (pour le Canada français seulement, à cause de l'exiguïté du marché), de recueils de poésie, d'essais et de livres de critique littéraire<sup>31</sup>". Les sommes

---

<sup>29</sup>(Anonyme), "Une loi voulue par les grossistes - Pierre Lespérance", Québec-Presse, vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 22-10S.

<sup>30</sup>Sylvie Faure, op. cit., f. 8.

<sup>31</sup>Ibid., p. 31.

accordées au départ sont modestes, mais la restructuration de l'aide à l'édition, en 1972, encourage de plus en plus de maisons d'édition. La création du programme des subventions globales demeure toutefois la forme d'aide aux éditeurs la plus importante. Car, contrairement aux programmes précédents, les subventions globales, créées en 1972 et encore en vigueur, encouragent la maison d'édition elle-même, et non plus des titres ou des auteurs en particulier<sup>32</sup>. Elles avantagent les éditeurs qui possèdent un bon catalogue, car les subventions globales sont calculées à partir des chiffres annuels de production. Entre 1973 et 1988, les maisons d'édition Leméac, Fides et Hurtubise HMH reçoivent 20% des subventions octroyées aux éditeurs francophones<sup>33</sup>.

Cependant, l'aide à la littérature jeunesse arrive un peu plus tard, en 1977. Cette date coïncide peut-être avec celle à laquelle on imagine qu'il existe enfin une littérature jeunesse chez nous. Pendant deux ans, le programme subventionne la réimpression de livres canadiens pour la jeunesse qui sont épuisés. Après la fin du programme, les éditeurs jeunesse bénéficient des programmes de subventions par titre ou de subventions globales tout comme les autres éditeurs. La production jeunesse augmente: certains éditeurs se spécialisent dans le domaine ou ajoutent un secteur jeunesse à leur catalogue.

Trois phases se sont succédé dans l'évolution du CAC: "la première (1957-1971) montre la prise de conscience des pouvoirs publics à propos de la situation dramatique de la culture et l'élaboration des premières tentatives d'aide au livre", la deuxième (1972-1979) correspond à la mise sur pied

---

<sup>32</sup>Ibid., p. 48.

<sup>33</sup>Loc. cit.

des programmes d'aide à l'édition, et la dernière (1980-1988) encourage la promotion du livre canadien<sup>34</sup>.

Au service des lettres du ministère des Affaires culturelles du Québec (MACQ, 1961), l'assurance-édition demeure, jusqu'en 1964-1965, la seule mesure d'aide directe à l'édition<sup>35</sup>. La littérature jeunesse est subventionnée dès 1973 par le MACQ et, en 1979, dans le cadre d'une politique québécoise du développement culturel instaurée par Camille Laurin, un régime d'aide à l'édition, à la promotion et à la diffusion est adopté. Il s'agit de la Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre. La Loi 51 exige des maisons d'édition et des librairies qui désirent une accréditation qu'elles appartiennent à 100% à des intérêts québécois si elles veulent recevoir une aide gouvernementale.

Au ministère de l'Éducation du Québec (MEQ, 1963), des livres sont achetés jusqu'en 1966, à titre de prix scolaires. Le ministère de l'Éducation veille alors à la distribution des récompenses scolaires. Après l'abolition des prix scolaires, le MEQ achète encore des livres aux éditeurs ou aux libraires et les envoie aux bibliothèques publiques du Québec, aux minorités francophones canadiennes et à divers centres culturels au Québec et à l'étranger<sup>36</sup>.

À la fin des années 1970, grâce aux organismes subventionnaires et à un contexte favorable, le commerce du livre se diversifie et se spécialise en même temps. Les éditeurs québécois élargissent leur marché en développant de nouveaux créneaux, tels le livre pratique et le livre

---

<sup>34</sup>Ibid., p. 21.

<sup>35</sup>Ibid., p. 125.

<sup>36</sup>Loc. cit.

jeunesse. À la fin des années 1970 et au cours des années 1980, les livres, les auteurs et les maisons d'édition sont désormais subventionnés, mais l'aide se rend encore plus loin: des subventions pour tournées de promotion (1978-1988) sont accordées à des auteurs et à des illustrateurs. Comme la production est stabilisée, on s'attaque résolument à la diffusion du livre, le plus grand obstacle de l'activité éditoriale québécoise des années 1970<sup>37</sup>.

### 3.2.2 Mobilisation du milieu jeunesse

Les années 1970 ont contribué à façonner le paysage littéraire pour la jeunesse tel que nous le connaissons actuellement comme si rien d'autre n'avait existé auparavant. Le sous-champ littéraire pour la jeunesse entre en processus d'autonomisation au cours des années 1970. Malgré des formes de recul identifiables à différents moments du processus d'autonomisation (après-guerre, années 1960, 1970), il ne faut pas oublier que plusieurs expériences pour établir une littérature spécifiquement dédiée aux enfants ou intentionnelle ont été tentées depuis les années 1920, avec la presse enfantine notamment et des structures facilitant son développement.

En 1970, l'étouffement de la littérature pour la jeunesse mobilise tout le milieu, qui propose diverses actions. Des écrivains fondent des organismes de promotion et de sensibilisation, des prix littéraires sont créés, l'animation en lecture se popularise, le gouvernement vient en aide à l'édition, à la librairie, à la distribution du livre... Le milieu se restructure entièrement dans les années 1970.

En janvier 1971 est fondé un organisme de promotion de la littérature québécoise pour la jeunesse: Communication Jeunesse. Comme en témoigne son appellation, la nouvelle association veut mettre en communication tous les

---

<sup>37</sup>Ibid., p. 57.

professionnels oeuvrant dans le domaine de la littérature pour la jeunesse et réunir ceux qui s'intéressent aux différentes formes de communication pour la jeunesse: cinéastes, réalisateurs, écrivains, illustrateurs, bibliothécaires, éducateurs, chercheurs, libraires, éditeurs, critiques... Le but ultime est de stimuler la publication et de revaloriser la littérature pour la jeunesse afin de contrer la baisse de production.

Paule Daveluy, auteure et traductrice, initie ce mouvement. Les autres membres fondateurs de Communication Jeunesse sont Simone Hudon-Beaulac, Louise Lemieux, Suzanne Martel et Suzanne Rocher<sup>38</sup>.

En novembre 1970 (deux mois avant le début officiel des activités de l'organisme), Communication Jeunesse présente son "Mémoire à l'intention des membres du Conseil des arts du Canada: L'édition de littérature de jeunesse au Canada français". L'organisme soutient que la mise en marché est à l'origine des problèmes financiers de l'industrie du livre canadien-français pour la jeunesse. Il retient trois solutions pour résoudre les problèmes de la commercialisation du livre: "une aide gouvernementale à la diffusion de la littérature de jeunesse"; "une protection accrue du livre de jeunesse canadien-français" et "une aide aux auteurs et aux éditeurs".

L'année suivante, le même organisme présente un mémoire au ministère des Affaires culturelles du Québec: "Le livre de jeunesse québécois: élément clé du développement culturel du

---

<sup>38</sup>Bulletin Communication Jeunesse, Montréal: Communication Jeunesse, vol. 11, no 5, novembre 1991, p. 3-16.

L'organisme a connu les présidences successives de Paule Daveluy, Raymond Vézina, Henriette Major, Cécile Gagnon, Lucie Julien, Michelle Provost, Michel Clément, Francine Pelletier et Pierre Bourdon.

A la direction générale se sont succédé François Martin (1978), Louise Warren (1978-1979), Lucie Julien (1979-1988), Isabelle Cottenceau (1988-1990), Sylvie Gamache (1990-1994) et Gérard Pourcel (1994-...).

Québec". Paule Daveluy y souligne les problèmes liés aux facteurs économiques. Les éditeurs ne peuvent soutenir la concurrence étrangère faute d'argent, conséquence d'une population trop restreinte, et le marché limité du Canada français ne permet pas des tirages assez élevés pour diminuer le coût de production et leur permettre d'être concurrentiels.

On recommande une aide financière accrue du ministère des Affaires culturelles du Québec; l'aide à l'édition et l'instauration d'un programme de diffusion du livre, ainsi que des prix littéraires à l'intention des auteurs comme des illustrateurs. Dans ce mémoire, Paule Daveluy soutient encore que, depuis une quinzaine d'années, plusieurs éditeurs importants, qui produisaient quelques livres jeunesse, à chaque année, ont abandonné ce secteur d'édition. Alors qu'en 1950, une dizaine d'éditeurs publiaient pour les jeunes, seulement deux le font en 1970.

Tous les collaborateurs le clament, à tous les journaux et revues (Documentation et bibliothèques, Livres et auteurs canadiens, etc.): "aussi longtemps que nous ne publierons pas de beaux livres, nous ne pourrons jamais faire concurrence au marché français, dans ce domaine<sup>39</sup>". Adrien Thério affirme qu'il n'y a qu'une seule solution pour que la littérature jeunesse revive, au Canada français: "(...) il faut que les pouvoirs publics viennent en aide aux éditeurs du Québec qui voudraient publier des livres pour les jeunes mais en sont absolument empêchés par la concurrence déloyale du marché français et belge". Le premier colloque de Communication Jeunesse, "Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise," en 1972, lui donne raison en lui permettant de démontrer la pauvreté du livre jeunesse québécois: la librairie a un très petit stock de livres québécois et qui,

---

<sup>39</sup>Adrien Thério, op. cit., "Littérature de jeunesse et colonisation", p. 8.

facilement engloutis par la production étrangère, retiennent peu l'attention.

En 1978, la présidente de Communication Jeunesse, Cécile Gagnon, soumet des recommandations à la Conférence socio-économique sur les industries culturelles du Québec dans le rapport "Le livre pour la jeunesse (3-5 décembre 1978)". Elle situe la place de la littérature québécoise pour la jeunesse: "C'est dans les livres d'ici que les enfants québécois font l'apprentissage de notre réalité." Elle souligne que l'habitude de la lecture ne s'acquiert pas à l'âge adulte. L'incitation à la lecture doit commencer par les enfants. Elle constate que les créateurs de littérature pour enfants sont souvent laissés pour compte. Enfin, les "situations qui empêchent ce secteur de la production littéraire d'être rentable sont:

- a) la concurrence des éditeurs étrangers;
- b) le *dumping* des livres français et belges sur le marché;
- c) l'absence d'une politique d'achat des livres d'ici dans les écoles et dans les bibliothèques municipales;
- d) l'absence d'information;
- e) l'absence de la production littéraire québécoise en librairie".

Beaucoup d'autres initiatives naissent au cours de cette décennie. En 1975, la création d'un poste de conseillère en littérature jeunesse à la Bibliothèque nationale du Canada traduit l'engagement des institutions. Le titulaire de ce poste (Irène Aubrey l'a occupé la première pendant près de 20 ans) promeut la littérature québécoise en constituant des bibliographies, un centre de documentation, en participant à des causeries, etc.

Le Québec remporte des honneurs sur le plan international: en 1978, il est représenté pour la première fois au prix Hans-Christian-Andersen par Suzanne Martel, et

deux oeuvres québécoises sont inscrites sur la liste d'honneur: Les saisons de la mer (pour le texte de M. Corriveau) et La cachette (pour les illustrations de G. Anfousse, également l'auteure)<sup>40</sup>.

Cette même année, la critique se félicite de l'existence d'une littérature jeunesse au Québec, dont le succès récent remonte à peine à 1972:

La littérature québécoise pour enfants est-elle en train d'acquérir ses lettres de noblesse? Il est possible que oui; en tout cas, il en serait temps! Mais nous commençons à reconnaître les productions québécoises dans les librairies; certains auteurs et illustrateurs nous sont connus également; des maisons d'édition se font une bonne réputation de spécialistes...<sup>41</sup>

Pourtant, la qualité de l'édition et des textes est encore remise en cause: les bonnes idées n'arrivent pas à trouver les formes propres à assurer leur plein épanouissement en raison de la pauvreté des dialogues, des trop longues et trop nombreuses descriptions, de la faiblesse du style et de la prépondérance de la morale<sup>42</sup>.

Le périodique joue un rôle important pour faire connaître la littérature jeunesse. En 1978, Serge Wilson fonde la revue Lurelu pour remplacer l'ancien bulletin de Communication Jeunesse, créé en 1972 (quatre parutions par an). La revue est exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse. L'Association canadienne pour l'avancement de la littérature de jeunesse (ACALJ) lance également une revue en 1978: Des livres et des jeunes, qui traite de la littérature

---

<sup>40</sup>Jacques Pasquet, "De l'adolescence à l'âge de raison", Lurelu, vol. 12, no 2, automne 1989, p. 2-7.

<sup>41</sup>Marie-Jeanne Robin, "Place à l'image!", Lurelu, vol. 1, no 4, hiver 1978, p. 13.

<sup>42</sup>Hélène Roberge, "La littérature québécoise pour la jeunesse à l'heure de l'Année de l'enfant", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1980, p. 253.



francophone pour la jeunesse. Cette association se consacre à la promotion de toute la littérature francophone pour la jeunesse d'où qu'elle vienne et vise à intéresser surtout le public francophone canadien. L'ACALJ a été fondée à la suite d'un premier colloque: " Le livre dans la vie de l'enfant", qui eut lieu du 2 au 4 juin 1977. Divers ateliers touchaient le livre jeunesse au Québec. En 1975, la revue bilingue Canadian Children's Literature est fondée à l'Université de Guelph en Ontario. Ces revues ont permis l'autonomisation et l'institutionnalisation du sous-champ.

D'autres magazines, qui s'adressent spécifiquement aux jeunes, ont vu le jour au cours des années 1970. La revue Vidéo-Presse, fondée en 1971 par Pierre Guimar, est lancée par les éditions Paulines, et les Éditions Héritage publient, plus tard, le magazine Hibou (version française de la revue canadienne-anglaise Chickadee). En 1971, des suppléments jeunesse sont intégrés à des journaux. Le journal Dimanche-Matin publie le supplément "Coccinelle" et le Montréal-Matin publie le supplément "Safari", dont Suzanne Martel a été la rédactrice en chef. La revue Passe-Partout, du même nom que la série télévisée, a connu un grand succès. Les magazines pour jeunes Mic Mac (1979) et Le Journal de Clavis (1977) sont moins bien reçus et s'éteignent après seulement quelques numéros<sup>43</sup>.

En 1979, l'Année internationale de l'enfant donne lieu à de nombreuses activités consacrées aux jeunes: émissions télévisées, expositions... Communication Jeunesse, le ministère des Affaires culturelles du Québec (MACQ), l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED) et l'Association des libraires du Québec (ALQ) s'unissent pour présenter un spectacle d'envergure: "La balade des livres ouverts". Cette campagne de

---

<sup>43</sup>Claude Potvin, op. cit., p. 45-46.

promotion du livre jeunesse effectue une tournée dans 36 écoles du Québec. En outre, un don de livres jeunesse est fait à toutes les bibliothèques publiques du Québec<sup>44</sup>.

Sur le plan de l'enseignement, le nouveau programme de français à l'ordre d'enseignement primaire du ministère de l'Éducation du Québec, créé en 1979, représente un autre événement important. Ce programme propose aux enseignants d'utiliser la littérature jeunesse comme outil pédagogique dans l'apprentissage de la lecture afin de développer chez les jeunes le goût de lire.

Depuis le début des années 1960, l'Université de Montréal offre, par le biais de son programme en Bibliothéconomie, des cours de littérature jeunesse. Depuis les années 1970, les universités québécoises offrent, dans le cadre de leur programme de perfectionnement des maîtres en français (PPMF), destinés aux maîtres en exercice, des cours de littérature jeunesse. Les futurs enseignants et bibliothécaires sont donc sensibilisés à la littérature jeunesse.

La désignation de cette littérature en objet d'étude et de savoir s'accomplit au début des années 1960<sup>45</sup>, alors que la littérature jeunesse s'enseigne pour la première fois dans les universités québécoises et, au début des années 1970<sup>46</sup>, dans les écoles primaires et secondaires. Même si les livres jeunesse ne figuraient pas au programme auparavant, dans les écoles, les livres de récompense étaient distribués massivement, ainsi que les périodiques pour la jeunesse, ce qui était une forme de sanction, moins grande peut-être, mais

---

<sup>44</sup>Renée Rowan, "La balade des livres ouverts", Le Devoir, 24 mars 1979, p. 32.

<sup>45</sup>Université de Montréal: cours de maîtrise en bibliothéconomie, à partir de 1961, et sur une base régulière, à partir de 1963.

<sup>46</sup>Université Laval: cours dans le cadre du Baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire (BEPP) depuis 1973.

tout de même une légitimation, volet indissociable de l'autonomisation. Car, comme l'affirment les chercheurs du projet l'Histoire littéraire du Québec:

La littérature se déploie autour de deux grands axes: l'autonomie et la légitimité. En effet, l'histoire littéraire du Québec se caractérise par la poursuite problématique d'un statut culturel autonome et légitime, tant en regard des autres activités intellectuelles qu'en rapport avec les autres littératures, en particulier la littérature française. La "naissance" de l'écrivain, le développement d'un marché pour le livre, la création des prix littéraires, la constitution du corpus des oeuvres, sa promotion et son enseignement, l'émergence de la critique littéraire participent à ce mouvement<sup>47</sup>.

Les années 1980 marquent l'avènement de l'autonomisation de la littérature québécoise pour la jeunesse, qui s'amorce dans les années 1920. Selon Alain Viala, "l'histoire du champ, ce sera donc celle de son autonomisation. Et son point de départ, le moment historique où cette autonomisation est devenue un enjeu culturel central<sup>48</sup>".

### 3.2.3 Effets de champ

Toutes ces actions entreprises au cours des années 1970 pour sortir d'une situation éditoriale difficile donnent naissance au sous-champ littéraire pour la jeunesse; celui-ci s'autonomise par rapport au champ littéraire général. Ce n'est qu'à partir des années 1970 que la littérature québécoise pour la jeunesse devient autonome, qu'elle se dote de ses propres structures de légitimation, de consécration, de production, de diffusion, de réception... Les effets de champ sont d'ailleurs spectaculaires à partir de cette période: des

---

<sup>47</sup>Sous la direction de Maurice Lemire, op. cit., La vie littéraire au Québec, p. VIII.

<sup>48</sup>Alain Viala, "Pour une périodisation du champ littéraire", L'histoire littéraire, théories, méthodes, pratiques, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, p. 95.

hommes écrivains entrent dans le sous-champ littéraire, alors que ce domaine était auparavant presque strictement réservé aux femmes. Les plumes féminines ont longtemps constitué une de ses caractéristiques. Comme le statut de l'écrivain jeunesse s'améliore à partir des années 1970, celui-ci peut espérer retirer des avantages économiques de sa profession. À partir de ce moment, des hommes manifesteront leur intérêt envers ce type d'écriture destiné aux jeunes, alléchés par un tout nouveau capital symbolique, susceptible de se transformer en capital économique. Les valeurs qui changent transforment aussi les rapports entre les hommes et les femmes. Non seulement les hommes écrivent-ils maintenant pour les jeunes, mais des auteurs pour adultes sont aussi attirés par ce nouveau champ et se mettent à écrire eux aussi pour les jeunes, notamment Yves Beauchemin, Jean-Marie Poupart, Louis Caron, Gabrielle Roy, Chrystine Brouillet... Le phénomène se poursuivra dans les années 1990 avec Stanley Péan, Sylvain Trudel, François Gravel...

#### 3.2.4 Le livre d'images et l'expérimentation

De façon générale, au cours des années 1970, les critiques déplorent l'absence d'illustrations et trouvent inconcevable que les adolescents n'aient pas de littérature. On exige une présentation matérielle de qualité pour les livres d'images et la présence des valeurs actuelles dans le roman pour adolescents.

Plusieurs romanciers, qui ont commencé leur carrière au cours des années 1960, la poursuivent et la nouvelle génération oriente sa production vers le livre d'images. Les éditions Le Tamanoir (1975) se consacrent exclusivement à l'album pour enfants, tandis qu'une douzaine de maisons produisent des albums de façon isolée ou à l'intérieur d'une collection pour la jeunesse spécifique. On peut expliquer en partie cette soudaine remontée de l'album par l'arrivée d'illustrateurs professionnels sur le marché, par un

changement profond des mentalités concernant la littérature jeunesse et par la révolution du monde de l'image, au cours des années 1960, alors que celle-ci n'est plus perçue comme un simple accompagnement du texte mais comme un art à part entière, du moins dans le domaine du livre pour enfants.

Deux courants cohabitent dans l'album: celui que l'on pourrait appeler la "reproduction d'un monde bien sage", où les valeurs restent immuables et rassurantes et un deuxième: la critique sociale, comportant une part de risque, car elle remet en question les fondements de la société traditionnelle. Des thèmes, tels le nationalisme et le féminisme, sont abordés tandis que les stéréotypes sexuels sont vigoureusement combattus. Le point de vue de l'enfant apparaît dans le récit, sous la forme du narrateur autodiégétique, alors qu'auparavant, mises à part des exceptions comme Les mémoires d'une souris canadienne (1932) de Marie-Louise d'Auteuil et Le cheval d'or (1950) d'Odette Oligny, seul l'adulte-narrateur donnait sa vision de l'histoire, privilégié par sa position de narrateur hétérodiégétique. L'enfant avait évidemment droit de parole, mais à l'intérieur de dialogues artificiels où il révélait la pensée de l'adulte.

L'enfant-personnage se trouve maintenant plus près de la vie réelle, il réfléchit à sa vie, à ses relations avec les autres, bref, il éprouve un grand besoin de communication. La ré-appropriation du monde devient le but de sa nouvelle quête. La colère et la révolte sont dorénavant permises, surtout la révolte sociale contre les comportements et les idées reçues. Les aventures des nouveaux héros sont donc plus imprévisibles qu'auparavant en raison du nouveau discours. Les "Luc et Sophie au marché" sont désormais choses du passé. Le discours des personnages révèle les jeunes héros dans toutes leurs dimensions: l'optimisme n'est plus une règle obligatoire dans le livre pour enfants.

La plupart des auteurs d'albums ont écrit soit des scénarios pour le cinéma, soit des émissions télévisées. À

travers les nouveaux héros qu'ils mettent en scène, ils optent pour le discours à l'enfance et non plus sur l'enfance. Ginette Anfousse (La cachette), Bertrand Gauthier (Hou Ilva, Dou Ilvien, Hébert Luée), Christiane Duchesne (Le triste dragon, Le serpent vert), Robert Soulières (Le bal des chenilles, Max, le magicien), Marie-Francine Hébert (Abécédaire) et Raymond Plante (Une fenêtre dans ma tête) participent pleinement à ce renouveau par les thèmes et les personnages qu'ils exploitent. Par exemple, les personnages de Bertrand Gauthier abordent le thème du féminisme par le biais de la redéfinition des rôles sexuels, les personnages de Christiane Duchesne questionnent leur identité, éprouvent un grand besoin de communication et essaient d'apprivoiser l'autre ou l'étranger, tout comme les personnages de Robert Soulières, qui recherchent l'amitié et une meilleure connaissance de soi. L'identité, la prise de conscience de soi est au coeur de leurs récits.

Si les contes traditionnels et les légendes continuent à être publiés, de nouvelles voies sont explorées. Avant que les éditeurs ne stabilisent leur production, nous assistons donc à la période des essais. Des éditeurs produisent des albums à l'illustration et au graphisme soignés afin d'attirer une clientèle plus avertie et d'offrir un produit qui concurrencerait les livres étrangers.

La maison d'éditions Le Tamanoir<sup>49</sup>, produisant disques et livres, sera la première à se spécialiser uniquement dans la publication d'albums pour la jeunesse. L'éditeur et fondateur, Bertrand Gauthier, veut que sa maison s'affirme avec des valeurs de modernité, comme par exemple, sortir les enfants du

---

<sup>49</sup>L'association avec Réal Tremblay, rompue en 1978, Bertrand Gauthier a rebaptisé sa nouvelle maison "La courte échelle". Les frères Tremblay dirigent toujours Le Tamanoir, qui s'intéresse à la musique traditionnelle.

dualisme bien-mal et développer leur esprit critique par le biais de l'humour.

Plusieurs éditeurs prennent exemple sur La courte échelle en publiant aussi des albums destinés aux enfants. À la fin des années 1970, on observe donc un nouveau phénomène: des éditeurs publiant pour les adultes, comme Hurtubise HMH et Pierre Tisseyre, ajoutent un secteur jeunesse à leur programme d'édition. Cette tendance se poursuit au cours des années 1980. En 1979, Stanké publie Courte-queue de Gabrielle Roy, les éditions Pierre Tisseyre, Le bal des chenilles de Robert Soulières, La Presse, Montréal ma grand'ville de Josette Michaud, et les Nouvelles éditions de l'Arc lancent Les quatre saisons de Piquot de Gilles Vigneault. En même temps, une tendance se manifeste de plus en plus chez les éditeurs québécois pour la jeunesse: celle de publier des ouvrages tirés d'émissions de télévision. La Bible en papier et Une fleur m'a dit d'Henriette Major, les Contes du tsar de Maria Tonnerova, le Violon magique et l'Avare d'Hubert Fielden et Félix Leclerc, ainsi qu'Une fenêtre dans ma tête de Raymond Plante en sont des exemples.

Avec l'avant-garde de l'album des années 1970, on voit déjà se dessiner le profil du sous-champ littéraire jeunesse des années 1980 et 1990. Plusieurs des maisons d'édition les plus importantes à cette époque figurent encore, en 1995, parmi les plus productives: Héritage, La courte échelle, Pierre Tisseyre, Hurtubise HMH, Québec/Amérique et Livres Tundra.

### 3.2.5 Le roman et la tradition

Comparativement à l'album, la récolte romanesque est plutôt maigre: une dizaine de titres par année. Le roman pour adolescents n'a pas encore gagné ses lettres de noblesse. Trois éditeurs surtout se partagent la production de romans: Héritage, Paulines et Fides.

La maison Héritage publie les collections Katimavik, des romans d'aventures pour les 12-14 ans, et Pour lire avec toi (1976), pour les 7-10 ans, sorte de transition entre l'album et le roman pour adolescents, dans une édition de poche. Aux éditions Paulines, la collection Jeunesse-pop (1971) offre des romans aux adolescents épris de science-fiction et de mystère. Les éditions Fides rééditent, quant à elles, des classiques et des romans pour adolescents dans la collection du Goéland (1974). Ces récits se présentent dans une édition de luxe. Les thématiques sont la famille unie, l'amitié, l'honnêteté, les rites de passage de la vie, les valeurs de courage et de détermination, la nature, l'histoire du Canada... Si on reproche généralement à ces romans d'être moins près des valeurs actuelles, concernant par exemple l'égalité des sexes et l'émancipation des enfants, on peut faire le lien entre leurs auteurs et les maisons qui les publient. En effet, Paulines et Fides sont des maisons d'édition à caractère religieux et Héritage s'en tient à une ligne plutôt conventionnelle en littérature pour la jeunesse, ne serait-ce que parce qu'elle dessert un vaste public (champ de production élargi). Ces oeuvres sont toutefois de très haute qualité.

Deux courants majeurs se partagent la vedette. Le premier, le roman réaliste ou roman de moeurs, met l'accent sur la psychologie des personnages. Monique Corriveau (Le garçon au cerf-volant, 1974; Les saisons de la mer, 1975), Paule Daveluy (La maison des vacances et Rosanne et la vie, rééditions de quatre romans parus de 1958 à 1967) et Suzanne Martel (Jeanne, fille du Roy, 1974; Pi-Oui, 1974) exploitent ce genre. Monique Corriveau et Suzanne Martel écrivent aussi des romans de science-fiction. Les descriptions, plus longues, sont écrites dans un vocabulaire riche. Par exemple, les arbres, les animaux, les oiseaux sont nommés selon leur essence et leur espèce.

Le roman imaginaire met en scène surtout des objets inanimés dans un cadre fantaisiste qui relève plus du rêve que



de la réalité. Bernadette Renaud (Émilie, la baignoire à pattes, 1976; La révolte de la courte-pointe, 1979), Cécile Gagnon (Plumeneige, 1976; L'épouvantail et le champignon, 1978) et Henriette Major (Contes de l'arc-en-ciel, 1976) se spécialisent dans ce genre. (Henriette Major a aussi écrit un roman réaliste, Élise et l'oncle riche, 1979). Ici, l'action se fait plus vive et l'intrigue l'emporte sur la psychologie des personnages. Il faut dire que ces trois dernières auteures écrivent pour les plus jeunes, soit les moins de douze ans, alors que les trois auteures qui se spécialisent dans le roman réaliste s'adressent clairement aux adolescents.

### 3.3 La conquête de l'autonomie

Il n'y a aucune commune mesure entre la quasi-disparition de la littérature pour la jeunesse au début des années 1970 et la situation qui règne au début des années 1980. Stabilisation et régularité de la production, qualité et diversification des genres sont les mots qui qualifient le mieux ce changement spectaculaire causé par l'expansion éditoriale des années 1980. En très peu d'années, le livre jeunesse est rapidement devenu rentable, plus même que celui qui est destiné aux adultes.

Plus d'une soixantaine de maisons d'édition inscrivent des titres pour la jeunesse à leur catalogue. Cependant, moins du quart d'entre elles en publient régulièrement. Parmi celles-ci, dix maisons pour adultes reconnues (Paulines, Fides, Héritage, Pierre Tisseyre, Boréal, Québec/Amérique, Toundra, Hurtubise HMH, Leméac, VLB) possèdent des collections destinées aux jeunes.

Le volet jeunesse revêt toutefois une plus ou moins grande importance selon l'éditeur. Alors que des maisons investissent peu dans ce secteur, quelques-unes y consacrent une part impressionnante de leur production. Par exemple, les maisons Héritage, Toundra et Pierre Tisseyre destinent 80% de leur production annuelle aux jeunes. Les maisons La courte

échelle, Pierre Tisseyre et Héritage ont publié à elles seules 51% de la production jeunesse en 1989<sup>50</sup>. La production s'accroît: de 1985 à 1990, on passe de 100 à 200 titres annuellement.

Autre facteur clef démontrant la vitalité du domaine: la mise sur pied de plusieurs maisons d'édition consacrées exclusivement à la littérature pour la jeunesse constitue un phénomène nouveau des années 1980. Cinq d'entre elles sont nées dans la courte période couvrant les années 1980 à 1989. Il s'agit des maisons Ovale (1980), Michel Quintin (1983), Raton Laveur (1984), Chouette (1987) et Coïncidence Jeunesse (1989).

### 3.3.1 Facteurs de développement

Plusieurs facteurs expliquent ce revirement favorable, dont la mobilisation du milieu littéraire pour la jeunesse, les nouvelles politiques du livre et l'aide gouvernementale à l'édition.

En juin 1981, toutes les professions entourant le livre (distributeurs, libraires, éditeurs) sont réglementées avec l'entrée en vigueur de la Loi provinciale sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre. Les entreprises doivent comporter 100% d'intérêts québécois pour être subventionnées par le gouvernement. Une meilleure structuration de l'aide à l'édition et à la promotion, en plus d'un assainissement de l'édition et de la distribution, relancent la littérature en général. En 1985, le ministère des Communications du gouvernement fédéral attribue un fonds de promotion aux éditeurs, qui vise à rentabiliser l'entreprise en encourageant ces derniers à produire davantage de livres et à mieux planifier leur production éditoriale, ce qui a pour

---

<sup>50</sup>Michelle Provost, "Littérature québécoise pour la jeunesse. Recension des livres parus en 1989", Vie pédagogique, no 66, avril 1990, p. 18-36.

effet de permettre le développement des collections jeunesse, en particulier le roman pour adolescents et préadolescents. Le Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts du Canada, créé en 1968, atteint son plein développement en 1985. Il coordonne des secteurs desservant les écrivains, les éditeurs (livres et périodiques), la promotion et la distribution du livre et du périodique. L'assistance à la publication et l'achat de livres ont cédé la place au soutien à l'édition, qui se veut plus global et cherche à aider tous les intervenants du circuit du livre<sup>51</sup>. En 1980, les organismes culturels dont le Conseil des arts du Canada sont transférés au Secrétariat d'État au ministère des Communications, fondé en 1969. D'un budget de 25 millions, six sont affectés à l'aide à l'édition. Le PADEC (Programme d'aide au développement de l'édition canadienne), le PADIÉC (1985, Programme d'aide au développement industriel de l'édition canadienne) et le PADIÉ (1986-1991, Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition) se succèdent. Au ministère des Affaires culturelles, la loi 51 a permis de développer de façon marquée le commerce du livre. "Des 89 librairies que l'on compte en 1966, on passe à 175 vingt ans plus tard<sup>52</sup>". L'aide à la promotion du ministère des Affaires culturelles (1978-1988) permet à trois jeunes maisons de se tailler une bonne part du marché littéraire, de 1978 à 1982: La courte échelle, Québec/Amérique et Héritage<sup>53</sup>. D'autres maisons sont aussi bien subventionnées: VLB, Fides, Hurtubise HMH, Boréal... L'apport de subventions gouvernementales fédérales et provinciales a sûrement contribué à l'essor de la littérature pour la jeunesse.

---

<sup>51</sup>Sylvie Faure, op. cit., f. 44.

<sup>52</sup>Ibid., p. 148.

<sup>53</sup>Ibid., p. 151.

D'autre part, le développement des moyens audiovisuels vient appuyer la promotion des livres, et incite d'autant plus à la lecture. C'est ainsi qu'en 1984 les productions Prisma lancent la série télévisée "Livre ouvert". Ces courts métrages de 4 à 8 minutes, diffusés par Radio-Canada, sont tournés à partir de livres québécois pour enfants et adaptés pour la télévision.

Depuis l'automne 1985, un certificat en littérature jeunesse est offert aux étudiants du Département des études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. C'est la première fois qu'un programme universitaire porte spécifiquement sur la littérature jeunesse.

Communication Jeunesse mène, depuis 1984, une campagne de sensibilisation à la lecture auprès des jeunes de 12 à 17 ans: la Livromanie. Au départ, les jeunes ont été appelés à choisir les 10 meilleurs titres parmi la sélection que propose l'organisme. Devant le succès remporté, les clubs de lecture de la Livromagie - pour les enfants de 6 à 12 ans - sont lancés officiellement en 1989. Les jeunes peuvent se joindre à ces clubs de lecture par le biais de leurs écoles et bibliothèques. Les activités de Communication Jeunesse s'organisent autour de quatre pôles: l'information, la promotion, l'animation et la formation.

Des éditeurs, tels Héritage, La courte échelle, Pierre Tisseyre et Québec/Amérique développent eux aussi leur propre secteur d'animation en lecture afin de publiciser leurs livres pour la jeunesse dans les écoles, les bibliothèques et autres lieux.

### 3.3.2 Tendances ou caractéristiques des années 1980

Dans la première moitié de la décennie, les éditions La courte échelle et Ovale apparaissent comme les chefs de file incontestés de l'album. Différents types d'albums, jumelés à d'autres produits, surgissent. Gilles Vigneault popularise le livre-disque (Nouvelles éditions de l'Arc); le livre-cassette

connaît lui aussi du succès (Graficor, Le héron bleu); le livre-jeu éducatif est en période d'essai chez plusieurs éditeurs: Les chiffres et l'Alphabet à La courte échelle, Le temps chez Chouette, Les animaux et leurs petits chez Michel Quintin... Des casse-tête sont même jumelés à l'album aux éditions Ovale et à La courte échelle. Autre extension de l'album, l'audiovisuel fait naître des livres dans les années 1980: Je chante au jardin de Pierrot, la série Klimbo, la série Virginie...

Après avoir connu une vogue enthousiaste, l'album subit des contre-coups importants. Vers 1985, tous les plus grands producteurs d'albums au Québec arrêtent ou diminuent cette production. La maison Paulines en constitue un bel exemple: elle abandonne complètement sa production d'albums - elle en avait une vingtaine de collections - pour ne se consacrer qu'au roman et à la nouvelle. Québec/Amérique fait de même. Dès 1982, la maison privilégie le roman. Même La courte échelle, autrefois spécialisée uniquement dans l'album, réoriente sa production, en 1985, en publiant du roman jeunesse, reléguant ainsi au second plan le livre d'images. Ovale, qui publiait uniquement ce type de livre, diminue considérablement sa production pour fermer ses portes en 1990. De leur côté, les petits éditeurs qui avaient misé sur l'album meurent les uns à la suite des autres. De la douzaine de maisons d'éditions publiant des livres d'images au cours des années 1970, il en reste cinq dans les années 1980. En 1989, le roman occupe déjà la moitié de la production tandis que l'album doit se contenter du quart.

Pourquoi cette baisse soudaine de l'album, autrefois si populaire? Ce type de livre s'avère fort coûteux à produire; l'écoulement des premiers tirages et leur réimpression est problématique. Si on le compare au roman, l'album n'est évidemment pas rentable. Le marché, nouvellement découvert des adolescents et des préadolescents, a par ailleurs drainé toutes les énergies des éditeurs québécois.

Jusqu'au milieu des années 1980, le marché du livre pour adolescents est d'abord reconnu pour être difficile, sinon impénétrable. Puis, il est devenu, peu à peu, un des plus rentables. Les éditeurs effectuent les uns à la suite des autres le virage roman. Précurseur, Québec/Amérique a déjà amorcé le changement dès 1982, époque à laquelle la maison publie du roman pour préadolescents. La courte échelle l'imite en 1985. Le succès est tel que la maison crée une nouvelle collection pour les plus jeunes (7-9 ans), en 1988, et une collection pour les adolescents en 1989. Pierre Tisseyre, qui publie deux collections de romans pour adolescents depuis 1979, se met lui aussi à publier du roman pour préadolescents avec les séries Papillon, Alexis et Edgar Allan, détective en 1988. Les éditions Héritage publiaient déjà du roman pour les préadolescents (*Pour lire avec toi*, 1976), mais l'effet d'entraînement ne s'était pas encore fait sentir. La collection Libellule, en 1986, inscrit la maison dans le nouveau courant du roman pour 7-10 ans.

La popularité des séries suit un effet d'enchaînement. Les éditions La courte échelle s'en prévalent amplement avec les héros-personnages Rosalie, Maxime, Notdog, Arthur, Marcus... Québec/Amérique jouit quant à elle d'un grand succès avec sa collection Contes pour tous (1984), des adaptations cinématographiques.

Au milieu des années 1980, on peut affirmer que les séries romanesques s'adaptent désormais à tous les âges. Le mini-roman destiné aux 7-9 ans a remplacé les albums couvrant autrefois cette tranche d'âge; le roman pour préadolescents n'a jamais connu une vogue aussi populaire et le roman pour adolescents amorce son ascension fulgurante.

En fait, les livres jeunesse sont devenus des best-sellers! Même s'ils n'apparaissent pas sur les listes des quotidiens, il n'en demeure pas moins qu'ils rencontrent un succès beaucoup plus important que les livres pour adultes: la vie moyenne d'un livre jeunesse est de cinq ou six ans. Alors

qu'un livre pour adultes est tiré entre 500 et 1 000 exemplaires, le tirage moyen du livre jeunesse est estimé à 3 000 exemplaires. Certains atteignent même 7 000 ou 10 000 copies.

Les prix littéraires les plus importants sont créés depuis les années 1970. Il ne faut pas oublier que ce n'est que vers les années 1950 que les oeuvres littéraires francophones pour les jeunes ont pu être récompensées par des prix spécifiques. Depuis 1981, le prix Québec-Wallonie-Bruxelles du livre pour la jeunesse récompense des auteurs belges et québécois. En 1985, Fides crée le Concours Jeunes auteurs dans le but d'encourager la relève des 16-20 ans. Les manuscrits primés s'inscrivent dans une collection spécifique. En 1987, les catégories "littérature jeunesse" (texte et illustration) s'intègrent aux prix littéraires du Gouverneur général du Canada (anciennement prix du Conseil des arts, de 1975 à 1987). En 1989, le prestigieux prix Christie (auteurs et illustrateurs) allonge la liste. Fondé en 1990, le prix Monique-Corriveau s'appelle désormais le "prix littéraire Desjardins, jeunesse", décerné lors du Salon du livre de Québec. Et en 1991, le prix 12-17 Brive-Montréal consacre l'oeuvre entière d'auteurs pour adolescents québécois et français. Ce prix révèle l'ampleur qu'a prise la littérature pour les adolescents; il est significatif de la percée majeure de ce genre de roman.

Le livre jeunesse québécois a évidemment profité de son succès pour tenter de s'imposer sur le marché international. Or, les ouvertures se font rares. Si La courte échelle a su percer le marché de nombreux pays étrangers, la plupart des autres éditeurs n'ont tenté que de faibles incursions sur le marché international. Avant les années 1980, les oeuvres de Monique Corriveau et de Ginette Anfousse ont été remarquées à l'étranger, mais il s'agit de cas exceptionnels.

Dans les années 1980, le monde intérieur de l'enfance et de l'adolescence est scruté à la loupe. Parmi les genres littéraires privilégiés, le roman réaliste occupe beaucoup de place. Même la science-fiction s'inspire des débats actuels de la société québécoise. Ainsi, le chômage, la détérioration de la planète, la violence et la paix sont des sujets que privilégie la science-fiction. Les thématiques les plus courantes sont l'environnement, la famille éclatée puis reconstituée, la quête de nouveaux modèles sociaux, le suicide, la drogue, la découverte de la sexualité, la grossesse à l'adolescence, le multiculturalisme... Raymond Plante, Michèle Marineau, François Gravel, Dominique Demers, Marie-Francine Hébert sont parmi les écrivains qui obtiennent le plus de succès dans le roman réaliste; Robert Soulières est la figure de proue du roman humoristique; Christiane Duchesne, celle de l'imaginaire; tandis que Daniel Sernine, Denis Côté, Charles Montpetit, Francine Pelletier et Joël Champetier se signalent avec brio dans le monde de la science-fiction et du fantastique.

En 1980, d'après des enquêtes de lecture<sup>54</sup>, les jeunes Québécois lisent surtout des auteurs américains. Cependant, depuis 1993, on remarque le phénomène inverse; les auteurs québécois sont lus massivement. Le tiers de notre production littéraire, en 1992, s'adresse d'ailleurs aux jeunes. Ce succès de la littérature jeunesse est causé sans contredit par la connaissance profonde qu'ont les auteurs et les illustrateurs de leur jeune public. Les jeunes s'identifient aux héros-personnages et ne boudent plus une littérature qui a longtemps cherché à leur faire la leçon. Les tournées d'auteurs dans les écoles ne sont pas étrangères à ce succès.

---

<sup>54</sup>Hélène Sarrasin (rédaction), Maurice Dalois, Guy Legault et Hélène Sarrasin (recherche et analyse), La lecture chez les jeunes au secondaire, des policiers aux classiques, Gouvernement du Québec: ministère de l'Éducation du Québec, 1994, 59 p.



Les jeunes demeurent fidèles, par la suite, à l'auteur et à la collection. Les meilleurs médiateurs sont les jeunes eux-mêmes, même s'ils se font également conseiller dans leurs lectures par leurs parents et leurs enseignants. C'est pourquoi l'on peut dire que l'animation en lecture est un des aspects les plus marquants du phénomène de la littérature jeunesse récente. L'implantation de l'écrivain dans le milieu des jeunes donne une vie nouvelle au livre jeunesse. Louise Warren soutient que, en 1980, "on écrit de moins en moins pour les enfants (...) on écrit avec eux<sup>55</sup>".

L'animation en lecture n'est qu'un des indices de la conquête de l'autonomie de la littérature jeunesse: la critique qui commence à se développer, avec le travail de promotion qu'effectue Communication-Jeunesse (médiat, écoles, catalogues) et les revues spécialisées, telles Lurelu, Des livres et des jeunes, Canadian Children's Literature et la recherche entreprise dans ce domaine par des étudiants et des professeurs le démontre. La littérature jeunesse mérite certes la même rigueur qui est accordée à la littérature générale. Si le métier d'écrivain pour la jeunesse a longtemps été déprécié, Louise Warren croit que son statut est rétabli, au cours des années 1980, lorsque, comme elle le souligne, "l'Union des écrivains québécois l'introduit comme une catégorie à part entière dans l'activité de la création". Des écrivains dits pour adultes écrivent aussi pour les enfants, tels Roch Carrier (Les voyageurs de l'Arc-en-ciel, par exemple), Claude Jasmin (Les contes du Sommet-Bleu) et Yves Thériault (L'or de la felouque, entre autres). La littérature québécoise pour la jeunesse devient progressivement une pratique légitime.

---

<sup>55</sup>Louise Warren, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1981, p. 213-215.

### 3.3.3. La reconnaissance

Depuis 1990, on peut parler de reconnaissance de la littérature jeunesse; la consécration s'amorce à peine. Les positions se définissent de plus en plus sur l'échiquier éditorial. Alors qu'auparavant les éditeurs tâtaient le terrain en essayant un peu de tout sans connaître l'attachement à une spécialité, de nouvelles collections donnent maintenant le ton aux maisons d'édition des années 1990.

La maison Héritage, qui s'est toujours spécialisée dans le livre pour enfants de moins de 12 ans, s'enrichit d'une collection de romans (*Échos*, 1991) pour les préadolescents, les adolescents et les jeunes adultes. L'album ne constitue plus son unique priorité. Pierre Tisseyre donne un coup de barre en éliminant presque complètement sa production d'albums au profit de nouvelles collections de romans depuis 1988 (*Alexis*; *Edgar Allan, détective*; *Papillon*; *Faubourg Saint-Roch*). Boréal poursuit la publication de ses collections de romans *Boréal Junior* et *Boréal Inter* (1989) dans un souci de rejoindre la clientèle des 9-16 ans, les séries d'albums étant pratiquement abandonnées, sauf *Dominique*. Québec/Amérique effectue un retour au théâtre jeunesse depuis 1993. Une nouvelle collection de récits brefs (*Clip*, 1991) s'ajoute. Raton Laveur et Chouette, les deux éditeurs qui publient uniquement de l'album, limitent leur production. Chouette exploite les produits dérivés de la série *Caillou* (marionnette, poupée...) et se spécialise dans le bébé-livre, délaissant le livre-jeu trop coûteux et incertain. Doutre et Vandal éditeurs (1988) proposent des albums documentaires ou fictifs d'une grande originalité, tant au niveau du contenu que du format. La courte échelle effectue un retour à l'album, en 1994, en publiant deux nouvelles séries pour les petits. Michel Quintin a conservé sa vocation première d'expliquer le monde animal sous forme de documentaire amusant, entremêlant réalisme et imaginaire, tout en publiant une nouvelle

collection de romans (coll. Nature Jeunesse). La maison Hurtubise HMM est maintenant reconnue pour ses collections d'immersion et de français, langue seconde (coll. Plus, 1991) et pour son attrait pour les récits de la francophonie (coll. Tête-Bêche, 1993) en plus de continuer la publication dans le secteur du roman d'aventures et du documentaire (coll. Atout, 1993). Leméac et VLB se spécialisent quant à eux en théâtre. En 1992, Fides lance la collection Grandes histoires et reste ainsi fidèle à sa belle tradition du roman historique, tout comme la maison Toundra qui poursuit la publication de livres d'art et traditions populaires avec des albums de peintres, une collection sur les Amérindiens et les Inuit, des contes de Roch Carrier...

Actuellement, les éditeurs tendent donc, tout en étendant leur marché, à s'approprier de nouveaux créneaux qui les distinguent les uns des autres et qui assurent leur spécialité. En plus des politiques éditoriales inhérentes à chaque maison (conservatisme, valeurs contemporaines...) et des genres et sujets (écologie, science-fiction...), cette spécialisation fournit un portrait très précis du monde de l'édition québécoise pour la jeunesse.

Non seulement ce portrait renforce-t-il l'image solide que projettent maintenant les éditeurs jeunesse, mais il se produit un phénomène renversant: les maisons jeunesse se mettent à publier pour les adultes. En effet, en 1995, La courte échelle ajoute un secteur adulte à son programme éditorial. Alors que les éditeurs pour adultes ajoutaient un secteur jeunesse, de plus ou moindre importance, à leur programme éditorial, dans les années 1970, on voit maintenant le contraire se produire.

Tout comme depuis les années 1960-70, les séries télévisées adaptées en livres pour les jeunes, ou l'inverse, sont toujours populaires. Habituellement, on portait à l'écran une collection particulière de livres ou le contraire. Aujourd'hui, le phénomène va plus loin. Sous le titre: "Les

aventures de La courte échelle", plusieurs romans, toutes collections confondues, seront adaptés en courts métrages pour la télévision<sup>56</sup>. Actuellement, des auteurs d'autres maisons d'édition ont été approchés pour l'adaptation de leurs romans.

Phénomène récent des années 1980, de nouvelles maisons d'édition qui se consacrent exclusivement à la littérature jeunesse continuent de naître: la maison Alliage (1990) publie du théâtre pour enfants, et Les 400 coups (1994) ont repris le fonds des éditions Ovale.

Depuis les années 1980, où le public a été gagné et où la question du champ national s'est estompé, le plus grave handicap de la littérature québécoise pour la jeunesse reste la lutte pour la légitimité dans le champ littéraire. La littérature jeunesse entre en conflit avec l'ensemble du champ littéraire. Un écrivain pour la jeunesse est-il un "vrai" écrivain? Un livre pour la jeunesse est-il un "vrai" livre? Le statut inférieur accordé aux écrivains jeunesse par les journalistes et les chercheurs - les oeuvres jeunesse n'entrent pas dans l'histoire littéraire générale et une place moindre leur est accordée dans les journaux - laisse planer le doute.

Cela semble reposer principalement sur la question du public. En effet, un écrivain qui écrit pour les adultes, même s'il écrit des romans jeunesse, figure dans les dictionnaires d'auteurs et dans les manuels. Cependant, un écrivain jeunesse "tout court" n'y figure pas, lui. La situation se répète ailleurs dans le champ artistique avec, en guise d'exemple, un dramaturge qui a le "malheur" d'écrire pour les adolescents.

(...) le transfert de légitimité demeure le problème capital. Les littératures dites "émergentes" ont à faire reconnaître, sur un marché intérieur comme sur un marché

---

<sup>56</sup>En janvier 1996, la série débute avec l'adaptation de romans de Chrystine Brouillet.

international, la valeur de leurs pratiques linguistiques et littéraires comme autonome, comme une valeur distincte et égale à la valeur des pratiques linguistiques et littéraires du champ métropolitain. A poser, en somme, la légitimité de leur singularité à côté de celle des autres singularités littéraires du monde dans un rapport d'échanges et non plus de dépendance<sup>57</sup>.

La première contrainte à laquelle est soumise ce sous-champ est celle du public; le sous-champ est délimité à cause du public. Les médiateurs que sont les bibliothécaires, les parents, les éducateurs... présentent aussi deux faces. S'ils diffusent le livre dans le public, parfois ils ne se contentent pas de jouer ce rôle: ils ne sont plus un pont avec le public, mais une barrière quand ils censurent des livres qu'ils ne veulent pas remettre entre les mains des jeunes. Le public est fait d'enfants et d'adolescents, mais le marché est entièrement contrôlé par les adultes qui régissent tout: ils produisent les livres, les choisissent et les distribuent. Les livres "oubliés" ont peu de chances de rejoindre leur premier public, surtout les enfants.

La configuration du sous-champ pour la jeunesse, qui équivaut à une fragmentation des publics et des genres, se transforme rapidement depuis la dernière décennie.

On note un nombre croissant de prix littéraires importants attribués aux oeuvres jeunesse, dont le prix 12-17 Brive-Montréal, créé en 1991. Ce prix signifie beaucoup à plusieurs égards: il récompense l'oeuvre entière d'un écrivain pour adolescents par une somme élevée (5 000\$) et il apporte une légitimation française en jumelant deux auteurs, l'un français, l'autre québécois.

---

<sup>57</sup>Marie-Andrée Beudet, "Langue et définition du champ littéraire au Québec", Actes du colloque "Oralité et littérature" tenu à Villeteuse (Université de Paris XIII) en mai 1986 et publiés dans la revue Présence francophone, nos 31 et 32, 1987, p. 59.

En littérature générale, le métier de critique se professionnalise de plus en plus, depuis 1990; en littérature jeunesse, on assiste curieusement au contraire. La réception critique dans les journaux et les revues subit une drôle de distorsion. Alors que les luttes entre auteurs et éditeurs se cristallisent, les grands quotidiens évacuent la critique jeunesse de plus en plus - au profit de grands reportages et de listes de résumés - et des revues littéraires pour la jeunesse adoptent une position bien frileuse. Par exemple, dans la page éditoriale de la revue Des livres et des jeunes, la rédactrice en chef se défend bien de déclencher les hostilités en matière de critique:

Cependant, vous aurez peut-être un froncement de sourcils devant une critique sévère que nous avons accepté de publier, ce qui n'est pas dans nos habitudes. Rassurez-vous, nous ne nous lançons pas dans une veine d'hostilité: il y a tellement de beaux et de bons livres dont nous aimerions vous parler et si peu d'espace pour le faire que nous préférons toujours les critiques positives. Néanmoins, il y a parfois des ouvrages incontournables que notre loyauté vis-à-vis (*sic*) nos lecteurs nous oblige à présenter. Cette situation n'en reste pas moins exceptionnelle<sup>58</sup>.

On ne veut encore parler que du livre beau et bon (la règle informelle, en matière de littérature jeunesse, a toujours été de se conformer à ceci: éviter de parler des mauvais livres pour ne dire que du bien de ceux qui restent), indépendamment de la production qui s'accroît à un rythme effréné, ce qui exigerait donc une plus grande rigueur dans la sélection. Un éditorial de la revue Lurelu adopte la même position défensive au sujet de la critique:

---

<sup>58</sup>Marie-Claude Brosseau, "En guise d'avant-propos", Des livres et des jeunes, no 48, automne 1994, non paginé.

Puisque j'ai lancé le mot "opinion", j'en profite pour rappeler qu'une large section de la revue, celle des critiques de livres, repose elle aussi sur cette faculté fondamentale de l'esprit humain lorsqu'il est libre, celle de concevoir et d'énoncer une opinion. Bien que la chose soit précisée à deux endroits dans la revue (le cartouche de la page sommaire et l'encadré au début de la chronique "M'as-tu vu, m'as-tu lu?"), il est peut-être utile de rappeler ici que les opinions énoncées dans les diverses chroniques de Lurelu sont d'abord et avant tout celles de leur signataire. Pas de ligne de parti à Lurelu, ni de ligne éditoriale, ni de pensée officielle. Le comité de rédaction et l'équipe de collaborateurs de la revue ne constituent pas un chœur, mais plutôt une polyphonie. C'est à partir de la diversité des jugements émis, non seulement dans Lurelu mais chez les autres instances actives dans ce domaine, que nos lectrices et lecteurs peuvent former leur propre opinion sur la littérature québécoise sur la jeunesse, ses collections, ses oeuvres, ses créatrices et créateurs. En démocratie, c'est dans l'exercice de ce droit que s'affirme l'égalité entre les grands et les petits, entre les puissants et les bénéficiaires de ressources modestes<sup>59</sup>.

On préfère laisser le soin aux lecteurs de se former leur "opinion". L'éditorialiste emploie d'ailleurs les termes "opinion" et "jugement", et non celui de "critique". Entre 1985 et 1990, la production de livres jeunesse a doublé. Est-ce la raison qui explique que l'ajustement ne s'est pas encore fait? Tout va peut-être trop vite:

Entre les années 80 et les années 90, le nombre de titres publiés s'est accru de 18%, et cette augmentation est en grande partie attribuable à la littérature jeunesse, qui a connu une progression de 68% et qui s'approprie désormais 30% de l'espace occupé par l'édition littéraire<sup>60</sup>.

Ensevelie sous une production imposante de livres nouveaux, la critique tarde à évoluer avec la nouvelle donne;

---

<sup>59</sup>Daniel Sernine, "Éditorial", Lurelu, vol. 17, no 3, hiver 1995, p. 4.

<sup>60</sup>Pierre Vennat, "On publie moins de livres mais plus de romans", La Presse, 17 novembre 1991, p. C3.

elle se cramponne toujours à l'ancien discours, celui qui n'accepte pas qu'on puisse critiquer le livre pour enfants avec autant de rigueur que la production littéraire générale; on devrait s'en tenir à une critique descriptive (âge visé, résumé) ou à des commentaires positifs. Même si le roman pour adolescents et le livre d'images pour enfants nous ont habitués, depuis quelques années, à voir la réalité des jeunes en face, la critique adopte-t-elle une position de repli?

Il importe cependant de souligner certains efforts entrepris par la critique. La revue universitaire rattachée à l'Université de Guelph, Canadian Children's Literature (1975-...), fait une critique dénuée de complaisance. Dans les revues Lurelu et Des livres et des jeunes, alors que des critiques se contentent visiblement de l'ancien style rassurant, d'autres se veulent désormais plus mordants; ceux-ci dénoncent haut et fort les livres mièvres, mal écrits, ou à l'intrigue invraisemblable.

#### 3.3.4 Source et nature des conflits principaux

Malgré l'attitude sage de la critique, cela ne veut pas dire pour autant qu'il règne une parfaite harmonie et qu'il n'existe pas de dissensions au sein du milieu jeunesse. Au cours des années 1990, des conflits naissent à travers le milieu jeunesse, conflits que nous qualifions de "signes du progrès du sous-champ" à cause de la nouveauté et de la multiplicité des positions. Le sous-champ, en quelque sorte, s'enrichit de nouvelles visions.

##### 3.3.4.1 Positions des associations

Un nouvel organisme a été créé, en 1992, se dissociant de Communication Jeunesse pour la raison suivante: ce dernier ne représenterait pas assez bien les écrivains, de l'avis des nouveaux membres. Il faudrait plutôt faire connaître les écrivains, selon eux. L'Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), dont Cécile



Gagnon est la présidente, fait paraître un bulletin périodique. Les objectifs sont définis dans une publicité du bulletin:

L'association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse a pour but d'aider les écrivaines et écrivains pour la jeunesse à être mieux reconnus et à mieux exercer leur métier. L'A.E.Q.J. informe et conseille, publie un bulletin trimestriel, réalise des projets avec divers partenaires, établit des liens avec d'autres associations<sup>61</sup>.

Deux mois après sa fondation, l'AEQJ compte plus de trente membres en règle. En 1995, on compte vingt-six membres. Le milieu littéraire semble faire bon accueil à la nouvelle association:

Deux rencontres ont eu lieu avec les représentants de l'UNEQ et de Communication Jeunesse. Il s'agissait avant toute chose de faire connaître les positions et le rôle qu'entend jouer l'A.E.Q.J. dans le contexte actuel... et de dissiper certains malentendus. Ces rencontres furent cordiales et franches, les problèmes clairement exposés. Il en ressort que ni l'UNEQ ni Communication Jeunesse ne manifestent d'opposition fondamentale à notre existence<sup>62</sup>.

Cette nouvelle association se propose de travailler sur des dossiers spécifiques, tels le contrat type et un code d'éthique des rencontres d'auteurs. La définition du statut de l'écrivain pour la jeunesse est au coeur des préoccupations des agents du sous-champ. Ce nouvel organisme vise à rallier les écrivains insatisfaits de leur (in)visibilité. Ces écrivains dont on parle moins dans les journaux veulent revivre, c'est-à-dire conserver leur position; ils dénoncent

---

<sup>61</sup>Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), 1re année, no 1, septembre 1992, p. 2.

<sup>62</sup>Ibid., p. 4.

les nouveaux écrivains qui n'apporteraient rien de neuf, dans les thèmes, à l'ensemble de la littérature jeunesse.

Il s'avère difficile d'avoir des preuves tangibles de querelles linguistiques ou thématiques puisque les auteurs jeunesse écrivent rarement dans les journaux et dans les revues pour étaler leurs différends. La critique ne fait pas non plus état de ces bouleversements: seuls des comptes rendus de livres généralement neutres et quelques sobres entrevues défilent dans les colonnes de nos journaux. La présence plus que discrète des auteurs jeunesse sur la scène littéraire rend leur existence d'autant plus difficile. (C'est dans le but de remédier à cette situation que les éditions La courte échelle, suivant les traces de Québec/Amérique, ont récemment édité des fiches-auteurs pour publiciser les écrivains de la maison). Le récent Bulletin de l'Association des écrivaines et des écrivains québécois pour la jeunesse peut toutefois nous renseigner sur quelques querelles, tels le refus des modes passagères et les présumés conflits d'intérêt des critiques-auteurs.

Dans Le bulletin de l'AEQJ, Cécile Gagnon présente un extrait significatif du recueil de nouvelles de Guy Boulizon, Les histoires étranges de la Porte-rouge:

... je raconte... Non pas comme c'est la mode, du vécu, non pas du quotidien... mais des histoires qui, souvent, ont un sens caché, un sens profond, un sens mystérieux... un sens qui va de l'autre côté de la réalité... du côté de la face cachée des choses... au-delà de la face du miroir<sup>63</sup>.

L'AEQJ ne peut passer sous silence "une situation qui commence à créer un sérieux malaise dans notre milieu: les articles de ceux et celles qui sont à la fois critiques et auteurs. Nos collègues, Henriette Major et Robert Soulières,

---

<sup>63</sup>Cécile Gagnon, "Ouvrez la porte rouge", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 5, octobre 1993, p. 3.

ont récemment souligné le problème<sup>64</sup>. En 1992, Henriette Major soulève le problème dans la revue *Lurelu*<sup>65</sup>. La journaliste et écrivaine Dominique Demers affiche son désaccord dans le numéro suivant<sup>66</sup>.

Pour les fondateurs de l'AEQJ, le métier d'écrivain pour la jeunesse est en péril:

Avec la crise économique et la concurrence féroce qui sévit sur le marché du livre pour la jeunesse, nous risquons, au contraire, d'avoir à affronter des difficultés grandissantes. C'est pourquoi nous devons plus que jamais nous serrer les coudes. L'état coupe son aide, les éditeurs négocient les droits d'auteur à la baisse, la liberté d'expression des créateurs est de plus en plus menacée par le mouvement "politiquement correct", le livre tend à devenir de plus en plus un objet commercial et de moins en moins une oeuvre d'art originale, les conflits d'intérêt se multiplient, les médias continuent de bouder la littérature pour enfants, etc<sup>67</sup>.

Cécile Gagnon s'interroge sur le statut toujours précaire, selon elle, de la littérature pour la jeunesse:

Le monde de la littérature pour la jeunesse est de plus en plus confiné à son petit ghetto et on y parle beaucoup de gros sous. Les subventions destinées aux associations s'évanouissent les unes après les autres et la survie des métiers d'écriture et de l'édition pour les jeunes est de plus en plus fragile, étant de plus en plus soumise à des critères de rentabilité et de succès stéréotypés. Nous allons vers des méga-regroupements d'associations au sein desquelles il n'est pas certain que la voix des

---

<sup>64</sup>(Anonyme), "On est si peu, soyons grands!", *Le Bulletin*, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 1, septembre 1992, p. 2.

<sup>65</sup>Henriette Major, "Quelques réflexions sur les auteurs-critiques", *Lurelu*, vol. 15, no 1, printemps-été 1992, p. 34.

<sup>66</sup>Dominique Demers, "Ne tirez pas trop vite sur les critiques", *Lurelu*, vol. 15, no 2, automne 1992, p. 50.

<sup>67</sup>Daniel Mativat, "l'a.e.q.j. ... un an déjà!", *Le Bulletin*, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 4, mai 1993, p. 1.

écrivains pour la jeunesse sera écoutée. Dorénavant, il semble bien que toute reconnaissance passe obligatoirement par les médias audio-visuels. Il n'y a que dans les Salons du livre et dans les écoles qu'on sent encore la présence des auteurs pour les jeunes et ce, une ou deux fois l'an, ce qui n'est pas très reluisant.

Si je peux me permettre d'exprimer un souhait, en cette fin d'année, c'est que vous réalisiez à quel point nous sommes marginalisés, non seulement dans les institutions littéraires, mais aussi dans l'esprit du public<sup>68</sup>.

À propos de marginalisation, Daniel Mativat, qui a soutenu un doctorat à l'Université de Sherbrooke sur le statut socio-économique de l'écrivain au dix-neuvième siècle, réfléchit lui aussi sur le statut de la littérature pour la jeunesse: "De plus l'écrivain-jeunesse, en dépit des multiples contraintes qu'on lui impose pour standardiser son écriture, a toujours le sentiment d'être (...) un écrivain à part entière<sup>69</sup>". Le statut d'écrivain à part entière est toujours revendiqué, même en 1994, et l'AEQJ milite en ce sens. Le rôle de l'organisme Communication Jeunesse, regroupant des membres issus de toutes les professions du livre, est de plus en plus contesté, et pas seulement par la nouvelle association: la promotion de la littérature québécoise pour la jeunesse n'est plus un "mal nécessaire", selon plusieurs; les enquêtes de lecture et le succès des éditeurs d'ici le prouvent. Une réflexion a été amorcée en ce sens: puisque les éditeurs font de plus en plus eux-mêmes la promotion de leurs propres livres, depuis une dizaine d'années, l'organisme a-t-il encore sa raison d'être? En réponse à cette question, lors d'une

---

<sup>68</sup>Cécile Gagnon, "Le mot de la présidente", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 10.

<sup>69</sup>Daniel Mativat, "Quelques "vacheries", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 1 et 5.

réunion tenue à l'automne 1994<sup>70</sup>, le mandat de l'organisme a été redéfini selon les nouvelles exigences: la promotion de la lecture et du lecteur remplace désormais la promotion du livre pure et simple. L'association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954) visait exactement les mêmes buts...

Malgré le succès récent de la littérature québécoise pour la jeunesse, il reste encore fort à faire (documentation accessible; couverture médiatique à la mesure de la production; enseignement généralisé dans les universités...) pour parvenir à toute la reconnaissance dont jouit la littérature générale. C'est pourquoi nous pouvons parler d'une relative autonomie dans le champ littéraire pour la jeunesse.

#### 3.3.4.2 Le socio-réalisme et l'imaginaire

Les oppositions entre les tenants du réalisme et les tenants de l'imaginaire divisent tout l'ensemble du champ littéraire pour la jeunesse à partir des années 1990. Tandis que, dans les années 1970, on accorde plus de place au récit réaliste qui abolit les tabous d'autrefois en regard des jeunes, c'est l'éclatement qui se poursuit sous une forme banalisée au cours des années 1980 dans le roman jeunesse. Les années 1980 ont donné la parole aux jeunes et les années 1990 ne la leur ont pas retirée. On n'en finit plus de cerner la réalité des jeunes, jusqu'à étouffer l'imaginaire. C'est là qu'entrent en jeu les tenants de l'imaginaire - que ce soit la science-fiction, le fantastique, le merveilleux ou bien simplement l'imaginaire et l'aventure tout court -, nouveaux défenseurs d'un nouvel art d'écrire pour les jeunes. En fait, on a seulement perdu de vue les autres genres en s'attaquant en profondeur à celui qui a tant fait défaut, le réalisme, le

---

<sup>70</sup>(Anonyme), "Communication Jeunesse s'est doté d'un nouveau conseil d'administration, le 28 septembre dernier", Bulletin Communication Jeunesse, Montréal: Communication Jeunesse, vol. 14, no 3, novembre 1994, p. 2.

grand absent de la littérature jeunesse au Québec depuis les tout débuts. On pourrait presque qualifier celui-ci de "mouvement", parce qu'il représente une nouvelle esthétique. Les faits de la vie quotidienne sont relatés soigneusement; un "vécu" terre-à-terre est valorisé. Depuis quelques années, il s'agit de l'esthétique la plus propre à rejoindre son public, si on en juge par la réception accordée à ce type de roman par les jeunes.

### 3.3.5 Le degré d'autonomie du champ

Si, comme le dit Bourdieu, "c'est la lutte même qui fait l'histoire du champ; c'est par la lutte qu'il se temporalise", on peut dire que le champ littéraire pour la jeunesse a accédé à une relative autonomie au cours des années 1980, après la mise en place et la restructuration des années 1970. L'état du champ s'instaure dans les années 1980; le champ autonome est maintenant capable d'imposer sa logique spécifique.

Les champs de production culturelle sont le lieu d'une lutte entre les deux principes de hiérarchisation, le principe hétéronome du champ de production large, favorable à ceux qui dominent les champs économiques et politiques, régi par les lois du marché et par la recherche de la rentabilité (fabrication en série; succès mesuré à des indices tels que le tirage des livres), et le principe autonome du champ de production restreinte (degré de consécration spécifique, le prestige littéraire, ou le degré de reconnaissance accordé par les pairs)<sup>71</sup>, opposant une résistance à la logique marchande en favorisant la reconnaissance symbolique, où l'échec temporel est signe d'élection et le succès, signe de compromission avec la demande externe.

Dans le champ littéraire pour la jeunesse, la lutte, c'est-à-dire l'opposition entre les tenants de la recherche de

---

<sup>71</sup>Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode", Lendemain, Berlin, no 36, 1984, p. 13.

la rentabilité et ceux de la reconnaissance accordée par les pairs, pourrait s'exprimer de cette façon: tandis que les agents du champ de production large obéissent à la loi économique en s'occupant à satisfaire la demande du grand public (ce que les jeunes aiment), les agents du champ restreint se font un devoir de répandre l'idée contraire, c'est-à-dire développer un monde à la mesure des jeunes en leur faisant franchir leurs limites personnelles. Le but visé est de développer une nouvelle vision du monde que les jeunes ne sauraient demander puisqu'ils ne la possèdent pas. La frontière entre ces deux discours est cependant souvent perméable, les deux s'interpénétrant. Le clivage entre champ restreint et champ élargi semble plus ou moins approprié ici. Comment identifier alors le principe fondamental de fonctionnement du champ jeunesse? Par l'effet hétéronome? Car, dans le domaine littéraire pour la jeunesse, la légitimité est liée au succès auprès du public; c'est pourquoi on trouve souvent dans les journaux et les revues une critique de champ élargi.

De même, le personnel scolaire fait l'objet d'une soumission, mais pas absolue, à la demande du jeune public. La collection de romans d'horreur Frissons, publiée aux Éditions Héritage, fournit un exemple de soumission à sa clientèle. Une polémique entoure cette collection dans les bibliothèques scolaires au primaire et au secondaire. "Doit-on se procurer des collections de moindre qualité pour répondre à la demande des usagers?<sup>72</sup>", se demandent certains bibliothécaires:

Les bibliothèques d'écoles doivent-elles sacrifier à la mode et passer outre certains critères de sélection tels que la qualité du traitement, la qualité de la langue, la construction du récit, au profit d'une demande accrue de la part des jeunes? (...)

---

<sup>72</sup>Suzanne Thibault, "Frissons, une collection qui fait peur", Lurelu, vol. 17, no 2, automne 1994, p. 42.

Compte tenu de la mission éducative des bibliothèques, des contraintes budgétaires qu'elles affrontent, des critères qu'elles se sont fixés, les bibliothèques au secondaire achètent des Frissons mais limitent leur quantité. (...) Chaque année, le Bureau-conseil (CÉCM) propose une liste de titres pour aider le personnel des bibliothèques au secondaire à faire leur choix de livres. De cette liste a été volontairement écartée la collection Frissons. La position du Bureau-conseil est que cette collection contrevient au rôle éducatif des bibliothèques scolaires en banalisant les comportements asociaux, en proposant des valeurs contraires aux programmes mis en place, en proposant des textes aux qualités littéraires douteuses où de faibles personnages gravitent dans un univers de violence et d'horreur. (...)

Mais y a-t-il des Frissons à la CECM? Oui, parce que le personnel a aussi la liberté de faire son choix de livres avec l'accord de la direction, en tenant compte de la liste et des demandes du milieu. (...)

Parmi celles (les bibliothèques municipales) que j'ai consultées, on a choisi de satisfaire à la demande populaire plutôt que de censurer la piètre qualité de ces titres<sup>73</sup>.

La plupart des bibliothèques scolaires et municipales possèdent des titres de la populaire collection Frissons, qui n'est qu'un exemple parmi d'autres, répondant ainsi à la demande externe.

L'état du rapport de forces dans cette lutte dépend de l'autonomie dont dispose globalement le champ, c'est-à-dire du degré auquel ses normes et ses sanctions propres parviennent à s'imposer à l'ensemble des producteurs de biens culturels (...).

Le degré d'autonomie d'un champ de production culturelle se révèle dans le degré auquel le principe de hiérarchisation externe y est subordonné au principe de hiérarchisation interne: plus l'autonomie est grande, plus le rapport de forces symbolique est favorable aux producteurs les plus indépendants de la demande et plus la coupure tend à se marquer entre les deux pôles du champ, i.e. entre le sous-champ de production restreinte, où les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs, qui sont aussi leurs concurrents les plus directs, et le sous-champ de

---

<sup>73</sup>Loc. cit.



grande production qui se trouve symboliquement exclu et discrédité<sup>74</sup>.

Le champ de production restreint entretient une relative indépendance à l'égard des demandes externes. Il exclut la recherche de profit et condamne la poursuite des honneurs. Toutefois, les honneurs sont assidument recherchés en littérature jeunesse. Une lutte se joue entre les différents acteurs: qui sera confirmé meilleur écrivain pour les adolescents par le prix Brive-Montréal? Le prix du Gouverneur général ainsi que le prix M. Christie sont fort convoités. L'accumulation du capital symbolique est nécessaire avant de franchir l'étape suivante: le succès commercial.

La diversification qui est le principe du fonctionnement d'un espace de production en tant que champ n'est possible que grâce à la diversité des publics. Les différentes sortes de publics justifient chacun pour leur part le développement d'instances de diffusion et de consécration spécifiques. Quoique l'ajustement aux attentes de la clientèle ou à la demande n'est jamais complètement consciente sauf peut-être dans le cas des entreprises les plus hétéronomes.

C'est seulement dans un champ littéraire parvenu à un haut degré d'autonomie que tous ceux qui prétendent y occuper des positions dominantes se sentiront tenus de manifester leur indépendance à l'égard des pouvoirs économiques, politiques et scolaires. Dans ce monde économiquement renversé, l'écrivain ne peut apparemment triompher sur le terrain symbolique qu'en perdant sur le terrain économique, et inversement:

(...) à la phase initiale, toute d'ascétisme et de renoncement, qui est celle de l'accumulation de capital symbolique, succède une phase d'exploitation de ce capital qui assure des profits temporels, et, à travers eux, une

---

<sup>74</sup>Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire", Actes de la recherche en sciences sociales, Paris, no 89, septembre 1991, p. 6-7.

transformation des modes de vie, propre à entraîner la perte du capital symbolique et à favoriser la réussite d'hérésies concurrentes<sup>75</sup>.

La loi économique-symbolique semble plus complexe, à tout le moins plus nuancée, en littérature jeunesse. Car, certaines maisons d'édition peuvent triompher simultanément sur les deux terrains, symbolique et économique, comme le font les éditions La courte échelle. Certains auteurs, tels Dominique Demers et Raymond Plante, jouissent à la fois de la consécration externe (popularité auprès du jeune public, succès de librairie...) et de la consécration interne (prix littéraires). Ce double-jeu peut cependant nuire à des auteurs. Le triomphe rapide sur les terrains économiques et publicitaires brûle l'envol des auteurs jeunesse vers un capital plus symbolique, vers la reconnaissance institutionnalisée.

Le classement est difficile. Même si le champ jeunesse fonctionne apparemment sur le principe du champ élargi: réponse à la demande externe d'un public scolaire captif, critique formée de jugements et d'opinions, la critique scientifique étant rejetée pour son incompatibilité avec un champ élargi..., certains auteurs revendiquent pour les oeuvres littéraires pour la jeunesse un statut différent d'une oeuvre à une autre: oeuvres expérimentales appartenant au champ restreint, romans sériels populaires appartenant au champ élargi, etc. Renvoyant aux travaux de Bourdieu, d'Escarpit et de Dubois sur la sociologie littéraire, Daniel Mativat tente de situer la place qu'occupe la littérature jeunesse dans ce système, qualifiant la sphère élargie de "vache à lait" et la sphère restreinte, de "diva":

Voyons maintenant où se situe la littérature pour la jeunesse dans ce système?

Eh bien, celui qui écrit pour les jeunes fait partie aujourd'hui du vaillant troupeau des vaches laitières. Il

---

<sup>75</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 35.

en est même l'une des bêtes les plus rentables. Une Jersey de la littérature! Gros tirages, public captif qui se renouvelle et allonge démesurément la durée de vie des livres en vente, ouverture sur le lucratif marché scolaire... L'animal est tellement productif que tous les éditeurs se sont mis à l'élevage en garantissant à l'acheteur parent un produit pur à 100%, bien québécois, absolument inoffensif pour la santé mentale des enfants et surtout exempt de toute idée socialement dangereuse (sexisme, racisme, violence excessive...). (...) Le problème, c'est que l'écrivain-jeunesse n'a pas vraiment la vocation agricole comme son collègue du polar ou du roman à l'eau de rose. Le problème c'est que l'écrivain-jeunesse a été enfermé dans le pré un peu contre sa volonté et qu'il se tient toujours près de la barrière dans l'espoir de s'échapper. (...) De plus l'écrivain-jeunesse, en dépit des multiples contraintes qu'on lui impose pour standardiser son écriture, a toujours le sentiment d'être, sinon une diva, du moins un écrivain à part entière<sup>76</sup>.

D'autres indices dévoilent l'établissement d'un champ spécifique, tels la taille du marché (actuellement, un livre québécois sur trois est destiné aux jeunes); les tirages (trois fois plus élevés que les livres appartenant à la littérature générale) et la durée de vie de ces livres (plusieurs années contre les autres qui ne tiennent souvent que quelques mois en librairie).

Quels facteurs ont contribué à unifier le champ jeunesse? L'accélération de la production, le développement de la distribution et de la promotion ont favorisé l'élaboration d'un appareil critique (prix littéraires, critique, information, recherche, enseignement). En effet, c'est bien "l'autorité accordée aux évaluateurs estimés les plus compétents" qui prime, en tant que consensus de reconnaissance de la valeur littéraire, sur le suffrage des consommateurs-lecteurs. Enfin, les institutions unifient le champ et lui

---

<sup>76</sup>Daniel Mativat, op. cit., "Quelques "vacheries", p. 1 et 5.

confèrent une légitimité<sup>77</sup>. La tentative éloquente de regroupement qu'ont réalisé les Écrivains pour la jeunesse en fondant leur association (1948) le prouve amplement, tout comme la fondation de Communication Jeunesse (1971), de l'ACALJ (1977), de revues littéraires pour les jeunes et de prix littéraires qui réunissent ou divisent les agents du champ.

---

<sup>77</sup>Marie-Andrée Beaudet et Denis Saint-Jacques, op. cit., p. 139-141.

## CHAPITRE IV LES INSTANCES DE CONSÉCRATION

Les prix littéraires, au même titre que la médaille d'or décernée à l'athlète olympique, représentent pour les écrivains la récompense ultime consacrant leur lutte entreprise pour la légitimité littéraire. La page couverture du Répertoire 1993 des prix littéraires du Québec est très éloquente à ce sujet. Au sommet de la plus haute des trois piles de livres placées côte à côte, tels des podiums, se juche une médaille d'or, une autre pile soutenant une feuille de papier et une plume. Sous cette image très explicite, le court texte suivant renforce l'impression de la victoire des récipiendaires: "Le prix littéraire, tout en s'inscrivant dans une stratégie de promotion de la littérature, constitue une marque de reconnaissance décernée par l'institution littéraire à ses meilleurs écrivains." On ne peut être plus explicite quant au rôle symbolique (consécration des textes et passage à l'histoire) joué par les prix littéraires. Ceux-ci détiennent aussi un rôle économique (valeur du prix et augmentation des tirages) non négligeable<sup>1</sup>.

Si les prix littéraires expriment de façon significative, symbolique et économique, la reconnaissance accordée aux

---

<sup>1</sup>Silvie Bernier, "Prix littéraires et champs du pouvoir: le prix David, 1923-1970", mémoire de maîtrise en lettres, Université de Sherbrooke, septembre 1983, f. 1.

oeuvres, il est révélateur de constater que les livres écrits pour la jeunesse remportent peu d'honneurs avant la période de restructuration du sous-champ. La plupart des premiers prix littéraires pour la jeunesse, créés dans les années 1950 et 1960, ne sont attribués que quelques années avant de sombrer dans l'oubli, à quelques exceptions près, comme les prix de l'ACELF, qui furent attribués jusqu'en 1991, et les prix littéraires de la Province de Québec, attribués jusqu'en 1970. Manque d'auteurs? D'auteurs talentueux? Les manuscrits se font rares. C'est la raison qu'ont invoquée les fondateurs des prix Maxine (la Section des bibliothécaires scolaires de l'Association canadienne des bibliothécaires de langue française, 1965) et Michelle Le Normand (1971), attribués respectivement une et deux années seulement.

La reconnaissance symbolique d'une littérature québécoise pour la jeunesse relativement autonome ne s'effectue qu'à partir des années 1970. Il n'est donc pas surprenant de constater que les prix actuellement décernés ont été créés, presque uniquement, depuis cette période de restructuration.

Selon Robert Yergeau, "les prix littéraires québécois représentent l'aspect le plus visible des conflits idéologiques qui façonnent les rapports de force entre les écrivains, les clans ou réseaux, les appareils institutionnels et le marché étroit des lecteurs<sup>2</sup>". On peut se demander quelle est l'orientation de ces prix: que cherchent-ils à encourager ou à promouvoir? Existe-t-il une opposition réelle entre les pouvoirs religieux, politique et culturel? L'analyse des prix littéraires pour la jeunesse déterminera leur fonction, ainsi que la place qu'ils occupent au sein du système des prix littéraires.

---

<sup>2</sup>Robert Yergeau, A tout prix. Les prix littéraires au Québec, Montréal: Triptyque, 1994, p. 151.

Outre les prix littéraires dont la position les fait briller de mille feux: remise officielle du prix, bourse accordée, publicité entourant les lauréats..., plusieurs autres instances de consécration, même si elles apparaissent, à première vue, moins évidentes, vont soit amener l'écrivain à ce stade ultime de consécration - par la sanction qu'exercent les éditeurs les mieux cotés et par une réception du public et de la critique -, soit confirmer la valeur de l'oeuvre en la perpétuant par le biais du système scolaire ou des instances de légitimation françaises (prix littéraires qu'accorde la France), par exemple. Nous identifierons le rôle de la censure à l'intérieur de cette consécration; l'adhésion aux règles du jeu se fait notamment par le biais de la censure. Car, la légitimation ou le rejet d'une oeuvre s'affirme à travers la censure.

#### 4.1 Les prix littéraires pour la jeunesse au Québec

Au début du vingtième siècle, il existait très peu de prix littéraires réservés aux Québécois; la majeure partie d'entre eux visait une clientèle canadienne unilingue anglaise ou, parfois, bilingue. Dans le tableau "Prix littéraires adressés aux Québécois, 1920-1970", Silvie Bernier fait ressortir la rareté des prix francophones: seuls les prix d'Action intellectuelle (1920) et le Concours littéraire du Québec (1922) récompensaient alors des oeuvres francophones:

Sur le plan national, durant les années vingt, il n'existe que trois prix d'importance à travers tout le Canada et aucun prix unilingue français. Sur la scène québécoise, un seul prix offre une véritable concurrence aux Concours littéraires et scientifiques du Québec (le prix David, 1922) et c'est le prix d'Action Intellectuelle offert par l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC)<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup>Silvie Bernier, op. cit., f. 38-39.

Non encadré par la religion, le prix David est un prix d'État, alors que les prix de l'ACJC sont considérés comme des prix d'Église. La situation se modifie à partir de la Deuxième Guerre mondiale avec la création du prix Duvernay (1944), oeuvre de la Société Saint-Jean-Baptiste et premier prix unilingue français, et du Cercle du livre de France (1949), initié par la maison d'édition éponyme, une entreprise privée. Depuis cette décennie, les prix croissent en nombre et en importance.

Deux oeuvres écrites pour la jeunesse méritent des prix au cours des années 1920: Dollard ou l'épopée de 1660 racontée à la jeunesse, de Joyberte Soulanges (pseud. d'Ernestine Pineault-Léveillé), remporte le prix d'Action intellectuelle en 1921, et le prix David est décerné en 1924 à Marie-Claire Daveluy pour Les aventures de Perrine et de Charlot. Habituellement, ces distinctions honorent avant tout des oeuvres pour adultes; il n'existe pas encore à cette époque de système de prix littéraires pour les oeuvres jeunesse.

Malgré l'absence de prix littéraires stables, des concours de contes et nouvelles étaient organisés, comme celui que créa l'Instruction publique, en 1942, sur le sujet de Noël. Les contes et nouvelles littéraires ont été popularisés par la presse enfantine depuis 1921, avec L'Oiseau bleu. Auparavant, les journaux organisaient des concours littéraires et remettaient des prix aux lauréats; la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB) a, elle aussi, organisé des concours littéraires sur des thèmes spécifiques dans les années 1910.

Le premier prix créé spécialement pour la littérature jeunesse est la médaille du "Livre de l'année pour enfants". Ce prix, réservé aux écrivains anglophones, est fondé en 1947 par l'Association canadienne des bibliothécaires pour enfants, une section de la Canadian Library Association (CLA). Pourtant, ce n'est qu'en 1954 que la médaille du Livre de l'année pour enfants, dans le cadre de la création d'une section francophone, est offerte pour la première fois à une



oeuvre de la littérature jeunesse canadienne-française. Elle est décernée et prise en charge par l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED). Ce prix sera accordé pendant une vingtaine d'années.

Le premier prix spécifiquement accordé à une oeuvre littéraire jeunesse francophone, en 1954, est tributaire de son époque, celle où il devient plus facile de publier des livres pour enfants; l'écrivain pour la jeunesse acquiert donc progressivement un statut.

Les prix littéraires étaient très peu nombreux dans les années 1920 et 1930 alors que, dans les années 1950 et 1960, où les auteurs jeunesse étaient découverts et que l'on voulait encourager la littérature jeunesse, on a mis sur pied une multitude de prix littéraires pour faire reconnaître la valeur de ces nouveaux écrivains sur le marché. Il était urgent pour le milieu de l'époque de sanctionner ces nouveaux venus par des prix. Ces prix ont pour but de consacrer des auteurs que l'on veut encourager à poursuivre leur carrière et de découvrir de nouveaux talents. L'affluence de nouveaux prix créés au cours des années 1960 le démontre bien. Le talent était déjà là; il s'agissait de le découvrir.

En 1958, l'Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF) institue des prix récompensant l'album pour tout-petits, le roman d'aventures et le conte. Décernés pendant six ans, ces prix fort importants ont revu le jour en 1979, à l'occasion de l'Année internationale de l'enfant, jusqu'au début des années 1990. En 1963, peut-être pour pallier la perte du prix de l'ACELF, les prix littéraires de la Province de Québec comportent pour la première fois une catégorie jeunesse. Ils seront attribués jusqu'en 1970. À cette date, la maison d'édition L'Actuelle (1970-1974) crée un prix pour les adolescents écrivains se rattachant à la collection L'Actuelle-Jeunesse. Les jeunes de cette époque écrivent surtout de la science-fiction et du roman policier.

TABLEAU II: LES PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE AU QUÉBEC  
(1954-1974)

Nom du prix	Années d'attribution	Organisme donateur
Médaille du Livre de l'année pour enfants	(1947-1953: réservé aux écrivains anglophones) 1954-1973(?)	CLA: section anglophone ASTED: section francophone
Littérature-Jeunesse ACELF	1958-1963	ACELF
Prix littéraires de la Province de Québec, section jeunesse	1964-1970	Gouvernement provincial
Maxine	1965	ACBLF
Prix du Centenaire	1967	Gouvernement fédéral
Michelle Le Normand	1971-1972	Fondation Michelle Le Normand
L'Actuelle-Jeunesse	1970-1974	Éditions L'Actuelle

La durée de vie, généralement très brève, des prix littéraires fondés au cours des années 1950 à 1970 saute aux yeux. Un prix comme celui du Centenaire (1967) étonne moins par son unique attribution, car il souligne un événement ponctuel: la commémoration du centenaire de la fédération canadienne. Toutefois, il est aussi important que les prix éphémères, sinon plus, car quatre lauréats ont partagé le prix.

La brièveté de l'existence de ces prix ne peut masquer leur rôle réel: une tradition de prix littéraires jeunesse francophones s'est établie lentement mais sûrement, de nouveaux prix se substituant automatiquement aux moribonds, ceci afin de ne pas rompre la chaîne de la consécration des

oeuvres jeunesse. Chaque nouveau prix représente une tribune de choix pour la consécration. Précédant un rôle économique (valeur du prix et augmentation des tirages), somme toute assez faible, la reconnaissance symbolique (consécration des textes et passage à l'histoire) a été prépondérante. Le passage à l'histoire du roman Les aventures de Perrine et de Charlot s'explique facilement: outre les qualités littéraires de l'oeuvre et le double effet d'entraînement imputable à Marie-Claire Daveluy - écrire pour les enfants; faire paraître un feuilleton et le publier sous forme de roman -, le prix David a parfaitement joué son rôle de transition entre le passé et le présent, alors que d'autres textes non consacrés, et dont les journaux n'ont guère parlé, ne retiennent plus aujourd'hui l'attention. Autres exemples: les romans Le secret de Vanille de Monique Corriveau et L'Été enchanté de Paule Daveluy ont été consacrés par les prix de l'ACELF en 1958. Les deux auteures ont débuté leur carrière à cette époque.

Même si, au cours des années 1970, les auteurs sont encore soumis au double registre des récompenses canadiennes anglophones et francophones, cette situation tend à s'atténuer d'année en année<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup>1973: Jacques de Roussan reçoit le prix Amelia Frances Howard-Gibbon (prix décerné par l'Association canadienne des bibliothécaires pour enfants pour le meilleur livre illustré) pour son livre Au-delà du soleil.

1976: Suzanne Martel remporte le prix Vicky Metcalf (prix décerné par l'Association des écrivains canadiens) pour l'ensemble de son oeuvre.

En 1995, les illustrateurs et les écrivains qui méritent des récompenses anglophones les ont obtenues parce qu'ils ont illustré ou écrit un livre en langue anglaise, et ces prix, à l'exception du Prix du Gouverneur général du Canada, sont généralement accordés à l'extérieur du pays.

Au cours des années 1970, les prix se développent encore davantage sous la poussée de la restructuration du sous-champ. Fait significatif, trois d'entre eux existent d'ailleurs encore dans les années 1990. Et les quatre autres prix littéraires pour la jeunesse décernés pendant cette période ont été créés depuis 1980... Un système autonome de prix littéraires jeunesse est donc très récent. Ayant commencé à se bâtir en 1954, année du premier prix, il n'a été bien établi que vers les années 1960. Il s'est affirmé la décennie suivante et les prix sont maintenant devenus une tradition.

Le Répertoire 1993 des prix littéraires du Québec mentionne un total de soixante-dix neuf récompenses littéraires. Robert Yergeau affirme qu'il y a une profusion de prix littéraires<sup>5</sup>, mais le point de vue dépend cependant de la position occupée par les agents dans le champ: l'écrivain ou le critique. De ce nombre qui paraît élevé vingt-six prix littéraires dont un n'existe plus, peuvent théoriquement récompenser des oeuvres pour la jeunesse; cela arrive rarement. Figurant au titre des exceptions, Mimi Legault a été lauréate du Grand Prix du Conseil de la culture des Laurentides 1991; Marie Pagé a été lauréate du prix Gaston-Gouin 1989 et du Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke 1990; et quelques écrivains pour jeunes ont remporté le Grand Prix Logidec de la science-fiction et du fantastique pour des oeuvres destinées aux jeunes ou aux adultes.

En réalité, seulement sept prix couronnent systématiquement une oeuvre jeunesse. Cela semble un bien petit nombre, comparativement au montant global des soixante-dix-neuf prix, mais il ne faut pas se leurrer: seulement une

---

<sup>5</sup>Robert Yergeau, op. cit., p. 73.

poignée de prix littéraires pour adultes offrent un réel prestige aussi bien symbolique qu'économique.

Les différences entre sous-champ jeunesse et "grand champ" se situent plutôt sur d'autres plans. À titre de comparaison, alors que dans l'ensemble du champ littéraire, les prix sont d'abord accolés à un genre spécifique (conte, nouvelle, roman, poésie...), il n'en est pas de même en littérature jeunesse quand "le meilleur livre" fait souvent office limité de catégorie. Assez significatif à cet égard, le Répertoire 1993 des prix littéraires du Québec inclut d'ailleurs la littérature pour la jeunesse dans les catégories des genres littéraires, au même titre que l'essai, la poésie, etc., même si la littérature jeunesse n'est pas, à proprement parler, un genre, contenant elle aussi toutes les diversités de genres compris dans l'ensemble du champ.

D'un jury à l'autre, les livres pour jeunes sont ordinairement évalués sans égard à leur genre, sans appartenance à une autre catégorie que l'âge du jeune public: on sélectionne ainsi des livres pour enfants, pour adolescents, ou indistinctement pour les moins de 17 ans. Les critères retenus pour la sélection des oeuvres reposent donc surtout sur l'âge, l'accent étant mis par la suite sur le contenu, la vraisemblance de l'intrigue et la qualité de la langue. Seule différence: les prix dits de la relève alternent avec les prix s'adressant aux écrivains chevronnés, ce qui a pour effet de partager les écrivains en deux catégories.

Lorsqu'un prix se jumelle à un genre littéraire, il ne peut y avoir de confusion; le prix ne risque pas d'être balloté au gré des modes. Et la science-fiction pour jeunes n'est précisément pas à la mode au cours des années 1980 et 1990 alors que le roman socio-réaliste emporte la faveur des

jeunes...<sup>6</sup> Paradoxalement, les titres de science-fiction et de fantastique, publiés dans les années 1980 et 1990, sont plus nombreux que par les années précédentes.

Si les oeuvres jeunesse ne sont pas jugées explicitement selon le genre littéraire, certains genres, a priori, semblent presque exclus de la ronde des honneurs. Par exemple, les oeuvres de haute qualité appartenant à la science-fiction et au fantastique se taillent plus difficilement une place, même si les Daniel Sernine, Denis Côté et Charles Montpetit ont déjà remporté des prix. C'est pour cette raison qu'un prix littéraire spécifiquement attribué à ce type d'oeuvres a été créé, en 1984: le "Grand Prix Logidec de la science-fiction et du fantastique québécois", remporté justement cette année-là par Denis Côté pour son roman Hockeyeurs cybernétiques.

Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que les prix littéraires pour la jeunesse, advenant le cas où ils ne tiennent aucun compte du genre littéraire, sont plus susceptibles d'être soumis aux caprices de la mode. Cependant, cette situation ne semble pas catastrophique, car l'ajustement au contexte joue un rôle de régulateur à l'intérieur du phénomène de consécration, bien qu'avec quelques années de retard, les prix littéraires se moulent en fonction du champ jeunesse. Ainsi, parce que le roman pour adolescents a pris récemment beaucoup d'ampleur, le prix 12-17 Brive-Montréal a été créé expressément, en 1991, afin de

---

<sup>6</sup>Le roman socio-réaliste emporte l'adhésion des jeunes dans les années 1980 et 1990. Par exemple, parmi la liste des titres gagnants du concours Livromanie de cette période (les 10 meilleurs livres de l'année d'après les adolescents), les romans de science-fiction y apparaissent plus rarement, même s'ils figurent dans la sélection proposée aux jeunes pour voter, tandis que les romans socio-réalistes y apparaissent en forte majorité (Marie-Francine Hébert, Dominique Demers...). Les palmarès des concours Livromanie et Livromanie (Communication Jeunesse) peuvent nous renseigner sur les goûts des jeunes lecteurs, ainsi que d'autres votes populaires, tels les prix du Signet d'Or.

récompenser l'ensemble de l'oeuvre d'un romancier pour adolescents.

TABLEAU III: LES PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE AU QUÉBEC  
(1975-1994)<sup>7</sup>

\* Les prix destinés exclusivement à la littérature jeunesse sont précédés d'un astérisque.

\*Prix de l'ACELF

-organisme responsable: Association canadienne d'éducation de langue française.

-But et origine: le concours a été créé en 1958 afin d'encourager la création littéraire d'expression française destinée aux enfants et aux adolescents.

-Années d'attribution: 1958-1963 et 1979-1991.

-Nature de la récompense: deux bourses de 1 000\$.

-Genres littéraires: conte ou roman.

Prix Marie-Claire Daveluy

-Organisme responsable: ASTED.

-But et origine: accorder un prix pour l'oeuvre originale la plus marquante (qualité de l'écriture, créativité et originalité).

-Années d'attribution: 1970-1992.

-Nature de la récompense: 500\$ offerts aux 15-17 ans; 500\$ offerts aux 18-20 ans.

-Genres littéraires: poésie, roman, nouvelle, conte, récit, littérature jeunesse, essai.

-Lieu et temps de l'attribution du prix: en novembre, lors du congrès annuel de l'ASTED au Salon du livre de Montréal.

\*Prix Alvine-Belisle

-Organisme responsable: ASTED.

-But et origine: "Originellement décerné par la Canadian Library Association (CLA) au meilleur livre pour enfants de langue anglaise ou française publié au cours de l'année, ce prix devenait en 1974 le prix Alvine-Belisle. C'est à ce moment que l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED) a pris la responsabilité du secteur français<sup>8</sup>".

-Années d'attribution: 1974-...

-Nature de la récompense: bourse de 500\$.

-Jury: composé de 5 bibliothécaires pour jeunes.

-Genres littéraires: littérature jeunesse.

-Lieu et temps de l'attribution du prix: automne, Salon du livre de Montréal.

---

<sup>7</sup>Claude Janelle, Prix littéraires du Québec. Répertoire 1993, Québec: Gouvernement du Québec, 1991, 143 p.  
Claude Janelle, Prix littéraires du Québec. Répertoire 1995, Québec: Gouvernement du Québec, 1995, 174 p.

<sup>8</sup>Claude Janelle, op. cit., Répertoire 1993, p. 50.



Prix littéraires du Gouverneur général du Canada (1959-...)

- Organisme responsable: Conseil des Arts du Canada.
- But et origine: premiers prix décernés en 1937. Lancés par la Canadian Author's Association qui les a administrés jusqu'en 1971, mais parrainés depuis 1959 par le Conseil des Arts du Canada, ils comportent depuis ce temps un volet francophone.
- Années d'attribution: 1975-1986 (texte). 1987-...(texte et illustration).
- Nature de la récompense: bourse de 10 000\$ et reliure d'art.
- Jurys: composés de professionnels chevronnés du monde des lettres.
- Genres littéraires: tous les genres sauf b.d.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: liste des finalistes connue en novembre. Noms des lauréats annoncés quelques semaines plus tard, lors d'une cérémonie qui a lieu en alternance à Toronto et à Montréal.

\*Prix Culinar/Communication Jeunesse

- Organisme responsable: Communication Jeunesse.
- But et origine: encourager les illustrateurs de la relève.
- Années d'attribution: 1981-1988.
- Jurys: jury de jeunes et jury d'adultes.
- Illustration.

\*Prix Québec/Wallonie-Bruxelles du livre de la jeunesse

- Organisme responsable: Ministère des Affaires internationales et Direction générale de l'Europe.
- But et origine: encourager le développement de la littérature jeunesse et faire connaître aux deux communautés leur production respective.
- Années d'attribution: 1981-...
- Nature de la récompense: prix de 3 500\$ à l'auteur et de 6 000\$ à l'éditeur pour la promotion de l'oeuvre primée.
- Jurys: deux jurys (belge et québécois) composés de spécialistes.
- Genres littéraires: littérature jeunesse et b.d., texte et illustration.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: en mars lors de la Foire du livre de Bruxelles ou lors d'un salon du livre au Québec.

Grand Prix Logidec de la science-fiction et du fantastique québécois

- Organisme responsable: Corporation du Grand Prix de la SF et du fantastique québécois (Sainte-Foy).
- But et origine: vise à promouvoir ces deux genres littéraires en attirant l'attention du public sur un auteur qui s'est signalé par la qualité de sa production.
- Années d'attribution: 1984-...
- Nature de la récompense: bourse de 2000\$.
- Jury: composé de 5 membres.
- Genres littéraires: roman, nouvelle, conte, récit, littérature jeunesse. Pour l'ensemble de l'oeuvre.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: en avril lors d'une cérémonie officielle en alternance à Montréal et à Québec.

Concours pour Jeunes Auteurs

- Organisme responsable: Éditions Fides.
- But et origine: découvrir des talents littéraires chez les jeunes de 16 à 20 ans et leur offrir la possibilité d'être publiés aux Éditions Fides.
- Années d'attribution: 1985-1991.
- Nature de la récompense: bourse de 500\$ et publication dans une collection de la maison Fides, réservée aux gagnants de ce concours.
- Jury: composé de spécialistes en littérature jeunesse.
- Genres littéraires: roman, littérature jeunesse.
- Prix du lieutenant-gouverneur du Québec (roman); Prix Radio-Québec (innovation littéraire); Prix Paul-Aimé Martin (science-fiction); Prix Gabrielle-Roy.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: Salon du livre de l'Outaouais.

\*Concours littéraire Lurelu

- Organisme responsable: *Lurelu*
- But et origine: encourager la relève.
- Années d'attribution: 1987-...
- Nature de la récompense: les trois meilleurs textes sont illustrés et publiés dans la revue, assortis à une somme de 200\$, 150\$ et 100\$.
- Jury: composé de trois personnes du milieu de la littérature jeunesse (membre du comité de rédaction de la revue, bibliothécaire, auteur, etc.).
- Genres littéraires: nouvelle, conte, récit, littérature jeunesse. Texte écrit pour les 5 à 14 ans.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: en novembre.

Concours de création d'un conte dans le cadre de l'événement "La Fête autour du conte"

- Organisme responsable: Musée de la civilisation à Québec.
- But et origine: à l'occasion d'un événement thématique, le Musée organise un concours de création littéraire pour les élèves francophones du primaire et du secondaire au Québec.
- Années d'attribution: 1989-...
- Nature de la récompense: le Musée publie les contes primés. La publication est illustrée par des illustrateurs professionnels et distribuée à des milliers d'exemplaires.
- Jury: formé d'un représentant de l'UNEQ, d'un représentant de l'AQPF et d'un représentant du Musée de la civilisation.
- Genres littéraires: nouvelle, conte, récit, littérature jeunesse.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: en novembre.

\*Prix du livre M. Christie

- Organisme responsable: Compagnie Christie Brown.
- But et origine: nourrir l'esprit des enfants.
- Années d'attribution: 1990-...
- Nature de la récompense: six bourses de 7500\$.
- Jury: composé de 5 francophones et 5 anglophones.
- Genres littéraires: littérature jeunesse, texte et illustration, volet francophone et volet anglophone. Chaque volet comprend trois catégories: texte 4-8 ans, texte 9-14 ans, illustration.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: en avril lors d'une réception au Saint Lawrence Hall à Toronto.

\*Prix littéraire Desjardins, catégorie jeunesse (en hommage à Monique-Corriveau)

- Organisme responsable: Salon du livre de Québec.
- But et origine: honorer ceux et celles qui conçoivent les livres pour les jeunes et qui leur offrent ainsi les clefs de la lecture.
- Années d'attribution: 1991-...
- Nature de la récompense: bourse de 2000\$.
- Jury: 3 ou 5 personnes, choisies dans le milieu de la littérature pour la jeunesse ou dans le milieu de l'éducation.
- Genres littéraires: littérature jeunesse.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: printemps, Salon du livre de Québec.

\*Prix 12/17 Brive-Montréal

- Organisme responsable: Salon du livre de Montréal.
- But et origine: concrétiser le jumelage de la Foire du livre de Brive et du Salon du livre de Montréal. Vise à souligner l'apport de deux écrivains l'un français, l'autre québécois, qui écrivent pour les 12-17 ans.
- Années d'attribution: 1991-...
- Nature de la récompense: bourse de 10 000\$ ou 50 000FF partagée entre les deux lauréats.
- Jury: composé de six membres.
- Genres littéraires: littérature jeunesse, l'ensemble de l'oeuvre d'un écrivain pour adolescents.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: automne, Salon du livre de Montréal.

\*Palmarès Livromanie (12-17 ans) et Palmarès Livromagie (6-12ans)

- Organisme responsable: Communication Jeunesse.
- But et origine: développer la lecture chez les jeunes.
- Années d'attribution: Livromanie 1985-... Livromagie 1989-...
- Nature de la récompense: annonce des 10 livres préférés des jeunes dans la sélection annuelle de Communication Jeunesse. (Aussi: prix remportés par les lecteurs, les écoles et les bibliothèques gagnantes pour le nombre de livres lus et la meilleure participation aux clubs de lecture).
- Jury: vote des écoliers du primaire et des élèves du secondaire (6-17 ans).
- Genres littéraires: tous, littérature jeunesse.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: lors de la parution de la sélection à l'automne.

Concours littéraire Richelieu

- Organisme responsable: Club Richelieu, La Régionale Richelieu Cap-Diamant et ses Clubs affiliés.
- But et origine: mission de promotion de la langue française dans tous les milieux où les Clubs Richelieu sont implantés. Concours s'adressant aux élèves fréquentant les institutions d'enseignement secondaire de la grande région métropolitaine de Québec. Les dix meilleurs textes (deux par année de secondaire) sont sélectionnés.
- Années d'attribution: 1973-...
- Nature de la récompense: publication des dix meilleurs textes depuis 1992. Le meilleur texte reçoit le prix Horace-Viau depuis cette date.
- Genres littéraires: nouvelle, conte, récit.
- Lieu et temps de l'attribution du prix: au printemps, lors du Salon du livre de Québec.

Le montant de la bourse associé au prix varie beaucoup d'un jury à un autre; il s'échelonne de 500\$ à 10 000\$. Quelles sont les récompenses les plus convoitées? D'abord, le prix du Gouverneur général, sans contredit, par l'intérêt de la récompense (10 000\$), suivi des prix M. Christie (7 500\$) et 12-17 Brive-Montréal (5 000\$), qui attirent l'attention par leur forte consécration sur le marché local. Le prix Brive comporte de plus la reconnaissance à l'étranger (légitimation française), tout comme le prix Québec/Wallonie-Bruxelles (légitimation belge), qui, du même coup, rejaillit sur le marché local.

Les prix sont décernés à l'automne ou au printemps, périodes idéales de parution dans le milieu jeunesse, dans le cadre d'événements littéraires particuliers, tels les Salons du livre, le congrès annuel de l'ASTED, les cérémonies officielles tenues à Montréal, Québec ou Toronto ou encore à la Foire du livre de Bruxelles.

Catherine Claude identifie cinq modes d'intervention des prix littéraires, touchant les niveaux symbolique et économique:

- 1) les prix littéraires jouent le rôle d'une "super-critique" (...) et imposent aux livres primés un "label de qualité" facilement reconnaissable par le plus grand public.
- 2) Ils donnent également aux lauréats une certaine notoriété qui varie avec le prestige du prix; cette reconnaissance permet par la suite à l'écrivain d'accéder aux instances décisionnelles et de devenir membre du jury qui l'a élu (phénomène de cooptation).
- 3) L'obtention d'un prix littéraire apparaît comme une étape nécessaire à la consécration après la publication et la critique.
- 4) Les prix littéraires assurent la vente des oeuvres primées et, par conséquent, leur lecture; ils forment ainsi chez le public, l'image de marque de la littérature.

5) Finalement, en rendant les livres rentables, les prix interviennent directement dans l'édition, certains éditeurs sélectionnant les textes d'après leurs chances d'obtenir un prix. A la limite, un écrivain peut conditionner son écriture de façon à correspondre au code "prix littéraire"<sup>9</sup>.

#### 4.1.1 Les jurys

Le début de l'attribution des prix entraîne une reconnaissance formelle. Par qui les prix sont-ils reconnus? La reconnaissance s'effectue tout d'abord par les pairs, les autres écrivains également membres de jurys littéraires qui se trouvent de ce fait à pratiquer l'endogamie. L'aspect littéraire entretient des liens de dépendance avec l'aspect économique, par exemple lorsque les membres de ces jurys entretiennent des liens de quelque nature que ce soit avec des maisons d'édition dont les livres sont sélectionnés. Les membres des jurys, habituellement connus des milieux intellectuels et littéraires, sont choisis en raison de leur appartenance au milieu jeunesse (écrivains, illustrateurs, dramaturges, critiques, bibliothécaires, enseignants, journalistes, libraires, etc.). Les jurys se composent de trois à six membres, selon les prix. Théoriquement, les équipes se renouvellent à chaque année; elles peuvent aussi être plus stables, certains jurés pouvant siéger à plusieurs reprises sur le même jury. Comme plusieurs jurés sont eux-mêmes des écrivains pour la jeunesse, l'effet de cooptation joue souvent un rôle important, comme c'est le cas pour le prix du Gouverneur général où il n'est pas rare que les anciens auteurs primés deviennent plus tard membres du jury. Les auteurs consacrés siègent sur les jurys les plus importants et le prix du Gouverneur général figure parmi ceux-ci. Quelles sont les positions idéologiques des jurés? Comment les définir? En guise d'exemple, afin d'assurer une meilleure

---

<sup>9</sup>Silvie Bernier, op. cit., f. 6-7. Elle cite Catherine Claude, "Le phénomène prix littéraires", La Nouvelle Critique, mai 1973, p. 29-40.

représentativité, Communication Jeunesse choisit les participants aux comités de sélection de livres pour jeunes en les divisant par professions respectives: enseignants, chercheurs, libraires, bibliothécaires... On constate que ce système de sélection des jurys est basé beaucoup plus sur "l'équité professionnelle" que sur la réputation des membres choisis, chacun devant représenter "l'idéologie" inhérente à son domaine professionnel. Dans les jurys des prix littéraires les plus réputés, comme le prix du Gouverneur général ou le prix M. Christie, des écrivains et des illustrateurs, surtout, se partagent la vedette, même si critiques et enseignants y ont aussi leur place. Robert Yergeau souligne que les professeurs d'université au sein du jury des prix du Gouverneur général prédominent moins, de 1981 à 1991, en ce qui concerne la littérature générale<sup>10</sup>. Comme elle n'a été enseignée qu'à partir du début des années 1960, il est plus difficile de remarquer la même tendance en littérature jeunesse; les professeurs d'université dans ce domaine-là sont d'ailleurs beaucoup plus rares.

On ne peut pas toujours appliquer au cas particulier de la littérature pour la jeunesse les mêmes analyses que celles qui ont pu être proposées pour la littérature la plus légitime. Par exemple, les jurys formés de jeunes lecteurs sont une particularité récente des prix littéraires destinés à des oeuvres pour la jeunesse; dans les concours Livromagie, Livromanie et Signet d'or, les prix sont attribués par votes populaires. On peut remarquer que les choix des jeunes jurys s'inscrivent souvent à contre-courant de ceux qui sont effectués par des jurys composés d'adultes.

Mais quel impact réel exercent les prix littéraires sur les livres jeunesse? La légitimité des prix est-elle contestée? Rarement. On peut lire à l'occasion, dans

---

<sup>10</sup>Robert Yergeau, op. cit., p. 134.

l'éditorial d'une revue spécialisée, des protestations quand un auteur jugé excellent ne remporte pas le prix du Gouverneur général, par exemple, mais la contestation s'arrête là. Habituellement les agents du champ acceptent largement les gagnants des prix. À notre connaissance, il n'y jamais eu de débat public visant à remettre en question les gagnants.

Lorsqu'un auteur talentueux gagne un prix, il n'est pas rare qu'il en rafle toute une série. Les prix littéraires peuvent donc récompenser les mêmes auteurs une double et même une triple fois. C'est le cas des auteurs Michèle Marineau, Christiane Duchesne et Dominique Demers. Comme le livre primé doit tout simplement être le meilleur et que le genre littéraire n'est pas spécifié, un livre excellent court toutes les chances d'être primé plusieurs fois la même année. Un "bouquet" de prix n'est plus une surprise en 1995.

Les donateurs des prix varient beaucoup. On ne peut dire, qui du gouvernement, qui de l'entreprise privée, ou qui des associations dominent l'attribution des prix. Le gouvernement fédéral (prix du Gouverneur général), le gouvernement provincial (prix Québec Wallonie-Bruxelles), les salons du livre, commandités par les secteurs privés et publics (prix Brive-Montréal; Monique-Corriveau), les associations comme l'ASTED (prix Alvine-Bélisle), les revues (prix du concours Lurelu), les entreprises privées (prix M. Christie) gèrent les prix les plus importants. De nombreux prix régionaux et municipaux sont de plus attribués, mais ne comportent pas spécifiquement de catégories jeunesse. Cette diversification des prix permet, du moins en apparence, une grande latitude aux auteurs; les mêmes intérêts ne se regroupent pas tous sous le même chapeau. Pourtant, malgré toute cette diversité, il ne semble pas y avoir de prix littéraires encourageant la production d'oeuvres d'avant-garde, tandis qu'un volet du prix Le Signet d'or, un gala littéraire télévisé, et les palmarès de Communication Jeunesse sont clairement des votes populaires.



#### 4.1.2 Effets de champ et effets de prix

Est-ce que les livres jeunesse primés se vendent mieux, à l'instar des livres pour adultes? La légitimation par les pairs revêt une grande importance qui s'amenuise si on la considère du point de vue du jeune public. D'abord, les prix n'augmentent pas ou peu la rentabilité de l'ouvrage primé. Ils n'occasionnent pas non plus de tirages importants<sup>11</sup>. Ensuite, le prix n'exerce que peu d'influence immédiate sur la vente des ouvrages qu'il couronne; le grand public n'achète pas particulièrement les oeuvres gagnantes. Les livres pour jeunes suivent le cheminement du "long-seller". Si la consécration passe par les prix littéraires, ce n'est que partiellement, car le jeune public ignore de telles pratiques et ne donne sa sanction à un livre que par intérêt personnel ou "collectif", c'est-à-dire en se référant à son groupe de pairs. La réception des oeuvres par le public se produit à un autre niveau que celui des prix littéraires: elle est axée sur le principe de hiérarchisation externe. La primauté revient aux écrivains connus et reconnus par le "grand public", selon le critère de la réussite temporelle mesurée à des indices de succès commercial (tirages) et non pas de notoriété sociale (prix). À l'opposé, "le principe de hiérarchisation interne, c'est-à-dire le degré de consécration spécifique, favorise les écrivains qui sont connus et reconnus de leurs pairs et d'eux

---

<sup>11</sup>Nous avons vérifié ces faits auprès d'éditeurs qui ont fait paraître des livres couronnés. Certains livres ont connu un grand succès de vente comme Mais que font les fées avec toutes ces dents? (Prix Christie), qui a dépassé le 50 000 exemplaires, tout comme Émilie, la baignoire à pattes (prix Alvine-Bélisle) ou Le dernier des raisins (Prix du Conseil des arts du Canada), dont l'auteur, Raymond Plante, a reconnu avoir encaissé des droits d'auteur nettement supérieurs à ceux de ses autres livres. Mais ce sont là des cas exceptionnels. L'album Thomas et la nuit (Prix du Gouverneur général) n'a pas connu un aussi grand succès de vente, par exemple. Et il y a des livres excellents qui ne seront jamais réédités, faute de se vendre, tels l'album Mademoiselle Gertrude (prix de la revue Lurelu).

seuls et qui doivent (...) leur prestige au fait qu'ils ne concèdent rien à la demande du grand public<sup>12</sup>.

Quelle est l'évolution des prix littéraires? D'un prix à l'autre, les membres des jurys se ressemblent, quand ce ne sont pas les mêmes personnes; les règlements sont sensiblement les mêmes, soit juger la qualité littéraire de l'oeuvre sans égard au genre. Parfois l'âge est spécifié, mais ce critère tend à disparaître au tournant des années 1990. Les genres d'oeuvres primées sont surtout le roman, réaliste ou fantaisiste, et le livre d'images, quand le prix comporte un volet illustration. Les recueils de récits brefs sont plus rarement primés. Le conte, la nouvelle, la poésie, l'écriture dramatique, le documentaire, sont laissés pour compte au chapitre des prix littéraires et on ne parle même pas de l'essai, peut-être parce que la production n'en propose que fort peu. La bande dessinée y échappe quant à elle en possédant ses propres prix (Onésime et autres). Nous avons ignoré ce genre bien spécifique jusqu'ici parce que la bande dessinée québécoise pour jeunes est rare et qu'on ne précise pas si elle s'adresse aux jeunes ou aux adultes dans ces concours.

#### 4.2 Légitimation par l'enseignement: reconnaissance scolaire et censure

La consécration, que l'école dispensait autrefois par le biais de la traditionnelle remise de prix en fin d'année, est maintenant remplacée par de multiples autres récompenses: les prix littéraires et les critiques élogieuses favorisent l'accession à l'autonomie. La censure est une façon du monde de l'enseignement de rejeter ou d'accepter une oeuvre, depuis que les récompenses scolaires n'existent plus.

---

<sup>12</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 7.

La censure fait-elle l'objet d'une institutionnalisation et s'étend-elle à toutes les catégories de textes? Il semble bien que oui. Mais ce sont surtout les romans pour jeunes et adolescents que l'on vise. La censure représente l'intervention directe du pouvoir scolaire, politique et religieux. Depuis les années 1970, il n'y a plus de propagande comme auparavant, aussi explicite, pour bannir les "mauvais livres". Mais les membres de comités de sélection (UNEQ, commissions scolaires, bibliothèques municipales) retirent tout simplement ceux-ci des listes, des achats, des sélections. Voici un exemple où l'auteur Roger Poupart voit un de ses romans écarté par un comité de l'Union des écrivains du Québec exerçant le contrôle de la qualité des oeuvres dans les écoles:

J'ai vite déchanté en lisant la lettre signée par Jocelyne Dazé, la directrice des Communications de l'U.N.E.Q. La brève missive (sept lignes, salutations comprises) m'informait que mon plus récent roman, Un été western avait été rejeté par le comité. Le comité? Quel comité? On n'en mentionnait même pas le nom. Puis, cela m'est revenu à l'esprit. J'avais déjà entendu parler d'un comité mis sur pied, à ce qu'il me semblait, pour contrôler la qualité des oeuvres diffusées dans les écoles. Sous prétexte que trop d'auteurs participent au programme, il fallait faire un tri et séparer le bon grain de l'ivraie - comme si les écoles ne pouvaient pas faire elles-mêmes ce travail. (...)

Évidemment, j'ai téléphoné à l'U.N.E.Q. pour en savoir plus long. Un peu embarrassée, Jocelyne Dazé a invoqué les piètres qualités littéraires de mon livre. (...)

Sans tomber dans la paranoïa, je me demande si le comité n'a, en fait, pas d'autres raisons pour refuser Un été western. En l'occurrence, que je ne sois pas membre de l'U.N.E.Q. Ou encore, que j'écrive des romans de gars où les personnages, des adolescents, parlent parfois crûment<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup>Roger Poupart, "L'UNEQ et le contrôle de la qualité", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 7.

De son côté, l'auteur Clément Fontaine dénonce les pratiques de sélection des livres jeunesse des bibliothèques scolaires et publiques, un de ses romans ayant été lui aussi écarté des livres retenus:

La forme de censure que je connais le mieux est celle qui sévit dans le domaine de la littérature pour la jeunesse au Québec. Un secteur de création reconnu pour son dynamisme et le respect de son public. (...)

Ainsi, à la CÉCM, les bibliothécaires se gardent bien d'acheter les livres des auteurs dont les idées ou les antécédents leur déplaisent. Tout ce qui semble sortir un peu de l'ordinaire est considéré comme suspect et passé au peigne fin. Ils en discutent entre eux pour en venir à un consensus qui fait force de loi: les professeurs de français peuvent difficilement recommander à leurs élèves un auteur qui est pratiquement absent de la bibliothèque de leur école. Encore moins peuvent-ils l'inviter à venir parler en classe.

Insistons sur le fait que les évaluations des bibliothécaires de la CÉCM portent essentiellement sur le contenu idéologique des ouvrages en question, et non sur leurs qualités littéraires. Les livres rejetés ont pour caractéristique commune de remettre en question des valeurs établies ou d'aborder de front des sujets délicats. Les propos entourant le libre exercice de la sexualité et de la religion sont particulièrement malvenus, même au deuxième cycle du secondaire où l'on n'a pourtant plus affaire à des bébés. Un auteur qui parle ouvertement de moyens de contraception, de masturbation, ou qui manifeste des tendances anticléricales, a toutes les chances d'être "non retenu", c'est-à-dire mis à l'index<sup>14</sup>.

D'après ces deux auteurs, les bibliothèques, les écoles, les comités de sélection d'organismes, tels l'Union des écrivains québécois, établissent la codification de la censure en littérature jeunesse. D'autres cas se joignent à ceux-là, avec, par exemple, les romans de l'auteur et enseignant Reynald Cantin. Le secret d'Ève et Le choix d'Ève, en faveur de l'avortement, ont été proscrits dans l'école où il enseigne

---

<sup>14</sup>Clément Fontaine, "La (censure) made in Québec", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 4, mai 1993, p. 3.

(polyvalente de Loretteville) au début des années 1990. Les deux tomes du recueil collectif de nouvelles La première fois ont aussi suscité beaucoup de remous dans les écoles secondaires: est-il moral de raconter sa première relation sexuelle, et surtout, d'en faire le thème d'une nouvelle? Les apôtres de la censure ne dénoncent pas uniquement le thème de la sexualité. Par exemple, les romans de Ginette Anfousse mettant en vedette la jeune Rosalie ont été rejetés dans des écoles primaires parce que le personnage est trop indiscipliné et n'obéit pas à ses parents. En 1995, la présidente de l'Association des Parents catholiques du Québec déclare dans les médias que "certains parents n'aimeraient pas certains livres qu'on retrouve dans les bibliothèques des écoles... qualifiant même certains livres de La courte échelle de "presque pornographiques"<sup>15</sup>. Il s'agit du roman La course à l'amour de Bertrand Gauthier. Quant à eux, les romans de la série Ani Croche du même auteur sont attaqués en raison de la désobéissance de la jeune personnage devant l'autorité.

D'après d'autres écrivains interrogés par la revue Lurelu, les éditeurs jeunesse, dans le domaine de la fiction ou dans celui de l'édition scolaire, exercent d'abord la censure sur les manuscrits proposés. Jasmine Dubé affirme que "(a)vant d'atteindre les jeunes, il faut d'abord passer par le crible des adultes qui décident pour eux. Il peut s'agir d'un éditeur, d'un directeur d'école, d'un enseignant, d'un parent, de jury ou de comité de ... censure"<sup>16</sup>. Dans les propos tenus par les sept écrivains et illustrateurs, l'édition scolaire, plus particulièrement, semble faire l'objet de censure à la demande des éditeurs. L'auteur Gilles Gagnon parle avec humour

---

<sup>15</sup>Pierre Bourdon, "Le mot du président. Censure... Réalité ou paranoïa", Bulletin Communication Jeunesse, vol. 15, no 3, septembre 1995, p. 1.

<sup>16</sup>Daniel Sernine, "Censure: la face cachée de la lune", Lurelu, vol. 11, no 2, automne 1988, p. 37.

de ce qu'il appelle les "Extraits du petit catéchisme des auteurs jeunesse":

Ai-je plus de 12 à 15 mots dans ma phrase? Ai-je autant de personnages mâles que femelles? Ai-je pensé à inclure des immigrants et des handicapés? Ai-je songé à parler d'une famille monoparentale dans mon histoire? Ai-je dosé mes opinions sur la jeunesse actuelle? Ai-je assez mis d'action sans trop tomber dans la violence gratuite? (...) Ai-je insulté un groupe de lecteurs avec une farce plate? Ai-je choisi un héros ou une héroïne qui correspond aux goûts du jour? (...) Ai-je écrit mon histoire en fonction des professeurs, des éditeurs, des bibliothécaires ou en fonction des enfants?<sup>17</sup>

En tant qu'éditeur, Robert Soulières croit que le problème de la censure, au Québec du moins, est dans une large mesure une question commerciale. "Les éditeurs se posent souvent les questions suivantes (encore plus si c'est du matériel pédagogique). Par exemple, les enseignants vont-ils acheter le livre? Vont-ils le faire lire à leurs élèves? Les parents, que diront-ils? Feront-ils des pressions pour qu'il ne soit plus au programme?"<sup>18</sup> Et en tant qu'auteur, Soulières croit que la censure, c'est aussi la sournoise autocensure:

Bien effronté sera l'écrivain qui écrira un roman mettant en scène une famille traditionnelle avec la mère qui travaille au foyer, qui fait la vaisselle et le ménage. La mère doit travailler à l'extérieur, c'est un *must*. Le père, lui, ne lit plus le journal, il passe l'aspirateur. Quant à la famille, il est de beaucoup préférable qu'elle soit éclatée ou mieux encore, reconstituée; c'est plus *in* et *yuppie*. Quant aux enfants, il est évident que la garderie constitue le nirvana par excellence<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup>Ibid., p. 38.

<sup>18</sup>Daniel Sernine, "Censure: Il y a tout de même des limites!", Lurelu, vol. 11, no 3, hiver 1989, p. 34.

<sup>19</sup>Loc. cit.

L'auteur et éditeur Daniel Sernine résume la situation en trouvant "significatif que, pour plusieurs de nos correspondant(e)s, désormais la censure c'est surtout la normalisation des attitudes et des comportements imposés par certaines instances du monde de l'éducation, normalisation d'abord destinée au manuel scolaire mais qui a largement déteint sur la fiction destinée aux jeunes<sup>20</sup>".

Pour sa part, Yves Léveillé, coordonnateur au Bureau des ressources documentaires du ministère de l'Éducation du Québec, établit une distinction entre la censure et la sélection:

La censure est de l'ordre de l'interdit. Elle s'applique à la lectrice et au lecteur, à une société; à la diffusion et à la libre circulation des oeuvres ou des idées.

La censure est dogmatique et vise la soumission des personnes en vue de préserver une morale, une autorité ou un système. Elle cherche à imposer son code moral, assorti de punitions ou de récompenses. La censure s'oppose au libre choix. Elle est en quelque sorte une prise de position contre l'analyse critique, le point de vue différent, la sélection en définitive.

La sélection de la documentation, de type littéraire ou informative, s'appuie sur des critères précis, connus et justifiés. Elle ne relève pas du caprice ou du dogmatisme, car, au contraire, elle est un jugement éclairé sur une oeuvre ou un ensemble d'oeuvres, dans la recherche de la qualité, sans pour autant condamner à l'avance le lecteur ou la lectrice. La sélection consiste à faire une analyse critique des oeuvres et à se prononcer sur leurs caractéristiques, selon une grille éprouvée<sup>21</sup>.

La censure emprunte des formes multiples qui vont du rejet des prétendants aux prix littéraires, en passant par les créateurs non subventionnés jusqu'au retrait des livres, par les directions d'écoles ou des bibliothèques, qui ne

---

<sup>20</sup> Ibid., p. 36.

<sup>21</sup> Yves Léveillé, "La sélection et la censure", Lurelu, vol. 17, no 3, hiver 1995, p. 27.

correspondent pas aux bons comportements souhaités, sans compter le dernier filtre, la censure exercée par les parents:

La censure au sens large du terme, c'est-à-dire l'exercice de la norme imposée par les opinions et les goûts dominants, était ainsi liée de façon étroite à la censure au sens strict, la sanction par les pouvoirs des textes déviants. Le Dictionnaire de Furetière hiérarchise de la sorte les sens du mot, en donnant d'abord la définition générale: "jugement par lequel on condamne une action", puis la définition restrictive, appliquée au seul domaine littéraire: "condamner un livre comme préjudiciable à la Religion, à l'État<sup>22</sup>".

Comment la censure a-t-elle contribué à définir les règles du jeu? Alain Viala affirme que la censure "vaut comme un "envers" du mécénat et des droits des auteurs<sup>23</sup>". Elle contribue à façonner les mentalités, à établir une différence entre ce qui est bon pour les jeunes et ce qui ne l'est pas. Combien et quelles sont les instances concurrentes qui se disputent l'autorité censoriale: l'Église, l'État, l'école? C'est la multiplicité qui rend la censure omniprésente: elle se trouve diffusée dans les mentalités par chacune de ces instances. L'Église n'a plus le contrôle de l'enseignement, mais il reste l'école et l'État: le pouvoir politique agit sur les façons de penser des écrivains par les effets de prix et du mécénat (bourses de création aux auteurs) qui entretiennent le conformisme et les bibliothèques et les écoles censurent des livres qu'elles jugent inacceptables.

---

<sup>22</sup>Alain Viala, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris: Les Éditions de Minuit, 1985 (Le Sens commun), p. 115-116.

<sup>23</sup>Loc. cit.



### 4.3 Pouvoir de consécration des éditeurs

D'après Jacques Michon, les éditeurs possèdent un pouvoir de consécration dans le champ intellectuel<sup>24</sup>. Un éditeur exerce, par exemple, un pouvoir que Michon qualifie de "classé", c'est-à-dire qu'il est "reconnu par le public comme éditeur d'un certain type de littérature". Tandis que le pouvoir "classant" se dit d'"Un texte publié par lui (qui) sera aussitôt assimilé au reste de sa production". Le catalogue d'un éditeur équivaut à un certain nombre de placements symboliques. Tout le prestige dont jouit un éditeur est équivalent au pouvoir d'attraction qu'il exerce auprès des auteurs et du public:

Une fois que le public pressenti s'actualise en public réel autour d'un ou de plusieurs titres, l'éditeur a tendance à reproduire le même livre, à produire une série, une collection qui réponde à l'attente de ce public (...). Chaque éditeur littéraire, à côté de collections rentables de livres pratiques, utilitaires ou populaires, se constitue également une collection de prestige sur laquelle il mise pour la conquête de la légitimité culturelle. (...) Mais le facteur déterminant dans la production de l'image de marque demeure sans contredit l'auteur, l'écrivain vedette. Pour accéder le plus rapidement possible à la légitimité culturelle, l'éditeur va tenter de s'attacher un auteur déjà reconnu, déjà légitimé par l'institution littéraire. L'écrivain consacré est une valeur sûre qui apportera prestige et dividendes, i.e. un public et des rentrées monétaires<sup>25</sup>.

C'est la stratégie qu'applique La courte échelle, s'attacher des auteurs déjà reconnus et capitaliser sur leur prestige. Le capital symbolique est ainsi converti en pouvoir de légitimation et de consécration. Pour renforcer cet effet,

---

<sup>24</sup>Jacques Michon, "L'édition littéraire au Québec, 1940-1960", L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, GRELO, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, p. 12.

<sup>25</sup>Ibid., p. 9-10.

les auteurs vedettes écrivent des séries mettant en scène un héros auquel les jeunes s'identifient.'

Les années 1970 illustrent l'importante période de transition que vit le sous-champ jeunesse, tandis qu'à partir des années 1980, le pouvoir de consécration des éditeurs, de même que la légitimation par l'enseignement et les prix littéraires sont les trois instances de consécration exerçant le plus d'impact sur le sous-champ jeunesse, qui accède alors à son champ propre. Les types de trajectoires qu'empruntent les écrivains pour jeunes, des années 1920 à 1995, marquent la progression du sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse jusqu'à son accession à un champ propre.

## CHAPITRE V

### LES TRAJECTOIRES D'ÉCRIVAINS POUR LA JEUNESSE

La trajectoire exemplaire empruntée par les écrivains jeunesse se fonde sur l'obtention de prix littéraires. Elle épouse le parcours suivant: publication, critique, obtention d'un prix littéraire. Évidemment, tous les auteurs n'obtiennent pas nécessairement un prix, non plus des critiques, même si tel est leur souhait le plus cher et le plus secret. L'écrivain qui remporte de nombreux prix bénéficie d'une plus grande visibilité, et son impact sur le champ littéraire s'accroît. Nous étudierons la position qu'occupent ces écrivains au sein du champ, qui jouissent de la reconnaissance littéraire de leurs pairs et du public.

Comme nous l'avons vu précédemment au chapitre IV, les prix littéraires institués pour la jeunesse ne le furent qu'en 1954. Avant cette date, et même jusqu'en 1970, sur quels indices peut-on se baser si l'on veut étudier les trajectoires d'écrivains? Car il n'existe pas que celles qui sont "exemplaires". Nous tiendrons donc compte des trajectoires "spéciales", empruntées par les écrivains jeunesse avant 1970. La trajectoire "spéciale", telle que nous l'entendons, se caractérise par une abondance de publications, une bonne réception critique, une influence dans le champ - que ce soit par l'originalité du type de production ou par la personnalité

même de l'écrivain -, et parfois par l'obtention de prix littéraires.

La division des écrivains, partagés entre les trajectoires spéciales ou exemplaires, peut sembler arbitraire. Cette division nous fournit toutefois un profil des générations littéraires: les trajectoires spéciales sont surtout issues des années 1920 à 1970, tandis que les trajectoires exemplaires suivent les années 1970 à 1995.

L'étude des classes de trajectoires possède l'inconvénient d'éliminer les écrivains les moins (re)connus; nous n'avons pas cherché à faire un dictionnaire exhaustif des auteurs, mais plutôt à définir les positions des principaux agents au sein du champ et à caractériser les auteurs par certains types de productions. Les écrivains ainsi retenus donnent une idée plus nette de la configuration du champ. Nous indiquerons les choix que ces auteurs ont faits: héros, valeurs, genres littéraires, type de narration... et l'impact de ces choix sur leur popularité.

### 5.1 Le statut de l'écrivain pour la jeunesse et les classes de trajectoires

Pour les uns, écrire est un "acte de conquête sociale (...), un noble passe-temps (...) ou un moyen d'accomplir son sacerdoce. (...) Tous sont auteurs, et ils ne le sont pas tous de la même façon<sup>1</sup>". Qui détient le prestige? Quelles catégories d'écrivains occupent une position dominante dans le milieu littéraire? Les organismes de promotion de la littérature québécoise pour la jeunesse ont contribué à poser la définition de l'écrivain et à définir les catégories de trajectoires:

---

<sup>1</sup>Alain Viala, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris: Les Éditions de Minuit, 1985 (Le Sens commun), p. 239.

Les conflits qui parcourent ce monde se manifestent en particulier dans les palmarès des "bons auteurs". Ceux-ci valent comme prises de positions en face de ces clivages: la sélection qu'ils opèrent et les critères qu'ils utilisent isolent parmi l'ensemble des auteurs quelques catégories présentées comme les modèles de l'art du bien-écrire. Or le nom d'"écrivain" y devient de plus en plus le critère décisif, et ceux qui sont ainsi qualifiés forment de plus en plus un milieu. La plupart de ces palmarès sont des catalogues ou des séries d'appréciations critiques. Mais deux d'entre eux, destinés à préparer les listes de gratifications royales, engagent aussi des retombées matérielles pour les individus qu'ils citent. Un autre, à l'inverse, donne le répertoire le plus large possible. En confrontant leurs points de vue et démarches de sélection, on voit se préciser, et les distinctions, et le milieu littéraire<sup>2</sup>.

#### 5.1.1 Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954)

Quels sont les critères pour figurer dans les catalogues des auteurs pour la jeunesse de l'AÉJ, de 1948 à 1954? Dans un Mémoire présenté à l'Honorable Omer Côté, secrétaire de la province, en 1951, les membres mentionnent une production de quatre catalogues des écrivains. Les oeuvres ont la priorité sur les auteurs puisqu'il s'agit d'une sélection de livres, un peu à l'image des sélections annuelles de Communication Jeunesse<sup>3</sup>. On s'est inspiré du format du catalogue des Éditions Fides<sup>4</sup>. Comme nous l'avons vu précédemment au chapitre II, L'épopée canadienne. Pour la jeunesse de Jean Bruchési est rayée de la liste, ainsi que tous les autres titres de la littérature spontanée et les manuels scolaires. Alors que les catalogues des maisons d'édition Fides et

---

<sup>2</sup>Ibid., p. 245-246.

<sup>3</sup>Fonds d'archives de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954), MSS-062, Bibliothèque nationale du Québec, pavillon Marie-Claire Daveluy, Montréal. Chemise étiquetée "Historique".

<sup>4</sup>Bibliothèque des moins de 20 ans. 1 000 titres choisis, Montréal: Fides, Service des bibliothèques, janvier 1948.

Granger mêlent encore, en 1948, la littérature spontanée et la littérature intentionnelle, l'Association des écrivains pour la jeunesse isole la littérature intentionnelle, c'est-à-dire créée spécifiquement à l'intention des enfants. On écarte l'histoire et le manuel au profit des oeuvres de fiction. La définition de l'écrivain pour la jeunesse se précise; dorénavant, le critère pour mériter cette appellation est d'écrire spécifiquement pour les jeunes, peu importe le genre littéraire. Seront écartés de la trajectoire les écrivains qui ne se conforment pas à écrire spécifiquement pour les jeunes ou qui écrivent des manuels. (Cela n'exclut pas pour autant les écrivains qui écrivent dans les deux champs - littérature pour adultes et littérature pour jeunes - tant que les oeuvres écrites manifestement pour les adultes n'essaient pas de se glisser dans le corpus des jeunes).

#### 5.1.2 Communication Jeunesse (1971-...)

Comme à l'AEJ, on ne compte pas que des écrivains parmi les membres de Communication Jeunesse. L'association se compose d'auteurs, de concepteurs, de bibliothécaires, d'éducateurs, d'éditeurs et de libraires. Dans la brochure intitulée Auteurs canadiens pour la jeunesse. 20 biographies et bibliographies, nous pouvons identifier les critères qui ont présidé au classement des auteurs. Dans la page d'introduction, les membres du comité des bibliographies précisent que:

Nous aimerions que nos enfants se retrouvent, à l'avenir, dans une bonne proportion des volumes qu'ils liront. Notre association ne vise nullement à supprimer les grandes oeuvres qui nous viennent d'un peu partout au monde. Elle se propose, surtout, d'éveiller l'opinion à l'importance d'une création culturelle nationale de qualité<sup>5</sup>.

---

<sup>5</sup>Le comité des biographies, par Louise Lemieux, c.n.d., Auteurs canadiens pour la jeunesse. 20 biographies et bibliographies, vol. 1, Montréal: Communication Jeunesse, 1972, non paginé.

Encourager la création d'une littérature nationale pour les jeunes est la première raison de la constitution de cette liste d'auteurs pour la jeunesse. La page intitulée "Un mot aux lecteurs" précise les critères de sélection des écrivains retenus:

Vous trouverez dans cette brochure, les biographies d'une vingtaine d'auteurs canadiens-français pour la jeunesse. Le choix des auteurs présentés n'est nullement sélectif. Quelques pionniers figurent dans ces page et, en ce qui concerne les autres auteurs, un seul des critères suivants fut exigé: quantité - qualité - popularité. La disponibilité des renseignements requis est également entrée en ligne de compte<sup>6</sup>.

Dans le volume 2, publié en 1975, le "mot aux lecteurs" reprécise les critères ayant présidé au choix des auteurs:

Nous vous offrons, dans cette seconde brochure, les biographies et bibliographies de vingt-deux auteurs québécois pour la jeunesse. Le critère qui a guidé notre choix, comme dans la brochure précédente, a tenu, surtout, à la disponibilité des sources et au désir d'offrir un instrument de recherche qui ne fasse pas double emploi: certains auteurs, Félix Leclerc, pour ne mentionner que celui-là, ont plusieurs biographies dans les bibliothèques. Plusieurs autres auteurs, sollicités par nous, n'ont pas répondu à notre attente, à notre grand regret. Dans cette brochure, des pionniers côtoient des auteurs qui en sont à leur début; des écrivains prolifiques sont cités près d'autres qui n'ont qu'un ou deux titres à leur crédit. Ces derniers possèdent, cependant, des manuscrits en préparation ou en attente de publication, chez l'éditeur<sup>7</sup>.

On ne parle plus du tout d'établir une division entre auteurs de la littérature spontanée et de la littérature intentionnelle, mais de faire sortir de l'ombre des auteurs

---

<sup>6</sup>Loc. cit.

<sup>7</sup>Le comité des biographies, par Louise Lemieux, c.n.d., Auteurs canadiens pour la jeunesse. 22 biographies et bibliographies, vol. 2, Montréal: Communication Jeunesse, 1975, non paginé.

déjà existants pour les promouvoir auprès des jeunes Québécois. Les auteurs écrivent eux-mêmes leur biographie ou des collègues l'écrivent à leur place, selon le procédé des encensements mutuels entre auteurs.

Au palmarès des "bons auteurs" n'apparaissent pas que les figures consacrées de l'époque. Si on feuillette les catalogues de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1951) ou les bio-bibliographies de Communication Jeunesse (1972, 1975), on reconnaît rapidement les écrivains fortement consacrés à l'école ou par les prix littéraires, qui entrent automatiquement dans ces sélections. Mais on a aussi droit à un portrait quasi complet des auteurs de l'époque, qui déborde la stricte reconnaissance. Ainsi des auteurs ayant emprunté la trajectoire à la mode - par exemple, écrire de l'hagiographie au cours des années 1940 et 1950 - entreront dans le classement, même si ces écrivains ont peu publié ou n'ont pas ou peu remporté de prix littéraires.

Plus tard, en 1990, 1991, 1992 et 1994, paraissent des fiches-créateurs (bio-bibliographies) totalisant plus de 70 écrivains et illustrateurs. Une équipe de collaborateurs les écrit; les auteurs ne signent plus leur propre fiche. Aucune note ne fait mention des critères de sélection; on ne donne que la liste des auteurs et des illustrateurs répertoriés<sup>8</sup>. Tous les genres littéraires sont retenus: poésie, théâtre, roman, nouvelle, conte, comptine, chanson, etc. Quels sont les commentaires dans les notices accompagnant chaque nom? Sur quels critères principaux se fondent-ils? Ceux qui écrivent spécifiquement pour la jeunesse? (Le but promotionnel de l'organisme fait qu'il recense tous les écrivains pour la

---

<sup>8</sup> Recherche et rédaction par: Renée Joanne Campeau, Isabelle Cottenceau, Gisèle Desroches, Julie Hardy, Édith Madore, Suzanne Samson, Mireille Villeneuve, Créateurs et créatrices de livres québécois pour la jeunesse (biographies, bibliographies, témoignages), Montréal: Communication Jeunesse, automne 1994. (Refonte des dossiers présentés en 1990, 1991 et 1992. 71 créateurs et créatrices).



jeunesse). A travers la progression du champ, le statut et la définition de l'écrivain pour la jeunesse se modifient.

Les bio-bibliographies de Communication Jeunesse contiennent chacune cinq sections intitulées: *biographie*, *écriture* (ou illustration), *rencontres avec le public* (un témoignage est inclu dans cette section), *extrait*, *bibliographie*. Pourtant, s'il n'existe pas de critères de sélection particuliers, qui est perçu comme un "bon auteur"? Une bibliographie importante et une abondante liste de prix prestigieux mesurent la qualité de l'écrivain.

Le "vrai écrivain" est-il un écrivain de carrière? Rarement. Dans le domaine de la littérature jeunesse, les écrivains à temps plein sont rares. Les enseignants, les traducteurs, les éditeurs, les rédacteurs de revues, les journalistes et les bibliothécaires écrivent; ils sont le groupe social de référence. Les écrivains pour la jeunesse le sont en complément ou en prolongement de leur activité principale, le plus souvent reliée à l'écriture. Ces métiers réalisent la convergence des trajectoires. La trajectoire scolaire d'un groupe s'avère utile pour déceler l'influence de sa formation sur le processus de définition du champ. Dans le cas qui nous occupe, une majorité d'écrivains pour la jeunesse détiennent un diplôme universitaire dans les domaines des sciences humaines ou des lettres. Cependant, les catégories professionnelles ne se limitent pas aux métiers de l'écriture: il y a parfois des médecins (Jean Lemieux), des secrétaires (Louise Lévesque), des retraités (Gérald Gagnon), des professeurs d'économie (François Gravel) ou de génie (Réjean Plamondon), des sexologues (Jocelyne Robert)... qui écrivent pour les jeunes dans les années 1980 et 1990. Une large ouverture du domaine attire toutes les professions<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup>Nos sources d'information sur le profil des écrivains sont les bio-bibliographies et les fiches-auteurs de l'organisme Communication Jeunesse, ainsi que les livres pour la jeunesse eux-

Qu'est-ce qui aime les carrières d'écrivains jeunesse? Le texte relativement court, le profit à court terme, la gloire et la reconnaissance rapide (par exemple, figurer dans les catalogues et fiches-auteurs avec un seul livre et sans reconnaissance institutionnelle), les rencontres-auteurs dans les écoles et les bibliothèques, qui révèlent rapidement les auteurs débutants et ancrent les auteurs plus anciens, etc. Les gains à obtenir dans le champ sont importants: c'est le signe du succès du champ. À partir des années 1980, quelques écrivains peuvent vivre de leur plume, notamment ceux qui sont attachés aux Éditions La courte échelle. Le jeu de l'offre et de la demande est déterminant.

Petit, le monde des écrivains pour la jeunesse se concentre aussi dans sa répartition géographique. La concentration du pouvoir culturel à Montréal s'effectue surtout depuis les années 1980. D'après un sondage effectué par Communication Jeunesse, en 1989, 90% des auteurs jeunesse vivent dans la métropole. La prééminence de Montréal, au plan de l'édition, s'établit assez facilement:

Tant en France qu'au Québec, qu'il s'agisse de la période qui nous occupe (1940-1960) ou de l'époque la plus récente, le monde de l'édition s'est développé dans les villes importantes, au point que l'édition en région fasse figure d'exception, sinon de parent pauvre. Fides, Beauchemin, Valiquette, Variétés, l'Arbre, le CLF, le Jour, les Éditions de l'Homme, Leméac, l'Hexagone, Erta, Orphée, toutes ces maisons qui ont, chacune à sa façon, modelé, transformé le paysage culturel québécois, sont des entreprises montréalaises<sup>10</sup>.

---

mêmes, où sont souvent décrits les profils de l'auteur et de l'illustrateur.

<sup>10</sup>François Landry, "Un imprimeur régional: les Éditions Marquis", L'édition du livre populaire, GRELQ, Sherbrooke: Ex Libris, 1988 (Études sur l'édition), p. 135.

## 5.2 Les trajectoires spéciales

Empruntées avant 1960, elles sont les trajectoires atypiques du champ général. Comme le champ n'est pas encore complètement constitué, des écrivains se spécialisent dans un domaine rentable mais non valorisé symboliquement. Le fait qu'il n'existe pas encore de prix littéraires prouve que ce domaine de l'écriture n'a pas encore atteint la reconnaissance publique. Au fait, quels sont les textes fondateurs ou significatifs qui ont fait connaître leurs auteurs? Les aventures de Perrine et de Charlot de Marie-Claire Daveluy, Les orphelins de Grand-Pré de Maxine et Le trésor de l'Île-aux-Noix d'Eugène Achard ont fait connaître ces trois auteurs. Tout comme d'autres oeuvres importantes et acclamées par la critique ont fait connaître Lucille Desparois, Marie-Antoinette Grégoire-Coupal, André Cailloux et Yves Thériault. Ces auteurs qui ont énormément publié ont emprunté une trajectoire les ayant conduits au succès. Maxine a choisi d'écrire du roman historique pour les jeunes quand ce genre est devenu à la mode, popularisé par Marie-Claire Daveluy; Yves Thériault a choisi de se lancer dans le conte et le roman d'aventures quand ces genres fleurissaient dans les autres pays et qu'on en ressentait le besoin ici; Tante Lucille a marqué des générations d'enfants avec un univers du conte proprement enfantin, tandis qu'André Cailloux a aussi suivi une trajectoire importante avec une poésie, des comptines, et du théâtre à la mesure des petits.

Le prix David, que Marie-Claire Daveluy obtient en 1924 pour le roman jeunesse Les aventures de Perrine et de Charlot, accrédite cette oeuvre qui a tant plu aux critiques de l'époque. Historienne et bibliothécaire de formation, Marie-Claire Daveluy n'écrit pas que pour les jeunes; elle signe également des ouvrages historiques bien documentés et elle remporte à nouveau le prix David, en 1934, ainsi que le Prix de l'Académie française pour Jeanne Mance, une oeuvre destinée

aux adultes. Sa position de pionnière dans le sous-champ littéraire jeunesse se double donc d'une position importante dans l'ensemble du champ littéraire.

Comment définir la position de ce principal agent au sein du sous-champ jeunesse? Les critiques la désignent comme celle qui s'ajuste le mieux au contexte de l'époque par le sujet et par la forme de son oeuvre: les enfants, les prix de récompense, l'histoire... Il s'agit d'un type de position principale. On comparait les autres auteurs à elle; ils l'ont été, en fait, jusqu'aux années 1940 et même au-delà...

Alain Viala affirme que, encore aujourd'hui,

la gloire suprême pour un écrivain est de voir son nom s'identifier à la maîtrise d'un genre. C'est l'accomplissement ultime du palmarès: chaque nom de genre s'associe à un nom d'écrivain qui en représente la perfection. L'auteur devient ainsi l'incarnation même d'une qualité littéraire<sup>11</sup>.

Un certain type de production caractérise ainsi Marie-Claire Daveluy: les ouvrages documentaires, le roman historique, l'écriture dramatique et le conte merveilleux (Sur les ailes de l'oiseau bleu). Le conte était fort en vogue, atteignant son paroxysme vers les années 1940 chez les auteurs pour la jeunesse. Sa production s'insérait donc tout à fait dans les attentes de l'époque. Des héros enfants, des valeurs patriotiques et catholiques, un type de narration hétérodiégétique, le statut du narrateur renforçant la valeur du "collectif" ... Ces choix éthiques et politiques ont eu un impact sur la popularité des livres pour jeunes.

À la suite de Marie-Claire Daveluy, Maxine écrit, elle aussi, du roman historique et des contes. Auparavant, elle exerçait le métier de traductrice. Des héros enfants ou adolescents peuplent ses récits, exaltant le courage, le

---

<sup>11</sup>Alain Viala, op. cit., p. 220.

patriotisme et des valeurs catholiques. Ici aussi, l'aventure individuelle s'enchaîne dans le collectif.

Marie-Claire Daveluy et Maxine partagent certaines stratégies d'écrivains. Les discours d'accompagnement: manifestes, prospectus, préfaces... en sont quelques-unes. En 1923, Marraine Odile (pseud. de Laetitia Desaulniers Saint-Pierre) écrit la préface du roman Les aventures de Perrine et de Charlot de Marie-Claire Daveluy. Bien connue des jeunes qui lisent la presse enfantine, Marraine Odile reconferme le talent de Marie-Claire Daveluy, si besoin en est, en disant aux jeunes lecteurs à quel point celle-ci sait bien raconter. L'une des nombreuses rééditions du roman porte l'inscription "Prix David 1924", s'ajoutant à la préface, ainsi que le sceau d'approbation du comité catholique de l'Instruction publique (mai 1956) de la Province de Québec, qui recommande le livre "comme étant l'un des six meilleurs ouvrages de littérature canadienne pour la jeunesse". Prix, préfaces et recommandations sont des arguments de poids dans la lutte pour l'obtention de la légitimité symbolique. Le Père C.-H. Lefebvre, s.j., signe aussi une préface au roman de Maxine, La cache aux canots. Histoire d'un Indien (1937). D'avoir éveillé le talent de conteur chez Maxine lui vaut apparemment ce privilège:

Pour ce nouveau-né qui continue si gentiment l'attrayante lignée de ses prédécesseurs, on requiert une "introduction" ou une "préface". Est-ce bien nécessaire? - Présenter Maxine au public c'est proprement porter de l'eau à la rivière; témoin le bon renom de ses oeuvres et l'accueil empressé de la jeune clientèle à qui la meilleure part y est faite<sup>12</sup>.

Les préfaces ne sont pas vraiment chose courante en littérature jeunesse même si, en 1993, Christiane Duchesne en

---

<sup>12</sup>Maxine, La cache aux canots. Histoire d'un Indien, Montréal: Éditions de l'Action canadienne-française, préface du R.P. C.-H. Lefebvre, s.j., 1937, 132 p. (Romans historiques).

dédie une à Carmen Marois pour son roman Les Botero. L'écrivaine consacrée se découvre une parenté littéraire avec la nouvelle auteure qu'elle veut encourager.

Pour donner une idée du travail collectif de production de la croyance collective dans le jeu, il faudrait reconstituer toute la circulation des innombrables actes de crédit qui s'échangent entre tous les agents engagés dans le champ et entre les écrivains: préfaces entre consacrés et jeunes, critiques d'avant-garde qui obtiennent la consécration des artistes qu'ils défendent, etc.

Chaque nouvel entrant doit compter avec l'ordre établi dans le champ, avec la règle du jeu immanente au jeu, dont la connaissance et la reconnaissance (*illusio*) sont tacitement imposés à tous ceux qui entrent dans le jeu. "Nul n'est censé ignorer la loi", le *nomos* qui est à la fois la raison et la raison d'être du champ<sup>13</sup>.

Chaque champ suppose et produit sa forme spécifique d'*illusio*, au sens d'investissement dans le jeu qui arrache les agents à l'indifférence et les incline et les dispose à opérer les distinctions pertinentes du point de vue de la logique du champ, à distinguer l'important (...) du point de vue de la loi fondamentale du champ<sup>14</sup>.

Il serait vain de chercher le garant ou la garantie ultimes de cette monnaie fiduciaire qu'est le pouvoir de consécration en dehors du réseau des relations d'échange à travers lequel elle se produit et circule à la fois, i.e. dans une sorte de banque centrale qui serait la caution ultime de tous les actes de crédit par lesquels les agents affirment leur crédit en créditant d'autres agents de leur confiance et qui sont autant d'attestations pratiques de leur adhésion au jeu lui-même<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup>Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire", Actes de la recherche en sciences sociales, no 89, septembre 1991, p. 45.

<sup>14</sup>Ibid., p. 22.

<sup>15</sup>Ibid., p. 23.

Éditeur de livres de fiction et de manuels scolaires, libraire, auteur et adaptateur, Eugène Achard tient à lui seul tout un pan de notre édition pour la jeunesse. Après une carrière de professeur, il dirige la revue pédagogique L'École canadienne puis la revue pour jeunes La Ruche écolière tout en commençant à écrire pour eux. Ses romans historiques mettant en vedette les héros de notre histoire nationale prônent les mêmes valeurs que ses prédécesseurs.

Tante Lucille (toujours vivante en 1995) symbolise l'enfance retrouvée, de 1944 à 1979, date de ses nombreuses publications. Le conte revient à la mode; il l'a toujours été, mais les années 1940 le consacrent comme un genre littéraire important. Lucille Desparois mélange habilement les contes littéraires aux contes traditionnels. Tandis que les romans-savons se popularisent à la radio vers les années 1930, elle se fait conteuse à la radio à partir de 1948, jusqu'en 1970. Elle remporte des trophées pour ses disques et son émission radiophonique. Elle est aussi chroniqueuse en littérature jeunesse dans les journaux et les revues.

Marie-Antoinette Grégoire-Coupal a, elle aussi, tâté du roman historique, mais à sa façon bien particulière; elle sait cultiver l'art du drame pour indiquer le droit chemin. Même si elle met en scène des héros adultes plus souvent qu'autrement, les actions isolent un individu et le lecteur s'en rend complice l'instant que dure la lecture. D'une intensité prenante, un roman comme La sorcière de l'îlot noir raconte la défaite des patriotes aux mains des Iroquois à cause de la trahison d'un coureur des bois entiché d'une sorcière amérindienne. Il ne faut jamais trahir sa patrie... Tel est le message qui se dégage de ce roman. Elle remporte la médaille d'or de l'Action française pour ce roman, et le prix d'Action intellectuelle pour le roman Le sanglot sous les rires (1932). Elle obtient donc une consécration majeure dans l'ensemble du champ littéraire, comme Marie-Claire Daveluy.

Auteur prolifique, le frère Henri Gingras (pseud. Guy Laviolette) exalte les vertus du patriotisme à travers des récits biographiques historiques.

Michelle Le Normand (pseud. de Marie-Antoinette Desrosiers Tardif) a donné son nom à un prix littéraire en 1971. Cette écrivaine et journaliste, déjà connue dans le champ adulte, se spécialise dans le roman historique et la biographie pour les jeunes. Le nom dans le bronze raconte la triste histoire d'une jeune Canadienne française éprise d'un anglophone. Celle-ci renoncera à épouser son fiancé après avoir remonté dans le temps pour chercher ses origines françaises. Michelle Le Normand condamne, comme Lionel Groulx dans L'appel de la race les mariage mixtes et loue l'amour de la patrie.

De nombreux religieux ont exercé une influence dans le sous-champ jeunesse; Mgr Albert Tessier est de ce nombre. Bien connu des jeunes abonnés des magazines des années 1940 et 1950 sous le nom de Tavi, il écrit des ouvrages documentaires sur l'art de vivre (Les Beaux albums Tavi) et des biographies de saints.



TABLEAU IV: PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE, LAURÉATS ET OEUVRES PRIMÉES (1954-1974)

\* Les dates à laquelle les oeuvres sont primées ne correspondent pas nécessairement à leur année de publication, qui peut leur être antérieure.

1. Médaille du Livre de l'année pour enfants (CLA)

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1954	Émile Gervais	<u>Mgr de Laval</u>
1955	pas d'attribution	
1956	pas d'attribution	
1957	pas d'attribution	
1958	Béatrice Clément	<u>Chevalier du Roi.</u> <u>Vie de saint</u> <u>Ignace de Loyola</u>
1959	Hélène Flamme	<u>Un drôle de petit</u> <u>cheval</u>
1960	Paule Daveluy	<u>L'été enchanté</u>
1961	Marcelle Gauvreau	<u>Plantes</u> <u>vagabondes</u>
1962	Claude Aubry	<u>Les îles du Roi</u> <u>Maha-Maha II</u>
1963	Paule Daveluy	<u>Drôle d'automne</u>
1964	Cécile Chabot	<u>Féerie</u>
1965	Claude Aubry	<u>Le loup de Noël</u> (paru sous le titre <u>La</u> <u>vengeance des</u> <u>hommes de bonne</u> <u>volonté</u> , en 1944).
1966	Monique Corriveau	<u>Le Wapiti</u>
1967	Nous ignorons s'il y a eu attribution du prix.	

1968	Claude Melançon	<u>Légendes indiennes du Canada</u>
1969	Nous ignorons s'il y a eu attribution du prix.	
1970	Lionel Gendron	<u>La merveilleuse histoire de la naissance</u>
1971	Henriette Major	<u>La surprise de Dame Chenille</u>
1972	Nous ignorons s'il y a eu attribution du prix.	
1973	Simone Bussières	<u>Le petit sapin qui a poussé sur une étoile</u>

## 2. Prix Maxine

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1965	Rolande Lacerte Régine Délabit	<u>Le soleil des profondeurs</u> <u>Drame au pays des Touaregs</u> (mention)

## 3. Prix du Centenaire

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1967	Monique Corriveau	<u>Cécile</u>
	Madeleine Des Rivières	<u>Ronde autour de mon pays</u>
	Lucille Labelle	"Jacques Cartier" (inédit)
	Suzanne Martel	"Un trop bon diable" (inédit)

## 4. Prix Michelle Le Normand (pour l'ensemble de l'oeuvre)

Date	Lauréat
1971	Monique Corriveau
1972	Paule Daveluy

## 5. Prix Alvine-Bélisle (conjointement avec la CLA)

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1974	Anne Vallières	<u>Ouram</u>

## 6. Prix Marie-Claire Daveluy (1970-1992)

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1970	Robert Chavarie	<u>Opium en fraude</u>
1971	Monique Sabella Aline Martinet	<u>L'inconnue des Laurentides</u> <u>Raie de lumière</u>
1972	Christian Desrosiers	<u>Lavabosse ou Légendes du pays perdu</u>
1973	Jean-Pierre Charland (1er prix) Raynald Lefebvre (2e prix)	<u>Le naufrage</u> <u>Les voyageurs du temps</u>
1974	Louise Aylwin	<u>Raminagradu: histoires ordinaires pour enfants extraordinaires</u>

## 7. Prix littéraire de la Province de Québec, section jeunesse

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1964	Monique Corriveau	<u>Le Wapiti</u>
1965	Andrée Maillet	<u>Le chêne des tempêtes</u> (Les aventures de la princesse Claradore, en 1944).
1966	Monique Corriveau Lucile Durand	<u>Le maître de Messire Togo, apprenti-remorqueur</u>
1967	pas d'attribution	
1968	Paule Daveluy Suzanne Martel Jean Miville-Deschênes	<u>Cet hiver-là</u> <u>Lis-moi la baleine</u> <u>La mafia du pensionnat</u>
1969	pas d'attribution	
1970	Cécile Gagnon Rolande Lacerte	<u>Martine aux oiseaux</u> <u>Le soleil des profondeurs</u>

## 8. Prix L'Actuelle-Jeunesse

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1970	Pierre-Sylvain Fournier	<u>Crimes à la glace</u>
1971	Michèle Jacob	<u>Feuilles de thym et fleurs d'amour</u>
1972	Sylvain Chapdelaine	<u>Le trou</u>
1973	Charles Montpetit	<u>Moi ou la planète</u>
1974	Raymond Plante	<u>La débarque</u>

## 9. Prix littérature-jeunesse ACELF

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1958	Béatrice Clément Monique Corriveau Paule Daveluy	<u>Prophète du Très-Haut. Vie de Saint-Jean-Baptiste</u> <u>Le secret de Vanille</u> <u>L'été enchanté</u>
1959	Claude Aubry Guy Bouchard Marcelle Gauvreau Germaine Laplante	<u>Les île du Roi Maha-Maha II</u> <u>Vénus via Atlantide</u> <u>Mes animaux favoris (inédit)</u> <u>Sans-souci</u>
1960	Monique Corriveau	<u>Luc et ses amis (Les jardiniers du Hibou)</u>
1961	Maryse Côté Céline Deguire-Morris J. Alphonse Deveau Richard Joly Jean-Miville Deschênes	<u>Le songe de Catinou (Le dragon de Mycale)</u> <u>Tarina, la perle timide</u> <u>Journal de Cécile Murat</u> <u>Piquette et Piquet</u> <u>L'aventure est au coin de la rue</u>
1962	Suzanne Martel Paule Saint-Onge	<u>Quatre Montréalais en l'an 3000</u> <u>Le temps des cerises</u>
1963	Suzanne Martel Suzanne Martel Marie-Pierrette Riverin Marie Saint-Pierre	"La chasse au gigot" (inédit) <u>Le déluge qui tombe (Lis-moi la baleine)</u> "De la part des hirondelles" (inédit) "Froussarde" (inédit)

TABLEAU V: PRIX LITTÉRAIRES POUR LA JEUNESSE, LAURÉATS ET OEUVRES PRIMÉES (1975-1994)

\* Les dates où les oeuvres sont primées ne correspondent pas nécessairement à leur année de publication, qui peut leur être antérieure.

1. Prix Québec/Wallonie-Bruxelles

\* Seul le lauréat québécois apparaît ici.

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1982	Raymond Plante	<u>Monsieur Genou</u>
1985	Bertrand Gauthier et Daniel Sylvestre (illustrateur)	<u>Zunik</u>
1988	Ginette Anfousse	<u>Les catastrophes de Rosalie</u>
1990	Stéphane Poulin	<u>Album de famille</u>
1992	Jacques Lazure	<u>Le domaine des sans yeux</u>
1994	Dominique Demers	<u>Ils dansent dans la tempête</u>

2. Prix 12-17 Brive-Montréal (pour l'ensemble de l'oeuvre)

\* Seul le lauréat québécois apparaît ici.

Date	Lauréat
1991	Denis Côté
1992	Daniel Sernine
1993	Michèle Marineau
1994	Raymond Plante

3. Prix littéraire Desjardins, catégorie jeunesse (hommage à Monique Corriveau)

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1991	Hélène Gagnier	<u>Le secret de François</u>
1992	Marie-Andrée Boucher Mativat	<u>Drôle de moineau</u>
1993	Raymond Plante	<u>Les dents de la poule</u>
1994	Lyndra Brousseau	<u>Marélie de la mer</u>
1995	Jean-Pierre Davidts	<u>Contes du chat gris</u>

4. Grand Prix Logidec de la science-fiction et du fantastique québécois

\* Seuls le lauréat ayant écrit une oeuvre gagnante pour les jeunes apparaît ici.

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1984	Denis Côté	<u>Hockeyeurs cybernétiques et Les parallèles célestes</u>
1992	Daniel Sernine	<u>Le cercle de Khaleb et Les rêves d'Argus</u>
1995	Joël Champetier	<u>Le secret des Sylvaneaux</u>

## 5. Prix du livre M. Christie

\* Ce prix comporte un volet anglophone et un volet francophone. De 1990 à 1992, deux gagnants sont récompensés dans les catégories texte et illustration. A partir de 1993, les volets anglophone et francophone sont maintenus, mais chaque volet comprend maintenant trois catégories d'âge: 7 ans et moins, 8-11 ans et 12 ans et plus.

Date	Lauréat
1990	Ginette Anfousse (texte) Philippe Béha (illustration)
1991	François Gravel (texte) Pierre Pratt (illustration)
1992	Christiane Duchesne (texte) Stéphane Poulin (illustration)
1993	Dominique Jolin (7 ans et moins) Gilles Gauthier (8-11 ans) Dominique Demers (12 ans et plus)
1994	Joceline Sanschagrín et Hélène Desputeaux (7 ans et moins) Christiane Duchesne (8-11 ans) Dominique Demers (12 ans et plus)

## 6. Prix Alvine-Bélisle

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1975	Suzanne Martel	<u>Jeanne, fille du Roy</u>
1976	Monique Corriveau	<u>Les saisons de la mer</u>
1977	Bernadette Renaud Louise Pomminville	<u>Émilie, la baignoire à pattes</u> <u>Ma vache Bossie</u> (illustration)



1978	Henriette Major (mention spéciale à Claude Lafortune pour les illustrations)	<u>L'Évangile en papier</u>
1979	Gabrielle Grandbois-Paquin	<u>La petite fille aux yeux rouges</u>
1980	Gilles Vigneault	<u>Les quatre saisons de Piquot</u>
1981	Robert Soulières	<u>Le visiteur du soir</u>
1982	Lucie Ledoux (auteure) Philippe Béha (illustrateur)	<u>Le voyage à la recherche du temps</u>
1983	Louise Pelletier et Sylvie Assathiany (auteures) et Philippe Béha (illustrateur)	Collection Bébé- livre: <u>J'aime Claire, Pipi dans le pot, Les cheveux, Dors, petit ours</u>
1984	Marie-Louise Gay	<u>La soeur de Robert</u>
1985	Bertrand Gauthier	<u>Zunik</u>
1986	Chrystine Brouillet	<u>Le complot</u>
1987	Yves Beauchesne et David Schinkel	<u>Aller-retour</u>
1988	Marie-Francine Hébert	<u>Venir au monde</u>
1989	Gilles Gauthier	<u>Ne touchez pas à ma Babouche</u>
1990	Sonia Sarfati	<u>Sauvetages</u>
1991	Christiane Duchesne	<u>La Vraie Histoire du chien de Clara Vic</u>
1992	Claudine Farcy	<u>Pleine crise</u>
1993	Michèle Marineau	<u>La route de Chlifa</u>
1994	François Gravel	<u>Klonk</u>

## 7. Prix littérature-jeunesse ACELF

\* A partir de 1985, le prix Raymond-Beauchemin de l'ACELF est attribué à une oeuvre destinée aux enfants, et le prix Cécile-Rouleau de l'ACELF récompense une oeuvre destinée aux adolescents.

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1979	Suzanne Martel	<u>Nos amis robots</u>
1980	Cécile Gagnon	<u>Alfred dans le métro</u>
1981	pas d'attribution	
1982	Raymond Plante	<u>La machine à beauté</u>
1983	Diane Turcotte	<u>Les os de l'Anse-aux Mouques</u>
1984	pas d'attribution	
1985	Cécile Gagnon (prix R.-B.)  David Schinkel et Yves Beauchesne (prix C.-R.)	<u>Où ça mène le progrès?</u> ( <u>L'ascenseur d'Adrien</u> ) <u>Deuxième chance</u> ( <u>Aller-retour</u> )
1986	Susanne Julien (prix R.-B.)	<u>Les mémoires d'une sorcière</u>
1987-1988	Raymond Plante (prix R.-B.) Susanne Julien (prix C.-R.)	<u>Le roi de rien</u>  <u>L'étoffe du pays</u> ( <u>Enfants de la rébellion</u> )
1989	Philippe Chauveau (prix R.-B.) Daniel Marchildon (prix C.-R.)	<u>Robots et robots inc.</u> <u>Le bien précieux de l'île</u>
1990	Lucie Papineau (prix R.-B.) Alain Bergeron (prix C.-R.)	<u>La dompteuse de perruche</u> <u>L'éclipse du temps</u>
1991	Mimi Legault (prix R.-B.)	<u>Rouli-roulant</u>

## 8. Prix du Conseil des arts du Canada

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1975	Louise Aylwin	<u>Raminagradu</u>
1976	Bernadette Renaud	<u>Émilie, la baignoire à pattes</u>
1977	Denise Houle	<u>Lune de neige</u>
1978	Claude Lafortune	<u>L'Évangile en papier</u>
1979	Ginette Anfousse	<u>La varicelle et La chicane</u>
1980	Gabrielle Roy (texte)	<u>Courte-Queue</u>
1981	Bertrand Gauthier (texte) Miyuki Tanobe (illustration)	<u>Hébert Luée</u> <u>Les gens de mon pays</u>
1982	Ginette Anfousse (texte)  Darcia Labrosse (illustration)	<u>Un loup pour Rose. Fabien 1 et Une nuit au pays des malices. Fabien 2</u> <u>Agnès et le singulier bestiaire</u>
1983	Denis Côté	<u>Hockeyeurs cybernétiques</u>
1984	Daniel Sernine	<u>Le cercle violet</u>
1985	Robert Soulières	<u>Casse-tête chinois</u>
1986	Raymond Plante	<u>Le dernier des raisins</u>

## 9. Prix du Gouverneur général du Canada

Date	Lauréat	Oeuvre primée
1987	Yves Beauchesne et David Schinkel (texte) Darcia Labrosse (illustration)	<u>Le don</u>  <u>Venir au monde</u>
1988	Michèle Marineau (texte) Philippe Béha (illustration)	<u>Cassiopée ou l'été polonais</u> <u>Les jeux de Pic- mots</u>
1989	Charles Montpetit (texte) Stéphane Poulin (illustration)	<u>Temps mort</u>  <u>Benjamin et la saga des oreillers</u>
1990	Christiane Duchesne (texte)  Pierre Pratt (illustration)	<u>La Vraie Histoire du chien de Clara Vic</u> <u>Les fantaisies de l'oncle Henri</u>
1991	François Gravel (texte)  Sheldon Cohen (illustration)	<u>Deux heures et demie avant Jasmine</u> <u>Un champion</u>
1992	Christiane Duchesne (texte) Gilles Tibo (illustration)	<u>Victor</u>  <u>Simon et la ville de carton</u>
1993	Michèle Marineau (texte) Stéphane Jorisch (illustration)	<u>La route de Chlifa</u> <u>Le monde selon Jean de...</u>
1994	Suzanne Martel (texte) Pierre Pratt (illustration)	<u>Une belle journée pour mourir</u> <u>Mon chien est un éléphant</u>

### 5.3 Les trajectoires exemplaires

Comprendre les pratiques des écrivains et des artistes, à commencer par leurs productions, c'est comprendre qu'elles sont la résultante de la rencontre de deux histoires, l'histoire de la position, du poste qu'ils occupent, et l'histoire de leurs dispositions<sup>16</sup>.

Bien que les prix favorisent la carrière d'un écrivain, il semble que les concours pour jeunes auteurs, tels le Prix Marie-Claire Daveluy (1970-1992), décerné par l'ASTED pour les 15-20 ans, et le prix du Concours pour Jeunes Auteurs (1985-1991), décerné par les éditions Fides pour les 15-20 ans, ne soient pas concluants pour démarrer des carrières littéraires. Ces jeunes lauréats, qui n'en sont qu'à leur première parution, n'ont pas récidivé, sauf à de rares reprises, et n'ont pas poursuivi de carrière dans l'écriture. Plus le prix est prestigieux, plus les écrivains primés se consacrent à une carrière littéraire. Aucun lauréat du prix Marie-Claire Daveluy n'a fait carrière dans la littérature jeunesse.

Les trajectoires exemplaires commencent à se dessiner à la fin des années 1950 parce que des prix littéraires spécifiques récompensent alors des écrivains pour la jeunesse. À ce moment, il est plus facile d'identifier les talents qui ont été reconnus: Suzanne Martel, Monique Corriveau et Paule Daveluy, entre autres. Après la Deuxième Guerre mondiale, le roman psychologique éclot plus librement et ces romancières en profitent. Paule Daveluy écrit du roman sentimental pour les adolescentes. Traductrice (prix Fleury-Mesplet, 1987), elle a aussi animé des émissions radiophoniques. Outre les romans policiers pour les plus jeunes, Monique Corriveau écrit des romans très descriptifs, où la psychologie des personnages en

---

<sup>16</sup>Pierre Bourdieu, "Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode", Lendemains, Berlin, no 36, 1984, p. 15.

fait tout le charme. Ces deux romancières tentent de se rapprocher de la vie réelle des jeunes et de leurs préoccupations alors qu'auparavant, on essayait plutôt d'intéresser les jeunes à ce qui préoccupait les adultes. Avant d'opter pour une carrière d'écrivaine, Suzanne Martel a été journaliste. Elle choisit l'histoire et le roman de science-fiction. L'anticipation lui permet de reconstruire une société idéale, de regarder vers le futur.

On note donc un changement au niveau du ton, des personnages, de l'action, du genre littéraire... La trajectoire de ces trois écrivaines illustre la rupture littéraire provoquée par l'arrivée des nouveaux venus. Avant elles, les écrivains se tournaient davantage vers le passé pour raconter leurs histoires.

Yves Thériault, un auteur déjà réputé chez les adultes depuis les années 1940, conserve pourtant la tradition des conteurs en écrivant à son tour pour les jeunes, à partir des années 1950. Les aventures dans le Grand Nord, chez les Inuit, et chez les Amérindiens composent la trame de ses romans et de ses contes. L'homme aux mille métiers a su toucher les jeunes comme les adultes. En gardant la tradition du conte et en innovant avec des thèmes et des personnages dont personne avant lui n'avait traité de cette façon, il rejoint un public.

Comédien et animateur d'émissions télévisées pour les jeunes, André Cailloux, mieux connu sous le nom de "Grand-Père Cailloux", est un des pionniers de la télévision. Le trophée Frigon lui a d'ailleurs été attribué pour son important apport à la télévision canadienne. Il écrit et interprète, notamment, les textes d'*Ulysse et Oscar* pendant plusieurs années. Puis il écrit des pièces de théâtre, des comptines et de la poésie pour les petits. Michel Cailloux s'est aussi consacré à la télévision pour les jeunes, dès les débuts. Comédien, il est connu sous le nom de Michel-le-magicien dans des séries

télévisées. Il a écrit de nombreux textes pour la télévision, dont la série *Bobino et Bobinette*. Il remporte les prix du disque de Montréal pour les albums-disques *Bobino et Bobinette* 1964 et 1966, le Premier prix du Children's Broadcast Institute 1977 pour la série télévisée *Nic et Pic* et prix d'honneur 1989 pour l'ensemble de son oeuvre, le Grand Prix de l'Alliance des professeurs de Montréal 1988, le Prix du ministère des Communications du Québec pour l'ensemble de son oeuvre 1989...

Quel est le profil des écrivains consacrés? Dès les années 1950 et 1960, les écrivains pour les jeunes commencent à se tourner vers la télévision. La plupart des écrivains importants émergeant des années 1970 écrivent d'ailleurs pour la télévision. L'audio-visuel les inspire, eux qui ne peuvent plus se passer de l'apport télévisuel pour aborder le monde de l'enfance et de l'adolescence. L'organisme Communication Jeunesse (1971-...) ne doit-il pas son nom aux nouvelles techniques audio-visuelles que les membres ont bien l'intention d'exploiter?

Scénariste, éditrice et écrivaine, Henriette Major a aussi exercé le métier de journaliste. Elle écrit des émissions télévisées, des pièces de théâtre, des manuels scolaires...

Cécile Gagnon est illustratrice, écrivaine, éditrice et présidente de l'Association des écrivaines et écrivains québécois pour la Jeunesse. Elle produit aussi des spectacles de conteurs et collabore à de nombreuses revues.

Ginette Anfousse est elle aussi illustratrice et écrivaine. Sa trajectoire est marquée par la série de livres d'images *Jiji et Pichou*, un concept visuel nouveau, appuyé d'un discours novateur propre aux années 1970.

À partir des années 1980, l'équilibre devient plus précaire pour conserver sa position à cause des oppositions synchroniques entre les positions antagonistes (dominant/dominé, consacré/novice). Pierre Bourdieu affirme que

l'initiative du changement revient presque par définition aux nouveaux-entrants, i.e. aux plus jeunes, qui sont aussi les plus démunis de capital spécifique, et qui, dans un univers où exister c'est différer, i.e. occuper une position distincte et distinctive, n'existent que pour autant que, sans avoir besoin de le vouloir, ils parviennent à affirmer leur identité, i.e. leur différence, à la faire connaître et reconnaître ("se faire un nom"), en imposant des modes de pensée et d'expression nouveaux, en rupture avec les modes de pensée en vigueur, donc voués à déconcerter par leur "obscurité" et leur "gratuité"<sup>17</sup>.

En 1982, il n'était pas très à la mode d'écrire des romans pour adolescents. Les éditeurs interrogés affirmaient qu'il ne s'agissait pas d'un bon marché, les adolescents, d'après eux, ne lisant pas. Lorsque Raymond Plante - nouvellement arrivé sur le marché littéraire jeunesse au cours des années 1970 - crée une collection de romans destinés aux préadolescents, écrivant lui-même dans cette collection, il prend l'initiative du changement. Il parvient graduellement à affirmer son identité, jusqu'à un coup d'éclat, en 1986, avec son roman pour adolescents Le dernier des raisins. Ces modes de pensée et d'expression nouveaux (récit de la vie quotidienne, sexualité, etc.), en rupture avec les modes de pensée en vigueur, se sont frayés un chemin pendant ces années jusqu'à ce que son auteur obtienne la consécration suprême en 1986: le prix du Conseil des Arts du Canada<sup>18</sup>. Dans les années 1980 et 1990, Raymond Plante écrit des chansons, des émissions télévisées et des romans pour adolescents, surtout.

---

<sup>17</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 24.

<sup>18</sup>Depuis 1987, il se désigne sous le nom de Prix du Gouverneur général du Canada.



Il est connu que les écrivains les plus "jeunes" (les moins avancés dans le processus de légitimation)

refusent ce que sont et ce que font leurs devanciers plus consacrés (...) et affectent aussi de repousser toutes les marques de vieillissement social, à commencer par les signes de consécration interne (académie, etc.) ou externe (succès); de leur côté, les auteurs consacrés voient dans le caractère volontariste et forcé de certaines intentions de dépassement les indices indiscutables d'une "prétention gigantesque et vide", comme disait Zola. Et de fait, plus on avance dans l'histoire, i.e. dans le processus d'autonomisation du champ, plus les manifestes (...) tendent à se réduire à des manifestations pures de la différence<sup>19</sup>.

Ainsi le Prix du Gouverneur général, quasi inaccessible aux novices du champ, fait-il l'objet d'un discrédit de leur part alors que les auteurs consacrés le célèbrent sans retenue. Tout comme les prix les plus consacrés (prix 12-17 Montréal/Brive, prix M. Christie), les jeunes écrivains perçoivent les revues spécialisées du champ comme de petites chapelles d'initiés où les gens en place s'auto-distribuent du crédit et ne travaillent pas à donner des marques de crédit aux jeunes débutants qui en auraient "besoin". En fait, les prix comme les reportages et les critiques dans les revues, et toutes autres marques de crédit font partie des règles du jeu auxquelles sont soumis les agents consacrés:

Chaque nouvel entrant doit compter avec l'ordre établi dans le champ, avec la règle du jeu immanente au jeu, dont la connaissance et reconnaissance (*illusio*) sont tacitement imposés à tous ceux qui entrent dans le jeu. "Nul n'est censé ignorer la loi", le *nomos* qui est à la fois la raison et la raison d'être du champ<sup>20</sup>.

Au XIXe siècle, l'Académie était "détentrice du monopole de la définition légitime de l'art et de l'artiste, du *nomos*, principe de vision et de division légitime permettant de faire le départ entre l'art et le non-art, entre les

---

<sup>19</sup> Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 24.

<sup>20</sup> Ibid., p. 45.

"vrais" artistes, dignes d'être publiquement et officiellement exposés, et les autres, renvoyés au néant par le refus du jury<sup>21</sup>.

En littérature jeunesse, le prix littéraire du Gouverneur général du Canada sanctionne et consacre les "meilleures oeuvres": il offre 20 000\$ en bourses, partagés entre un illustrateur et un écrivain. Pour sa part, le prix M. Christie offre 45 000\$ en bourses à plusieurs illustrateurs et écrivains. Les prix littéraires prestigieux pour la jeunesse tiennent pour ainsi dire lieu d'Académie: ils sont détenteurs de la définition légitime de l'écrivain pour la jeunesse.

La lutte entre les tenants et les prétendants fait l'histoire du champ. À l'exclusion de quelques maisons d'édition plus anciennes ayant un volet important en littérature jeunesse (Héritage, Paulines/MediasPaul, Fides), La courte échelle est la première maison à publier exclusivement du livre jeunesse. Cette maison a fait date: elle a réussi à imposer sa marque, à faire reconnaître sa différence et à faire exister, au-delà des positions déjà occupées, à l'avant-garde, une nouvelle position. La courte échelle est la maison d'édition pour la jeunesse la plus connue au Québec et remporte un certain succès à l'étranger. Comme il est maintenant fort avantageux économiquement de publier pour les jeunes, d'autres (auteurs et éditeurs) se sont lancés dans l'aventure et espèrent déloger les tenants de leurs acquis pour en jouir à leur tour. Le vieillissement des auteurs, des écoles ou des oeuvres est le résultat du combat entre ceux qui luttent pour durer et les nouveaux qui espèrent prendre leur place. La courte échelle fait manifestement partie de ceux qui ont intérêt à défendre et à conserver leurs acquis contre ces nouveaux venus.

---

<sup>21</sup>Ibid., p. 23.

L'auteur Raymond Plante a fait démarrer la vague du roman jeunesse au Québec (et un peu ébahi de cela, il déclarait dans une entrevue, en 1989: "Finira-t-on par tuer la poule aux oeufs d'or?<sup>22</sup>") en créant une collection de romans pour préadolescents à titre d'éditeur, mais surtout en écrivant le "roman pionnier du vécu des adolescents", l'auteur est passé de l'avant-garde (début 1980) à l'avant-garde consacrée (1986). D'autres auteurs ont investi son domaine, telle Michèle Marineau, souvent appelée son alter ego féminin puisqu'elle met en vedette des anti-héroïnes, comparativement aux anti-héros de Plante. Bref,

Chaque auteur, école ou oeuvre qui fait date déplace toute la série des auteurs, écoles ou oeuvres antérieures, l'imposition d'une nouvelle position avancée se traduisant par une translation de la structure des positions temporellement hiérarchisées qui se trouvent décalées d'un rang dans la hiérarchie temporelle. (...)

Les tenants qui ne peuvent plus s'accrocher à leur pouvoir et qui se retrouvent en chute libre sont les décadents. Ainsi chaque oeuvre nouvelle est inévitablement située dans l'histoire du champ (...) et, par là, concurrentes, qui dessinent, dans leurs relations mutuelles, l'espace des prises de positions possibles, prolongements, dépassements, ruptures<sup>23</sup>.

Les occupants des différentes positions engagent des luttes, ou stratégies littéraires, pour défendre ou améliorer leurs positions. Ces stratégies dépendent de la position que chaque agent prend dans les rapports de force où l'on doit se démarquer pour exister. L'originalité d'un texte marque un écart par rapport aux positions traditionnelles du champ. Dès qu'une oeuvre parvient à occuper une position distincte, reconnaissable, l'oeuvre reconnue situe les autres et

---

<sup>22</sup>Édith Madore, "Boréal Jeunesse a quatre ans", Lurelu, vol. 13, no 1, printemps-été 1990, p. 29.

<sup>23</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 24.

détermine l'évolution de leur valeur. Raymond Plante défend sa position en créant une nouvelle héroïne, Esther Martin, qui ne correspond pas à l'ancien anti-héros qui a fait tout son succès. Cette nouvelle forme de roman policier/roman de mœurs attire l'attention une fois de plus et il rétablit sa position d'auteur pour la jeunesse dans les années 1990; la critique fait son éloge et il gagne des prix littéraires, tel le prix 12-17 Montréal-Brive pour cette nouvelle série.

En 1995, les oeuvres ayant une grande valeur en capital symbolique, non contestée par l'avant-garde sont celles de Christiane Duchesne, de François Gravel et de Michèle Marineau. Ces auteurs écrivent aux Éditions La courte échelle et Québec/Amérique. On compare sans cesse les nouveaux venus, on mesure l'étalon de leur succès à celui des "grands", à ceux qui sont consacrés. Cette mesure comparative s'applique de façon plutôt tacite et informelle dans le milieu littéraire pour la jeunesse. Quand un nouveau groupe littéraire s'impose dans le champ, toute la problématique est transformée: les productions jusque-là dominantes peuvent être renvoyées, par le public ou par les pairs, au statut de produit déclassé ou à celui de classique. Comment déterminer le champ des prises de position? Comment illustrer la transformation du rapport de forces?

Christiane Duchesne et Dominique Demers participent à la course aux honneurs et occupent de ce fait les positions les plus en vue dans le champ, dans les années 1990. Elles obtiennent les prix les plus prestigieux, une couverture de presse inhabituelle, etc. Elles sont reconnues et aimées du grand public, mais ne prétendent pourtant pas répondre aux pressions des demandes externes, le grand public. Avec son style très littéraire, Christiane Duchesne ne fait aucune concession au plan des dialogues accrocheurs et des histoires toutes faites. Dominique Demers, quant à elle, aborde des thématiques et des sujets qui sont, en 1995, un peu à contre-

courant dans les livres jeunesse: la foi religieuse, une adolescente qui garde son enfant au lieu de se faire avorter, etc. Dominique Demers occupe un statut particulier dans les médias puisqu'elle était déjà elle-même journaliste et connue avant de publier ses livres jeunesse qui sont rapidement devenus des succès. Christiane Duchesne est aussi scénariste et traductrice. Il semble que la participation multiple (institution et grand public) compte parmi les trajectoires d'écrivains pour la jeunesse les plus efficaces.

Les luttes de définition qu'entreprennent les écrivains pour conserver une position avantageuse déterminent le statut de l'écrivain. Chacun vise à imposer les limites du champ les plus favorables à ses intérêts ou à faire triompher la définition des conditions de l'appartenance véritable au champ. Par exemple, les "purs", ou agents du champ restreint vont dire d'un certain nombre d'écrivains que ce ne sont pas des artistes véritables, réels:

Ils leur refusent l'existence en tant qu'artistes, i.e. du point de vue qu'en tant qu'artistes "vrais", ils veulent imposer dans le champ comme le point de vue légitime sur le champ, la loi fondamentale du champ, le principe de vision et de division (nomos) qui définit le champ artistique (etc.) en tant que tel, comme lieu de l'art en tant qu'art<sup>24</sup>.

Quel est le point de vue fondateur du champ? Ces "meurtres symboliques", comme les qualifie Bourdieu, visent à refuser l'existence en tant qu'écrivains vrais à des producteurs qui se disent écrivains au nom d'une définition plus large de la profession.

Un des enjeux centraux des luttes littéraires est le monopole de la légitimité littéraire, i.e. le monopole du pouvoir de dire avec autorité qui est autorisé à se dire

---

<sup>24</sup>Ibid., p. 13.

écrivain (...) ou, si l'on préfère, le monopole du pouvoir de consécration des producteurs ou des produits. (...) la lutte entre les deux pôles opposés du champ de production culturelle a pour enjeu le monopole de l'imposition de la définition légitime de l'écrivain, et il est compréhensible qu'elle s'organise autour de l'opposition entre l'autonomie et l'hétéronomie. Ainsi, s'il est vrai universellement que *le champ littéraire est le lieu d'une lutte pour la définition de l'écrivain*, il reste qu'il n'est pas de définition universelle de l'écrivain (...)"

Le champ de production culturelle est le lieu de luttes qui, à travers l'imposition de la définition dominante de l'écrivain, visent à délimiter la population de ceux qui sont en droit de participer à la lutte pour la définition de l'écrivain<sup>25</sup>.

On peut identifier ces luttes qui visent à définir le statut de l'écrivain pour la jeunesse dans les revues littéraires et le rôle hégémonique qu'elles jouent, ainsi que dans la presse quotidienne:

Les luttes de définition (ou de classement) ont pour enjeu des frontières (entre les genres ou les disciplines, ou entre les modes de production à l'intérieur d'un même genre). Définir les frontières, les défendre, contrôler les entrées, c'est défendre l'ordre établi dans le champ. En effet, l'accroissement du volume de la population des producteurs est une des médiations principales à travers lesquelles les changements externes affectent les rapports de forces au sein du champ: les grands bouleversements naissent de l'irruption de nouveaux venus qui, par le seul effet de leur nombre et de leur qualité sociale, importent des innovations en matière de produits ou de techniques de production, et tendent ou prétendent s'imposer dans un champ de production qui est à lui-même son propre marché un nouveau mode d'évaluation des produits<sup>26</sup>.

Bertrand Gauthier, auteur et éditeur de la maison La courte échelle revendique sa position dans le marché en affirmant que sa maison a été la première au Québec à produire

---

<sup>25</sup>Ibid., p. 14.

<sup>26</sup>Ibid., p. 15.

du livre pour les jeunes, en 1975. Cet éditeur déplore l'entrée de nouveaux venus dans le champ car, il prétend qu'ils n'apportent rien de plus au marché. au contraire<sup>27</sup>.

De leur côté, les nouveaux venus, les petits éditeurs, affirment qu'ils ont des innovations à apporter, qu'ils ont plus besoin de support de la part des subventionneurs, des organismes, des revues que les gros éditeurs qui sont déjà implantés depuis des années. Bref, ils font appel à la nouveauté, à leur capacité de création pour réclamer leur place à grands cris. Puisque "c'est déjà exister dans un champ que d'y produire des effets, fût-ce de simples réactions, de résistance ou d'exclusion<sup>28</sup>", on peut dire que les dominants accordent l'existence à ceux qu'ils veulent exclure par le seul fait de les combattre. La condamnation est une forme de reconnaissance en soi honorable. Car, dès qu'un éditeur suscite des attaques de la part des défenseurs de tel type d'édition, on peut dire qu'il existe. Même: ses détracteurs hâtent sa reconnaissance.

Qui est en droit de participer à la lutte pour la définition de l'écrivain? Certains auteurs et éditeurs en ont été écartés par leurs succès populaires ou au contraire par leur manque de succès ou par leur piètre performance sur le plan de la qualité. Qui doit écrire pour les enfants? Des éducateurs? Des parents? Des "écrivains véritables", c'est-à-dire des écrivains ayant déjà une carrière derrière eux? Depuis les débuts de la littérature jeunesse, on constate que les écrivains qui cumulent déjà des honneurs dans l'ensemble du champ littéraire sont avantagés dans le champ littéraire pour la jeunesse. Chaque personne appartenant à un groupe

---

<sup>27</sup>"Le MAC (ministère des Affaires culturelles) devrait aider davantage les éditeurs qui peuvent investir une meilleure pénétration du marché; car les autres produisent mais ne réussissent pas à vendre". Édith Madore, "Les éditeurs agréés", Lurelu, vol. 15, no 3, hiver 1993, p. 40.

<sup>28</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 15.

distinctif défend naturellement son groupe. Des parents se mettent à écrire des histoires pour les enfants en invoquant le fait qu'ils les connaissent bien. Des éducateurs font de même parce qu'ils les côtoient régulièrement. C'est d'ailleurs une chose qu'on peut remarquer en quatrième de couverture de certains livres pour enfants: l'éditeur, par exemple, Coïncidence Jeunesse, souligne que des enseignants, donc des gens qui connaissent très bien les enfants, écrivent dans telle collection destinée aux jeunes. Par contre, d'autres éditeurs s'insurgent contre cette pratique. Ils affirment pour leur part qu'il faut tout simplement être écrivain pour écrire, pour quelque public que ce soit. La multiplicité des agents conduit à des luttes de définition pour le principe de légitimité. Comme exemple de nomos, principe de vision et de division, l'Union des écrivains québécois (UNEQ) a fait connaître, en 1994, un projet pour l'appartenance à cet organisme de défense des droits des écrivains: ce projet vise à départager qui est un "vrai" écrivain (littéraire) de qui ne l'est pas (essayiste universitaire, auteur de livres pratiques, etc.).

Nous avons là l'extrême diversité de la définition des postes et les principes de légitimité qui s'affrontent sont aussi nombreux qu'il y a de catégories de producteurs (parents, éducateurs, écrivains, etc.). Outre les querelles d'appartenance aux diverses catégories, la tâche des producteurs se complexifie. Car, peu importe la catégorie à laquelle ils appartiennent, ceux-ci occupent une double position: ils jouent aussi le rôle de médiateurs avec les jeunes, choisissant les oeuvres qui leur conviennent le mieux.

Le champ littéraire est ainsi l'un de ces lieux incertains de l'espace social qui offrent des postes mal définis, donc peu exigeants, et aussi des avenir très incertains... Le champ littéraire attire et accueille des agents entre eux très différents par leurs propriétés et leurs



dispositions, donc leurs ambitions, et assez pourvus d'assurances pour refuser une autre carrière, à moins que ce métier ne s'associe, comme c'est souvent le cas, à une profession "alimentaire".

#### 5.4 L'avant-garde non stricte

Y a-t-il une avant-garde? Comme la littérature jeunesse présente les apparences du champ élargi, il est opportun de se demander s'il existe réellement une avant-garde. Les nouveaux "mouvements" ou genres littéraires appartiennent aux nouveaux-entrants, qui essaient d'imposer sur le marché leurs idées différentes de celles qui sont émises jusque-là. Par exemple, le roman socio-réaliste constitue l'avant-garde des années 1980 jusqu'au début des années 1990, où il obtient encore un fort succès populaire - la trilogie de Dominique Demers le prouve -, fleurant de plus en plus le produit déclassé: attaques de la critique, dénonciation des titres en séries, des recettes éprouvées... Un bon sens du placement définit ceux qui parviennent à se maintenir dans les positions les plus aventureuses assez longtemps pour obtenir les profits symboliques qu'elles peuvent assurer. Mais c'est un mauvais sens du placement qui incite des écrivains à se porter vers les positions dominantes

à un moment où les profits qu'elles assurent tendent à diminuer du fait même de l'attraction qu'elles exercent (en raison des profits économiques qu'elles procurent ou des profits symboliques qu'elles promettent) et de la concurrence intensifiée dont elles sont le lieu<sup>29</sup>.

Par exemple, un auteur, qui publie chez tel éditeur dont la réputation se ternit de jour en jour à cause de ses succès populaires, ne pourra espérer tenir longtemps au panthéon de la gloire. C'est ce qu'on appelle d'ailleurs un mauvais

---

<sup>29</sup>Ibid., p. 41.

placement que de se diriger tout droit vers la lumière, vers ce qui est le plus en vue et qui rapporte le plus (hétéronome) au lieu d'accumuler du capital symbolique afin d'accéder à la consécration. La valeur de l'oeuvre s'accroîtra ainsi au lieu de diminuer rapidement comme c'est le cas pour les oeuvres à succès trop rapide.

Qui sont les tenants, les chantres de la nouvelle vague? Et quel genre littéraire pratiquent-ils? Quelle est leur nouvelle conception de la littérature jeunesse? Les nouveaux-entrants apportent toujours avec eux une nouvelle vision dans le but d'évoluer, mais aussi de déclasser la génération littéraire précédente.

L'avant-garde au sens strict se compose d'un ensemble d'acteurs, l'ensemble des intervenants qui forment un regroupement, surréaliste, par exemple. C'est pourquoi nous utilisons ici le terme d'"avant-garde non stricte" pour désigner des courants ou mouvements littéraires nouveaux, mais sans regroupements particuliers. L'effet de champ restreint est de produire de façon plus audacieuse pour que le talent soit remarqué. Au sein du champ de production restreinte, ceux qui sont assurés de la reconnaissance de leurs pairs (l'avant-garde consacrée) s'opposent à ceux qui ne sont pas encore parvenus au même degré de reconnaissance. Les auteurs Christiane Duchesne, François Gravel, Daniel Sernine, Denis Côté, Raymond Plante, Michèle Marineau et Dominique Demers font sans aucun doute partie de l'avant-garde consacrée. Ces auteurs reçoivent des prix prestigieux auxquels se joignent la consécration de leurs pairs qui songent peu à contester la qualité de leurs oeuvres.

L'avant-garde pas encore consacrée est celle dont les auteurs n'ont pas encore gagné de prix littéraires et qui aspirent à remplacer ces nouveaux dieux au sein du champ. Les tout nouveaux-entrants contestent l'avant-garde consacrée au nom d'un principe de légitimation nouveau, tandis que l'avant-

garde consacrée fait appel à un principe de légitimation ancien, et cela n'est pas étonnant. Pourquoi? Parce que les anciens dont la position faiblit au sein du champ désirent se raccrocher à leur gloire passée et rétablir ce qui existait auparavant. Un exemple: Bertrand Gauthier, en tant qu'auteur, est passé de l'avant-garde, au pôle de production restreinte (années 1970) à l'avant-garde consacrée (années 1980) en écrivant des textes d'albums où la jeunesse doit tout savoir (trilogie Hébert Luée) et sa position vacille depuis qu'il écrit du roman jeunesse en série (années 1980-1990), passant au champ de production large. Il occupe maintenant une position contestée en tant qu'auteur. Bertrand Gauthier doit gérer et défendre la position acquise en invoquant son statut de pionnier et la qualité de ses romans. Cela n'empêche pourtant pas le cycle de se poursuivre: les oeuvres jeunesse effectuent une rotation (celles qui ont connu un grand succès tendent à être banalisées lorsqu'elles sont reprises par d'autres producteurs) et de nouveaux auteurs talentueux sont découverts qui déclassent les autres. Cette perte de vitesse des premiers arrivants suit plusieurs étapes. Les auteurs qui ont été consacrés connaissent de grands succès populaires, ce qui les relègue dans une autre position du champ: le sous-champ de grande production parce que la taille de leur public s'accroît. Le capital culturel (symbolique) accumulé se transforme à long terme en capital économique.

Le renouvellement incessant des publics - l'école fournit un bassin impressionnant - permet toutefois une longue carrière aux oeuvres qui remportent du succès. Car les "best-sellers" se convertissent en livres de fonds avec une durée moyenne de vie, relativement courte, d'une dizaine d'années. Les livres pour adolescents sont plus que des étoiles filantes au firmament de la gloire littéraire; ils gagnent en popularité au fil des années. Certains deviennent même des "classiques".

On doit bien distinguer entre le champ jeunesse et l'ensemble du champ littéraire: dans le champ de production large, les auteurs qui parviennent à s'assurer la consécration se distinguent peu des auteurs "condamnés" aux succès dits populaires. On ne constate pas d'opposition entre eux (l'avant-garde consacrée et l'avant-garde) par l'intermédiaire de la taille du public. Les agents du champ jeunesse ciblent les écoles comme marché privilégié. L'art "commercial", s'il est dévalué en tant que mercantile et "populaire" par les pairs les plus avant-gardistes, ne l'est pas auprès du jeune public.

L'action subversive de l'avant-garde, qui discrédite les conventions en vigueur, fait apparaître comme dépassés les produits réalisés selon les normes. De plus, l'usure de l'effet des oeuvres consacrées résulte de la routinisation de la production,

qui naît de la mise en oeuvre répétée et répétitive de procédés éprouvés, de l'utilisation sans invention d'un art d'inventer déjà inventé. En outre, les oeuvres les plus novatrices tendent, avec le temps, à produire leur propre public en imposant leurs propres structures, par l'effet de l'accoutumance, comme structure de perception légitime<sup>30</sup>.

Cela s'accompagne d'une banalisation de ces oeuvres, les consommateurs les plus avertis reconnaissant vite les procédés qui ont fait l'originalité initiale du mouvement. On voit que la valeur littéraire tend à décroître à mesure que s'avance un processus de consécration. Aussi, le livre pour la jeunesse largement diffusé, par exemple le roman socio-réaliste du début des années 1990, n'est pas dévalué pour autant par le nombre des consommateurs; éditeurs, libraires et auteurs recherchent activement le placement de leurs livres dans les écoles et les bibliothèques, ils recherchent un public élargi,

---

<sup>30</sup>Ibid., p. 34.

peu importe le type de livre produit. Par exemple, la maison d'édition Pierre Tisseyre cherche à pénétrer le marché des écoles à l'aide de son matériel publicitaire: signets, concours scolaires autour des collections de la maison, catalogues, journal intime, fan club d'Alexis. etc. La maison Boréal a formé, vers 1994, une équipe de consultants experts qui font la tournée des écoles pour vendre des livres jeunesse figurant à leur catalogue. Et MédiasPaul (anciennement Paulines) recrutait de jeunes lecteurs par le biais de la revue Vidéo-Press (1971-1995), largement diffusée dans les écoles, en publiant des textes brefs, repris ensuite dans la collection Lectures-VIP, qui existe toujours. Peut-on vraiment parler de sphère restreinte en littérature jeunesse?

Par contre, les derniers venus au sein de l'avant-garde peuvent tirer parti de la relation que l'on tend spontanément à établir entre la qualité de l'oeuvre et la qualité sociale de son public pour tenter d'abaisser l'oeuvre de l'avant-garde en voie de consécration, en imputant au reniement ou au relâchement de l'intention subversive l'abaissement de la qualité sociale de son public. Et la nouvelle rupture hérétique avec les formes devenues canoniques peut s'appuyer sur le public potentiel qui attend du produit nouveau ce qu'en attendait le public initial du produit désormais consacré.

Si l'auteur n'est pas libre de jouer le jeu, l'éditeur ne l'est pas non plus. L'un et l'autre répondent à la loi de l'offre et de la demande, sauf en ce qui concerne le champ restreint parce que les producteurs ne se sentent pas tenus de se conformer aux attentes du public. On peut se demander jusqu'à quel point les éditeurs jeunesse répondent au jeu de l'offre et de la demande.

L'héritage accumulé par le travail collectif se présente à chaque agent comme un espace de possibles, i.e. comme un ensemble de contraintes probables qui sont la condition et la contrepartie d'un ensemble fini d'usages possibles.

(...) C'est une seule et même chose que d'entrer dans un champ de production culturelle, en acquittant un droit d'entrée qui consiste essentiellement dans l'acquisition d'un code spécifique de conduite et d'expression, et de découvrir l'univers fini des libertés sous contraintes et des potentialités objectives (...). Pour que les audaces les plus folles de la recherche d'avant-garde aient quelques chances d'être conçues, il faut qu'elles aient des chances d'être reçues, i.e. acceptées et reconnues comme "raisonnables", au moins par un petit nombre de gens, ceux-là mêmes qui auraient sans doute pu les concevoir et qui adhèrent sans le savoir à une conception (historique) de l'oeuvre d'art comme création pure et de la réception comme re-création<sup>31</sup>.

### 5.5 "Mouvements" littéraires

On peut facilement parler de générations littéraires en littérature jeunesse. De "mouvements"? Les mouvements sont plutôt des divisions faites par genres littéraires où un chef de file a engendré un groupe de disciples à sa suite, telle Marie-Claire Daveluy avec le roman historique, Raymond Plante avec le roman socio-réaliste... Selon Dominique Demers<sup>32</sup>, les mouvements seraient localisés aux États-Unis, pour ce qui est du vingtième siècle, du moins. Elle fonde son hypothèse sur l'exemple du "problem novel", une littérature réaliste adressée surtout aux adolescents sur les problèmes de leur existence. Le bel optimisme des années de guerre, qui visait à camoufler la triste réalité, s'est transformé en noir pessimisme où la vie n'a plus d'issue pour les jeunes.

Sans être un mouvement, tels le formalisme ou le surréalisme, on peut apparenter le "mouvement" en littérature jeunesse à la définition qu'en donne Anne-Marie Thiesse: "Le mouvement littéraire provincial n'est ni une école, ni un

---

<sup>31</sup> Ibid., p. 36.

<sup>32</sup> Dominique Demers, "Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, décembre 1993, 503 f.

groupement, mais bien plutôt un vaste ensemble d'individus et d'associations ayant des activités et des productions différentes et formant pourtant un réseau<sup>33</sup>.

On peut identifier des mouvements à l'intérieur de foyers de création particuliers, tels les Éditions Jeunesse ou l'Association des écrivains pour la jeunesse, par exemple, qui prônent le livre de loisir pour l'enfant. L'école, le groupe (lieu, milieu), la presse enfantine diffusent leurs différentes visions de la littérature jeunesse et contribuent de ce fait à créer des "mouvements" distincts. Les différentes visions s'opposent ou se chevauchent.

Il faudrait faire l'histoire des mouvements en littérature jeunesse qui se sont dressés tour à tour contre les incarnations successives de la figure exemplaire de l'écrivain pour la jeunesse et "essayer de redécouvrir la configuration objective de l'espace des formes et des figures possibles ou impossibles, telle qu'elle se présentait, devant chacun des grands novateurs, et la représentation que chacun d'eux se faisait de sa mission révolutionnaire, formes à détruire...<sup>34</sup> : les années 1920 et le roman historique, les années 1930 et les sciences naturelles, les années 1940 et le conte, les années 1950 et 1960 et le roman, les années 1970 et le renouveau du discours à l'enfance, les années 1980-1990 et le roman pour adolescents... Pour la représentation que chacun se faisait des formes à détruire, tout a toujours dépendu des conceptions de l'enfance que les auteurs des différentes décennies ont entretenues. Ces représentations étaient un reflet de l'époque.

---

<sup>33</sup>Anne-Marie Thiesse, Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération, Paris: Presses universitaires de France, 1991 (Ethnologies), p. 122.

<sup>34</sup>Pierre Bourdieu, op. cit., "Le champ littéraire", p. 25.

Quelle est la configuration du champ littéraire jeunesse québécois? La réponse nous renseigne sur la nature des positions occupées. Au début du siècle, le sous-champ est nettement dominé par une élite cléricale. L'histoire, la biographie, le conte exercent un attrait renforcé par les exigences morales et passéistes de l'époque. La révolution de la société québécoise, dans les années 1960, amène les écrivains pour la jeunesse à explorer d'autres genres littéraires ou catégories de livres, tournés vers le présent et l'avenir, tels la science-fiction et le roman de mœurs. Le livre d'images aux structures éclatées épouse les valeurs des années 1970 sur la redéfinition des stéréotypes sexuels et l'éclatement des nouvelles valeurs de la société. Les années 1970 sont une période de restructuration du sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse. La transition est telle que ce sous-champ échappe à la domination de l'ensemble du champ littéraire pour accéder à un champ propre. On peut maintenant le qualifier de "champ" littéraire québécois pour la jeunesse à partir des années 1980, parce que la littérature pour la jeunesse s'est vraiment constituée en champ, au Québec, à partir de cette période capitale pour son évolution.



## CONCLUSION GÉNÉRALE

Même si nous avons situé le fondement du sous-champ littéraire québécois pour la jeunesse dans les années 1920, à cause d'un premier regroupement de la littérature intentionnelle autour de la presse enfantine, plus particulièrement L'Oiseau bleu (1921), des livres ont été écrits spécifiquement pour les jeunes lecteurs avant cette période, comme en témoignent les ouvrages William ou l'imprudent corrigé. Petite histoire dédiée à l'enfance (1840), À mes enfants (1875) de Napoléon Legendre ou les Contes et légendes (dédié aux enfants) (1915) d'Adèle Bourgeois Lacerte. La rareté de ces oeuvres destinées à la jeunesse n'a pas permis la constitution immédiate d'un champ littéraire spécifique.

En fait, la formation d'un public précède la phase de constitution du champ. L'enjeu fondamental du sous-champ jeunesse est toujours l'enfant. Qui est l'enfant? Qui est l'adolescent? Les agents du champ ont tenté de répondre à ces questions avant que ne se mette en place un système susceptible d'accueillir des oeuvres destinées aux jeunes. La presse enfantine, l'école obligatoire et le développement des bibliothèques ont développé un public lecteur. La symbolisation du client constitue d'ailleurs le pivot des années 1940.

Cette étape cruciale franchie, le champ est maintenant en voie de constitution. Une tentative d'autonomisation paraît lors de la Deuxième Guerre mondiale avec la structuration d'un marché du livre québécois pour les jeunes. Comme cette tentative échoue après la guerre, l'Association Les Écrivains pour la Jeunesse (1948-1954) tente de redonner vie au milieu du livre québécois pour la jeunesse. Puis, les premiers prix littéraires francophones sont créés, en 1954.

La conquête de l'autonomie ne s'effectue réellement qu'à partir des années 1960 où l'abolition des prix scolaires en livres brise le marché collectif. La ré-orientation vers le marché individuel se fait difficilement, puisqu'en 1970 les médias déclarent que la littérature québécoise pour la jeunesse agonise. Les années 1970 la font revivre en mobilisant les forces vives du milieu jeunesse. L'organisme Communication Jeunesse, comparable aux Écrivains pour la Jeunesse, voit le jour en 1971. On assiste à la restructuration de l'édition jeunesse: subventions gouvernementales, nouveaux prix littéraires, nouveaux programmes d'enseignement de la littérature jeunesse dans les écoles, nouvelles revues... L'émergence d'un champ littéraire se produit alors, les années 1980, phase de consolidation, et 1990, phase de mutation, connaissent une expansion sans précédent grâce au roman pour adolescents et pour préadolescents.

Il est d'ailleurs remarquable de constater que les instances de consécration (critiques dans les revues et journaux, prix littéraires) s'intensifient. En 1995, les prix littéraires jeunesse qui existent encore ont été créés depuis l'effervescence des années 1970.

Les trajectoires d'écrivains pour la jeunesse suivent maintenant une courbe exemplaire, c'est-à-dire la publication, la critique et l'obtention de prix littéraires. Avant la période d'abondance des prix littéraires, nous avons tenu compte des trajectoires spéciales qu'ont empruntées les

écrivains. L'appartenance simultanée au champ large (satisfaction de la demande externe) et au champ restreint (production pour les pairs) semblent produire les trajectoires les plus satisfaisantes et les plus durables.

Le champ littéraire québécois pour la jeunesse fonctionne apparemment sur le mode du champ élargi. La critique qui suit les standards du monde de l'éducation et la distribution des livres dans les écoles contribuent à l'homogénéisation du champ en aplanissant les différences entre les genres littéraires et les types de livres. Aussi les qualités esthétiques et littéraires se subordonnent-elles au contenu des livres pour les jeunes, les problèmes moraux remplaçant les questions littéraires. La dichotomie entre champ de production large et champ de production restreint, nécessaire pour assurer l'équilibre du champ et l'accession à sa pleine autonomie, ne s'effectue pas de la même façon dans le champ jeunesse à cause de son public captif. La lutte pour l'obtention de la légitimité se fait plus entre les agents de différents "mouvements" qui revendiquent leur existence par la publication, les prix littéraires et, surtout, la critique. Autre distinction importante, une lutte se joue également entre ceux qui écrivent strictement pour les jeunes et ceux qui partagent leur oeuvre entre les jeunes et les adultes. Les Yves Beauchemin et Jean-Marie Poupart sont moins bien accueillis par leurs pairs issus du milieu jeunesse parce qu'on "déroule le tapis rouge" pour eux, qui sont déjà connus dans l'ensemble du champ littéraire, quand les premiers se débattent pour faire reconnaître leur position, leur statut d'écrivain pour la jeunesse à part entière, sans recevoir de reconnaissance du milieu pour "adultes".

Tout cela démontre l'importance, non pas tant d'utiliser un langage nouveau pour décrire ces nouvelles réalités que nous ne pouvons plus ignorer, mais de saisir la spécificité de ce champ. Paul Fournel affirme qu'en France la littérature

jeunesse et la bande dessinée sont les livres les plus achetés en librairie et les plus empruntés en bibliothèque<sup>35</sup>. La littérature québécoise pour la jeunesse accapare, à elle seule, 35% du marché québécois.

Comment pouvons-nous anticiper l'évolution du champ littéraire pour la jeunesse? Les écrivains pour la jeunesse doivent-ils continuer à exister en dehors de l'ensemble du champ littéraire ou se fondre dans le "grand champ"? Claire le Brun identifie l'un des nombreux procédés de légitimation du champ jeunesse auprès de l'ensemble du champ littéraire: les auteurs cités en exergue (épigraphe) dans le roman québécois pour la jeunesse<sup>36</sup>. La meilleure façon d'intégrer la littérature jeunesse à l'ensemble du champ littéraire serait de le faire par le biais d'ouvrages généraux, comme l'Histoire littéraire du Québec (HILIQ), par exemple.

Les éditeurs, les distributeurs, les attachés de presse ne font pas de différences entre vendre et promouvoir des livres de littérature générale ou pour jeune public. Les auteurs jeunesse, eux, veulent-ils rester dans leur ghetto? La position de la maison d'édition La courte échelle se révèle avant-gardiste sur ce terrain. Dans les différents Salons du livre, ils réclament une appartenance à part entière au monde littéraire en général en affirmant leur désir de ne pas se faire *ghettoïser* par des agglomérations d'éditeurs jeunesse éloignés des "grands éditeurs pour adultes". Les réalités des auteurs jeunesse sont-elles si différentes des réalités des autres écrivains? La distinction entre les livres pour jeunes

---

<sup>35</sup>Paul Fournel, "L'auteur et ses lecteurs. L'exemple français", La littérature comme objet social, colloque international tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non paginé.

<sup>36</sup>Claire Le Brun, "L'exergue (*sic*) comme procédé de légitimation du roman québécois pour la jeunesse (1982-1994)", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, vol. 20:3, no 75, automne 1994, p. 14.

et "vieux" se fait-elle parce que tout, dans la société, sépare les jeunes de leurs aînés? On ne mélange pas la vie des enfants et des adultes; le phénomène de société est beaucoup plus profond que les livres et la littérature. Avant le dix-neuvième siècle, on présentait aux enfants des histoires lestes non dépouillées de détails très crus; la vie des adultes et des enfants n'était pas aussi séparée alors que de nos jours, le cloisonnement de l'enfance tend à s'accroître.

Voilà beaucoup de questions et presque autant de réponses laissées en suspens. Nous croyons qu'il est essentiel d'amorcer des recherches à partir de cette méthode de travail parce que l'histoire littéraire et la sociologie de la littérature permettent d'analyser le fonctionnement d'un champ spécifique et de déterminer, justement, ce qui fait toute sa spécificité. À partir de là, nous pouvons proposer des ouvertures et des hypothèses sur la nouveauté du champ en question: la constitution et l'évolution d'un champ littéraire québécois pour la jeunesse relativement autonome est plus qu'une hypothèse: c'est un fait maintenant prouvé. Cette méthode d'analyse suscite en outre une foule de questions, nombreux points de départ à d'autres recherches.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### I. ARCHIVES

Fonds d'archives Marie-Claire Daveluy, MSS-122, Montréal: Bibliothèque Nationale du Québec, pavillon Marie-Claire Daveluy.

Fonds d'archives de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954), MSS-062, Montréal: Bibliothèque nationale du Québec, pavillon Marie-Claire Daveluy.

### II. CORPUS DES LIVRES QUÉBÉCOIS POUR LA JEUNESSE<sup>37</sup>

#### 1. Volumes

(Anonyme), William ou l'imprudent corrigé. Petite histoire dédiée à l'enfance, suivi de La mendiante, Québec: Imprimerie J. V. Delorme, 1840, 16 p. (11 cm).

ACHARD, Eugène, Aux quatre coins des routes canadiennes, Montréal: Librairie générale canadienne, 1921, 121 p.

\_\_\_\_\_, Le trésor de l'Île-au-Noix. Roman canadien, préface de Mme Blanche Lamontagne-Beauregard, Montréal: Librairie Beauchemin limitée, 1925, 188 p. "Noces tragiques", p. 153 à 188.

\_\_\_\_\_, Aux bords du Richelieu. Nouvelles, Montréal: Librairie Beauchemin limitée, 1925, 288 p.

\_\_\_\_\_, La fin d'un traître. Épisode de la révolte de 1837, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1926, 60 p. (Série scolaire; no 1). "Une embuscade", p. 53 à 60. Paru précédemment, en 1919, dans Au Pays de l'érable, Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

\_\_\_\_\_, L'Érable enchanté. Récits et légendes, Montréal: Éditions Albert Lévesque: Librairie d'Action canadienne française limitée, 1932, 169 p. (Les Récompenses).

\_\_\_\_\_, Au temps des Indiens rouges. Récits et légendes, Montréal: Librairie générale canadienne; Québec: Librairie de l'Action catholique, 1941, 124 p. (Romans historiques et légendes).

---

<sup>37</sup>Cette liste n'est pas exhaustive; les oeuvres et les auteurs jeunesse mentionnés dans la thèse y apparaissent. C'est aussi le cas d'oeuvres écrites pour les adultes, mais offertes en prix de récompense au jeune public.

\_\_\_\_\_, Le Bonhomme Misère, Montréal: Librairie générale canadienne, 1943, 75 p.

ALLARD, Jeanne (Grisé), Médailles de cire (poésie), Montréal: Granger frères, 1933, 156 p.

\_\_\_\_\_, Chagrins d'enfants, Montréal: École des parents du Québec, 1948, 40 p.

\_\_\_\_\_, Un billet pour l'Espagne, ill. Pierre et Michel Allard, présentation de Jean Bruchési, Montréal: Beauchemin, 1960, 122 p. (Rose des vents).

ANFOUSSE, Ginette, Mon ami Pichou, Montréal: Le Tamanoir, 1976, 21 p. (De l'étoile filante).

\_\_\_\_\_, La cachette, Montréal: Le Tamanoir, 1976, 21 p. (De l'étoile filante).

AUBRY, Claude, La vengeance des hommes de bonne volonté, Montréal: Fides, 1944, 70 p.

AUTEUIL, Marie-Louise d', Mémoires d'une souris canadienne, suivi de Gisèle, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1932, 177 p.

BARBEAU, Marius, Il était une fois, ill. Phoebé Thomson, Montréal: Beauchemin, 1935, 103 p.

BEAUDIN, Louise, Les animaux et leurs petits, livre-jeu, ill. Marc Mongeau, Waterloo: Éditions Michel Quintin, 1987, 24 p.

BEAUCHEMIN, Yves, Une histoire à faire japper, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1991, 223 p. (Littérature jeunesse).

BEAULAC, Simone (Hudon), Compti-compta; comptines et rimettes, Québec: Éditions Jeunesse, 1962, 22 p. (Ménestrel).

BEAUREGARD, Blanche (Lamontagne), Récits et légendes, Montréal: Beauchemin, 1922, 135 p.

BERNARD, Harry, La maison vide, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, 203 p.

\_\_\_\_\_, La dame blanche, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1927, 222 p.

\_\_\_\_\_, Le petit entomologiste, ill. Arthur Lemay, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1936, 68 p. (ABC du petit naturaliste canadien).

BOLDUC, Albert, La famille Grenouille, ill. Henri Beaulac. Montréal: Fides, 1944, 62 p. (Les Albums BB).

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Pierre-Georges, Une de perdue, deux de trouvées, Montréal: Éditions Senécal, 1874, deux volumes: 377 p.. 357 p.

BOUCHER, Pierrette, Je chante au jardin de Pierrot, ill. Cécile Gagnon, Saint-Lambert: Éditions Héritage; Montréal: Éditions Ici Radio-Canada, 1974-1976. 3 volumes.

BOULIZON, Guy, Prisonniers des cavernes, Montréal: Fides, 1950, 142 p. (La grande aventure).

\_\_\_\_\_, Les histoires étranges de la Porte-rouge, ill. Anastasiu Stefan, Montréal: Fides, 1992, 192 p.

BOURASSA, Napoléon, Jacques et Marie, Montréal: Éditions Senécal, 1866, 306 p.

BRAULT, Stanislas, Le triomphe de deux vocations. Drame en cinq actes, Montréal: s.n. (Dépôt chez les Pères Oblats), 1898, 40 p.

BROUILLET, Chrystine, Le complot, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1985, 96 p. (Roman jeunesse).

\_\_\_\_\_, Un rendez-vous troublant, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1993, 160 p. (Roman +).

BRUCHÉSI, Jean, L'Épopée canadienne. Pour la jeunesse, ill. René Chicoine et Jean-Paul Lemieux. Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1934, 203 p. (Albums historiques).

CAILLOUX, André (pseud. Grand-père Cailloux), Fredons et couplets, Montréal: Beauchemin 1958, 80 p.

\_\_\_\_\_, Caroline, la petite souris blanche, ill. André Pradel, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1965, 24 p. (Grand-père Cailloux raconte).

\_\_\_\_\_, Raphaël et son voilier, ill. André Pradel, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1965, 24 p. (Grand-père Cailloux raconte).

\_\_\_\_\_, Frizelis et la fée Doduche, Montréal: Leméac, 1973, 81 p. (Théâtre pour enfants).

\_\_\_\_\_, Je te laisse une caresse, ill. Gilles Tibo, Montréal: Le Tamanoir, 1976, p. (De l'étoile filante).



- \_\_\_\_\_, Mon petit lutin s'endort, ill. Gilles Tibo, Montréal: Le Tamanoir, 1976, 21 p. (De l'étoile filante).
- \_\_\_\_\_, Mon grand-père a un jardin, ill. Philippe Béha, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1979, 21 p.
- CANTIN, Reynald, Le secret d'Ève, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1990, 286 p. (Littérature jeunesse).
- \_\_\_\_\_, Le choix d'Ève, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1991, 286 p. (Littérature jeunesse).
- CAOINETTE, Jean-Baptiste, Le vieux muet ou Un héros de Chateauguay, Québec: Impr. du Soleil, 1901, 412 p.
- CARON, Louis, Au fond des mers, ill. Francis Back, Montréal: Éditions du Boréal, 47 p. (Boréal Jeunesse).
- CARRIER, Roch, Un champion, ill. Sheldon Cohen, Montréal: Livres Tundra, 1991, 24 p.
- CASGRAIN, abbé Henri Raymond, Légendes canadiennes, Québec: Brousseau, 1861, 425 p.
- CHABOT, Cécile, Féerie: conte du jour de l'An, Montréal: Fides, 1943-1944, 63 p. (Contes du ciel et de la terre; no 2).
- \_\_\_\_\_, Imagerie: conte de Noël, Montréal: Fides, 1943, 67 p.
- \_\_\_\_\_, Paysannerie: conte des Rois, Montréal: Fides, 1944, 70 p.
- \_\_\_\_\_, Et le cheval vert, Montréal: Beauchemin, 1961, 193 p.
- CHAMPETIER, Joël, Le secret des Sylvaneaux, Montréal: MédiasPaul, 1994, 168 p. (Jeunesse-Pop).
- CHOLLENCE, P. (Père Pierre Cholenc, 1641-1723), Catherine Tegahkouita, la sainte Sauvagesse, Beauceville: la Compagnie de publication de l'Éclaireur, imprimeur-éditeur, 1914, 36 p.
- CLÉMENT, Béatrice, Quel beau pays!, Montréal: le Centre familial, 1948, 215 p.
- \_\_\_\_\_, Parade historique, ill. Daniel Lareau, Montréal: Éditions Jeunesse, 1950-1951, 3 volumes.

\_\_\_\_\_, Prophète du Très-Haut. Une vie de saint Jean-Baptiste, Montréal: Éditions de l'Atelier, 1958, 148 p. (Vies ardentes).

\_\_\_\_\_, Élection au terrain de jeu et autres contes, Québec: Éditions Jeunesse, 1962, 125 p. (Brin d'herbe).

\_\_\_\_\_, Malmenoir, le mauvais. Contes de jadis et de naguère, Québec: Éditions Jeunesse 1964, 144 p. (Brin d'herbe).

CONAN, Laure (pseud. de Félicité Angers), L'oublié, Montréal: Beauchemin, 1900, 183 p.

CORBEIL, Sylvio, abbé, Chomedey de Maisonneuve: Drame chrétien en trois actes. Samuel de Champlain: Pages oratoires. Trois auréoles, Montréal: Cadieux et Derome, 1899, 117 p.

CORRIVEAU, Monique (Chouinard), Le secret de Vanille, Québec: Éditions du Pélican, 1959, 97 p.

\_\_\_\_\_, Cécile. Rigobert et Poncho. La raquette, ill. Marie-Noël Corriveau, Québec: Éditions Jeunesse, 1968, 34 p.

\_\_\_\_\_, Les jardiniers du Hibou, Québec: Éditions Jeunesse, 1963, 134 p. (Brin d'herbe).

\_\_\_\_\_, Le Wapiti, Québec: Éditions Jeunesse, 1964, 256 p. (Plein feu).

\_\_\_\_\_, Le maître de Messire, ill. Guy Paradis, Québec: Éditions Jeunesse, 1965, 144 p. (Brin d'herbe).

\_\_\_\_\_, Max, Québec: Éditions Jeunesse, 1965, 136 p. (Plein feu).

\_\_\_\_\_, Le garçon au cerf-volant, Montréal: Fides, 1974, 137 p. (du Goéland).

\_\_\_\_\_, Les saisons de la mer, ill. Louise Méthé, Montréal: Fides, 1975, 154 p. (du Goéland).

COTÉ, Denis, Hockeyeurs cybernétiques, Montréal: Éditions Paulines, 1983, 117 p. (Jeunesse-Pop).

\_\_\_\_\_, Le voyage dans le temps, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1989, 95 p. (Roman jeunesse, série Maxime).

\_\_\_\_\_, L'idole des Inactifs, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1989, 151 p. (Roman +).

DAIGLE, Jeanne, Les contes de Maska, Saint-Hyacinthe: Éditions d'Aigle, 1946, 130 p.

\_\_\_\_\_, Grind'or, Saint-Hyacinthe: Éditions D'Aigle, 1959 (Contes d'aigle), 51 p.

DAVELUY, Marie-Claire, Les aventures de Perrine et de Charlot, ill. James McIsacc, préface de Marraine Odile, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1923, 310 p. (La deuxième édition, publiée en 1938 chez Granger Frères, a scindé le livre en deux: Les aventures de Perrine et de Charlot (17 premiers chapitres) et La captivité de Charlot (chapitres 18 à 33)).

\_\_\_\_\_, Le filleul du roi Grolo. Suivi de la médaille de la Vierge, ill. James McIsaac, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1926, 259 p.

\_\_\_\_\_, Aux feux de la rampe, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1927, 285 p.

\_\_\_\_\_, Sur les ailes de l'oiseau bleu. L'envolée féérique, ill. James McIsaac, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1936, 203 p.

\_\_\_\_\_, Une révolte au pays des fées, ill. James McIsaac, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1936, 166 p.

DAVELUY, Paule (Cloutier), L'Été enchanté, Montréal: Éditions de l'Atelier, 1958, 146 p.

\_\_\_\_\_, Drôle d'automne, Québec: Éditions du Pélican, 1961, 133 p.

\_\_\_\_\_, Sylvette sous la tente bleue, Québec: Éditions Jeunesse, 1962, 166 p. (Vent d'avril).

\_\_\_\_\_, Cinq filles compliquées. Nouvelles, Québec: Éditions Jeunesse, 1965, 152 p. (Vent d'avril).

\_\_\_\_\_, Cet hiver-là, Québec: Éditions Jeunesse, 1967, 147 p. (Vent d'avril).

\_\_\_\_\_, La maison des vacances. Une année du tonnerre 1, Montréal: Fides, 1977, 137 p. (du Goéland). Condensé de L'été enchanté et Drôle d'automne.

\_\_\_\_\_, Rosanne et la vie. Une année du tonnerre 2, Montréal: Fides, 1977, 137 p. (du Goéland). Condensé de Cher printemps et Cet hiver-là.

DEMERS, Dominique, Un hiver de tourmente, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1992, 156 p. (Roman +).

\_\_\_\_\_, Les grands sapins ne meurent pas, Montréal: Québec/Amérique, 1993, 156 p. (Titan).

\_\_\_\_\_, Ils dansent dans la tempête, Montréal: Québec/Amérique, 1994, 156 p. (Titan).

DESMARINS, Paul (pseud. de Paul Leblanc), Le barillet, le rossignol et la sirène (adaptation d'un conte populaire), Montréal: Leméac, 1958, 20 p. (Les albums de l'Érablière).

\_\_\_\_\_, Le petit jardinier du roi (adaptation d'un conte populaire), Montréal: Leméac, 1958, 24 p. (Les albums de l'Érablière).

DES ORMEAUX, Dollard (pseud. de Gérard Clément), Claude l'orphelin, Sherbrooke: Apostolat de la Presse, 1951, 119 p. (Romans missionnaires).

\_\_\_\_\_, Pierre Radisson, le roi des bois: biographie romancée, préface de Louis-Philippe Roy, Sherbrooke: Apostolat de la Presse, 1954, 122 p. (Jeunesse de tous les pays).

DESPAROIS, Lucille (pseud. tante Lucille), Tante Lucille raconte..., ill. Thérèse Lecomte, Montréal: Librairie Granger frères limitée, 1944, 24 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

\_\_\_\_\_, Contes d'enfants (trois contes), ill. Thérèse Lecomte, Montréal: Librairie Granger frères limitée, 1944, 24 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

\_\_\_\_\_, Le Chapeau de paille enchanté, sans nom d'illustrateur, Amsterdam: Mulder, (entre 1925 et 1960), 10 p. (Albums du gai moulin).

\_\_\_\_\_, Le fils du pilote, ill. Thérèse Lecomte, Montréal: Librairie Granger frères limitée, (entre 1943 et 1956), 24 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

\_\_\_\_\_, Légendes merveilleuses, ill. Thérèse Lecomte, Montréal: Librairie Granger frères limitée, 1945, 24 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne),

\_\_\_\_\_, Les aventures de Tracassin, ill. Janine Gens, Montréal: Librairie Granger frères limitée, 1947, 116 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

\_\_\_\_\_, Pirouette cacahuète, ill. Cécile Gagnon, Saint-Lambert: Éditions Héritage/Éditions Ici Radio-Canada, 1971, 16 p. (Albums Héritage).

\_\_\_\_\_, Contes et légendes du Canada français (10 contes), ill. Gabriel de Beney, Montréal: Éditions Paulines, 1976, 29 p. (Documentation Vidéo-Pressé).

DUCHESNE, Christiane, Le triste dragon, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1975, 16 p. (Les enfants du roi Cléobule).

\_\_\_\_\_, Le serpent vert, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1978, 16 p. (Les enfants du roi Cléobule).

\_\_\_\_\_, L'enfant de la maison folle, Montréal: Éditions La Maison folle, 1979, 36 p.

\_\_\_\_\_, La Vraie Histoire du chien de Clara Vic, Montréal: Québec/Amérique Jeunesse, 1990, 114 p. (Littérature Jeunesse).

\_\_\_\_\_, Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic, Montréal: Québec/Amérique Jeunesse, 1991, 137 p. (Littérature Jeunesse).

DUGAST, M., ptre, Légendes du Nord-Ouest, Montréal: Cadieux et Derome, Librairie Saint-Joseph, 1883, 141 p.

DUGAS, Georges, abbé, Légendes du Nord-Ouest, 2e série, Montréal: C. O. Beauchemin et fils, Libraires-Imprimeurs, 1890, 143 p.

\_\_\_\_\_, Un voyageur des pays d'en haut, Montréal: C. O. Beauchemin et fils, Libraires-Imprimeurs, 1890, 139 p.

DUPUY, Paul, Les illustrations canadiennes: première série, 1494-1676, Montréal: Cadieux et Derome, Librairie Saint-Joseph, 1887, 247 p.

FIELDEN, Hubert, Félix Leclerc raconte. L'avare, ill. Peter Sander, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1979, 18 p. (Contes et légendes du Québec).

\_\_\_\_\_, Félix Leclerc raconte. Le violon magique, ill. Peter Sander, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1979, 18 p. (Contes et légendes du Québec).

FONTAINE, Clément, Merveilles au pays d'Alice, Montréal: Pierre Tisseyre, 1992, 132 p. (Conquêtes).

FORTIN, Alphonse, chan., Vaillants pionniers, ill. Rolland Boulanger, Montréal: Fides, 1958, 65 p. (Gloires oubliées). L'un des cinq volumes publiés précédemment sous le titre Les grands noms oubliés de notre histoire, Montréal: Fides, 1945.

FRANCHEVILLE, Geneviève de (pseud. de Berthe Potvin), Le mirage, Montréal: Beauchemin, 1961, 242 p. (Marie-Françoise).

GAGNON, Alphonse, Nouvelles et récits, Québec: Darveau, 1885. (Réédition en 1913, Montréal: Beauchemin ltée, 139 p. (Bibliothèque canadienne. Collection Montcalm).

GAGNON, Maurice, Unipax intervient, Montréal: Lidec, 1965, 118 p. (Lidec-aventures, série Unipax).

GAGNON, Cécile, Martine aux oiseaux, Québec: Éditions du Pélican, 1964, 36 p.

\_\_\_\_\_, Plumeneige, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1976, 126 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, L'épouvantail et le champignon, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1978, 126 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, Alfred dans le métro, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1980, 122 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, Le roi de Novilandé, ill. Darcia Labrosse, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1981, 24 p. (Le Marchand de sable).

\_\_\_\_\_, Histoire d'Adèle Viau et de Fabien Petit, ill. Darcia Labrosse, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1982, 24 p. (Le Marchand de sable).

\_\_\_\_\_, Châteaux de sable, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 116 p. (Conquêtes).

GAGNON, Gérald, Blues 1946, Montréal: Éditions du Boréal, 1991, 151 p. (Boréal Inter).

\_\_\_\_\_, Roux le fou, Montréal: Éditions du Boréal, 1993, 159 p. (Boréal Inter).

\_\_\_\_\_, La sonate d'Oka, Montréal: Éditions du Boréal, 1994, 196 p. (Boréal Inter).

GAUTHIER, Bertrand, Dou Hilvien, ill. Marie-Louise Gay, Montréal: Le Tamanoir, 1976, 24 p.

\_\_\_\_\_, Hou Ilva, ill. Marie-Louise Gay, Montréal: le Tamanoir, 1976, 24 p.

\_\_\_\_\_, Hébert Luée, ill. Marie-Louise Gay, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1980, 24 p.

\_\_\_\_\_, Ani Croche, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1985, 96 p. (Roman jeunesse. Série Ani Croche).

\_\_\_\_\_, La course à l'amour, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1989, 152 p. (Roman +).

GAUVREAU, Marcelle, Plantes curieuses de mon pays, préface du Frère Marie-Victorin, Montréal: Fides, 1943. (l'éveil). (Ouvrage réédité en 1960, préface de Thérèse Thériault, planches de Claire G. Vallerand, Montréal: Fides, 32 p. (de l'éveil; no 3).

GAUVREAU, Marguerite, La dernière tournée du Père-Noël, Montréal: Librairie Granger frères limitée, 1947, 24 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

GÉLINAS, Joseph Gérin, Au foyer. Causeries historiques pour les petites de chez nous, Montréal: Providence Maison Mère, 1917, 124 p.

\_\_\_\_\_, En veillant avec les petits de chez nous. Causeries historiques, Trois-Rivières: s. n., 1918, 301 p.

GILLES, Frère, o.f.m. (pseud. de Noël Gosselin), Trois légendes franciscaines de l'an 1629, Montréal: Librairie Notre-Dame, 1916, 126 p.

\_\_\_\_\_, Les choses qui s'en vont; causettes historiques, Éditions de la Tempérance, 1918 (nouvelle édition corrigée et augmentée), 186 p.

GRAVEL, François, Corneilles, Montréal: Éditions du Boréal, 1989, 121 p. (Boréal Junior).

\_\_\_\_\_, Zamboni, Montréal: Éditions du Boréal, 1990, 91 p. (Boréal Junior).

\_\_\_\_\_, Deux heures et demie avant Jasmine, Montréal: Éditions du Boréal, 1991, 118 p. (Boréal Inter).

\_\_\_\_\_, Klonk, Montréal: Québec/Amérique, 1993, 137 p. (Bilbo).

GRAVEL-JAROSZ, Françoise, Extraits des mille et une nuits, présentés et racontés par Françoise Gravel, Amsterdam: Mulder, 1955.

GRÉGOIRE-COUPAL, Marie-Antoinette Grégoire. Le sanglot sous les rires, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1932, 175 p. (Récits et nouvelles).

\_\_\_\_\_, La sorcière de l'Îlot Noir, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1933, 138 p.

\_\_\_\_\_, Franceline, ill. Léonie Gervais. Montréal: Fides, 1942, 121 p.

\_\_\_\_\_, Les jumelles de Casteldoré, ill. Jean-Claude Caron. Montréal: Beauchemin, 1953, 139 p. (Romans jeunesse).

\_\_\_\_\_, Le sifflet d'argent, Montréal: Beauchemin 1954, 143 p.

\_\_\_\_\_, L'amour frappe au manoir, Montréal: Beauchemin, 1958, 115 p. (Rose des vents).

\_\_\_\_\_, Des yeux noirs, des yeux bleus..., ill. Georges Lauda, Montréal: Beauchemin, 1960, 93 p. (Rose des vents).

GROULX, Lionel (pseud. Alonié de Lestres), Au Cap Blomidon, Montréal: Granger, 1932, 239 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne).

HÉBERT, Marie-Francine, Abécédaire, ill. Gilles Tibo, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1979, 24 p. (Albums).

\_\_\_\_\_, Le lion et la souris, ill. Kliment Denchev, Montréal: Québec/Amérique, 1981, 32 p. (série Klimbo).

\_\_\_\_\_, Un monstre dans les céréales, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1988 60 p. (Premier Roman).

\_\_\_\_\_, Le coeur en bataille, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1990, 147 p. (Roman +).

HOULE, Denise, Les confidences de Lucie; journal, ill. Monique Duguay, Montréal: Fides, 1959, 118 p. (Rêve et vie).

\_\_\_\_\_, La maison qui chante, ill. Louis Chambefort, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1964, 59 p. (Le Canoë d'argent).

\_\_\_\_\_, Lune de neige, ill. Frédéric Castel, Montréal: La Société des Belles-Lettres Guy Maheux, 1977, 63 p.

JARRET, Andrée (pseud. de Cécile Beauregard), Contes d'hier, Montréal: Daoust et Tremblay, 1918, 157 p.



JASMIN, Claude, Les contes du Sommet-Bleu. Montréal: Québécois, 1980, 106 p. (Jeunesse).

JOSETTE (pseud. de Mme Réal Dandurand), Contes de Noël, John Lovell et fils, 1889.

LACERTE, Rolande (Allard), Le soleil des profondeurs, Québec: Éditions Jeunesse, 1968, 121 p. (Brin d'herbe).

LACERTE, Emma-Adèle (Bourgeois), Contes et légendes (dédié aux enfants), Ottawa: Impr. Beauregard, 1915, 199 p.

\_\_\_\_\_, À la poursuite d'un chapeau. Suivi d'autres contes, Montréal: Librairie Beauchemin, 1932, 94 p. (Dollard).

\_\_\_\_\_, Aux douze coups de minuit. Suivi d'autres contes, Montréal: Beauchemin, 1932, 94 p. (Dollard).

LACOMBE, Joseph-Patrice, La terre paternelle. Montréal: Beauchemin & Valois, 1871?. (Édition parue en 1877, Québec: Impr. Côté, 187 p.).

LAFORTUNE, Ambroise (pseud. Hibou Taciturne), L'enlèvement du professeur Colibri, Montréal: Éditions Variétés, 1944, 32 p. (Récits et légendes).

\_\_\_\_\_, Le prisonnier du vieux manoir, Montréal: Fides, 1952, 94 p. (La grande aventure).

LAGACÉ, Cécile, La chanson du roi et autres contes, Sherbrooke: Éditions Paulines, 1952, 76 p. (L'Érable).

LARUE, Hubert, Histoire populaire du Canada ou Entretiens de Mme Genest à ses petits-enfants, Québec: Blumhart, 1875 (troisième édition), 216 p.

LAVERGNE, Juliette (pseud. de Laetitia (Desaulniers) Saint-Pierre), La vie gracieuse de Catherine de Tekakwitha, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1934, 174 p.

\_\_\_\_\_, Figures angéliques, Montréal: Fides, 1947, 12 volumes.

LAVIOLETTE, Guy (pseud. de Michel-Henri Gingras, Frère Achille, f.i.c.), Charles le Moyne et ses fils, "Macchabées de la Nouvelle-France", Laprairie: Procure des Frères de l'Instruction chrétienne (FIC), 1942, 45 p. (Gloires nationales).

LECLERC, Justa (pseud. Marjolaine), Contes pour enfants canadiens, Montréal: Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 175 p. (Les Récompenses).

\_\_\_\_\_, En veillant, Montréal: Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 157 p. (Les Récompenses).

LEDUC, Alec (pseud. de Alexandrine Leduc Pelletier), LAMY, Pauline, Alfred, le découvreur, Montréal: Fides, 1942, 91 p. (Alfred).

LEGAULT, Mimi. Rouli-roulant, rouli-roulante, ill. Rémy Simard, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1991, 102 p. (Papillon).

LEGENDRE, Napoléon, A mes enfants, Québec: Augustin Côté et cie, 1875, 165 p.

LEMIEUX, Jean, La cousine des États, Boucherville: Éditions Québec/Amérique, 1993, 208 p. (Titan jeunesse).

LE NORMAND, Michelle (pseud. de Marie-Antoinette Desrosiers Tardif), Autour de la maison, Montréal: Éditions Le Devoir, 1916, 155 p.

\_\_\_\_\_, Couleur du temps, Montréal: Le Devoir, 1919, 142 p.

\_\_\_\_\_, Le nom dans le bronze, Montréal: Éditions Le Devoir, 1933, 163 p.

\_\_\_\_\_, La plus belle chose du monde, Montréal: Éditions Le Devoir, 1937, 249 p.

\_\_\_\_\_, La montagne d'hiver, Montréal: Fides, 1961, 158 p.

LÉVEILLÉ, Ernestine (Pineault) (pseud. Joyberte Soulanges), Dollard. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse, Montréal: Bibliothèque de L'Action française, 1921, 103 p.

\_\_\_\_\_, Comment ils ont grandi. Épopée des petits Canadiens, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1922, 103 p.

L'HEUREUX, Chrystine, Le temps, livre-jeu, ill. Mireille Levert, Montréal: Éditions Chouette, 1987, 24 p.

MAILLET, Andrée, Le marquiset têtu et le mulot réprobateur. Suivi de Les aventures de la princesse Claradore, Montréal: Les Éditions Variétés, 1944, 173 p.

\_\_\_\_\_, Ristontac, ill. La Palme, Montréal: Éditions Lucien Parizeau, 1945, 36 p. (Albums de Grand Luxe).

MAJOR, Henriette, Un drôle de petit cheval (bleu), ill. Guy Gaucher, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1966, 48 p. (Coccinelle).

\_\_\_\_\_, Le Club des curieux, Montréal: Fides, 1967, 122 p. (Les quatre vents).

\_\_\_\_\_, La surprise de Dame Chenille, raconté dans les décors de Claude Lafortune, photographiés par Jean-Louis Frund, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1970, 48 p. (Premiers pas).

\_\_\_\_\_, À la conquête du temps, Montréal: Éducation Nouvelle, 1970, 122 p. (Karim).

\_\_\_\_\_, Les contes de l'arc-en-ciel, ill. Danielle Shelton, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1976, 124 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, Une fleur m'a dit, ill. Hélène Falcon, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1978, 128 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, La Bible en papier, ill. Claude Lafortune, Montréal: Fides, 1979, 96 p.

\_\_\_\_\_, L'Évangile en papier, ill. Claude Lafortune, Montréal: Fides, 1979.

\_\_\_\_\_, Élise et l'oncle riche, Montréal: Fides, 1979, 112 p. (du Goéland).

MARCHAND, Louise, Julot chez les fées, Montréal: Fides, 1946, 82 p.

\_\_\_\_\_, À nous deux, mademoiselle!, Sherbrooke: Apostolat de la Presse, 1952, 162 p. (Jeunesse de tous les pays).

MARIE-VICTORIN, Frère, f.e.c. (pseud. de Conrad Kirouac), Récits laurentiens, Montréal: Frères des Écoles chrétiennes, 1919, 5 volumes.

\_\_\_\_\_, Croquis laurentiens, Montréal: Frères des Écoles chrétiennes, 1920, 304 p.

MARINEAU, Michèle, Cassiopée ou l'été polonais, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1988, 195 p. (Jeunesse/Romans Plus).

\_\_\_\_\_, La route de Chlifa, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1992, 94 p. (Littérature Jeunesse).

MARMETTE, Joseph, "Charles et Éva", paru dans la Revue canadienne, de décembre 1866 à mai 1867. Charles et Éva. Roman historique canadien, Montréal: Les Éditions Lumen, chez Thérien frères limitée, 1945, 187 p.

\_\_\_\_\_, Le tomahawk et l'épée, Québec: Impr. L. Brousseau, 1877, 206 p.

MAROIS, Carmen, Les Botero, ill. France Brassard, préface de Christiane Duchesne, Boucherville: Éditions Québec/Amérique, 1993, 112 p. (Clip).

MARTEL, Suzanne (Chouinard), Quatre Montréalais en l'an 3000, Montréal: Éditions du Jour, 1963, 157 p.

\_\_\_\_\_, Jeanne, fille du Roy, Montréal: Fides, 1974 (du Goéland). (Nouvelle édition parue en 1982, 248 p.).

\_\_\_\_\_, Pi-Oui, préface de Guy Lafleur, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1974. (Katimavik). (Nouvelle édition parue en 1979, 186 p.).

\_\_\_\_\_, Une belle journée pour mourir, Montréal: Fides, 1994, 380 p. (Les grandes histoires, série Les coureurs des bois, tome 3).

MASSICOTTE, Édouard-Zotique, Anecdotes canadiennes. Suivi de moeurs, coutumes et industries d'autrefois. Mots historiques, Montréal: Librairie Beauchemin, 1913, 236 p. (Bibliothèque canadienne. Champlain).

MATIVAT, Daniel, et Marie-Andrée Boucher Mativat, Le lutin du téléphone, ill. Jean-Marc Saint-Dneis, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1989, 48 p. (Libellule).

MAXINE (pseud. de Marie-Caroline Alexandra (Bouchette) Taschereau-Fortier), Fées de la terre canadienne, Montréal: Éditions de l'Action canadienne-française, 1928, 144 p. A d'abord paru en anglais sous le titre Unknown fairies of Canada, Toronto: MacMillan, 1926, 90 p.

\_\_\_\_\_, Le petit page de Frontenac, ill. Jean-Paul Lemieux, Montréal: Librairie d'Action canadienne-française, 1930, 181 p. (Les Récompenses).

\_\_\_\_\_, Les orphelins de Grand-Pré, ill. Alyne Gauthier, Montréal: Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 144 p. (Les Récompenses).

\_\_\_\_\_, La Huronne, ill. L. Raisin, Paris: Casterman, 1931, 124 p.

\_\_\_\_\_, Jean "La Tourte", histoire d'un marin, Montréal: Éditions Albert Lévesque, 1932, 158 p.

\_\_\_\_\_, L'ogre de Niagara, ill. Aline Généreux. Montréal:  ditions Albert Lévesque, 1933. 110 p. (Contes et récits canadiens).

\_\_\_\_\_, ABC des petits Canadiens, ill. J.-Arthur Lemay, Montréal:  ditions Albert Lévesque, 1933, 31 p. (Rimes historiques).

\_\_\_\_\_, Jacques Cartier 1534, ill. J.-Arthur Lemay, Montréal:  ditions Albert Lévesque, 1933, 29 p. (Rimes historiques).

\_\_\_\_\_, Le tambour du régiment, ill. Maud Devlin, Montréal: Librairie d'Action canadienne-française, 1935. 143, p. (Romans historiques).

\_\_\_\_\_, Le vendeur de paniers, Montréal:  ditions de l'Action canadienne-française, 1936. 105 p. (Contes et récits).

\_\_\_\_\_, La cache aux canots. Histoire d'un Indien, Montréal,  ditions de l'Action canadienne-française, 1937, 132 p. (Romans historiques).

\_\_\_\_\_, L'auberge Bonacina. Un drame au temps de Papineau, Montréal: Beauchemin, 1945. 190 p. (Romans Jeunesse).

\_\_\_\_\_, Fanfan d'Estrées, un protégé de Pierre Lemoyne d'Iberville, Montréal: Beauchemin, 1946, 133 p.

\_\_\_\_\_, Le marin de Saint-Malo, Jacques Cartier, ill. C.E. Picard, Montréal: Beauchemin, 1946, 24 p. (Histoire du Canada pour les tout-petits).

\_\_\_\_\_, Le fondateur de Ville-Marie, Maisonneuve, Montréal: Beauchemin, 1946, 23 p. (Histoire du Canada pour les tout-petits).

\_\_\_\_\_, Le héros du Long-Sault. Dollard, Montréal: Beauchemin, 1946, 24 p. (Histoire du Canada pour les tout-petits).

\_\_\_\_\_, Le père de la Nouvelle-France. Champlain, Montréal: Beauchemin, 1946, 24 p. (Histoire du Canada pour les tout-petits).

\_\_\_\_\_, Les Indiens: récits canadiens empruntés à l'histoire, Montréal: Beauchemin, 1957, 11 p. (La Petite histoire; vol. 1).

\_\_\_\_\_, Montcalm, 1756-59: récits canadiens empruntés à l'histoire, Montréal: Beauchemin, 1957, 11 p. (La Petite histoire; vol. 11).

\_\_\_\_\_, Lévis, 1757-60: récits canadiens empruntés à l'histoire, Montréal: Beauchemin, 1957, 11 p. (La Petite histoire; vol. 12).

MERCIER-GOUIN, Yvette Olivier, José en vacances, Montréal: Éditions de l'Action canadienne-française, 1937, 80 p. (Contes et récits canadiens).

MELANCON, Claude, Par terre et par eau, ill. James McIsaac, préface de Cyrille Delage, Québec: Le Soleil, 1928, 216 p.

MICHAUD, Josette, Montréal, ma grand'ville, Montréal: La Presse, 1979, 43 p.

MIETTE (pseud. de Mme Conrad Bastien), Le rêve de petit Pierre, Montréal: Librairie Beauchemin limitée, 1925, 124 p. (Bibliothèque canadienne. Collection Dollard).

\_\_\_\_\_, Les contes merveilleux, Montréal: Beauchemin, 1926, 124 p. (Bibliothèque canadienne. Collection Dollard).

MIVILLE-DESCHESNE, Jean, L'aventure est au coin de la rue, Québec: Éditions du Centre pédagogique, 1962, 141 p. (L'Engouement).

\_\_\_\_\_, La mafia du pensionnat, Montréal: Fides, 1964, 106 p. (Les quatre vents).

MONTPETIT, Charles, anthologie sous la direction de, La première fois. Histoires vécues, tomes I et II, Montréal: Éditions Québec/Amérique, 1991, tome I: 194 p., tome 2: 186 p. (Clip).

MYRAND, Ernest, Une fête de Noël sous Jacques Cartier, Québec: Impr. L. J. Demers et frère, 1888. (2e édition en 1890, 294 p.).

OLIGNY, Odette, Le cheval d'or. Histoire d'un Palomino canadien racontée par lui-même, Montréal: Fides, 1950, 135 p. (Contes et Aventures).

PAGE, Marie, Drôle d'école (conte), ill. Normand Hudon, Montréal: Triptyque, 1989, 146 p.

PARÉ, Roger, L'Alphabet, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1985, 24 p. (Livres-jeux).

\_\_\_\_\_, Les chiffres, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1986, 24 p. (Livres-jeux).

PÉAN, Stanley, L'emprise de la nuit, Montréal: La courte échelle, 1993, 155 p. (Roman +).

PELLETIER, Francine, Le crime de l'Enchanteresse, Montréal: Éditions Paulines, 1989, 115 p. (Jeunesse-Pop).

\_\_\_\_\_, Des vacances bizarres, Montréal: Éditions Paulines, 1991, 115 p. (Jeunesse-Pop).

PLANTE, Raymond, Une fenêtre dans ma tête (1re et 2e partie), ill. Roger Paré, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1979, 24 p.

\_\_\_\_\_, Le dernier des raisins, Montréal: Québec/Amérique, 1986, 163 p. (Jeunesse/romans plus).

\_\_\_\_\_, La fille en cuir, Montréal: Les Éditions du Boréal, 1993, 224 p. (Boréal Inter. Série Esther Martin).

\_\_\_\_\_, L'étoile a pleuré rouge, Montréal: Les Éditions du Boréal, 1994, 168 p. (Boréal Inter. Série Esther Martin).

POTVIN, Damase, Restons chez-nous!, Québec: Guay, Librairie française, 1908, 243 p.

POUPART, Jean-Marie, Libre comme l'air, Montréal: La courte échelle, 1990, 155 p. (Roman +).

\_\_\_\_\_, Des photos qui parlent, ill. Francis Back, Montréal: La courte échelle, 1991, 93 p. (Roman Jeunesse).

POUPART, Roger, Un été western, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1993, 264 p. (Conquêtes).

PROULX, Jean-Baptiste (pseud. Joannes Iovhanné), Édouard le confesseur, roi d'Angleterre. Tragédie en cinq actes, Montréal: Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs, 1880, 106 p.

\_\_\_\_\_, (pseud. Joannes Iovhanné), L'hôte à Valiquet ou le Fricot sinistre. Tradi-comédie en trois actes, Montréal: Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs, 1881, 54 p.

\_\_\_\_\_, Le mal du jour de l'an ou Scènes de la vie écolière, Montréal: Beauchemin et Valois, Libraires-Imprimeurs, 1882, 54 p.

\_\_\_\_\_, L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet, Mile-End, Québec: Institution des Sourds-muets, 1887, 192 p.

RENAUD, Bernadette, Émilie, la baignoire à pattes, ill. France Bédard, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1976, 126 p. (Pour lire avec toi).

\_\_\_\_\_, La révolte de courte-pointe, ill. Lucie Ledoux, Montréal: Fides, 1979, 95 p.

ROBERT, Jocelyne, L'histoire merveilleuse de la naissance, ill. Gilles Tibo, Montréal: Éditions de l'Homme, 1990, 96 p.

ROBILLARD, Claude (pseud. Robin), Jeannot la flèche, ill. Laure, Montréal: Éditions de l'Arbre, 1945, 24 p. (Albums de Claude).

\_\_\_\_\_, Mimi la fourmi, ill. Laure, Montréal: Éditions de l'Arbre, 1945, 24 p. (Albums de Claude).

\_\_\_\_\_, Mirabelle au long cou, ill. Laure, Montréal: Éditions de l'Arbre, 1945, 24 p. (Albums de Claude).

\_\_\_\_\_, L'ours Grichou, ill. Laure, Montréal: Éditions de l'Arbre, 1946, 24 p. (Albums de Claude).

ROCHER, Suzanne, Le nid de la corniche, ill. Hélène Rioux, Québec: Éditions Jeunesse, 1966, 75 p. (Grain de sel).

\_\_\_\_\_, Le dernier-né des Cailloux, ill. Guy Gaucher, Montréal: Fides, 1975, 97 p. (du Goéland).

ROCHON, André, Attention au cercueil, Montréal: Fides, 1946, 63 p.

ROULEAU, Charles-Edmond, Légendes canadiennes, Québec: Impr. Le Soleil, 1901, 308 p.

ROSEAU, Pia (pseud. de Rita Piuze Balthazar), Marraine Mance, ill. Olympe, Montréal: Beauchemin, 1962, 106 p. (Grands exemples).

ROUSSAN, Jacques de, Au-delà du soleil. Beyond the sun, texte et collages de Jacques de Roussan, sérigraphie de Luc Benoît, Montréal: Livres Tundra, 1972, 28 p.

ROY, Gabrielle, Courte-Queue, ill. François Olivier, Montréal: Stanké, 1979, 48 p.

SAINT-MAURICE, Narcisse Henri Édouard Faucher de, Belle aux cheveux blonds. Suivi de La femme à l'aiguille et Les larmes du Christ, ill. Y Farcy, Montréal: Granger frères limitée (entre 1943 et 1958), 93 p. (Bibliothèque de la jeunesse canadienne). Titre de la couverture: Belle aux cheveux d'or.

SAINT-JEAN, Idola, Morceaux à dire, Montréal: Imprimerie Saint-Louis, 1918, 203 p.



SERNINE, Daniel, Le cercle violet, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1984, 231 p. (Conquêtes).

\_\_\_\_\_, Le cercle de Khaleb, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1991, 368 p. (Échos).

\_\_\_\_\_, Les rêves d'Argus, Montréal: Éditions Paulines, 1991, 160 p. (Jeunesse-Pop).

SERVICE PROVINCIAL D'HYGIENE, Aux enfants des écoles. Pour qu'on aime l'hygiène, Montréal: Le Service provincial d'hygiène, Causeries, 1922 (nouvelle édition), 81 p.

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE, La croix du chemin, premier concours littéraire de la, Montréal: SSJB, 1916, 156 p.

\_\_\_\_\_, La corvée, 2e concours littéraire, Montréal: SSJB, 1917, 239 p.

\_\_\_\_\_, Fleur de lys, 3e concours littéraire de la, Montréal: SSJB, 1918, 158 p.

\_\_\_\_\_, Au pays de l'érable, 4e concours littéraire de la, Montréal: SSJB, 1919, 194 p.

SOULIÈRES, Robert, Le bal des chenilles, ill. Michèle Lemieux, Montréal: Éditions Pierre Tisseyre, 1979, 24 p. (Le Marchand de sable).

\_\_\_\_\_, Max, le magicien, ill. Christiane Valcourt, Montréal: Éditions La Courte échelle, 1979, 24 p.

\_\_\_\_\_, Casse-tête chinois, Montréal: Pierre Tisseyre, 1985, 180 p. (Conquêtes).

STEVENS, Paul, Contes populaires, Ottawa: G. E. Desbarats, 1867, 252 p.

TACHÉ, Joseph-Charles, Trois légendes de mon pays ou l'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté, Québec: Impr. Augustin Côté, 1876, 162 p.

\_\_\_\_\_, Les Sablons (L'Île de Sable) et l'Île Saint-Barnabé, Montréal: Cadieux et Derome, Librairie Saint-Joseph, 1885, 154 p.

TAVI (pseud. de Mgr Albert Tessier), Femmes de maisons dépareillées, photos, Montréal: Fides, 1942, 48 p. (Beaux albums Tavi; no 1).

\_\_\_\_\_, Notre mère la terre, photos, Montréal: Fides, 1942, 48 p. (Beaux albums Tavi; no 2).

- \_\_\_\_\_, La patrie c'est ça, photos. Montréal: Fides, 1942, 48 p. (Beaux albums Tavi; no 3).
- \_\_\_\_\_, C'est l'aviron qui nous mène, photos. Montréal: Fides, 1945, 48 p. (Beaux albums Tavi; no 4).
- \_\_\_\_\_. Fleurs vivantes, photos. Montréal: Fides, 1945, 48 p. (Beaux albums Tavi; no 5).
- THÉRIAULT, Yves, Le Ru d'Ikoué, Montréal: Fides, 1963, 96 p. (La Gerbe d'or).
- \_\_\_\_\_, La montagne sacrée, ill. de Rodolphe et Odette Vincent, Montréal: Beauchemin, 1962, 60 p. (Les ailes du Nord).
- \_\_\_\_\_, Nauya, le petit Esquimau, ill. Claude Brousseau, Montréal: Beauchemin, 1963, 62 p. (Contes d'Yves Thériault).
- \_\_\_\_\_, Les extravagances de Ti-Jean, ill. Cécile Gagnon, Montréal: Beauchemin, 1963, 64 p. (Contes d'Yves Thériault).
- \_\_\_\_\_, Maurice le moruceau, ill. Vincent Raynal, Montréal: Beauchemin, 1963, 67 p. (Contes d'Yves Thériault).
- \_\_\_\_\_, La bête à 300 têtes, Montréal: Lidec, 1967, 118 p. (Lidec-Aventures. Série Volpek).
- \_\_\_\_\_, L'or de la felouque, Québec: Éditions Jeunesse, 1969. (Réédition en 1981, Ville La Salle: Hurtubise HMH, 110 p. (Jeunesse)).
- \_\_\_\_\_, Cajetan et la taupe, ill. Michel Poirier, Montréal: Éditions Paulines, 1979, 15 p. (Contes du pays).
- \_\_\_\_\_, Kuanuten, vent d'est, ill. Anik Lafrenière, Montréal: Éditions Paulines, 1981, 125 p.
- THÉRIO, Adrien (pseud. de Adrien Thériault), Flamberge au vent, Montréal: Beauchemin, 1961, 136 p.
- TONNEROVA, Maria, Les contes du tsar, ill. Pierre Decelles, Saint-Lambert: Éditions Héritage; Montréal: Société Radio-Canada, 1979, 123 p. (Pour lire avec toi).
- TRUDEL, Sylvain, Le monsieur qui se prenait pour l'hiver, ill. Suzane Langlois, Montréal: La courte échelle, 1995, 63 p. (Premier roman).
- TURCOT, Marie-Rose, Le Carrousel. Contes et récits pour enfants, Montréal: Beauchemin, 1928, 120 p. (Bibliothèque canadienne. Laval).

\_\_\_\_\_, Au pays des géants et des fées. Contes de folklore canadien, ill. James McIsaac, Ottawa: Le Droit, 1937, 71 p.

VALLERAND, Claudine (Simard), Le bonhomme Comme-ci comme-ça, ill. Hubert Blais, Montréal: Fides, 1960, 16 p. (Contes de Maman Fonfon).

\_\_\_\_\_, Le Médaillon de Lucia, ill. Hubert Blais, Montréal: Fides, 1960, 16 p. (Contes de Maman Fonfon).

\_\_\_\_\_, Monsieur Trop et monsieur Peu, ill. Hubert Blais, Montréal: Fides, 1960, 16 p. (Contes de Maman Fonfon).

\_\_\_\_\_, Au pays des va-nu-pieds, ill. Hubert Blais, Montréal: Fides, 1961, 16 p. (Contes de Maman Fonfon).

VERREAU, Hospice Anthelme Baptiste, Stanislas de Kostka. Pièce en cinq dialogues, Montréal: Bureaux de la "Revue de Montréal", 1878, 58 p.

VIGNEAULT, Gilles, Les quatre saisons de Piquot, ill. Hugh John Barrett, Montréal: Nouvelles éditions de l'Arc, 1979, 36 p., et disque 33 1/3 tours.

VILLENEUVE, Jean-Marie Rodrigue, L'un des vôtres, Montréal: Bibliothèque de l'Action française, 1927, 355 p.

VINCENT Odette (Fumet), Flic, le pingouin, "texte de Lino, dessins d'Odette", Montréal: Fides, 1944, 23 p. (Les Albums de François).

\_\_\_\_\_, Cric l'écureuil, Montréal: Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), 1963, 21 p. (Nature).

VINCY, Christian de (pseud. de Philippe Laframboise), Les vacances de Lili, Ottawa: s. éd., 1948.

WILSON, Serge, Barbaro et la bête-à-sept-têtes, ill. Claude Poirier, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1976, 16 p. (Contes de mon pays).

\_\_\_\_\_, adaptation de, Ti-Jean et le gros roi, ill. Claude Poirier, Saint-Lambert: Éditions Héritage, 1977, 126 p. (Pour lire avec toi).

## II. ÉTUDES

## 1. SUR LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE AU QUÉBEC

## 1.1 Volumes et thèses

BEAUPRÉ, Hélène, "Deux thèmes significatifs de la littérature québécoise de jeunesse contemporaine: la famille et la science-fiction", mémoire de maîtrise en lettres, Université du Québec à Montréal, septembre 1984, 127 f.

BOULIZON, Guy, Livres roses et séries noires, Montréal: Beauchemin, 1957, 188 p.

CHARBONNEAU, Hélène, Livres en langue française pour les jeunes, Montréal: Bibliothèque municipale de Montréal, 1982, 382 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, Pour que vive la lecture. Littérature et bibliothèques pour la jeunesse, Montréal: Les Éditions ASTED, 1994, 241 p. (Documentation et bibliothèques).

COMMUNICATION JEUNESSE, Créateurs et créatrices de livres québécois pour la jeunesse (biographies, bibliographies, témoignages), recherche et rédaction: Renée Joanne Campeau, Isabelle Cottenceau, Gisèle Desroches, Julie Hardy, Édith Madore, Suzanne Samson, Mireille Villeneuve, Montréal, automne 1994. (Refonte des dossiers présentés en 1990, 1991 et 1992. 71 créateurs et créatrices).

\_\_\_\_\_, Auteurs canadiens pour la jeunesse. 20 biographies et bibliographies, Le comité des biographies, par Louise Lemieux, c.n.d., Montréal, volume 1, 1972, non-paginé.

\_\_\_\_\_, Auteurs canadiens pour la jeunesse. 22 biographies et bibliographies, Le comité des biographies, par Louise Lemieux, c.n.d., Montréal, volume 2, 1975, non-paginé.

\_\_\_\_\_, Illustrateurs canadiens pour la jeunesse. 22 biographies et bibliographies, Montréal, volume 3, 1975, 33 p.

DAVELUY, Paule et Guy BOULIZON, Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise, textes de la rencontre de Communication Jeunesse, Montréal: Leméac, 1973, 188 p.

DEMERS, Dominique, "Les nouveaux héros des albums québécois pour la jeunesse de 1970 à 1985", mémoire de maîtrise en lettres, Université du Québec à Montréal, 1987, 105 f.

\_\_\_\_\_, "Représentation et mythification de l'enfance dans la littérature jeunesse", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, décembre 1993, 503 f.

\_\_\_\_\_, avec la collaboration de Paul Bleton, Du Petit Poucet au Dernier des Raisins. Introduction à la littérature jeunesse, Montréal: Éditions Québec/Amérique Jeunesse; Télé-université, 1994, 253 p. (Explorations).

DURAND, Marielle, L'enfant-personnage et l'autorité dans la littérature enfantine, Montréal: Leméac, 1976, 349 p.

GIGNAC PHARAND, Elvine, "La littérature pour enfants écrite par des femmes du Canada-français (1975-1984)", thèse de doctorat en lettres, Université d'Ottawa, juin 1991, 356 f.

HÉBERT, François, "Analyse statistique de la revue Hérauts", publiée par les éditions Fides, de 1944 à 1965", mémoire de maîtrise, Université Laval, décembre 1981.

ISSALYS, Liette, "La représentation des héros dans les romans de Monique Corriveau", mémoire de maîtrise en lettres, Université d'Ottawa, avril 1982, 134 f.

LECLERC, Julie, "Les personnages-enfants de la littérature enfantine du Québec: perception, projection, lecture", mémoire de maîtrise en lettres, Université Queen's, Kingston, 1985, 117 f.

LEMIEUX, Louise, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal: Leméac, 1972, 337 p.

LEPAGE, Françoise (Deguy), "Les débuts de la presse enfantine au Québec: L'Oiseau bleu (1921-1940)", mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, Université de Montréal, mai 1977, 133 f.

MADORE, Édith, La littérature pour la jeunesse au Québec, Montréal: Éditions du Boréal, 1994, 127 p. (Boréal Express).

POTVIN, Claude, Le Canada français et sa littérature de jeunesse, Moncton: Éditions du CRP, 1981, 185 p. (Première version présentée sous forme de mémoire de maîtrise en bibliothéconomie, en 1972).

POULIN, Manon, "Éditer pour la jeunesse. Étude des maisons d'édition La courte échelle et Ovale: 1974-1988", mémoire de maîtrise en lettres, Université de Sherbrooke, 1990.

\_\_\_\_\_, "Eugène Achard, éditeur. L'émergence d'une édition pour la jeunesse canadienne", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, juillet 1994.

Présence francophone, Sherbrooke, no 38: "La littérature de jeunesse I", 1991, 144 p.

Présence francophone, Sherbrooke, no 39: "La littérature de jeunesse II", 1991, 144 p.

SARRASIN, Hélène (rédaction), recherche et analyse: Maurice Dalois, Guy Legault, Hélène Sarrasin, La lecture chez les jeunes au secondaire, des policiers aux classiques, Gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, 1994, 59 p.

TÉTREAU, Raymond et al, Le livre dans la vie de l'enfant, Actes du colloque de l'ACALJ, tenu du 2 au 4 juin 1977, Université de Sherbrooke, 1978, 177 p.

## 1.2 Articles

(Anonyme), "L'âme des livres", L'Action canadienne-française, vol. XIX, avril 1928, p. 1-22. (Albert Lévesque dirige cette chronique, entouré de collaborateurs).

(Anonyme), "L'âme des livres", L'Action canadienne-française, vol. XIX, mai 1928, p. 1-15.

(Anonyme), "Choix de livres de récompenses à l'usage des préfets et directrices d'études, établi selon les exigences intellectuelles des élèves", L'Action canadienne-française, vol. XIX, no 1, janvier 1928, p. 15 à 21.

(Anonyme), "Notre concours. Il était une fois... une tante Lucille", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. IV, no 46, 9 octobre 1948, p. 14.

(Anonyme), "Les livres que tante Lucille a écrits pour vous", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. IV, no 47, 16 octobre 1948, p. 14.

(Anonyme), "Fondation d'une Association des Écrivains pour enfants", La Patrie, 17 octobre 1948, non paginé.

(Anonyme), "La petite fille qui devint un auteur canadien: Béatrice Clément", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. IV, no 50, 6 novembre 1948, p. 14.

(Anonyme), "Des livres que vous aimerez lire si vous avez quinze ans. Ceux de Mlle Béatrice Clément", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. IV, no 51, 13 novembre 1948, p. 14.

(Anonyme), "Un grand ami des animaux (Claude Melançon)", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 2, 4 décembre 1948, p. 14.

(Anonyme), "Résumé des ouvrages de Claude Melançon", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 3, 11 décembre 1948, p. 14.

(Anonyme), "On pense aux moins de vingt ans", Le Devoir, vol. XL, no 41, 19 février 1949, p. 10.

(Anonyme), "Un ami des jeunes Canadiens (Guy Boulizon)", Le Front ouvrier, (1944-1954), vol. V, no 16, 12 mars 1949, p. 14.

(Anonyme), "Livres canadiens pour la jeunesse canadienne", L'École canadienne (1925-1963), XXIVe année, no 7, mars 1949 p. 446-448.

(Anonyme), "Qualités et défauts de livres pour jeunes", La Presse, 66e année, no 19, 7 novembre 1949, p. 14.

(Anonyme), "Notre auteur du mois: Eugène Achard", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. VI, no 7, 14 janvier 1950, p. 10.

(Anonyme), "Le grand besoin d'une littérature enfantine", La Presse, 66e année, no 88, 31 janvier 1950, p. 6. (Germaine Bernier tient la page "Monde féminin" de 1948 à 1953).

(Anonyme), "Les Écrivains pour la jeunesse. Des écrivains de chez nous...", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. VI, no 21, 22 avril 1950, p. 10.

(Anonyme), "Il faut aussi des héroïnes!", Le Devoir, vol. XLIII, no 23, 29 janvier 1951, p. 2.

(Anonyme), "Mme Marcelle Lepage-Thibaudeau", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. 7, no 20, 14 avril 1951, p. 8.

(Anonyme), "Quelles lectures offrir à la jeunesse?", L'École canadienne (1925-1963), XXVIIe année, no 2, octobre 1951, p. 142.

(Anonyme), "Jean Després chez les écrivains pour la jeunesse", Le Devoir, vol. XLIV, no 226, 29 septembre 1953, p. 2.

(Anonyme), "Éditorial. Les prix de fin d'année scolaire: hochets ou livres?", Lectures (Fides), vol. 6, no 9, mai 1960, p. 258.

(Anonyme), "Les Beatles", Hérauts (Fides), vol. XXII, no 14, 1er mai 1965, p. 18-19.

(Anonyme), "Communication Jeunesse. Bienvenue, jeunes écrivains et illustrateurs!", Montréal-Matin, 4 juin 1971, p. 22.

(Anonyme), "Alerte: il ne se fait plus de livres pour enfants au Québec", La Presse, 87e année, no 129, 4 juin 1971, p. B8.

(Anonyme), "On est si peu, soyons grands!", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), septembre 1992, no 1, p. 2.

(Anonyme), "Communication Jeunesse s'est doté d'un nouveau conseil d'administration, le 28 septembre dernier", Bulletin Communication Jeunesse, vol. 14, no 3, novembre 1994, p. 2.

B (oivin), A (urélien), "Le garçon au cerf-volant (Monique Corriveau)", Québec français, no 17, février 1975, p. 8.

L'Abeille et Hérauts (1947-1964, Frères de l'Instruction chrétienne), 15 janvier 1963, vol. 38, no 7.

ACHARD, Eugène, "Notre programme", L'École canadienne (1925-1963), 1re année, no 1, juin 1925, p. 4-5.

ADELPHE, "Votre revue met cartes sur tables", L'Éclair et Hérauts (Frères du Sacré-Coeur), vol. XVI, no 16, 1er juin 1963.

ANJOU, Joseph d', "Pour que les jeunes lisent", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. V, no 4, juillet 1948, p. 158-164.

\_\_\_\_\_, "Trois écrivains pour la jeunesse", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), XIXe année, no 217, janvier 1959, p. 15.

\_\_\_\_\_, "Écrire pour les jeunes: vocation d'élite", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. XIX, no 5, décembre 1962, p. 203-206.

AUBRY, Claude, "Claude Aubry se raconte", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. VI, no 2, 10 décembre 1949, p. 14.

\_\_\_\_\_, "Littérature pour enfants au Canada français", Asticou (1968-...), cahier no 20, décembre 1978, p. 38-47.

AUTEUIL, Marie-Louise d', "Pour notre jeunesse", L'Action canadienne-française, vol. XX, no 5, novembre 1928, p. 314-317.



BADGER, Carole, "Romans pour les jeunes", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1977, 445 p., p. 303-306.

\_\_\_\_\_, "Romans québécois 1977", Livres et auteurs québécois, Québec: Presses de l'Université Laval, 1978, 350 p., p. 287-290.

BARRETT, Caroline, "La consommation de littérature populaire chez les adolescent(e)s", Québec français, no 62: "Littérature de jeunesse", mai 1986, p. 78-79.

BASTIEN, Hermas "L'âme des livres", L'Action canadienne-française, 12e année, vol. XX, no 2, août 1928, p. 1-16.

BEAUCHEMIN, Jean-Marie, "La lecture et les jeunes", La revue Imperial oil, février 1965, p. 21-22.

BÉLISLE, Alvine, "Littérature d'imagination pour la jeunesse au Canada français", Documentation et bibliothèques, vol. XIX, no 3, septembre 1973, p. 127-129.

\_\_\_\_\_, "Des surprises dans le bas de Noël 1974", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1975, 415 p., p. 254-257.

BERGERON, Richard, "Littérature enfantine. Le style des livres pour enfants", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. XI, no 4, octobre 1954, p. 140-142.

BERNIER, Germaine, "Si d'abord on choisissait mieux les récompenses scolaires", Le Devoir, vol. XLII, no 75, 31 mars 1951, p. 2.

\_\_\_\_\_, "Jeune mais déjà en force", Le Devoir, vol. XXXIX, no 289, 11 décembre 1948, p. 5.

BERTRAND, Théophile, "Les jeunes et la lecture", Lectures (Fides), tome VI, no 4, décembre 1949, p. 198-200.

BLETON, Paul, "La Bible: en couleur, en musique, en papier", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, no 17, 1980, p. 83.

BOIVIN, Aurélien, "Les saisons de la mer (Monique Corriveau). Le dernier-né des Cailloux (Suzanne Rocher)", Québec français, no 19, octobre 1975, p. 10.

\_\_\_\_\_, "Hommage à Monique Corriveau (1925-1976)", Québec français, no 24, décembre 1976, p. 36-37.

BOURDON, Pierre, "Le mot du président. Censure... Réalité ou paranoïa", Bulletin Communication Jeunesse, vol. 15, no 3, septembre 1995, p. 1.

BOZZETTO, Roger, "Daniel Sernine: auteur de science fiction et fantastique", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, no 41, 1986, p. 44-54.

BRIÈRE, Maurice, "L'enfant dans la littérature. Relations des enfants avec les adultes", L'École canadienne (1925-1963), XIXe année, no 8, avril 1944, p. 391-394.

\_\_\_\_\_, "Les chefs-d'oeuvre de la littérature enfantine. Robinson Crusoë et Daniel de Foë", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 1, septembre 1945, p. 6-11.

BROSSEAU, Marie-Claude, "En guise d'avant-propos", Des livres et des jeunes, no 48, automne 1994, non-paginé.

BROUILLARD, Carmel, o.f.m., "Littérature enfantine", L'Action nationale (remplace L'Action canadienne-française), 4e année, tome VIII, décembre 1936, p. 270-278.

BRUNET, Joseph A., Directeur des Bibliothèques scolaires, "Lectures enfantines", L'École canadienne (1925-1963), XVIIe année, no 8, avril 1942, p. 314-318.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. III.-Les caractères généraux du livre d'enfants", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 3, novembre 1946, p. 160-162.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. IV. L'illustration et les illustrateurs", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 4, décembre 1946, p. 229-231.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. VI.-Les collections de la jeunesse", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 6, février 1947, p. 353-356.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. VII.-Les revues et les journaux de l'enfance", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 7, mars 1947, p. 411-414.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. VIII.-Les revues et les journaux de l'enfance (suite)", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 8, avril 1947, p. 480-483.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. IX.-L'aide aux lecteurs", L'École canadienne (1925-1963), XXIe année, no 9, mai 1947, p. 543-545.

\_\_\_\_\_, "L'enfant et la lecture. X.-Le conte", L'École canadienne (1925-1963), XXIIe année, no 10, juin 1947, p. 607-611.

\_\_\_\_\_, "Culture professionnelle. L'adolescent et la lecture", L'École canadienne (1925-1963), XXVIIe année, no 3, novembre 1951, p. 167-170.

Bulletin (Le), Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), septembre 1992, no 1.

Bulletin Communication Jeunesse, Montréal: Communication Jeunesse, vol. 11, no 5, novembre 1991, p.3-16.

\_\_\_\_\_, vol. 14, no 3, novembre 1994, p. 1-2.

CARRIER, Anne, "Tante Lucille racontée", Cap-aux-Diamants (1985-...), no 32: "Regards sur l'enfance", hiver 1993, p. 36-39.

CHAMPROUX, Nicolas, "Malmenoir le Mauvais de Béatrice Clément", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1964, 158 p., p. 140-141.

CH. H., "De la lecture pour les petits Canadiens", Le Canada, 46e année, no 208, 11 décembre 1948, p. 26.

CHARBONNEAU, Hélène, "L'animation dans les bibliothèques publiques pour jeunes", Documentation et bibliothèques, décembre 1977, p. 210-214.

CHOQUETTE, Mgr C.-P. "Mademoiselle Jeanne Daigle, Comtesse de Ségur canadienne", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 47, 15 octobre 1949, p. 10.

CHOUINARD, Daniel, "La censure et la subversion de l'institution littéraire", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, vol. 20.3, no 75, automne 1994, p. 45.

Claire (1957-1965, JEC), vol. 1, no 1, 15 septembre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 2, 1er octobre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 3, 15 octobre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 4, 1er novembre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 5, 15 novembre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 6, 1er décembre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 7, 15 décembre 1957.

\_\_\_\_\_, vol. 2, no 1, 1er février 1958.

CLÉMENT, Béatrice, "Lectures de vacances, lectures de toujours", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), vol. XVII, no 3, juin 1960, p. 166-172.

\_\_\_\_\_, "Les jardiniers du Hibou" (Monique Corriveau)", Lectures (Fides), vol. 10, no 9, mai 1964, p. 236.

\_\_\_\_\_, "Le Wapiti (Monique Corriveau), Lectures (Fides), vol. 11, no 2, octobre 1964, p. 42.

\_\_\_\_\_, "Max (Monique Corriveau)", Lectures (Fides), vol. XII, no 2, octobre 1965, p. 53-54.

\_\_\_\_\_, "Le maître de Messire (Monique Corriveau)", Lectures (Fides), vol. XII, no 3, novembre 1965, p. 81.

\_\_\_\_\_, "Monique Corriveau: Le Wapiti", Monde nouveau (1957-1967, L'Institut Pie XI), vol. 26, no 2, février 1965, p. 64.

COMMUNICATION JEUNESSE, "Mémoire à l'intention du Conseil des Arts du Canada. L'édition de littérature de jeunesse au Canada français, Montréal, novembre 1970, 8 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

\_\_\_\_\_, "Mémoire au ministère des Affaires culturelles du Québec. Le livre de jeunesse québécois: élément clé du développement culturel du Québec", Montréal, 1971, 4 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

\_\_\_\_\_, "Mémoire de Communication Jeunesse au gouvernement du Québec", Montréal, 10 mai 1973, 2 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

\_\_\_\_\_, "Le livre pour la jeunesse. Recommandations soumises à la conférence socio-économique sur les industries culturelles, Québec, 3-4-5 décembre 1978, 8 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

\_\_\_\_\_, "Mémoire présenté par Communication Jeunesse au ministère des Affaires culturelles du Québec, Montréal, 13 mai 1982, 5 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

DALLAIRE, Thérèse, "Monique Corriveau, auteur pour enfants", L'Action, 61e année, vol. LXI, no 18.403, mardi, 22 octobre 1968, p. 8.

D'ANJOU, Joseph, "Pour nos jeunes (Corriveau, Daveluy, Clément), Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), XXI<sup>e</sup> année, no 263, novembre 1962, p. 326.

\_\_\_\_\_, "Monique Corriveau: Les jardiniers du hibou. Béatrice Clément: La terre est ronde!", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), XXIII<sup>e</sup> année, no 269, mai 1963, p. 147.

\_\_\_\_\_, "Monique Corriveau: Le Wapiti", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), no 284, août 1964, p. 246.

\_\_\_\_\_, "Monique Corriveau: Le maître de Messire", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), no 293, mai 1965, p. 158.

\_\_\_\_\_, "Monique Corriveau: Max", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), no 294, juin 1965, p. 191.

D'AMOUR, M., "Sylvette sous la tente bleue (Paule Daveluy)", Lectures (Fides), vol. 11, no 9, mai 1965, p. 257.

DANSEREAU, Joseph, "Qu'ils lisent", L'École canadienne (1925-1963), 6<sup>e</sup> année, no 1, septembre 1930, p. 63-65.

DAVELUY, Paule, "S'il y a des auteurs déçus au Québec, il y a des enfants à émerveiller", Le Devoir, 9 décembre 1967, p. 19.

\_\_\_\_\_, "Une richesse nouvelle: la collection des Deux Solitudes-Jeunesse", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, nos 18-19, 1980, p. 5.

DEMERS, Dominique, "Denise Escarpit. L'enfant qui deviendra un lecteur adulte", Le Devoir, 24 août 1985, p. 32.

\_\_\_\_\_, "Ne tirez pas trop vite sur les critiques", Lurelu, vol. 15, no 2, automne 1992, p. 50.

DESMARCHAIS, Rex, "Vos jeunes liront-ils?", Ma Paroisse (1945-1959), mars 1949, p. 16.

\_\_\_\_\_, "Culture générale. Des livres pour nos jeunes", L'École canadienne (1925-1963), XXIV<sup>e</sup> année, no 7, mars 1949, p. 392-393.

\_\_\_\_\_, "Lectures. Escholier... pour le tout jeune écolier", L'École canadienne (1925-1963), XXV<sup>e</sup> année, no 6, février 1950, p. 380-382.

DESPAROIS, Lucille, "Après des débuts humbles et difficiles, la littérature de jeunesse prend enfin son essor au Canada français", Photo-Journal (1937-...), vol. XIV, no 31, 16 novembre 1950, p. 38.

DESROCHES, Gisèle, "Dominique Demers, femme-orchestre de la littérature jeunesse", Le Devoir, 12-13 mars 1994, p. D1-D2.

DESROCHERS, Edmond, "Lectures des jeunes et responsabilité des adultes", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. XI, no 1, février 1954, p. 21-28.

DESROSIERS, L.-A., ptre, "Chronique de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal", L'École canadienne (1925-1963), juin 1946, p. 6-30.

DESROSIERS Léo-Paul, "Recourir aux bibliothèques", L'École canadienne (1925-1963), XVIIe année, no 8, avril 1942, p. 318. (Article paru dans le journal Le Devoir, 7 mars 1942, p. 38).

\_\_\_\_\_, "L'historienne par excellence de Jeanne Mance: Marie-Claire Daveluy", Lectures (Fides), vol. 9, no 8, avril 1963, p. 216-217.

DICAIRE, Agathe, "Profile. Monique Corriveau". In Review. Canadian books for children (publication bilingue), vol. 3, no 2, printemps 1969, p. 23-25.

DURAND, Marielle, "Une littérature de jeunesse écrite par des jeunes", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1971, 359 p., p. 82-84.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse 1972", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1972, 444 p., p. 101-104.

\_\_\_\_\_, "La littérature pour enfants prend de l'essor", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1973, 399 p., p. 255-257.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse 1975", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1976, 338 p., p. 228-232.

\_\_\_\_\_, "Albums pour les jeunes", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1977, 445 p., p. 307-309.

DUTRISAC, Claire, "Vos enfants...", La Petite revue, vol. XVIII, no 3, mars 1949, p. 3.

L'Éclair et Hérauts (1947-1964, Frères du Sacré-Coeur), vol. XVI, no 15, 15 mai 1963.

ÉDITIONS JEUNESSE, "Mémoire sur la littérature de jeunesse présenté à la Commission d'enquête sur le commerce du livre, Montréal, juin 1963, 14 p. Fonds d'archives de Communication Jeunesse.

ÉMOND, Maurice, "Les temps du Carcajou ou la descente aux enfers", Québec français, no 23, octobre 1976, p. 25-28.

François, "L'illustré des jeunes Canadiens-français" (1935-1965, Fides puis JEC), 9e année, no 1, janvier 1943.

\_\_\_\_\_, 10e année, no 1, janvier 1944.

\_\_\_\_\_, 10e année, no 12, décembre 1944.

\_\_\_\_\_, 11e année, no 3, mars 1945.

\_\_\_\_\_, 12e année, no 13, 15 juillet 1947.

\_\_\_\_\_, 12e année, no 17, 1er octobre 1947.

FONTAINE, Clément, "La (censure) made in Québec". Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 4, mai 1993, p. 3.

GAGNON, Cécile, "Ouvrez la porte rouge", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 5, octobre 1993, p. 3.

\_\_\_\_\_, "Pourquoi écrire?", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 8.

\_\_\_\_\_, "Le mot de la présidente", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 10.

GAUTHIER, Bertrand, "L'édition québécoise: un défi collectif", Des livres et des jeunes, no 6, juin 1980, p. 15-17.

GAUVREAU, Marcelle, "Une grande amie des enfants", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 51, 12 novembre 1949, p. 10.

GOUIN, Paul, "La littérature enfantine, école de patriotisme", Relations (Pères de la Compagnie de Jésus), XIVE année, no 162, juin 1954, p. 167.

GAY, Paul, c.s.s.p., "Et le cheval vert (Cécile Chabot)", Lectures (Fides), vol. 9, no 2, octobre 1962, p. 44.

GRANDPRÉ, Alphonse de, c.s.v., "Aux jeunes de mon pays. L'un des vôtres", L'Action canadienne-française, vol. XIX, no 1, janvier 1928, p. 23-36.

GRENIER, Hélène, "La Bibliothèque des instituteurs de la Commission des Écoles catholiques", L'École canadienne (1925-1963), Xe année, no 1, septembre 1934, p. 38-39.

GRISÉ-ALLARD, Jeanne, "Écrivains pour enfants", Mieux!, janvier 1949. (Document recueilli dans le Fonds d'archives Les Écrivains pour la jeunesse (1948-1954).

\_\_\_\_\_, "La radio. Une institutrice sans diplôme", La Famille (1937-..., Pères Franciscains), tome XIV, no 9, novembre 1950, p. 530-531.

Hérauts (1944-1965, Fides), vol. 1, no 2, mai 1944.

\_\_\_\_\_, vol. 1, no 3, juin 1944.

\_\_\_\_\_, vol. 2, no 1, avril 1945.

HOULE, Denise, "Le Secret de Vanille (Monique Corriveau)", Lectures (Fides), vol. 9, no 5, janvier 1963, p. 129-130.

\_\_\_\_\_, "Sylvette et les adultes (Paule Daveluy)", Lectures (Fides), vol. 9, no 5, janvier 1963, p. 129.

HUBERT, Paul, "Les bibliothèques scolaires à la campagne", Relations (École Sociale Populaire), 11e année, no 18, juin 1942, p. 159-160.

JOLY, Antoni, "Nos jeunes lisent-ils?", L'École canadienne (1925-1963), XVIIIe année, no 8, avril 1943, p. 352-354.

KLEMENTOWICZ, Michael, "Entrevue avec Ginette Anfousse", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, nos 39-40, 1985, p. 35-44.

LABARRE, J.-P., membre du Conseil de l'Instruction publique et Directeur général des écoles du district Nord, "Nos instituteurs, nos institutrices et nos élèves", L'École canadienne (1925-1963), 1re année, no 11, juin 1926, p. 425 à 439.

LABELLE, Jean-Paul, "Monique Corriveau: Max au rallye", Relations (Éditions Bellarmin), no 341, septembre 1969, p. 253.



LAFORET, Marthe, "Bibliothèques et lectures pour jeunes. Littérature de jeunesse au Canada français - Édition 1974" Documentation et bibliothèques, Vol. XXI, no 3, septembre 1975, p. 153-158.

LAFORTUNE, Lucie, MACHET, France, "Petite histoire d'une grande bibliothèque", in "1942-1992 Bibliothèque Municipale de Montréal, 50 ans de services aux jeunes", publi-reportage, Le Devoir, 7 novembre 1992, p. D-13.

LAGACÉ, Cécile, "Ma biographie", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 3, samedi, 15 janvier 1949, p. 14.

LANDRY, François, "Le livre de récompense canadien-français, conformité et valorisation de la conformité: Beauchemin et sa "Bibliothèque canadienne", dans La culture inventée. Les stratégies culturelles aux 19e et 20e siècles, sous la direction de Pierre Lanthier et Guido Rousseau, Québec: IQRC, 1992, p. 45-59.

LAROCHELLE, Alphonse de, "Va-t-il disparaître?", L'Oiseau bleu (SSJB de Montréal), vol. XX, nos 11-12, juin-juillet 1940, p. 315.

LAVIGNE, Françoise-M., "Les enfants et les livres", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. XI, no 3, juin 1954, p. 111-114.

LE BRUN, Claire, "L'exergue (sic) comme procédé de légitimation du roman québécois pour la jeunesse", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, vol. 20.3, no 75, automne 1994, p. 14.

LE NORMAND, Michelle, "Valeur pécuniaire de la littérature", Notre Temps, 4 juin 1949, p. 3.

\_\_\_\_\_, "Une petite fille comme les autres...", Le Front ouvrier (1944-1954), vol. V, no 29, 11 juin 1949, p. 16.

LEPAGE, Françoise (Deguy), "Les albums", Livres et auteurs québécois, Québec: Presses de l'Université Laval, 1978, 350 p., p. 291-293.

\_\_\_\_\_, "Les débuts de la presse enfantine au Québec: L'Oiseau bleu (1921-1940)", Documentation et bibliothèques, vol. 24, no 1, mars 1978, p. 25-31.

LEROUX, Odette, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1964, 158 p., p. 138.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1965, 178 p., p. 156.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1966, 211 p., p. 184.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1968, 268 p., p. 60-63.

\_\_\_\_\_, "La littérature de jeunesse en 1969", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1969, 288 p., p. 61-62.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs québécois, Montréal: Éditions Jumonville, 1970, 312 p., p. 77.

LÉVEILLÉ, Yves, "La sélection et la censure", Lurelu, vol. 17, no 3, hiver 1995, p. 27.

LÉVESQUE, Albert, "Livres de prix canadiens. Encourageons-nous mutuellement", L'Action canadienne-française, 1928.

LEWIN, Louise, "Pour les petits", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, no 17, 1980, p. 58-61.

LUCE, Jean, "Littérature canadienne 1949. Mlle Béatrice Clément demande une plus grande protection de l'écrivain", La Presse, 65e année, no 199, 11 juin 1949, p. 64.

MADORE, Édith, "Boréal Jeunesse a quatre ans", Lurelu, vol. 13, no 1, printemps-été 1990, p. 29.

\_\_\_\_\_, "Les éditeurs agréés", Lurelu, vol. 15, no 3, hiver 1993, p. 40.

MAJOR, Francine Willie, "L'Association des Écrivains pour enfants", L'Action catholique de Montréal, février 1949, p. 356-357.

MAJOR, Henriette, "Avec des yeux d'enfants", La Barre du Jour (1965-1977), automne 1972, p. 75-83.

\_\_\_\_\_, "Pourquoi écrire des livres d'ici?", Lurelu, vol. 1, no 1, 1978, numéro non paginé.

\_\_\_\_\_, "Quelques réflexions sur les auteurs-critiques", Lurelu, vol. 15, no 1, printemps-été 1992, p. 34.

MALOUIN, Reine, "La revue des livres (Daveluy, Corriveau, Clément)", Vie française (1946-1989), vol. 17, nos 9-10, mai-juin 1963, p. 313-314.

MARCHAND, Louise, "Éditions Jeunesse", Bulletin des Instituteurs de langue française, Winnipeg, automne 1950, p. 246-252.

\_\_\_\_\_, "La semaine du livre pour enfants. Littérature au goût de miel", Notre Temps (1945-1962, Fides), vol. VII, no 3, samedi, 10 novembre 1951, p. 1.

\_\_\_\_\_, "La littérature pour enfants au Canada français", Bulletin de l'Association canadienne des Bibliothèques à Ottawa, août 1954, p. 21-24.

Marie-Anne-Aline, Soeur, "Une bibliothèque scolaire", Collège et famille (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), Vol. X, no 5, décembre 1953, p. 173-179.

MATIVAT, Daniel, "L'A.E.Q.J.... un an déjà!", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 4, mai 1993, p. 1.

\_\_\_\_\_, "Quelques "vacheries", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 1 et 5.

MINASSIAN, Chaké, "La littérature québécoise pour la jeunesse: acquis et perspectives", Voix et Images, vol. VIII, no 2, hiver 1983, p. 357-359.

MIRIAM, "Lectures pour "nos bons enfants", Collège et famille, (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), vol. VII, no 4, octobre 1950, p. 187-191.

MONETTE, Pierre, "La question de la littérature de jeunesse... les moyens de lire", Le Devoir, vol. LXX, no 94, 24 avril 1979, p. X-XI.

L'Oiseau bleu (1921-1940, SSJB de Montréal), vol. XX, no 8, mars 1940.

\_\_\_\_\_, vol. XX, no 9, avril 1940.

\_\_\_\_\_, vol. XX, no 10, mai 1940.

PARAMSKAS, Dana, "Le fantastique et l'imaginaire en français", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, nos 15-16, 1980, p. 80-85.

PARÉ, François, "Histoire et narration dans l'oeuvre de Monique Corriveau", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, nos 23-24, 1981, p. 40-50.

\_\_\_\_\_, "Éditorial: Hommage à Yves Thériault", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse (Le titre se modifie à partir du numéro 30), nos 31-32, 1983, p. 5-6.

PASQUET, Jacques, "De l'adolescence à l'âge de raison", Lurelu, vol. 12, no 2, automne 1989, p. 2-7.

PATRY, Marie-Jeanne, "Encore moins de livres canadiens pour nos enfants et adolescents?", L'Oeil, vol. IX, no 2, 15 septembre 1948, p. 19-28-29.

PELLETIER BAILLARGEON, Hélène, "Notre littérature de jeunesse: une colonisée de plus", Maintenant, nos 120-121, décembre 1972, p. 8-9.

\_\_\_\_\_, "Des auteurs d'ici pour nos enfants", Lurelu, Montréal, vol. 1, no 1, 1978, numéro non paginé.

PETIT, Liette, "Réal D'Anjou. Un pionnier de l'édition en littérature de jeunesse", Des livres et des jeunes, no 26, automne 1986, p. 18-20.

PLANTE, Gérard, s.j., "La bibliothèque du collège", Collège et famille, (1944-1969, Les Collèges de la Compagnie de Jésus), vol. X, no 4, octobre 1953, p. 128-132.

POULIN, Sabine, "Le témoin, de Monique Corriveau". L'Action, 62e année, vol 62, no 19.028, 14 mars 1970, p. 18.

POUPART, Roger, "L'UNEQ et le contrôle de la qualité", Le Bulletin, Montréal: Association des écrivaines et écrivains québécois pour la jeunesse (AEQJ), no 7, septembre 1994, p. 7.

PROVOST, Michelle, "Littérature québécoise pour la jeunesse: de solides acquis et un avenir prometteur", Canadian Children's Literature. A journal of criticism and review, nos 18-19, 1980, p. 72-94.

\_\_\_\_\_, "La littérature de jeunesse au Québec: historique et tendances", Trousse-livres (revue mensuelle française), no sur le Canada, no 49, avril 1984, p. 5-9.

\_\_\_\_\_, "Littérature québécoise pour la jeunesse. Recension des livres parus en 1989", Vie pédagogique (1979-...), no 66, avril 1990, p. 18 à 36.

R. G. "Une heure à la bibliothèque", L'École canadienne (1925-1963), 9e année, no 4, décembre 1933, p. 191.

RICHER, Julia, "Et nos enfants? Que leur offrirons-nous?", Notre Temps (1945-1962, Fides), vol. IV, no 10, samedi, 18 décembre 1948, p. 3.

ROBERGE, Hélène, "Où en est la littérature de jeunesse au Québec?", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1979, 354 p., p. 245-246.

\_\_\_\_\_, "La littérature québécoise pour la jeunesse à l'heure de l'Année de l'enfant", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1980, 420 p., p. 251-253.

ROBIN, Marie-Jeanne, "Place à l'image!", Lurelu, vol. 1, no 4, hiver 1978, p. 13.

ROWAN, Renée, "La balade des livres ouverts", Le Devoir, vol. LXX, no 70, 24 mars 1979, p. 32.

La Ruche écolière (1927-1934, Librairie générale canadienne, CÉCM à partir de 1930), vol. I, no. 1, 15 septembre 1927.

\_\_\_\_\_, vol. II, no 1, 15 septembre 1928.

\_\_\_\_\_, vol. II, no 2, 1er octobre 1928.

\_\_\_\_\_, vol. II, no 3, 15 octobre 1928.

\_\_\_\_\_, vol. II, nos 18-19, juin 1929.

SERNINE, Daniel, "Éditorial", Lurelu, vol. 17, no 3, hiver 1995, p. 4.

\_\_\_\_\_, "Censure: La face cachée de la lune", Lurelu, vol. 11, no 2, automne 1988, p. 37.

\_\_\_\_\_, "Censure: Il y a tout de même des limites!", Lurelu, vol. 11, no 3, hiver 1989, p. 34.

SÉVIGNY, Marc, "L'aventure périlleuse de l'édition pour enfants", Éducation Québec (1970-1981), vol. 9, no 6, avril 1979, p. 10-17.

SOULIÈRES, Robert, "Les descendants de la Comtesse de Ségur", Lettres québécoises (1975-...), no 11, septembre 1978, p. 71-72.

Stella Maris (1938-1947, Frères maristes), 1re année, no 1, 1er septembre 1938.

Stella Maris et Hérauts (1947-1964, Frères maristes et Fides), vol. VIII, no 2, février 1948.

THALER, Danielle, "Le voyage au Canada dans la fiction historique: un aller sans retour", Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse, nos 35-36, 1984, p. 43-49.

THÉRIO, Adrien, "Un mal chronique: la peur de vivre et d'aimer", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1963, 154 p., p. 3-7.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse et colonisation", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1967, 207 p., p. 8-10.

THIBAUT, Suzanne, "Frissons, une collection qui fait peur", Lurelu, vol. 17, no 2, automne 1994, p. 42.

TISSEYRE, Pierre, "Présentation", Livres et auteurs canadiens, Montréal: Éditions Jumonville, 1961, 99 p., p. 3.

TREMBLAY, Odile, "Pour le retour des monstres et des vampires! La littérature jeunesse: l'envers de la success story", Le Devoir, 22 juillet 1992, p. 11.

VENNAT, Pierre, "On publie moins de livres mais plus de romans", La Presse, 17 novembre 1991, p. C3.

VINCY, Christian de (pseud. de Philippe Laframboise), "Nous, les écrivains pour la jeunesse", Le Nord, 18 juin 1953. (Document recueilli dans le Fonds d'archives Les Écrivains pour la Jeunesse (1948-1954)).

VOISARD, Anne-Marie, "La courte échelle ajoute un barreau: les adultes", Le Soleil, 28 janvier 1995, C1-C2.

WARREN, Louise, "Tout en feuilletant... des magazines pour enfants", Lurelu, vol. 2, no 2, été 1979, p. 15.

\_\_\_\_\_, "Littérature de jeunesse", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1981, 384 p., p. 213-215.

\_\_\_\_\_, "Le livre pour la jeunesse et sa critique", Livres et auteurs québécois, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1982, 394 p., p. 233-238.

## 2. SUR LA LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE DANS LE MONDE

## 2.1 Volumes et thèses

ARIÈS, Philippe, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, Paris: Le Seuil, 1973, 316 p.

BETTELHEIM, Bruno, Psychanalyse des contes de fées, Paris: Éditions Robert Laffont, 1976, 403 p.

CARADEC, François, Histoire de la littérature enfantine en France, Paris: Éditions Albin Michel, 1977, 271 p.

DEMERS, Dominique, La bibliothèque des enfants. Un choix pour tous les goûts, Montréal: Le Jour éditeur, 1990, 237 p.

DURAND, Marielle, L'enfant-personnage et l'autorité dans la littérature enfantine, Montréal: Leméac, 1976 (d'abord paru sous forme de mémoire de maîtrise en bibliothéconomie), 349 p.

ÉGOFF, Sheila, SALTMANN, Judith, The new republic of childhood, a critical guide to canadian children's literature in english, Toronto: Oxford University Press, 1990, 378 p.

ÉPIN, Bernard, Les livres de vos enfants, parlons-en! Paris: Messidor/La Farandole, 1985, 187 p.

ESCARPIT, Denise, La littérature d'enfance et de jeunesse en Europe: panorama historique, Presses universitaires de France, 1981, 127 p. (Que sais-je? no 1881).

\_\_\_\_\_, Nicole DU ROY, Bernard ÉPIN, Odile LIMOUSIN, Guide des auteurs du livre de jeunesse français, Salon du Livre de Jeunesse, Paris: Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, 176 p.

HAVILAND, Virginia, Children and Literature. Views and Reviews, Illinois: Scott, Foresman and co., 1973, 461 p.

HAZARD, Paul, Les livres, les enfants et les hommes, Paris: Éditions contemporaines, Boivin & Cie, 1949, 232 p. (Première édition publiée dans la collection Éducation, Librairie Ernest Flammarion).

HELD, Jacqueline, L'enfant, le livre et l'écrivain, Paris: Éditions du Scarabée, 1984, 207 p.

HUNT, Peter, Criticism, theory, & children's literature, Massachusetts: Basil Blackwell, Oxford and Cambridge, 1991, 236 p.

- JAN, Isabelle, La littérature enfantine, Paris: Les Éditions Ouvrières, 1984 (c1969), 223 p. (Enfance heureuse).
- JEAN, Georges, Le pouvoir des contes, Paris: Casterman, 1983 (c1981), 239 p.
- LUKENS, Rebecca J., A critical handbook of children's literature, Glenview, Illinois: Scott, Foresman and Company, 1976, 214 p.
- LURIE, Alison, Ne le dites pas aux grands! Essai sur la littérature enfantine, Paris: éditions Rivages, 1991, 253 p.
- PATTE, Geneviève, Laissez-les lire! Paris: Éditions Ouvrières, 1978, 293 p. (Enfance heureuse).
- SORIANO, Marc, Guide de littérature pour la jeunesse: courants, problèmes, choix d'auteurs, Paris: Flammarion, 1975, 568 p.
- SORIANO, Marc, Guide de la littérature enfantine, Paris: Flammarion, 1959, 278 p.
- THALER, Danielle, et al était-il une fois? Littérature de jeunesse: Panorama de la critique (France-Canada), Toronto: Éditions Paratexte, 1989, 1100 p.
- TRIGON, Jean de, Histoire de la littérature enfantine, de ma mère L'Oye au roi Babar, Paris: Librairie Hachette, 1950, 254 p.
- ZOUGHEBI, Henriette, sous la direction de, Guide européen du livre de jeunesse, Centre de promotion du livre de jeunesse Seine-Saint-Denis, Paris: Éditions du Cercle de la Librairie, 1994, 484 p.

## 2.2 Articles

- CAUSSE, Rolande, et al, en collaboration avec Isabelle Bertola, L'Enfant-lecteur, Paris: revue Autrement, no 97, mars 1988, 202 p.
- CHAMBOREDON, Jean-Claude, et Jean-Louis FABIANI, "Les albums pour enfants. Le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance", Actes de la recherche en sciences sociales (1975-...), Paris, I: no 13, février 1977, p. 60-79, II: no 14, avril 1977, p. 55-74.



CHOMBARD DE LAUWE, Marie-Josée, "La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse. L'enfant à différentes époques", dans La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse, sous la direction de Denise Escarpit, Société Internationale de Recherche en Littérature d'Enfance et de Jeunesse, Bordeaux: Université de Gascogne (Bordeaux III), 15-18 septembre 1983, Actes du 6e congrès de l'IRSCl, Munich: Éditions Saur, 1985, 392 p., p. 5-21.

DAHRENDORF, Malte, "L'enfant désobéissant à travers la littérature pour enfants ancienne et contemporaine", dans La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse, sous la direction de Denise Escarpit, Société Internationale de Recherche en Littérature d'Enfance et de Jeunesse, Bordeaux: Université de Gascogne (Bordeaux III), 15-18 septembre 1983, Actes du 6e congrès de l'IRSCl, Munich: Éditions Saur, 1985, 392 p.

GENTON, Elisabeth, et Gilbert VAN DE LOUW, colloque international organisé par, Révolution, Restauration et les Jeunes, 1789-1848, Écrits et images, Université de Metz (Groupe d'études comparatistes sur l'Europe du Nord), actes du colloque tenu les 5-7 décembre 1986, Didier Érudition, 1989, 180 p.

MACCLEOD, Anne, "L'enfant dans la littérature américaine pour enfants de 1930 à nos jours", dans La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse, sous la direction de Denise Escarpit, Société Internationale de Recherche en Littérature d'Enfance et de Jeunesse, Bordeaux: Université de Gascogne (Bordeaux III), 15-18 septembre 1983, Actes du 6e congrès de l'IRSCl, Munich: Éditions Saur, 1985, 392 p., p. 79-86.

PERROT, Jean, présentation de, Culture, texte et jeune lecteur, Actes du Xe Congrès de l'International Research Society for Children's Literature (IRSCl) tenu en septembre 1991, Paris: Presses universitaires de Nancy, 1993, 318 p.

SHAVIT, Zohar, "L'enfant dans la littérature populaire. Le cas d'Enid Blyton", dans La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse, sous la direction de Denise Escarpit, Société Internationale de Recherche en Littérature d'Enfance et de Jeunesse, Bordeaux: Université de Gascogne (Bordeaux III), 15-18 septembre 1983, Actes du 6e congrès de l'IRSCl, Munich: Éditions Saur, 1985, 392 p., p. 315-332.

### III. OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

#### 1. SUR LA LITTÉRATURE ET LA SOCIÉTÉ, ET L'ÉDITION

##### 1.1 Volumes et thèses

ADAM, Jean-Michel, Le récit, Paris: Presses universitaires de France, 1984), 125 p. (Que sais-je? no 2149).

ANGENOT, Marc, 1889. Un état du discours social, Longueuil: Le Préambule, 1989 (L'Univers des discours), 1167 p.

BEAUDET, Marie-Andrée, Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire, Montréal: l'Hexagone, 1991, 221 p. (Essais littéraires).

BERNIER, Silvie, "Prix littéraires et champs du pouvoir: le prix David, 1923-1970", mémoire de maîtrise en lettres, Université de Sherbrooke, septembre 1983, 172 f.

BOSCHETTI, Anne, Sartre et "les Temps modernes". Une entreprise intellectuelle, Paris: Éditions de Minuit, 1985, 326 p. (Le Sens commun)

BOURDIEU, Pierre, Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire, Paris: Éditions du Seuil, 1992, 481 p. (Libre Examen).

CAU, Ignace, L'édition au Québec de 1960 à 1977, Québec: Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1981, 176 p. (Civilisation du Québec).

CHARLE, Christophe, La Crise à l'époque du naturalisme, roman théâtre et politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires, Paris: Presses de l'École Normale Supérieure, 1979, 207 p.

\_\_\_\_\_, Naissance des "intellectuels" 1880-1900, Paris: Éditions de Minuit, 1990, 271 p. (Le Sens commun).

DORION, Gilles, sous la direction de, avec la collaboration de Aurélien Boivin, Roger Chamberland et Gilles Girard, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome VI: 1976-1980, Montréal: Fides, 1994, 1087 p.

DUBOIS, Jacques, L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie, Paris: Fernand Nathan; Bruxelles: Éditions Labor, 1978, 188 p. (Dossiers media).

ÉCO, Umberto, Lector in fabula ou La Coopération interprétative dans les textes narratifs, Paris: Grasset, 1985 (c1979), 315 p. (Figures).

ESCARPIT, Robert, Sociologie de la littérature, Paris: Presses universitaires de France, 1958, 127 p. (Que sais-je? no 777).

\_\_\_\_\_, Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature, Paris: Flammarion, 1970, 315 p.

FALARDEAU, Jean-Charles, Imaginaire social et littérature, Montréal: Hurtubise HMH, 1974, 152 p.

FAURE, Sylvie, "Les éditions Leméac (1957-1988). Une illustration du rapport entre l'État et l'édition", thèse de doctorat en lettres, Université de Sherbrooke, juin 1992.

GIRARD, René, Mensonge romantique et vérité romanesque, Paris: B. Grasset, 1973 (c1961), 312 p.

GOLDMANN, Lucien, Pour une sociologie du roman, Paris: Gallimard, 1964, 372 p.

JANELLE, Claude, Prix littéraires du Québec. Répertoire 1993, Québec: Gouvernement du Québec, 1991, 143 p.

\_\_\_\_\_, Prix littéraires du Québec. Répertoire 1995, Québec: Gouvernement du Québec, 1995, 174 p.

KWATERCO, Joseph, Le roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire, Montréal: Le Préambule, 1989, 270 p. (L'Univers des discours).

LAFARGE, Claude, La Valeur littéraire. Figuration littéraire et usages sociaux des fictions, Paris: Librairie Arthème Fayard, 1983, 354 p.

LEMIRE, Maurice, sous la direction de, avec la collaboration de Jacques Blais, Nive Voisine et Jean Du Berger, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome I: Des origines à 1900, Montréal: Fides, 1978, 918 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin et Alonzo Le Blanc, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II: 1900-1939, Montréal: Fides, 1980, 1363 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome III: 1940-1959, Montréal: Fides, 1982, 1252 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Kenneth Landry et Lucie Robert, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome IV: 1960-1969, Montréal: Fides, 1984, 1123 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, avec la collaboration de Gilles Dorion, André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Aurélien Boivin, Roger Chamberland, Marie-José Des Rivières, Kenneth Landry, Michel Lord et Lucie Robert, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome V: 1970-1975, Montréal: Fides, 1987, 1133 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, L'institution littéraire, Québec: Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval; Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 217 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, La vie littéraire au Québec. 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques, tome I, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991. Tome 2: 1806-1839. Le projet national des Canadiens.

\_\_\_\_\_, La littérature québécoise en projet au milieu du XIXe siècle, Montréal: Fides, 1993, 255 p.

MICHON, Jacques, sous la direction de, L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, 217 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, L'édition du livre populaire, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988, 204 p. (Études sur l'édition).

\_\_\_\_\_, sous la direction de, Éditeurs transatlantiques, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex-Libris; Montréal: Triptyque, 1991, 244 p. (Études sur l'édition).

\_\_\_\_\_, sous la direction de, L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1994, 214 p.

\_\_\_\_\_, sous la direction de, Édition et pouvoirs, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1995, 329 p.

MOLINIÉ, Georges, VIALA, Alain, Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio, Paris: Presses universitaires de France, 1993, 306 p. (Perspectives littéraires).

NEPVEU, Pierre, L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine, Montréal: Éditions du Boréal Express, 1988, 243 p. (Papiers collés).

PELLETIER, Jacques, anthologie préparée par, avec la collaboration de Jean-François Chassay et de Lucie Robert, Littérature et société. Anthologie, Montréal: VLB éditeur, 1994, 446 p. (Essais critiques).

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LE COMMERCE DU LIVRE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, présenté par Maurice Bouchard au ministre des Affaires culturelles Georges-Émile Lapalme, Québec: Imprimeur de la reine, décembre 1963, 250 p.

ROBERT, Lucie, L'institution du littéraire au Québec, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p. (Vie des lettres québécoises; no 28).

THIESSE, Anne-Marie, Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération, Paris: Presses universitaires de France, 1991, 314 p. (Ethnologies).

VIALA, Alain, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris: Les Éditions de Minuit, 1985, 317 p. (Le Sens commun).

YERGEAU, Robert, A tout prix. Les prix littéraires au Québec, Montréal: Les Éditions Triptyque, 1994, 158 p.

## 1.2 Articles

(Anonyme), "Plus de trois millions de Québécois sont privés de toute librairie", Québec-Presses (1969-1974), vol. 3, no 14, 4 avril 1971, p. 3C.

(Anonyme), "Depuis 1963, la Régie du livre s'en vient!...", Québec-Presses (1969-1974), vol. 3, no 14, 4 avril 1971, p. 17C.

(Anonyme), "La nouvelle politique du Québec envers le livre canadien-français", Vient de paraître (1965-1978), vol. 7, no 2, juin 1971, p. I-IV.

(Anonyme), "Merci, Monsieur le ministre...", Québec-Presses (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 20-8S.

(Anonyme), "Les commissions scolaires n'ont pas été consultées", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 19-7S.

(Anonyme), "Les bibliothèques publiques ne veulent pas faire les frais de la nouvelle politique du livre", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 20-8S.

(Anonyme), "Un gars que la nouvelle politique du livre n'a vraiment pas aidé", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 22-10S.

(Anonyme), "Une loi voulue par les grossistes - Pierre Lespérance", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 22-10S.

BEAUDET, Marie-Andrée, et Denis SAINT-JACQUES, "Émergence et évolution du champ littéraire québécois de 1764 à 1914", dans Texte, revue de critique et de théorie littéraire, no 12: "Texte et histoire littéraire", Toronto: Les Éditions Trintexte, 1993, 267 p., p. 137-149.

\_\_\_\_\_, "Langue et définition du champ littéraire au Québec", Actes du colloque "Oralité et littérature" tenu à Villetaneuse (Université de Paris XIII) en mai 1986 et publiés dans la revue Présence francophone, nos 31 et 32, 1987, p. 59.

BERNIER, Silvie, "Variétés, premier éditeur québécois des années quarante", dans L'Édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, sous la direction de Jacques Michon, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, 217 p., p. 39.

BOULANGER, Virginie, "La nouvelle politique du livre: un geste qui vient très tard", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 13.

\_\_\_\_\_, "La nouvelle politique du livre favorise les gros", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41, 10 octobre 1971, p. 13.

BOURDIEU, Pierre, "Le marché de production des biens symboliques", L'Année sociologique (1949), Paris: Presses universitaires de France, 1971, p. 49-126.

\_\_\_\_\_, "Genèse et structure du champ religieux", Revue française de sociologie (1960-...), Paris: Centre national de la recherche scientifique, vol. XII, 1971, p. 295-334.

\_\_\_\_\_, "Le champ littéraire. Préalables critiques et principes de méthode", Lendemains, Berlin, no 36, 1984, p. 5-20.

\_\_\_\_\_, "Le champ littéraire", Actes de la recherche en sciences sociales, Paris, no 89, septembre 1991, p. 4-46.

CENTRE DE RECHERCHE EN LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE, Université Laval, La littérature comme objet social, colloque international tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non paginé.

DUSSAULT, André, "Note sur la crise de l'édition et de la librairie au Québec", février 1970, 10 p. (Document recueilli aux Archives nationales du Québec, MACQ, art. 105, E-6, Université Laval).

FALARDEAU, Jean-Charles, L'évolution du héros dans le roman québécois, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1968, 36 p. (Conférences J.A. de Sève; no 9).

FOURNEL, Paul, "L'auteur et ses lecteurs. L'exemple français", La littérature comme objet social, colloque international tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non paginé.

FOURNIER, Marcel, "Sociologies de la littérature". Études françaises (1965-...), no 19/3: "Littérature et sociologie au Québec", hiver 1983-1984, p. 5-18.

GARAND, Dominique, "La librairie et la distribution: Granger frères", dans L'Édition du livre populaire, sous la direction de Jacques Michon, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988, 204 p. (Études sur l'édition), p. 171-172.

LACHANCE-HANDFIELD, Micheline, "La nouvelle politique du livre: une grande déception chez les petits libraires", Québec-Presses (1969-1974), vol. 3, no 31, 1er août 1971, p. 22.

LANDRY, François, "Les Éditions Édouard Garand et les années 20", dans L'Édition du livre populaire, sous la direction de Jacques Michon, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988, 204 p. (Études sur l'édition), p. 55.

\_\_\_\_\_, "Un imprimeur régional: les Éditions Marquis", dans L'Édition du livre populaire, sous la direction de Jacques Michon, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris, 1988, 204 p. (Études sur l'édition), p. 135.

MICHON, Jacques, "L'édition littéraire au Québec, 1940-1960", dans L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, no 9, 1985, 217 p., p. 5.

\_\_\_\_\_, "Les éditions de l'Arbre 1941-1948", dans éditeurs transatlantiques, Groupe de recherche sur l'édition littéraire, Sherbrooke: Ex Libris; Montréal: Triptyque, 1991 (Études sur l'édition), 244 p., p. 17.

PATENAUDE, J.-Z. Léon., "La situation actuelle de l'édition québécoise", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 14, 4 avril 1971, p. 27C. Article paru dans Le Devoir du 14 novembre 1970.

\_\_\_\_\_, "Le CSL face à la nouvelle politique du livre au Québec", Vient de paraître, vol. 7, no 2, juin 1971, p. IV.

PONTON, Rémy, "Traditions littéraires et tradition scolaire. L'exemple des manuels de lecture de l'école primaire française: quelques hypothèses de travail", Lendemain, Berlin, no 36, 1984, p. 53-63.

\_\_\_\_\_, "Lanson dans son rapport au texte", dans La littérarité, sous la direction de Louise Milot et Fernand Roy, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1991. Actes du colloque tenu les 1-2-3 novembre 1989 sous la responsabilité du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, p. 133-148.

ROBERT, Lucie, "Prolégomènes à une étude sur les transformations du marché du livre au Québec, 1900-1940", dans L'imprimé au Québec, aspects historiques (18e-20e siècle), sous la direction de Yvan Lamonde, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 368 p. (Culture savante; no 2), p. 225-242.

\_\_\_\_\_, "La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise", dans Études littéraires (1968-...), vol. 20, no 1: "L'autonomisation de la littérature québécoise", printemps-été 1987, p. 99-110.

\_\_\_\_\_, "L'institution, c'est la littérature", La littérature comme objet social, colloque international tenu à Québec les 26-28 octobre 1994, recueils I et II des textes provisoires, non-paginé.

SAINT-GERMAIN, Clément, "Mémo à l'Honorable Jean-Noël Tremblay", 17 avril 1967, MACQ, Direction générale des arts et des lettres. (Document recueilli aux Archives nationales du Québec, E-6, art. 105, Université Laval).



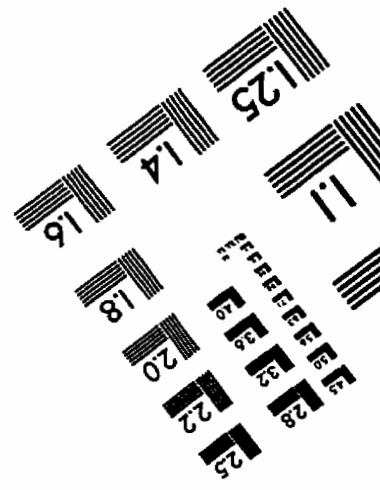
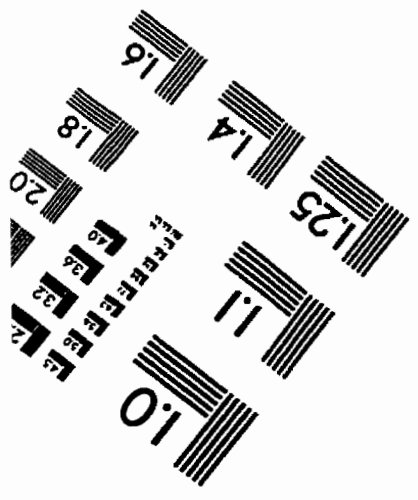
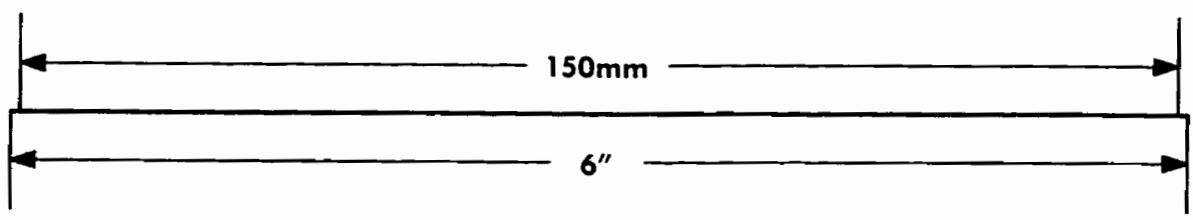
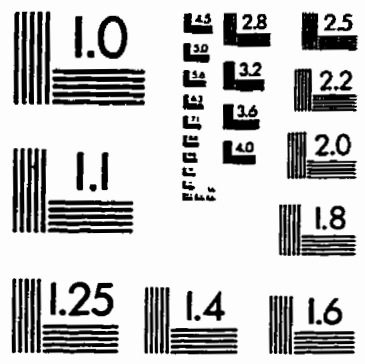
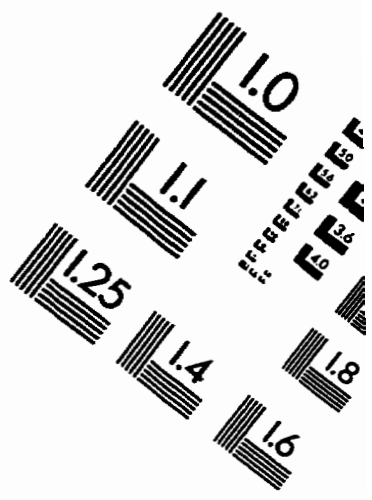
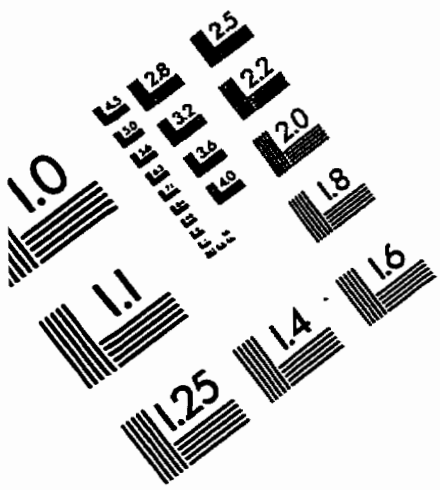
SAINT-JACQUES, Denis, "Nationalisation et autonomisation", dans L'histoire littéraire, théories, méthodes, pratiques, sous la direction de Clément Moisan, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, 284 p., p. 241-248.

\_\_\_\_\_, Les pratiques littéraires des acteurs sociaux. Communication présentée dans le cadre du colloque "Objets et méthodes de la recherche en littérature dans les universités québécoises". Colloque sous l'égide du Centre de coopération France-Québec, septembre, 1991.

VIALA, Alain, "Pour une périodisation du champ littéraire", dans L'histoire littéraire, théories, méthodes, pratiques, sous la direction de Clément Moisan, Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval, 1989, 284 p., p. 93 à 103.

V.S., "Le Syndicat des écrivains du Québec dénonce la loi du 3 mai", Québec-Presse (1969-1974), vol. 3, no 41. 10 octobre 1971, p. 16-4S.

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved